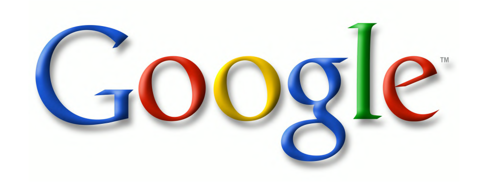





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



E Anne Futlock 1834

de son Amie C.R.

DE L'INFLUENCE
DES FEMMES
SUR LES MŒURS
ET
LES DESTINÉES DES NATIONS,
SUR LEURS FAMILLES ET LA SOCIÉTÉ,

ET DE L'INFLUENCE DES MŒURS SUR LE BONHEUR
DE LA VIE.

Par Madame J. Mongellas.

TOME PREMIER.

PARIS.
L.-G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DES VICTOIRES, N° 3.

M. DCCC. XXVIII.

HOMMAGE

A la meilleure des Mères.



PRÉFACE.

J'OSE espérer qu'en faveur du but que je me suis proposé dans cet ouvrage, on me pardonnera de l'avoir entrepris, bien qu'on ait déjà tant écrit sur les femmes. Il serait inutile de rappeler ici une foule d'ouvrages consacrés uniquement à leur louange, et maintenant oubliés; par une raison contraire nous pourrions passer sous silence ceux de Thomas, de Ségur, de Roussel, de Legouvé, ouvrages charmans, entre les mains de tout le monde et qu'on lit toujours avec un nouveau plaisir. Comme Thomas nous n'avons point établi de parallèle entre les qualités de l'un et de l'autre sexe; nous n'avons point voulu prouver, comme le vicomte de Ségur, qu'ils sont égaux; nous ne nous sommes point bornée à célébrer leurs charmes et leurs vertus comme Legouvé; mais nous avons eu pour but de rechercher quel est le sort et la con-

dition des femmes dans toutes les parties du globe, et quelle est l'influence de leurs vertus et de leurs vices sur les mœurs et les destinées des nations. Bernardin de Saint-Pierre avait dit : « ce serait un tableau bien » digne des regards de l'homme que celui » de la condition des femmes sur toute la » terre, il y verrait leur bonheur finir avec » sa vertu. » C'est ce tableau que, dans la première partie de cet ouvrage, nous avons essayé de retracer comme le plus moral qu'on puisse offrir à notre sexe. Il y verra non seulement son bonheur dépendre de la vertu de l'homme, mais encore ses propres vertus concourir puissamment au bonheur des hommes et à la prospérité des nations; il y verra son influence être constamment salutaire ou nuisible, selon ses vertus ou ses vices. « Puissance de bien et de mal, d'a- » mour et de haine, de peine et de plaisir, » la femme, dit M. de Jouy, est à la fois le » mobile, le régulateur et la force pertur- » batrice de la nature humaine. »

En effet, depuis notre première mère qui, avec sa fragilité et ses souffrances, nous légua la puissance et les grâces de l'a-

mour, partout et toujours nous avons vu combien elle a été grande cette influence des femmes sur les mœurs et les destinées de leur pays; partout nous avons reconnu que plus un peuple était vertueux, brave, éclairé, plus l'empire de notre sexe sur lui était grand et honorable : c'est ainsi que nous avons vu tout son empire sur les premiers Égyptiens renommés par leur science et leur sagesse; sur les Perses, les Macédoniens, alors qu'ils offraient les mœurs et les vertus austères du temps des Cyrus, des Alexandre. Nous avons vu toute l'influence des femmes chez les Grecs et les Romains, aux temps de leur gloire et de leur puissance; chez les Scythes, les Scandinaves, les Germains, les Gaulois, les Bretons, qui tous durent à la pureté, à la simplicité de leurs mœurs cette valeur héroïque, cet enthousiasme de l'amour et de l'honneur qui les distinguaient; tandis que, chez les nations dégénérées ou corrompues, chez les gouvernemens vicieux, faibles ou despotiques, l'influence des femmes est nulle ou ne sert qu'à la corruption générale. Eh! quelle est aujourd'hui leur influence en

Égypte, en Turquie, en Italie, en Espagne !

Nous avons vu l'attachement des femmes à la religion, à la liberté, partout enfanter des prodiges de courage, de dévouement, de générosité : elles ont puissamment aidé l'Amérique à conquérir son indépendance. En Suisse, le premier cri de la liberté est parti de leur âme avant d'aller retentir dans celle des Werner, des Guillaume Tell. Et la Grèce régénérée ne compte-t-elle pas par milliers dans son sein des femmes aussi héroïques que les hommes, consacrant leur fortune, armant le bras de leurs enfans, combattant aux côtés de leurs époux, de leurs frères, et répandant avec joie leur sang pour le service de leur patrie, pour cette sainte cause de la religion, de l'honneur, de la liberté ?

Ce n'est pas seulement en Europe que nous avons reconnu l'influence des femmes, nous l'avons trouvée en Asie, et jusque chez les sauvages de l'Afrique et de l'Amérique, où les bienfaits de la nature avaient adoucé les mœurs et tant soit peu développé l'intel-ligence de l'homme : nous y avons trou[vé] des héroïnes de toutes les vertus, des m

dèles d'amour conjugal, de tendresse maternelle, de dévouement à la patrie. Les annales de la Chine, du Japon, du royaume de Siam, nous en ont surtout offert la preuve; et là où il n'y a pas d'histoire, ce sont des monumens impérissables de la nature qui les attestent : le rocher de la Guahiba rappelle à jamais le courage et l'amour maternel d'une Indienne.

Nous avons reconnu l'influence des femmes chez tous les peuples où la civilisation, et particulièrement les lumières du christianisme ont pénétré; car c'est à ces lumières que notre sexe a dû son véritable empire; c'est le christianisme qui, abolissant l'esclavage et la polygamie, a placé la femme à côté de l'homme comme son égale devant Dieu, comme son amie et la compagne de sa vie; c'est lui qui l'a placée dans la position la plus favorable pour développer ses facultés et agrandir son existence en augmentant ses vertus. Aussi, dans ces premiers siècles du christianisme où la femme était encore toute remplie de foi et de reconnaissance pour un si grand bienfait, combien n'en n'avons nous pas vu qui ont

donné leur sang avec joie pour en atteste
la vérité? Combien n'en n'avons nous pa
vu qui ont renoncé au monde, à ses plai
sirs, à ses grandeurs, pour se consacrer uni
quement aux exercices de la piété, de l
bienfaisance? Et ces grâces angéliques, ce
vertus si pures, ce courage héroïque, cett
foi ardente qui distinguaient les première
chrétiennes, combien ne contribuèrent-il
pas à étendre les bienfaits de l'Évangile
puisque ce sont elles qui, les premières
les ont portés en France, en Angleterre
en Allemagne, en Russie, en Pologne, e
Lithuanie, en Bohême, en Hongrie, et jus-
que dans l'Asie, l'Afrique et le Nouveau-
Monde!

Nous avons observé combien le sort de
femmes est différent dans les lieux où cett
religion sainte est inconnue, et combien i
est plus malheureux là où le culte favoris
la licence des mœurs; là où il entretien
parmi les hommes la férocité, la supersti-
tion, l'ignorance : ici on les achète, on le
prête, on les échange contre les plus petite
bagatelles. Là elles sont la propriété du roi
qui en fait un vil monopole. Ailleurs, elle

sont en commun, et dans cet extrême avilissement, il ne leur reste pas même de droits à la pitié... Chez le plus grand nombre de ces peuples abrutis, elles sont condamnées aux plus rudes travaux, conduites comme des bêtes de somme, maltraitées, mutilées, livrées à la misère, à l'infamie, quand il ne leur prend pas la fantaisie de leur donner la mort, ce qu'ils font sans aucun scrupule pour le moindre motif de jalousie, de désobéissance, ou pour se conformer à d'effroyables superstitions...

Chez les peuples plus civilisés, comme en Chine, pour les forcer à la retraite, on leur fait un point d'honneur de se mutiler les pieds! dans les Indes, de se brûler sur le bûcher de leurs époux ou de s'enterrer vivantes auprès de leurs cadavres!

Partout où règne le Koran, on ne croit les femmes destinées qu'aux plaisirs de l'homme; c'est une fleur dont on jouit pendant son éclat et qui perd tout en le perdant. Elles ne sont point instruites des lois du Koran, et ne sont point admises à prier Dieu dans les mosquées, parce qu'on ne croit pas qu'elles aient une âme! Cette idée

sert à la fois la jalousie du mahométan, sa ignoble passion, son mépris et l'on peut di sa férocité à l'égard du sexe. Avec lady Mo tague nous avons pénétré dans l'intérieu d'un harem; et, malgré les couleurs bril lantes dont elle se sert pour peindre cet demeure du luxe, de la mollesse et de l corruption, elle ne peut cacher les chaîn et l'avilissement de ces belles odalisqu destinées uniquement aux caprices de leu tyran. Nous avons combattu par ses propr aveux ce qu'elle cherche à persuader, c'es à-dire que les Musulmanes sont beaucou plus libres et plus heureuses qu'on ne le sup pose. M. de Salabéry, dans son *Histoire d l'empire ottoman*, va beaucoup plus loin il place les Musulmanes au-dessus des Eu ropéennes non seulement pour le bonheur la considération, les priviléges dont elle jouissent, pour le respect qu'on leur port et l'ascendant qu'elles ont sur les hommes mais encore il ajoute : « Auprès d'un bon» heur aussi calme, auprès de si vastes am» bitions, auprès d'un si héroïque dévoue» ment, que paraissent les petites intrigues, » les petits triomphes de la beauté dans les

» monarchies européennes ! » Dans les considérations générales qui terminent la première partie de cet ouvrage, nous avons cru devoir repousser cette injure faite au christianisme, à la civilisation, à la vérité.

Au chapitre des Mahométanes, on voit quelle a été leur influence sur l'empire ottoman : elle ne fut salutaire qu'à l'époque de sa fondation, alors que le luxe, la volupté, n'avaient pas encore dépravé ce peuple et qu'il n'avait pas imaginé d'enfermer les femmes dans un harem. Mais dès lors quelle influence purent-elles avoir, *puisqu'elles ne furent plus comptées pour rien* (1) *dans le bonheur moral de l'homme ?* Dans l'histoire de M. de Salabéry nous n'avons trouvé aucun trait de cet héroïsme qu'il nous vante. Le seul trait remarquable d'une Musulmane qui, placée entre un frère et un époux prêts à se livrer un sanglant combat, vient au-devant des troupes du sultan, leur fait mettre bas les armes, et dans la tente de l'empereur dicte le traité qui rétablit la paix entre les deux ennemis ; ce trait, c'est dans l'*His-*

(1) *Histoire de l'empire ottoman.*

toire ottomane du prince de Cantimir que nous l'avons puisé. Et certes! si nous en avions trouvé d'autres, nous les aurions recueillis avec le même empressement, car nous n'avons point voulu prouver que les Musulmanes n'avaient ni vertus ni influence; seulement nous avons démontré par les faits que là où l'on tient les femmes dans l'esclavage, dans l'ignorance de tout, même de leur religion, on fait tout ce qu'il faut pour éteindre ou paralyser leurs plus précieuses qualités; et qu'en ne leur laissant aucun droit à l'estime, à l'amour véritable, elles ne peuvent avoir aucun moyen d'exercer cette grande, cette honorable influence qui est le glorieux partage de celles dont rien n'a restreint les vertus et les droits d'épouse, de mère, de citoyenne.

Eh! qu'elle était puissante, qu'elle était belle cette influence qu'exerçaient les femmes en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne aux époques les plus brillantes, les plus mémorables de ces nations, alors que la religion, l'amour et la gloire étaient la devise des rois, des héros, des poètes! Tous alors puisaient auprès

d'elles la noble émulation qui les animait, et n'attendaient que d'elles la récompense de leurs nobles travaux, de leur généreux dévouement. Nous avons vu combien les femmes avaient perdu de cet enthousiasme qu'elles inspiraient jadis, depuis qu'elles se sont placées en évidence sur la scène du monde, depuis qu'elles se sont éloignées du sein de leurs familles pour chercher ailleurs et étendre au loin leur influence. Oui, depuis qu'elles se sont mêlées d'intrigues politiques, depuis qu'elles ont cherché dans l'artifice et la coquetterie des moyens de régner et de plaire, elles ont perdu la candeur, les grâces naïves qui s'alliaient si bien avec la modeste dignité de la vertu; et avec ces grâces s'est dissipé ce prestige mystérieux et enchanteur, source première de leur empire. Nul doute aussi que ce changement dans leur genre de vie, en gâtant leurs sentimens, n'ait porté atteinte à leur beauté, car rien ne vieillit si vite que ces émotions vives, répétées, qu'on va chercher dans les spectacles, les jeux et les bals, que ces rivalités, ces désirs, ces contraintes, ces jalousies, toutes ces petites passions qui nais-

sent dans le tumulte du monde; tandis q
jouissant de cet air pur, de ces exercices s
lutaires, de ce sommeil paisible qu'on trou
à la campagne et au sein de sa famille, ell
conservaient les avantages précieux d'u
bonne santé, du calme de l'esprit, si esse
tiels à la fraîcheur et à la beauté : plus sag
et plus heureuses, elles étaient plus bell
parce que, comme le dit Bernardin de S
Pierre, l'harmonie des traits du visa
vient de celle de l'âme. Leurs cœurs, q
rien n'avait épuisés ni refroidis, aimaie
avec enthousiasme, avec constance; c'e
ainsi que nous expliquons ces passions qu
aux temps de la chevalerie, faisaient à
fois le bonheur et le destin de la vie. Peu
être nous accusera-t-on de nous être tro
arrêtée sur ces temps si brillans pour not
sexe; mais il nous semble qu'aujourd'hu
on cherche trop à les déprécier; on cherch
trop à éteindre cet enthousiasme du cœu
qui crée autour de nous un monde enchan-
té, comme pour suppléer aux qualités qu
nous manquent et nous consoler de no
misères.

L'amour, la religion, la gloire, voilà

quel fut, quel sera toujours le véritable aliment des grandes âmes, l'aliment du génie; voilà ce qui crée le héros, l'artiste, le poète. Ah! ranimons donc ces beaux, ces généreux sentimens! Qu'ils viennent remplacer ces tristes passions de l'or et des grandeurs qui, de nos jours, menacent d'envahir toutes les âmes... C'est aux femmes qu'appartient cette belle tâche; et c'est dans ce but que nous avons cru devoir nous arrêter sur ces temps où elles avaient un si grand, un si noble ascendant sur les cœurs et par suite sur les destinées de leur patrie.

En terminant la première partie, nous avons jeté un coup d'œil rapide sur l'influence qu'ont eue les femmes sur les arts et les lettres, soit parce que les mœurs qui sont leur ouvrage ont une grande part à l'élan plus ou moins élevé du génie; soit parce qu'elles ont concouru plus directement encore à leurs progrès par leurs propres talens, et par les encouragemens, les récompenses qu'elles ont prodigués aux hommes de mérite; soit enfin par des fondations de colléges, d'académies et d'un grand nombre d'établissemens propres à

communiquer le goût des lettres, des ar
et des sciences. Heureuse si, après avoir
cette partie de notre ouvrage, « après avo
» vu quelles intrigues se présentent à no
» dans l'histoire, quels renversemens d
» lois et des mœurs, quelles guerres sa
» glantes, quelles nouveautés dans la rel
» gion, quelles révolutions d'État, caus
» par les déréglemens des femmes (1);
heureuse si l'on sent mieux, comme le d
Fénélon, *l'importance de bien élever les fille*
heureuse surtout si, après avoir vu to
le bien qu'elles ont fait par leur zèle a
dent pour le christianisme, par l'influen
de leurs vertus sur les mœurs, la civilis
tion et la prospérité des nations; si apr
les avoir vues souffrir et mourir avec jo
pour leur religion, leur patrie; si après l
avoir vues régner avec sagesse, combatt
en héros sur les champs de bataille, don
ner des lois, fonder des villes et des établis
semens utiles, joindre leurs noms aux plu
grands législateurs, aux plus sages philoso
phes, aux plus illustres guerriers, aux plu

(1) Fénélon, *de l'Éducation des Filles.*

beaux génies dont l'univers s'honore; heureuse enfin si l'on sent mieux l'importance de ne point gâter ni restreindre l'influence des femmes par une éducation frivole, par des lois injustes, par d'indignes préjugés et des usages qui favorisent la licence des mœurs.

Dans notre seconde partie, c'est l'influence des femmes sur leurs familles et la société que nous avons observée; c'est la jeune fille qui par ses grâces modestes et son innocence devient l'ange tutélaire de sa famille; elle y maintient la paix, la sainteté des mœurs; auprès d'elle le langage s'épure, le front de son vieux père s'épanouit; sa mère oublie ses souffrances; ses frères apprennent à aimer, à respecter les femmes vertueuses; et la jeune personne, heureuse du bonheur qu'elle donne et de celui qu'elle éprouve, se prépare, se forme ainsi à devenir la source du bonheur et des vertus d'une génération nouvelle.

Et cette charmante jeune fille, devenue épouse, encore embellie des grâces de l'amour, radieuse de la gloire maternelle, quelle ne sera pas son influence sur le

cœur de son époux! Elle saura le fix
l'enflammer pour le bien, augmenter s
vertus, le corriger de ses vices, doubler se
jouissances et le consoler de ses peines. Ici
peut-être avons-nous chargé notre sexe d
trop de responsabilité; mais nous l'avon
fait d'après l'expérience et l'observation d
tous les temps, de tous les lieux; et d'ail
leurs nous nous sommes appuyée d'un gran
nombre d'exemples célèbres qui tous prou
vent combien une femme a de l'influenc
sur la conduite de son époux, et combie
cette conduite contribue à son bonheur et
celui de sa famille. L'histoire nous a offe
une foule d'héroïnes de l'amour conjugal
nous avons rappelé ceux qui nous ont par
les plus dignes d'intérêt, les plus dignes d
servir de modèles et d'émulation.

Nous nous sommes surtout arrêtée à l'in
fluence maternelle, parce que c'est la plu
grande, la plus générale, la plus continue
celle qu'on retrouve dans tous les lieu
celle que les lois, la barbarie, la licence de
mœurs, peuvent restreindre, mais jama
anéantir; car on la trouve encore dans l
harem des Orientaux et sous la hutte du sau

vage : *Frappez-moi, mais ne dites pas de mal de ma mère*, s'écrie le nègre traité par ses semblables comme une bête de somme. Aussi pensons-nous que s'il est possible d'améliorer les hommes par les femmes, c'est principalement par le secours de l'influence maternelle qu'on peut y réussir. En cela nous osons n'être pas d'accord avec l'admirable auteur qui a traité cette question : c'est de l'influence d'épouse que Bernardin de Saint-Pierre attend les plus grands effets ; nous croyons que celle de mère est plus puissante et plus féconde en heureux résultats, parce qu'elle commence avec l'existence de son enfant, qui déjà prend dans son sein une bonne ou mauvaise constitution.

La jeune mère attachée à ses devoirs les remplit avec joie ; elle donne à son fils un lait frais et pur qui répand dans son sang le germe précieux de ses plus douces inclinations ; c'est elle qui développe ces inclinations, qui les fortifie, qui imprime dans son cœur ces principes religieux qui font l'honnête homme ; c'est elle qui donne à son esprit cette élégance, ce poli, cette délicatesse qui font l'homme aimable ; c'est elle qui

fait germer dans son âme la vertu, l'amou de la patrie et de la gloire qui crée le héros.

Aussi avons-nous vu que les hommes le plus grands et les plus vertueux durent leurs mères les qualités qui les distinguè rent : tels en Grèce Épaminondas, Agis Cléomène, Brasidas; à Rome Sertorius, le Gracques, César, Auguste, Germanicus Agricola, Marc-Aurèle, Alexandre-Sévère Les plus généreux, les plus éloquens dé- fenseurs de l'Église naissante, furent élevé par leurs pieuses mères : tels les Augustin les Eleuthère, les Grégoire de Nazianze, les Grégoire de Nice, les Basile, les Pierre de Sébaste, les Ambroise, les Jean Chrysostôme.

Osburge, Alix de Champagne, Blanche de Castille, Bérengère, Marie de Clèves, formèrent les plus grands, les plus saints, les meilleurs des rois dont l'Angleterre, la France et l'Espagne s'honorent.

Le noble cœur, le beau caractère des Go- defroy de Bouillon, des Bayard, des La Trémouille, furent l'ouvrage de leurs mères.

C'est à la sagesse et aux vertus de Man- damne, mère de son illustre fondateur,

que se rattache toute la gloire de l'empire persan. Elevé par sa mère, dirigé par ses sages conseils, Washington devient le créateur et le législateur des Etats-Unis.

En retraçant les glorieux souvenirs de l'influence maternelle nous n'ávons point passé sous silence l'influence empoisonnée des mères corrompues et ambitieuses, comme des Faustine, des Catherine de Médicis, etc.

Oui, si la femme mérite l'attention du législateur, c'est surtout en la considérant comme mère; c'est en la guidant dans les nombreux devoirs qu'exige un si beau rôle, qu'il obtiendra tout ce qu'il désire, tout ce qu'il attend pour le bonheur des familles, le charme de la société, la gloire et la prospérité des nations.

On a dit que *le cœur d'une mère était le chef-d'œuvre de la nature*; c'est ce cœur si parfait qui lui donne tant de courage, de patience, de zèle, qui donne tant d'intelligence à la plus bornée des créatures, qui élève la plus faible jusqu'à l'héroïsme. Et cet instinct maternel, qui inspire toutes les vertus, ne nous prouve-t-il pas que la femme n'est pas seulement destinée à por-

ter l'homme dans son sein, mais à être s
première institutrice, son premier guide, s
seconde providence ? De cette éducatio
maternelle résulte un autre grand avantag
pour l'amélioration des mœurs : c'est que
pour remplir dignement cette important
tâche, une mère veille avec plus d'attentio
sur elle-même ; elle choisit mieux sa société
met plus de soin à maintenir la paix dan
son ménage ; et bientôt tout respire autou
d'elle cette innocence qu'elle veut conser
ver à sa fille, ce bonheur qu'elle veut lu
donner, et ces sentimens religieux qu'ell
veut lui inspirer. C'est ainsi qu'en préparan
sa fille à devenir une bonne épouse, un
bonne mère, une femme aimable, elle e
remplit mieux les devoirs, et sa famille et l
société en recueillent les heureux effets.

Dans le chapitre des femmes qui ont ac
quis de la célébrité par leurs talens litté
raires, nous avons essayé de prouver qu
cette célébrité n'était point incompatibl
avec le bonheur et la vertu, et nous n'avon
eu que le choix des exemples dans la vie d
grand nombre de femmes qui tiennent un
place honorable dans la littérature. Ma

si nous avons cru rendre cet hommage à celles dont les talens nous ont donné tant de jouissances et de si aimables leçons; si nous avons cru devoir combattre une opinion trop générale qui semble ôter à la femme les qualités de son sexe, quand elle obtient quelques parcelles de cette gloire que les hommes se sont exclusivement réservée, nous sommes loin de chercher à l'entraîner dans une carrière où tant d'écueils et d'orages exposent à la fois son cœur, son repos, sa réputation. Mais nous pensons qu'on ne saurait trop l'encourager à cultiver son esprit, à acquérir quelques talens, parce que rien ne nous semble mieux concourir au but où doivent tendre tous ses efforts, de *rendre les hommes bons en les rendant heureux*. Qu'est-ce qui peut mieux faire aimer l'innocence et ses plaisirs que la danse légère, gracieuse et décente de cette charmante jeune fille, vêtue de blanc, couronnée de roses? la modestie est dans tous ses mouvemens, la candeur sur son front, toute la pureté, toute la joie des anges est dans son regard; et lorsque sa douce et harmonieuse voix chante la gloire, la vertu, quel homme

ne sent pas son cœur s'élever vers ces beaux sentimens qui embellissent et font le bonheur de l'existence? Une instruction solide, variée, rend la conversation d'une femme agréable, quelquefois utile; son époux trouve près d'elle des conseils éclairés, une amabilité soutenue; son goût, mieux formé, formera celui de ses enfans. Dans les classes opulentes surtout, l'instruction, les talens sont nécessaires à la femme; ils l'occupent agréablement, l'attachent davantage à son intérieur, la préservent des passions du jeu, de la toilette, de la galanterie; c'est sous ce rapport principalement qu'il nous a paru nécessaire de cultiver l'esprit, de donner des talens à notre sexe, outre que c'est un trésor à l'abri des vicissitudes de la fortune, et qui peut les réparer. Si Molière, dans sa comédie des *Femmes savantes*, a jeté du ridicule sur ces femmes qui abandonnent le soin de leu famille pour suivre le cours des astres, étudier le grec et le latin, ne nous prouve-t-pas dans *l'École des femmes* que l'ignoran et la contrainte sont l'écueil de la vert Tandis qu'une femme instruite, élevée d

une sage liberté, est moins exposée à oublier ses devoirs; elle est plus capable de faire le bonheur de son époux et de sa famille.

La dernière partie de cet ouvrage, consacrée à l'influence des mœurs sur le bonheur de la vie, n'est que le complément des deux premières; c'est la morale en action, plutôt que des réflexions que nous avons essayé d'offrir. Puisse cette manière d'envisager notre sujet nous servir d'excuse pour avoir osé aborder une matière trop importante et trop élevée pour une plume aussi inhabile! Toutefois nous avons pensé que si notre sexe était bien persuadé de l'influence qu'il a sur les mœurs et de l'influence des mœurs sur le bonheur de la vie, satisfait d'une aussi grande et aussi belle tâche, la remplir dignement serait l'unique but de ses désirs et de ses efforts: avec cette persuasion la légèreté disparaîtrait de la conduite de la femme; elle ne se croirait pas seulement destinée à plaire pendant l'espace si fugitif de sa jeunesse; elle saurait obtenir une influence de tous les temps par des vertus de tous les âges; elle ne perdrait jamais de vue que la religion doit être son

guide dans toutes les positions de la vie, que la bonté, la modestie doivent former son caractère, que la pudeur est son plus bel ornement; elle serait persuadée qu'il n'existe pas de compensation à la perte de la vertu, qu'elle ne peut l'oublier sans déranger l'ordre moral de la société, sans compromettre la sûreté des familles et troubler sa propre destinée, car si elle peut tromper la nature et les lois, jamais elle ne peut tromper sa conscience; et, en perdant la satisfaction de soi-même, on perd la seule satisfaction qui soit réellement notre propriété. L'existence pure et sereine d'une femme répand, au contraire, sur sa famille, sur la société, une aussi bienfaisante influence que celle d'un beau ciel sur la terre qu'il vivifie.

Heureuse si notre ouvrage pouvait quelque peu contribuer à donner à notre sexe cette noble émulation de la vertu, première source du véritable bonheur; heureuse si en lui présentant la réunion des plus beaux modèles de fille, d'épouse, de mère, d'amie; si en lui montrant la grande et honorable influence qu'en tous lieux il a exercée, le noble et généreux caractère qu'en tout

temps il a déployé, il sent mieux toute l'importance de ses devoirs, toute la sainteté, toute la douceur des liens de la nature et de la société. Ah! qu'on ne dise pas que les femmes ont été mal partagées dans les destinées humaines! Quel sort plus beau Dieu pouvait-il leur choisir, et quelle plus belle part les hommes pouvaient-ils leur laisser? Dieu, dans sa générosité infinie, leur a donné la grâce et la bonté, un cœur mieux formé pour le comprendre et l'adorer; les hommes leur confient le soin de les rendre heureux et meilleurs, d'élever leur âme vers le ciel et de les consoler sur la terre. Qu'importe quelques heures de souffrance, quand un torrent de félicité en dédommage? Qu'importe la faiblesse, si l'on trouve partout un appui? Qu'importe le joug d'une opinion plus sévère, si la conduite peut rendre son indulgence inutile? Pourquoi les femmes se plaindraient-elles des lois qui les placent sous la dépendance des hommes, du rôle plus important, plus élevé qu'ils jouent sur la scène du monde, de ce que le génie, les talens sont plus spécialement leur partage? Pourquoi se plain-

dre de ces priviléges, si nous pouvons en retirer plus de mérite et peut-être plus de bonheur ? Si le rôle des hommes est plus grand, s'il offre plus d'éclat, celui de la femme est plus touchant, plus moral; si leur génie s'élève à une hauteur qu'elle ne peut atteindre, le plus souvent ne le doivent-ils pas à ses inspirations? Enfin si l'homme est le roi de la nature, combien de fois ne lui confie-t-il pas le sceptre de sa puissance! Mais pour rendre réels ces avantages, juste cette apparente inégalité dans la destinée de l'un et de l'autre sexe; c'est à la femme qu'il appartient d'établir cette compensation, puisque ce sont ses vertus qui désignent sa part de bonheur et de considération.

DE L'INFLUENCE

DES FEMMES

SUR

LES MOEURS ET LES DESTINÉES DES NATIONS.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Influence des femmes dans les premiers âges du monde.

Le monde sort frais et riant à la voix du Créateur. L'homme s'éveille pour en jouir. La femme doit l'embellir. La nature entière sera leur domaine, et le bonheur leur destinée. Mais ces biens ne peuvent appartenir qu'à l'innocence; ils la perdent, la douleur et la mort qu'ils ne devaient jamais connaître en sont la suite; de là aussi le triste héritage qu'ils nous ont transmis avec le souvenir de l'influence de notre première mère sur son époux. Si cette influence a produit tant de maux, si la femme doit être accusée de la faiblesse de l'homme, n'oublions pas que ce fut elle

qui le réconcilia avec son sort par son amour, et avec son Dieu en lui inspirant courage et résignation. Si Ève a légué à son sexe sa fragilité et ses souffrances, elle lui a laissé le modèle de la tendresse conjugale et de la patience dans l'adversité.

Il n'y a plus de paradis sur la terre; des crimes l'ont souillée. Les hommes se dispersent et bientôt ne conservent plus qu'une idée confuse de la Divinité. Alors que la corruption devient générale, félicitons-nous de n'avoir aucun exemple remarquable de l'influence des femmes. Cette influence se retrouve sur le peuple élu de Dieu et nommé son peuple; mais combien n'est-elle pas restreinte par la polygamie, qui, en ôtant toute égalité dans le mariage, rend la femme esclave, lui enlève sa dignité, gâte son caractère par les rivalités inséparables de plusieurs femmes ayant sous un même toit les mêmes droits sur un seul cœur!

Toutefois dans l'histoire du peuple de Dieu, on peut remarquer que cette influence agit particulièrement sur les hommes privilégiés du ciel : ainsi l'on voit Jacob acheter par quatorze ans d'esclavage le bonheur de posséder Rachel. On peut juger si cette servitude était légère, quand on l'entend dire au père de sa bien-aimée : « Je » vous ai servi vingt ans, souffrant toutes les injures » du temps, portant la chaleur du jour, le froid de » la nuit, et me dérobant même le sommeil. (1) »

---

(1) *Genèse*, chap. 29.

Les qualités brillantes des femmes d'aujourd'hui obtiendraient-elles un semblable dévouement? Aucun exemple ne le prouve. Avons-nous le droit de nous en plaindre, ou les hommes ont-ils le droit de nous en accuser? Dussé-je encourir le reproche de blasphême, je pense et j'ose dire qu'on peut en général rejeter sur nous-mêmes les torts de l'inconstance. Si, comme Rachel, les femmes unissaient la simplicité à la beauté; si elles étaient aimables sans caprices, raisonnables sans attendre la vieillesse; si, avec les avantages et les talens de ce siècle, elles avaient les vertus primitives de l'âge d'or, elles obtiendraient une influence toute puissante parce qu'elle serait toute morale; et la constance de Jacob et son dévouement cesseraient de nous étonner.

Autant la femme qui remplit ses devoirs répand de paix autour d'elle, autant cette paix est troublée par celle qui s'en écarte : Dina, fille unique de Jacob, pour s'être éloignée un instant du toit paternel par une indiscrète curiosité, eut à pleurer son déshonneur, le chagrin de son vieux père et la vengeance effrénée de ses frères. Pour assouvir cette vengeance il ne leur suffit pas du sang d'Hémor, ravisseur de Dina, il leur faut encore le sang de tous les habitans de Sichem; et le jour où ces habitans ont promis d'adorer le Dieu de Jacob, est celui marqué pour la destruction d'une ville entière. Cette catastrophe, en retombant sur la mémoire de Dina, ne nous ap-

prend-elle pas que les femmes ne peuvent jamais calculer où le premier pas hors de leur devoir peut les conduire?

Ruth, au contraire, nous offre l'exemple des heureux effets attachés à l'accomplissement de ses devoirs : veuve de Mahalon, elle ne voulut point abandonner sa belle-mère. « Dans quelque lieu » que vous alliez, lui dit-elle, j'irai avec vous; par» tout où vous demeurerez, je demeurerai; votre » peuple sera mon peuple; votre Dieu sera mon » Dieu; la terre où vous mourrez me verra mou» rir, et je serai ensevelie où vous serez ensevelie. » La mort seule pourra me séparer de vous. » Ainsi parle Ruth, et elle va glaner pour nourrir Noëmi! Dieu récompensa son pieux dévouement. Elle devint l'épouse de Booz, riche en terres et en serviteurs. Elle eut un fils nommé Obed, frère de Jessé, qui eut pour fils le roi David dont les enfans régnèrent sur la nation juive jusqu'à la vingtième génération (1).

Dans l'histoire d'Israël, presque toujours on voit la Providence se servir des femmes pour accomplir ses desseins : l'épouse de Putiphar, Africaine idolâtre et passionnée, brûle pour Joseph d'une flamme adultère; il la repousse avec horreur. La calomnie et un noir cachot deviennent le prix de ses chastes vertus; mais, au fond de ce

---

(1) *Bible*, livre de Ruth.

noir cachot où les passions d'une femme l'ont jeté, une lumière divine éclaire le fils de Jacob, et le conduit jusque sur les premiers degrés du trône de Pharaon, où la Providence le destine à être à la fois le sauveur de l'Égypte et celui de son peuple.

Les Israélites gémissaient en Égypte sous la plus dure servitude, au milieu de l'idolâtrie et de la corruption générale; Dieu, son alliance et ses lois, étaient près d'être oubliés. Pour le délivrer il lui fallait un guerrier, un sage pour l'instruire, un homme qui dédaignât la mollesse pour le conduire à travers les déserts dans la terre promise; il lui fallait à la fois l'homme pacifique et l'homme fort, pour supporter à propos ou apaiser ses murmures; il lui fallait enfin un cœur pur pour entendre la voix de Dieu, recueillir ses lois, les transmettre dans le langage divin qui les avait dictées; et Moïse vint au monde pour exécuter tant de choses difficiles et merveilleuses. Le moment de sa naissance était celui marqué par Pharaon pour la destruction des Hébreux. Compris dans l'arrêt de mort de tous les enfans mâles, Moïse doit périr; mais la tendresse maternelle sait éluder l'arrêt cruel; et le Nil reçoit l'enfant précieux que la terre n'ose garder... Par un bonheur inespéré le panier qui le renferme s'arrête devant la fille du roi. La beauté de l'enfant, cet ingénieux et touchant abandon, attendrissent la princesse qui veut en prendre soin; elle fait appeler une

nourrice; et c'est sa propre mère qui v
donner son lait dans le palais de Pharaon.
que croît en force et en sagesse le défense
raël; c'est là qu'il est instruit par ses deux
l'une lui apprend le secret de sa naissa
malheurs de sa nation, et le dispose ainsi à
livrer, à la venger; tandis que sa mère ado
en le faisant instruire dans la science et la s
des Égyptiens, le prépare à devenir l'organ
quent de la Divinité.

Si deux femmes ont présidé à la conservat
à l'éducation de Moïse, les femmes du peu
raélite qu'il a civilisé lui durent un état pl
gne, une influence plus marquée, malgré q
lois tolérassent encore la polygamie et le di
Mais l'homme, retrempé dans des lois saintes
devenu meilleur et plus sage; libre et heure
était plus disposé à aimer, à honorer le
fidèle et soumis, qui se contentait de mérit
estime en remplissant ses devoirs. Aussi le m
chez les Hébreux était-il célébré avec pon
de grandes réjouissances, parce qu'il n'était
eux ni un joug, ni une source d'inquiét
simples dans leurs mœurs, bornés dans leu
soins, ils ne craignaient point une nombre
mille et s'en faisaient honneur.

Le nom d'une femme marque chaque é
de l'histoire du peuple de Dieu, sa délivr
ses triomphes, sa fidélité, son idolâtrie, se
tus, ses vices, ses actions héroïques et ses c

Les murs de Jéricho tombent-ils devant Josué; les Israélites reconnaissans nomment Raab, en célébrant leur victoire.

L'oubli de leurs lois appelle-t-il la discorde au milieu d'eux; c'est Débora qui vient leur rendre la paix, la justice, le bonheur; c'est elle qui les conduit à la gloire avec l'ardeur de la jeunesse et l'expérience d'un vieux guerrier.

Samson, l'effroi des Philistins, devient-il leur esclave; c'est en laissant surprendre à Dalila le secret de sa force.

Jephté, vainqueur des Ammonites, promet à son Dieu le sacrifice de sa fille : la jeune vierge s'y soumet avec joie, heureuse d'être offerte au ciel en holocauste de reconnaissance. Elle se retire avec ses compagnes dans la solitude de la montagne, et se prépare à la mort en chantant des hymnes au Seigneur.

Par les conseils imprudens d'une femme un autel s'élève loin de l'arche d'alliance, et un culte particulier s'établit. Ce premier schisme, depuis imité et multiplié, divisa les hommes et fut pour eux une source intarissable de maux et de crimes.

La femme d'un lévite reçoit des Benjamites le plus cruel outrage. Elle en meurt; son corps, mis en pièces par l'époux malheureux, sert d'appel à la vengeance; chacune des tribus reçoit sa part de ce triste présent, et toutes se réunissent pour exterminer la tribu coupable. Ce crime des Benjamites les entraîna dans d'autres crimes, et ceux

qui échappèrent à cette terrible punition,
à leur tour égorger les habitans d'une ville v
pour avoir des femmes et rétablir leur trib

La gloire de David reste brillante et sa
sans tache; tant qu'il ne laisse prendre de l'
dant sur lui qu'à la sage Abigaïl; mais il voit B
sabée, et il oublie tout ce qu'il a été jusqu'al
sur sa tête s'accumulent des fautes qu'une lo
pénitence parvint à effacer, puisque son nom
resté saint parmi les hommes.

Après avoir fait résonner la terre du brui
sa sagesse et de sa magnificence, Salomon, au
clin de la vie, est séduit par des femmes idolât
plus il en possède, plus il en désire; aucun
remplit son cœur, parce qu'aucune n'en est di
Et, après avoir bâti un temple au vrai Dieu, i
élève aux idoles, et leur offre des sacrifices !
que-là son règne glorieux, juste et pacifiq
avait donné le bonheur à son peuple; mais
il avait été grand et admiré, plus son exempl
contagieux et funeste quand il s'abandonna a
passions avilissantes. L'idolâtrie et le luxe aug
tèrent rapidement la corruption des mœurs is
lites. Sur ces mœurs l'influence de Jézab
d'Athalie fut trop fatale pour qu'on ose passer
silence ces horribles noms.

Holoferne paraît en Judée, et la Judée ne sem
plus avoir aucune force à opposer à ses conqu
Ses pas ne laissent partout que le ravage et la m
Il assiége Béthulie; et cette ville est près de

comber, quand ses gémissemens vont retentir dans l'humble retraite où Judith cache ses attraits et ses vertus. L'amour de la patrie change la timide jeune femme en courageuse héroïne; son bras s'arme d'un glaive vengeur, et délivre Béthulie en immolant Holoferne.

Mais déjà les crimes et l'impiété des Juifs avaient préparé leur asservissement. Captifs à Babylone, mêlés aux idolâtres, ils s'allièrent avec eux en épousant leurs filles, et l'ascendant de ces femmes sans principes acheva de leur faire perdre leur foi et leurs vertus. Rétablis par Cyrus en Judée, mais encore assujétis à la Perse, faibles de leurs longues souffrances, ils furent en butte à la calomnie, aux insultes; ils touchèrent même au moment de leur destruction sous le règne d'Assuérus. On sait comment ils furent sauvés par l'ascendant que la modeste Esther avait pris sur le cœur du monarque; on sait combien cet ascendant servit à la gloire de son époux et au bonheur de ses sujets.

La nation juive ne reprit de l'éclat qu'au temps des Machabées. Cette illustre famille, avant de s'éteindre, laissa au monde l'exemple de la plus héroïque vertu : y a-t-il rien de plus sublime que cette mère en présence des supplices préparés pour ébranler sa foi et celle de ses enfans!

Je l'ai vue; elle est à leurs côtés,
Consolant, ranimant ses fils ensanglantés :

Mourante au fond du cœur, calme sur son visage,
Elle retient ses pleurs, prodigue son courage;
Comme autour du berceau surveille tous leurs pa
Jette déjà leur âme au-delà du trépas;
Y fait luire pour eux une gloire nouvelle;
Leur jure tous les biens qué sa foi lui révèle,
Et semble, vers le ciel détournant leur adieu,
Se parer de leur sang aux regards de son Dieu (1).

« Quand la mort de ses enfans lui ôta tou crainte pour eux, dit saint Grégoire, elle le sa tête vers le ciel dans de saints transports, et e disait au fond de son cœur : « *Je n'ai plus ri* » *laissé au pouvoir du monde; j'ai tout remis ent* » *les mains de Dieu, tous mes trésors, toutes les* » *pérances de ma vieillesse.* »

Le même saint ajoute, en parlant du marty des Machabées et de leur incomparable mère : « Palestine regarda leur triomphe comme celui peuple de Dieu; car il s'agissait alors du con bat le plus important qui fût jamais touchant loi des Juifs; et les affaires des Hébreux étaient r duites à une telle extrémité, que le bon et le ma vais succès paraissaient dépendre en quelque f çon de la manière dont les Machabées comba traient (1).

(1) A. Guiraud, tragédie des *Machabees.*
(2) *Greg. Naz., orat.,* 12.

CHAPITRE II.

Des Femmes dans les premiers siècles du Christianisme.

« Le ciel et la terre s'uniront pour produire » comme par un commun enchantement celui » qui sera tout ensemble céleste et terrestre; de » nouvelles idées de vertu paraîtront au monde » dans ses exemples et dans sa doctrine; et la » grâce qu'il répandra les imprimera dans les » cœurs (1). » Et qui méritera d'être choisi par le ciel pour s'unir à lui, afin de donner à la terre celui qui doit accomplir ces hautes destinées? C'est une femme. Est-ce celle qui est assise sur la pourpre, celle qui est entourée de grandeurs et d'hommages, celle dont le nom retentit au loin? Non, ce sera celle dont la vie laborieuse et sans tache s'écoule ignorée dans le sein de sa famille; celle qui ne connaît de grandeurs que celles de Dieu, de jouissances que celles de la vertu. Telle est Marie; telle est la femme qu'un Dieu choisit pour puiser dans son sein cette vie mortelle, gage

(1) Bossuet, *Histoire universelle.*

de cette immortalité qu'il vient nous montrer et nous promettre. Et, lorsque cette œuvre de miséricorde et d'amour est accomplie, sa miséricorde et son amour placent sa mère près de lui, pour plaider la cause du pécheur et lui offrir ses prières.

Marie, distinguée entre toutes les femmes par sa glorieuse mission, serait un exemple au-dessus de nos profanes regards si elle ne s'offrait à nous que mère divine, distribuant dans le ciel et sur la terre les grâces du Seigneur; mais elle a daigné se rapprocher de nous par son ineffable charité, son humilité et ses souffrances : nous pouvons contempler Marie vierge, épouse, mère et amie; dans ces simples devoirs de l'humanité, elle se présente à nous pour guide et pour modèle. C'est sous son influence que se sont formées ces vertus héroïques qui parfois ont étonné le monde; c'est sous son influence que des vertus ignorées méritent le ciel sans être connues de la terre. C'est elle qui anime le guerrier combattant pour sa patrie. Elle inspire le monarque qui règne pour le bonheur de ses peuples. Elle console la femme malheureuse, rappelle celle qui s'égare; et aucune ne se place en vain sous sa protection, quand elle s'y place avec confiance. Aussi, dans les premiers temps du christianisme où ce modèle divin n'était point oublié, on voit les femmes consacrer leur existence à le méditer pour atteindre à quelques-unes de ses vertus. Un grand nombre

renonçait à tous les biens que le monde offre avec profusion à la jeunesse et à la beauté, pour se consacrer tout entières à des œuvres saintes et bienfaisantes, soit dans l'intérieur de leur famille, soit dans un asile solitaire où elles se réunissaient dans ce but. Et quand elles étaient parvenues à cet âge où l'on n'a plus d'illusions à craindre, elles se joignaient aux veuves pieuses qui portaient au dehors leurs soins, leur charité, partout où le besoin les réclamait. Au milieu d'elles on choisissait les Diaconesses qui faisaient partie du clergé. Leurs fonctions principales étaient de se consacrer aux personnes de leur sexe, pauvres, infirmes ou égarées, d'instruire l'enfance, la jeunesse, et, là où leur ministère ne suffisait pas, de rendre compte à l'évêque des besoins qui restaient à satisfaire, ou des tâches trop difficiles à remplir (1). Le bien qu'elles faisaient, en produisait d'autres par leur exemple : témoin d'une vie si pure, quelle femme aurait osé souiller la sienne? Et quel homme n'eût pas appris à les respecter toutes? Aussi, rien de plus parfait que ces mœurs des premiers chrétiens. Une véritable égalité régnait entre eux; une seule âme paraissait les animer tous. Plus leur vie physique était sévère, plus il y avait de douceur et de paix dans le fond de leurs cœurs. Ayant rejeté tout ce qui tient à l'orgueil, au luxe, à la mol-

(1) Fleury, *Mœurs des Israélites et des Chrétiens*.

lesse, ils étaient sans ambition, sans besoins et sans désirs. Cette austérité de mœurs qui les préparait à souffrir, contribua sans doute à leur donner tant de courage contre les persécutions. Eh ! comment auraient-ils été rebelles à la mort, ceux dont les pensées, constamment dirigées vers le ciel, les détachaient de la terre? Aussi, vit-on l'héroïsme dans tous les âges, chez tous les sexes, dans toutes les classes.

Félicité, au milieu de sa jeune et nombreuse famille, étonne ses bourreaux par la constance de sa foi; elle soutient celle de ses enfans, qui tous, l'œil fixé sur leur mère, expirent au milieu des plus cruels supplices en chantant avec elle les louanges du Seigneur.

Agathe, Prisca, Agnès, jeunes vierges, parées de toutes les grâces de l'innocence et de la beauté, pour obtenir la palme du martyre, résistent à toutes les séductions de l'amour et des plaisirs.

La naissance, les talens, les charmes de Cécile semblaient la destiner à faire l'ornement du monde, quand par ses vertus et son courage elle s'éleva à une gloire plus parfaite, à la gloire immortelle de verser son sang pour sa religion. Son exemple fut suivi par son époux, par son frère qu'elle avait elle-même disposés à ce généreux sacrifice; et témoins de leur mort, plus de quatre cents personnes abjurèrent leurs erreurs.

Catherine, jeune, belle, comme Cécile, douée des plus rares et des plus brillantes qualités, les

employa comme elle au triomphe du christianisme. Elle préféra la couronne du martyre à celle que lui offrait l'empereur Maxime-Valère. Et lorsque, pour ébranler sa foi, le tyran lui envoya les philosophes d'Alexandrie, ce fut elle qui par sa science profonde, par sa douce éloquence, porta la conviction dans leurs cœurs; leur croyance devint même si ferme, qu'ils donnèrent leur vie pour en attester la vérité. L'impératrice Faustine dut aussi à Catherine sa conversion et une mort glorieuse. Enfin un grand nombre d'idolâtres reconnurent la puissance d'un Dieu qui donnait tant de force à une vierge timide, et qui, au milieu des plus horribles tourmens, la faisait briller encore de tout l'éclat d'une beauté et d'un bonheur incomparables.

Il n'y avait dans cet héroïsme des premiers chrétiens ni délire d'imagination, ni entêtement; il résultait de la conviction parfaite des vérités qu'ils attestaient au prix de leur sang.

Dans tous les lieux où la voix de l'Évangile s'était fait entendre, jusque dans cette Rome devenue le réceptacle de tous les vices, où les femmes avaient rejeté jusqu'aux derniers voiles de la pudeur, on les vit bientôt s'élever du sein de la corruption au plus haut degré de perfection morale. *Quelles merveilleuses femmes se trouvent parmi les chrétiens!* disait un philosophe païen, en contemplant leurs épouses, leurs mères incomparables, et tous ces modèles accomplis de vierges et de veuves dévouées au Seigneur. Aussi, lorsqu'Attila vint sac-

cager Rome, les Barbares qu'il commandait, ét nés d'être vaincus par la dignité de l'innocenc le courage de la vertu, s'écriaient-ils : *Mais qu forces surnaturelles ont donc ces jeunes et b femmes!*

Sous les persécutions de Maximen et de Maxe infâmes tyrans qui se faisaient un jeu de po l'opprobre dans les plus illustres familles, femmes chrétiennes triomphèrent de leurs eff méprisèrent leurs séductions et souffrirent joie la mort pour conserver leur honneur : la Sophonisbe répondit à l'amour de Maxence e poignardant. Vainement Maximen emploie au de Dorothée tous les moyens de plaire et d'éblo vainement il présente à ses yeux l'image des affreux supplices ; il voit cette jeune vierge dessus de la crainte et de toutes les séducti cependant il n'ose la faire périr ; et, pour la mière fois, ce monstre fut avare de sang hum Mais Dorothée, craignant de nouvelles poursu abandonna tout ce qu'elle possédait à Alexan et, dans tout l'éclat de la beauté, fut s'ense dans la plus profonde solitude.

Valérie, fille de Dioclétien et veuve de Gal fut une des plus illustres victimes de Maxim de Licinius. Elle refuse la main de ces deux er reurs qu'elle méprise, et bientôt se voit en b aux plus cruelles persécutions : on fait périr femmes vertueuses parce qu'elles sont ses am On la calomnie, on la dépouille de ses biens

pour unique retraite on lui offre les déserts de la Syrie. C'est en vain que Dioclétien demande à celui qu'il a décoré de la pourpre impériale, qu'il soit permis à sa fille de venir partager sa retraite et lui fermer les yeux; on est sourd à sa prière; rien ne peut attendrir les tyrans en faveur de Valérie. Mais, pour se consoler et se soutenir dans ses infortunes, il reste à Valérie sa tendre mère qui ne voulut jamais s'en séparer; la vénérable Prisca partage ses maux, sa pauvreté, la suit dans son exil, erre avec elle sous les haillons de la misère; et quand sa fille tombe sous la main de ses bourreaux, cette mère incomparable leur tend sa tête pour subir le même sort.

Anthie, épouse d'un consul romain, fut aussi un des plus admirables modèles des mères chrétiennes : elle eut la gloire d'élever elle-même son fils Éleuthère; et ce fils devint le plus ferme soutien de l'Église naissante; il porta les lumières de la foi en Illyrie, et paya de son sang son zèle et ses succès pour l'établissement du christianisme. Témoin de son martyre, sa tendre mère se jette sur le corps inanimé de son fils, le couvre de ses baisers, de ses larmes, en invoquant le nom de Jésus-Christ. Indignés de cette pieuse douleur d'une mère qui reste attachée sur les débris sanglans d'un martyr, les bourreaux l'égorgèrent sur cet objet chéri.

On vit briller dans sainte Paule toutes les vertus de son illustre aïeule Cornélie, mais encore agran-

dies et purifiées par le christianisme. Elle
bonheur de son époux, ne lui survécut que
soigner ses enfans; et la meilleure des mè
fut la plus heureuse : sa fille Eustochie fu
amie, sa compagne inséparable; l'amour, le
sirs du monde n'eurent jamais aucun empi
ce cœur rempli par la piété, la tendresse fil
la charité. Elle aidait sa mère à distribue
pauvres leur immense fortune, tandis q
avaient choisi pour elles-mêmes cette vie de
vreté dont elles s'honoraient. Après avoir
Rome par la sagesse de leur conduite et la sa
de leurs œuvres, après avoir visité la Terre-S
en humbles pélerines, elles fixèrent leur de
à Bethléem; c'est là qu'elles préparèrent un
pour les pieux voyageurs, qu'elles firent bât
monastère pour les vierges et les veuves qu
formaient dans la perfection chrétienne par
leçons et leur exemple.

Saint Jérôme a célébré avec toute la chale
son éloquence les vertus de Paule, d'Eusto
et n'a point oublié cette illustre Marcelle
s'élevant au-dessus de tous les avantages
naissance, de la fortune, de la beauté, et m
sant tous les hommages dont elle était l'objet,
une si belle place dans les rangs immortel
héroïnes chrétiennes : tandis qu'elle emploi
richesses à soulager la misère, il n'y a rie
plus frugal que sa table, de plus simple que
habits; son aimable modestie rehaussait l'e

supérieur dont elle était douée et les connaissances profondes qu'elle avait acquises; les saintes écritures lui étaient aussi familières qu'aux premiers docteurs de l'Église, qui souvent même la consultaient sur cet objet.

Parlerons-nous de cette Aglaé si magnifique en luxe et en attraits, si célèbre par son esprit et ses galanteries! Devenue chrétienne, elle étonna Rome qu'elle avait éblouie de son faste et de ses plaisirs, l'étonna, dis-je, par la simplicité de ses goûts, par l'austérité de ses mœurs, l'édifia par ses vertus, et s'y fit bénir de tous les malheureux par sa bienfaisance. Et cette Émélie, illustre mère qui forma elle-même ses illustres enfans, saint Basile-le-Grand, saint Grégoire de Nice, saint Pierre de Sébaste, et sainte Macrine, dont la beauté fut aussi ravissante et la vie aussi pure que celles des anges.

Sans les larmes de Monique, peut-être saint Augustin n'aurait été connu que par ses erreurs. Ces larmes qu'elle répand en abondance, demandant pour son fils la miséricorde divine, rappellent à lui-même ce fils égaré; et, pour consoler sa mère, il commence ce long combat qu'il eut à soutenir contre des passions sans cesse renaissantes. Victorieux enfin, il élève ses regards vers le ciel, d'où il reçoit la sagesse et la grâce qui l'ont rendu le flambeau le plus brillant du christianisme.

Grégoire de Nazianze puisa aussi près de sa

vertueuse mère ces principes religieux et ce
timens qui lui ont mérité le ciel et la véné
du monde. Son éloquente voix trouva les a
les plus tendres et les plus sublimes pour cél
la mémoire de sa sœur Gorgonia. Après
parlé de la vie austère, humble et bienfaisa
cette vierge chrétienne, il décrit ainsi la do
de ses derniers momens : « Autour d'elle de
» mes muettes, une douleur inconsolable,
» silencieuse, car on se faisait scrupule d'ho
» par des gémissemens le départ de cette
» tienne; sa mort semblait une solennité sai

L'Évangile qui promet la joie à celui qui p
des biens éternels à la pauvreté, l'Évangile, l
solation de toutes les infortunes, devait êtr
froi de toutes les grandeurs. Cependant les
rains en reconnaissant le Dieu qui l'avait
se soumirent à ses lois sévères; on vit l'h
autel du Christ briller à côté du trône et lu
vir d'appui. Si la grâce ineffable d'un culte
pur pénétra jusqu'au cœur des rois, il p
bien plus avant dans le cœur des femmes,
pouvaient aimer faiblement une religion
d'amour et d'espérance. Aussi la plupart de
qui eurent de la puissance s'en servirent
rendre un hommage éclatant au christiani
un grand nombre d'infidèles durent leur co
sion à Hélène, mère de Constantin. Née dan
scurité, élevée dans la simplicité et la sagesse
apporta au milieu des grandeurs les vertus

condition première, et y joignit celles qu'un rang suprême permet de pratiquer. Son éminente piété, sa prudence et sa douceur lui donnèrent sur son fils un empire dont elle se servait pour calmer la violence de son caractère et adoucir le sort de ses peuples. Constamment elle répandait sur les malheureux les trésors que l'empereur mettait à sa disposition. Malgré son grand âge elle fut visiter la Terre-Sainte, et laissa sur toute sa route des traces de son ardente charité. Par tant d'aumônes, de courage, et par une si grande foi, elle mérita de découvrir le lieu sacré où furent déposées les dépouilles mortelles de notre Seigneur. C'est là qu'elle fit élever la superbe église du Sépulcre; et par ses ordres furent encore bâties celles de Bethléem et du Mont-des-Oliviers.

Digne épouse de Théodose-le-Grand qui ne devait l'empire qu'à son mérite, Flaccile lui disait souvent : *N'oubliez jamais ce que vous avez été et ce que vous êtes.* Par les conseils si sages d'une femme qu'il adorait, les vertus de Théodose ne firent que s'accroître avec sa fortune. Il ne prit de la souveraineté que le pouvoir d'étendre ses bienfaits; et, sans persécution, il détruisit presque entièrement le paganisme dans Rome. C'est la fille de Théodose, c'est Placidie qui rendit cette loi si belle, si généreuse, parce qu'elle émanait du trône et qu'elle enchaînait la volonté des rois : « La majesté souveraine se fait honneur en re- » connaissant qu'elle est soumise aux lois. La puis-

» sance des lois fait le fondement de la nôtre. Il
» existe plus de grandeur réelle à leur obéir qu'à
» commander sans elles. Par le présent édit nous
» sommes bien aise de montrer à nos sujets quelles
» sont les bornes que nous prétendons mettre à
» notre autorité. » Cette loi de Placidie n'est pas le seul titre qui la recommande à la postérité : elle se servit de l'amour qu'elle avait inspiré à Atolphe, roi des Goths, pour désarmer son bras levé contre sa patrie. Devenue son épouse, elle se servit encore de cet amour pour adoucir ses mœurs et lui inspirer des sentimens vertueux. Appelée à gouverner l'empire d'Occident après la mort de son frère et de son second époux, son règne fut celui de la sagesse et de la justice, comme ses lois en rendent encore témoignage.

A la même époque deux femmes aussi illustres par leurs vertus que par leur génie (Pulchérie et Eudoxie), gouvernaient l'Orient : Pulchérie était née avec les plus heureuses dispositions ; à peine sortie de l'enfance, elle était remarquable par son esprit et ses connaissances. Elle se faisait chérir par sa piété, sa modestie et sa douceur. Tant de talens et de qualités lui donnèrent les moyens de s'occuper avec succès de l'éducation de ses sœurs et de son frère Théodose le jeune. Ce prince l'associa à l'empire dès qu'il y parvint. Il lui devait ses vertus ; il lui dut encore la gloire de son règne. Le Code Théodosien, qu'elle a en partie dicté, fait un immortel honneur à l'un et à l'autre. « Elle offrit un phé-

»nomène unique et qui n'a pas reparu, une »princesse de quinze ans gouvernant un vaste »empire avec la maturité de l'expérience la plus »consommée; elle avait le coup d'œil juste, pé-»nétrant, l'exécution rapide (1). » Pulchérie tenait les rênes de l'empire avec tant de fermeté, qu'elle sut prévenir les révoltes toujours prêtes à en troubler la paix. Ses immenses charités, imitées par chacun des membres de la famille impériale, avaient banni la mendicité de ses États. Trop généreuse pour craindre de partager le pouvoir qu'elle avait sur l'esprit de son frère, et s'oubliant pour ne songer qu'à son bonheur, elle lui choisit pour épouse une jeune et belle Athénienne qu'elle avait convertie à la religion chrétienne. Placée sur le trône par sa puissante protectrice, Eudoxie en fut un des plus dignes, des plus beaux ornemens. Son âme était généreuse et sensible; elle paya les procédés injustes de ses frères avec toute la tendresse d'une sœur et la magnificence d'une reine. Elle avait l'esprit le plus brillant et le mieux cultivé; elle mit en vers une partie de l'Ancien-Testament et célébra dans un poème les victoires de son époux. Elle fit un voyage en Terre-Sainte et surpassa Hélène dans ses pieuses libéralités. Tandis que tous les peuples d'Orient s'applaudissaient d'avoir pour les gouverner deux princesses aussi

(1) Histoire du Bas-Empire.

sages que bienfaisantes, des êtres ambitieux et pervers minaient sourdement leur pouvoir dans l'esprit du faible Théodose. Il crut à la calomnie, soupçonna la fidélité de son épouse qu'il éloigna de sa cour. Eudoxie se retira à Jérusalem, où elle se consola de l'injustice et de l'égarement de son époux dans la religion et la bienfaisance, remèdes si efficaces pour tous les maux.

Pulchérie fut la seconde victime de la cabale des eunuques, qui parvinrent aussi à l'éloigner de la cour (1). Leur chef Chrisaphe s'emparant alors du gouvernement, le flétrit par ses vices, le rendit odieux par ses cruautés, compromit la puissance et la gloire de Théodose dans des guerres malheureuses contre les barbares. Bientôt on reconnut à n'en plus douter que la sagesse de l'empereur et

---

(1) On a prétendu que Chrisaphe s'était servi de l'ascendant de la jeune épouse pour détruire celui de Pulchérie ; mais les faits s'élèvent contre cette accusation et contre toute prétendue mésintelligence entre ces deux princesses, qui se sont constamment montrées au-dessus de ces petites faiblesses du cœur humain. Eudoxie fut exilée par l'aveugle jalousie de Théodose, qui fit en même temps périr Paulin, le seigneur le plus respectable de sa cour, et malheureusement soupçonné d'être l'objet des secrètes affections de sa femme. Il y avait un an qu'Eudoxie était éloignée de son époux quand Pulchérie encourut sa disgrâce ; ainsi comment aurait-elle pu nuire à sa bienfaitrice? Non, elles n'ont contribué ni l'une ni l'autre à leur perte ; elles ont été victimes de ceux qui voulaient régner à leur place sous le faible Théodose.

le bonheur de l'État dépendaient de Pulchérie, et Pulchérie fut rappelée par tous les cœurs et par son frère. Elle se rendit à leurs vœux, vint reprendre la puissance, et s'en servit pour apaiser les troubles qui de toute part s'étaient élevés en son absence, pour fermer les plaies de l'État, pour rendre à ses sujets le bonheur, et la paix à l'Église. A la mort de son frère, comme il était sans exemple qu'une femme fût seule revêtue de la pourpre impériale, elle choisit Marcien pour époux et partagea avec lui le pouvoir. Ce choix d'un homme vertueux, doué d'un esprit ferme, éclairé par l'étude et l'expérience, prouva que Pulchérie n'avait pas d'autre passion et d'autre intérêt que la prospérité et la gloire de ses sujets. L'amour et la vénération qu'elle leur avait inspirés rendaient leur obéissance aussi facile que son commandement était doux. L'Eglise l'a placée au rang des saintes, et l'histoire au rang des souveraines les plus dignes de régner.

Théodora, impératrice d'Orient, avait autant d'esprit que de beauté. Elle parvint à modérer les scandaleux excès de Théophile son époux; elle abattit l'hérésie des Iconoclastes, travailla à la conversion des Bulgares, se fit aimer et respecter de son peuple. La prospérité de l'empire et la paix de l'Église pendant son règne furent les fruits de sa sagesse et de son habileté.

Autuse, fille de Constantin-Copronime, ne voulut ni d'un trône ni d'un époux; elle préféra le

titre de mère des pauvres, des orphelins, des enfans abandonnés. Cette pieuse et charitable princesse les iustruisait elle-même, prenait soin des vieillards, et employait ainsi tout son temps, distribuait tous ses biens en œuvres de charité.

Les femmes telles que les Hélène, les Flaccilc, les Placidie, les Pulchérie, les Eudoxie, qui se servirent de leur pouvoir pour honorer le christianisme et étendre son culte; les Cécile, les Félicité, les Catherine qui firent abjurer les erreurs d'un grand nombre d'idolâtres par l'exemple d'une vie sans tache et d'une mort glorieuse; les Paule, les Eustochie, les Aglaé, les Marcelle, qui par leurs vertus, leurs lumières et leur bienfaisance, offrirent de si beaux modèles à suivre pour s'élever comme elles dans la perfection chrétienne; les mères qui formèrent les Augustin, les Eleuthère, les Grégoire de Nazianze, les Grégoire de Nice, les Basile, les Pierre de Sébaste, les Ambroise; toutes ces femmes, par leurs éminentes vertus et surtout par leur influence sur les progrès du christianisme, concoururent puissamment à l'amélioration des mœurs, car on ne peut révoquer en doute combien cette religion sainte les épure. Aussi n'est-ce pas sans une grande joie et un véritable orgueil que nous trouvons, chez presque toutes les nations, la première lueur de ce flambeau divin apportée par une femme.

CHAPITRE III.

Des Femmes grecques.

On voit l'ascendant des femmes servir à former le génie de la Grèce, dès qu'il s'éveille à la voix de ses sages législateurs : enflammés par l'amour, inspirés par la gloire, les hommes ne crurent rien d'impossible, et tentèrent tout pour en mériter les faveurs. Leur courage indomptable, leurs forces prodigieuses servirent d'appui à l'innocence, à la faiblesse, et portèrent la destruction, l'épouvante parmi les oppresseurs des peuples, les brigands et les bêtes féroces. Purgée de ces monstres, la Grèce reconnaissante plaça ses libérateurs au rang des dieux. Ce fut dans ce temps, regardé comme fabuleux tant il fut héroïque, que commença le règne des femmes. Dans cette foule de héros dont on nous a transmis les exploits, il n'en est aucun qui n'ait été soumis à leur empire. Des villes réduites en cendres, des provinces ravagées, de vaillans guerriers amollis ou enchaînés, accusent les passions violentes qu'elles inspiraient. Pour rendre hommage à leurs vertus, célébrer

leur beauté, des temples s'élevèrent; les arts enfantèrent des prodiges. Ornement des plus superbes fêtes, la présence des femmes cimentait l'alliance des rois, ouvrait le cœur à la confiance, à la joie, ou bien y jetait le poison de la discorde et de la fureur. Elles élevaient l'âme au plus haut degré d'héroïsme, ou la conduisaient au crime par les transports de la jalousie et d'un sentiment coupable. Les haines, les vengeances qui bouleversèrent la Grèce dans ces commencemens de civilisation, prouvent que l'influence des femmes fut d'abord fondée plutôt sur leur beauté que sur leurs vertus. Il leur manquait encore ces qualités qu'on pourrait appeler les grâces du cœur, qui donnent au caractère cette suavité qui, se communiquant à celui de l'homme, sert bien plus que les lois pour adoucir les mœurs.

Pourquoi la civilisation de Sparte resta-t-elle toujours imparfaite? N'est-ce pas parce que Lycurgue, ne voulant former qu'une nation libre et indomptable, ôta aux femmes les moyens d'acquérir ces grâces du cœur, de l'esprit et de la modestie, charmes infinis qui attachent trop à la vie pour apprendre à la mépriser. Une seule pensée sembla présider à leur éducation, ce fut de les faire concourir, comme citoyenne, amante, épouse, mère et nourrice, à la conservation des mœurs, à la prospérité de la patrie, et à soutenir cette impulsion de sagesse et d'héroïsme donnée par son législateur.

Les Lacédémoniennes s'acquittèrent noblement de cette noble tâche : étrangères au luxe et à la mollesse qui corrompent l'âme et énervent le tempérament, elles transmettaient leur beauté et leur force aux enfans qu'elles donnaient à la patrie ; et déjà en suçant leur lait ils puisaient à cette première source de la vie les inclinations qui consacraient cette vie toute à la gloire et à leur pays. Elles disaient au guerrier, en lui remettant un bouclier, *avec ou dessus*, et le guerrier revenait triomphant, ou mourait au champ d'honneur.

Elles ne cédaient à la puissance du cœur que lorsqu'il dictait de grandes actions ou de grands sacrifices : Telle Chélonide, femme de Cléombrote et fille de Léonide qui se disputaient le trône de Sparte; placée entre deux ennemis qui lui étaient également chers, elle immola toujours le sentiment qui pouvait la rendre heureuse, pour s'attacher au sort du plus infortuné. Elle quitte son époux et un trône pour suivre son père dans l'exil; et, dès que la fortune change en faveur de Léonide pour accabler Cléombrote, c'est près de Cléombrote qu'on retrouve Chélonide; elle l'entoure de ses bras, le protège contre son père, qui, pour satisfaire sa vengeance, ne respecte pas même l'asile sacré où son ennemi s'est réfugié. Mais, à l'aspect de sa généreuse fille, à sa voix suppliante, à son regard qui tour à tour se porte avec tant d'éloquence et sur lui et sur son époux, et sur ses jeunes enfans assis à ses pieds, le bras de Léonide

retombe désarmé; il ne retrouve que pitié et amour dans ce cœur que viennent d'agiter la fureur et la haine. Toutefois, c'est en vain qu'il veut faire partager à Chélonide ses brillantes destinées comme elle a partagé ses misères; toute son existence est désormais consacrée à son époux malheureux.

L'éducation mâle, la vie simple et austère des femmes de Lacédémone, les préservaient des petites passions qui rétrécissent l'âme; elles subjuguaient non seulement par l'amour dont le règne est si court, mais elles étaient aimées comme on aime la patrie, la gloire, la liberté, c'est-à-dire avec constance, enthousiasme et vénération. Une étrangère, témoin de la puissance des femmes à Sparte, disait à la digne compagne de Léonidas : *Vous autres Lacédémoniennes, vous êtes les seules qui commandiez aux hommes. — Aussi*, répondit-elle, *sommes-nous les seules qui mettions au monde des hommes.*

Celle qui fit cette réponse avait à l'âge de neuf ans garanti son père des séductions d'Aristagoras : ce prince, pour engager Cléomène dans une entreprise contraire aux intérêts de Sparte, lui offrait de l'argent, et à chaque refus augmentait la somme. Sa fille présente lui dit : *Mon père, cet étranger te corrompra si tu ne le jettes promptement hors de la maison.*

Ainsi l'on voit que Lycurgue obtint des femmes tout ce qu'il en attendait, une raison précoce, une

âme forte, l'amour de la patrie et de la liberté, le mépris de la parure et de toute frivolité. En exigeant d'elles plus que les qualités ordinaires de leur sexe, il prouva que plus on les élève haut, plus elles acquièrent de force et de prudence pour s'y soutenir.

Dans ces jeux où l'on se formait à l'adresse et aux combats, la présence des jeunes filles servait d'émulation; c'était à qui se surpasserait pour mériter leur louange ou éviter leur raillerie. Ce fut pour les venger de l'outrage qu'elles avaient reçu des Messéniens, que commencèrent ces longues et sanglantes guerres entre Sparte et Messène. Et ces filles, devenues épouses, devenues mères de héros, toujours consultées, souvent les dirigeaient avec la plus grande sagesse dans les entreprises les plus difficiles. Elles plaçaient l'amour de la patrie au-dessus de tous les autres sentimens; et pour défendre la patrie, trois cents Spartiates se dévouent à la mort avec une tranquillité si sublime, qu'il suffit de nommer Léonidas pour faire tressaillir encore les cœurs les plus froids au souvenir de tant de gloire et de vertu.

Après une bataille une Athénienne adressait à son fils ces mots : *Je vous sais gré de vous être conservé pour moi.* A Sparte, une mère qui aurait exprimé un pareil sentiment aurait été déshonorée. *Mon épée est trop courte*, disait un Spartiate, *vous ferez un pas de plus*, répondit sa mère.

Une autre Lacédémonienne écrivait à son fils :

Des bruits qui vous déshonorent circulent ici; prouvez que c'est la calomnie qui vous accuse, ou sachez mourir.

Des Thraces, en apprenant à la mère de Brasidas la mort de ce héros, ajoutaient que jamais Lacédémone n'avait produit un plus grand général : *Étrangers*, répondit Argiléonis, *mon fils était brave; mais apprenez que Sparte possède plusieurs citoyens qui valent mieux que lui.*

Ne pleurez pas, disait à ses parens une Lacédémonienne couchée auprès de son fils blessé et expirant, *ne pleurez pas, il était digne de son père et de moi!*

Une autre apprend que la mort de son fils a donné la victoire à Sparte : *C'était mon fils!* s'écrie-t-elle avec un transport de joie.

Pendant que Sparte était assiégée par Pyrrhus, on décida d'embarquer les femmes pour les mettre en sûreté dans l'île de Crète. A cette nouvelle, Archidamie, députée par les autres femmes, se rend au sénat l'épée à la main, disant qu'elles étaient toutes décidées à mourir pour défendre la liberté de leur patrie. On accueillit ce généreux dévouement; et pendant l'assaut on vit les femmes dans les postes les plus périlleux, excitant l'ardeur des guerriers et pansant leurs blessures.

Tant d'héroïsme dans un sexe naturellement faible ne permettait aux hommes aucune faiblesse, aucune action méprisable; et Sparte, toujours aussi grande dans les revers que sage dans

les succès, conserva long-temps sa liberté et sa prépondérance sur les autres nations. Mais on y fut constamment privé de ces jouissances et de ces qualités qui contribuent le plus à embellir l'existence; Lycurgue les avait sacrifiées au désir de former un peuple guerrier et impassible à toute autre séduction qu'à celle de la gloire. Dans ce but il avait dépouillé les femmes de la pudeur, la plus puissante de leurs grâces; il avait détruit la sainteté du mariage, qui en fait tout le bonheur. Et ces femmes, qui pouvaient être infidèles sans perdre leur honneur, portèrent au comble la licence de leur conduite dès qu'elles prirent le goût de la parure, dès qu'elles furent accessibles à l'attrait de l'or et des plaisirs.

Déjà leur héroïsme était poussé jusqu'à la férocité; leur dévouement à la patrie avait cessé d'être pur; elles étaient mères dénaturées pour paraître généreuses citoyennes; elles apprenaient avec joie que leurs époux, leurs fils ou leurs frères avaient péri au champ d'honneur, parce qu'elles héritaient de leur gloire; elles comptaient leurs blessures comme on compte un trésor. Ce délire de l'orgueil qui les rendait cruelles et fanatiques, ce goût du luxe et de la volupté, communiqué aux hommes sur lesquels elles avaient tant d'empire, contribuèrent puissamment à faire méconnaître l'esprit des lois de Lycurgue. Les unes furent altérées, on cessa d'observer les autres; et Sparte, restée sans défense contre les vices des na-

tions qu'elle avait repoussées ou vaincues, tomba du haut rang de puissance, de gloire et de prospérité où elle s'était élevée.

Toutefois, si les femmes contribuèrent à cette dégénération, plusieurs, encore dignes des plus beaux temps de Sparte, concoururent puissamment à en arrêter les progrès, et par les vertus patriotiques qu'elles déployèrent à cette dernière époque, relevèrent la gloire de leur sexe : en effet, quand les malheurs vinrent ranimer dans Sparte l'amour des lois de Lycurgue, qui seconda le vertueux Agis dans ses projets de rétablir l'ancienne discipline qui en faisait toute la force? Ce furent son aïeule Archidamie et Agésistrate sa mère, qui déjà avaient présidé à son éducation et l'avaient dirigée vers ce noble but. Cette révolution qu'elles voulaient opérer, devait cependant les dépouiller de leurs grandes richesses, les priver des jouissances qu'elles procurent, les confondre dans cette égalité parfaite qui devait régner entre tous les citoyens. Mais de telles considérations n'étaient rien pour ces femmes généreuses, qui ne mettaient leur bonheur et leur gloire que dans le bonheur et la gloire de leur patrie. Aussi employèrent-elles tout l'ascendant de la fortune, du rang et de leurs éminentes qualités, pour faire revivre dans Lacédémone l'honneur de la pauvreté, de la vertu, et toute l'austérité des mœurs antiques.

Mais, ainsi que leur fils, elles furent victimes de leur héroïque dévouement : Agis fut vaincu

par le parti contraire, trahi par ses amis et livré au bourreau. Son aïeule et sa mère accourent vers la prison où elles croient qu'il respire encore; et, comme pour savourer leur douleur, pour jouir par degrés de leur supplice, Archidamie seule doit entrer la première; on lui laisse le temps de contempler les restes sanglans de son petit-fils avant de lui donner la mort. On permet alors à Agésistrate d'aller s'unir aux objets de sa tendresse; elle ne trouve que leurs cadavres... Elle place elle-même le corps inanimé de sa mère près de celui d'Agis, et le baisant tendrement, s'écrie : *O mon roi ! ô mon fils ! c'est l'excès de ta douceur et de ta bonté, c'est trop de ménagement et trop de clémence qui t'a perdu et qui nous a perdues avec toi !* Et sans attendre l'ordre du bourreau, elle se relève avec calme, lui tend sa tête en ajoutant : *Au moins puisse ceci profiter à Sparte !*

Cléomène épousa la belle et vertueuse Agiatis, veuve de l'infortuné Agis. Elle lui inspira le plus tendre amour et cette passion généreuse de la patrie et de la gloire qui animait son premier époux. Comme lui, Cléomène avait toutes les vertus des premiers Spartiates, et, comme lui, il les avait puisées sous l'influence maternelle. Pour faire revivre les lois de Lycurgue et les mœurs austères de Lacédémone, il fut également secondé par sa femme et par sa mère Cratisiclée qui même ne se remaria que pour fortifier le parti de son fils. On peut juger du noble caractère de Cratisiclée par ces

mots qu'elle écrivait à Cléomène pendant qu'elle était en otage avec son petit-fils chez le roi d'Égypte : *Roi de Sparte, faites hardiment ce qui vous paraîtra utile et glorieux pour la patrie ; qu'une vieille femme et un enfant ne vous fassent pas craindre Ptolémée.*

Si Athènes ne rappelle qu'un petit nombre de femmes dont les noms soient purs et célèbres en même temps, c'est qu'on leur ôta tout moyen et même tout désir d'unir à la vertu les talens et l'amabilité. On leur ôta ces moyens, ce désir, en les tenant constamment enfermées dans leur intérieur (1), en les condamnant à ne connaître ni les plaisirs de la société, ni ceux de l'étude, qu'on réservait uniquement à des courtisanes. Cette seule considération ne devait-elle pas suffire pour que des femmes estimables dédaignassent ces moyens

---

(1) Les Athéniens dirigeaient de bonne heure toutes les occupations de leurs filles vers les soins du ménage; toujours sédentaires, elles ne pouvaient jouir que des plaisirs qu'elles trouvaient dans leur famille. On se contentait de leur apprendre à filer, à chanter, tandis que les jeunes gens étaient instruits dans les beaux-arts, la philosophie, la musique, la danse, la peinture, etc. En privant les femmes honnêtes des nombreux avantages que procurent l'étude et la culture des beaux-arts, onaugmentait ainsi l'influence des courtisanes auxquelles il était permis de s'y livrer, et qui le faisaient souvent avec tant de succès, que les charmes de leur esprit et de leur société devenaient un attrait pour le moins aussi séduisant que celui de leur beauté.

de plaire et de charmer? N'est-il pas injuste de reprocher aux Athéniennes d'avoir laissé usurper par des étrangères la place qu'elles devaient occuper dans le cœur des héros de la patrie? Honorons-les, au contraire, d'avoir préféré une place obscure au trône d'or et de fleurs où l'on avait élevé le vice; honorons-les d'être restées sans empire, plutôt que de le partager avec le déshonneur. On ne peut douter que ce ne fût une noble fierté qui les empêcha de disputer avec des courtisanes l'amour qui leur était dû : on ne peut en douter quand on voit ce sentiment de fierté prévaloir sur celui de la jalousie et de la vengeance; quand on voit des femmes supporter journellement les outrages de leurs époux, qui non seulement ne jetaient aucun voile sur des feux illégitimes, mais encore adoptaient les enfans qui en naissaient, pour les confondre dans leur cœur et dans leur héritage avec les enfans de leur hymen. Et ces femmes, blessées dans ce qu'elles avaient de plus cher comme épouses et comme mères, dévoraient leurs larmes en silence; elles préféraient rester dans des chaînes aussi dures, plutôt que de réclamer le droit de les rompre en divulguant la honte de leurs époux. Nous ne connaissons qu'une seule femme d'Athènes qui ait osé demander son divorce; ce fut la trop sensible Iparète, épouse d'Alcibiade. Certes, jamais femme n'eut plus de motifs à la plainte, plus de droits à la justice! Cependant elle ne fit cette démarche que dans

un moment où la jalousie avait bouleversé sa raison; et à peine eut-elle remis d'une main tremblante sa requête, qu'elle sentit son cœur repousser de toute la violence de l'amour la dissolution d'un hymen qui faisait son malheur, et sans lequel pourtant elle ne pouvait vivre.

Ce n'est que par quelques traits épars et par leur manière de supporter l'espèce d'esclavage auquel elles étaient condamnées, qu'on peut juger du caractère des femmes honnêtes d'Athènes. Comme leur beauté, leurs vertus étaient voilées. Mais, dira-t-on, si ces femmes étaient belles et vertueuses, comment avaient-elles si peu d'ascendant? Elles en eurent peu parce que la jalousie les renferma sévèrement, parce que là où il y a de la méfiance, l'âme se resserre et ses facultés restent sans activité; peut-être aussi que ce sentiment de fierté et de délicatesse dont nous avons parlé fut poussé trop loin, et les empêcha d'user de tous leurs moyens pour contre-balancer l'influence des courtisanes qui vinrent asservir Athènes par les plaisirs et la volupté.

Ces femmes, qui inspiraient tant d'amour et qui en étaient si peu dignes par leur caractère, durent particulièrement leur influence au soin qu'elles prenaient de cultiver leur esprit, à la grâce parfaite de leur langage et de leurs manières. Ces dons, unis à ceux de la beauté, électrisaient l'imagination; la poésie, la peinture, la sculpture, puisaient en elles leurs plus belles inspirations et

leurs plus beaux modèles. Ces femmes n'apprenaient pas, comme celles de Sparte, à mourir avec courage, mais à vivre avec plaisir. Et bientôt cette science devint la première chez les Athéniens; ce fut aussi celle qui leur coûta le plus cher, puisqu'ils la payèrent de leur liberté...

C'est alors qu'on vit le siècle de Périclès recevoir tout son éclat de la trop célèbre Aspasie: elle possédait tous les talens, parlait toutes les langues, pénétrait dans tous les cœurs. Elle inspirait à son gré l'amour, l'ambition, la volupté, la gloire; elle décidait de la guerre ou de la paix; son éloquence trouvait des disciples jusqu'au milieu de la stoïque philosophie; et Socrate lui-même était son admirateur. Ce fut elle qui ouvrit cette école de séduction où, par ses ingénieux sophismes, elle plaça la sagesse et la vertu au rang des préjugés, où les Dieux eux-mêmes n'échappaient pas à ses piquantes railleries. Jamais leçon ne fut mieux écoutée et mieux suivie; jamais exemple ne fut plus contagieux et plus funeste. Aspasie offrait le poison de toutes les voluptés avec des manières si élégantes, une grâce si irrésistible, que presque tous les Athéniens burent à cette coupe enchantée, s'en enivrèrent et passèrent facilement sous le joug de Périclès. On connaît tout l'empire d'Aspasie sur lui et sur Alcibiade, qui eurent l'un et l'autre tant d'influence sur les mœurs et les destinées d'Athènes.

Quelque important qu'ait été dans cette ville le

rôle qu'y jouèrent les courtisanes, ce rôle n'en est pas moins vil, et fut d'autant plus pernicieux qu'il était beaucoup plus séduisant que le vice qui se montre dans toute sa dégradation. Mais si nous voyons leur influence prévaloir sur celle des femmes honnêtes, n'est-ce pas pour le malheur des Athéniens, qui perdirent en peu de temps l'indépendance et les vertus que de sages institutions leur avaient données, tandis que l'influence des femmes honnêtes servit constamment au bien de la patrie? En effet, tout ce qui charme la vie, tout ce qui adoucit les mœurs, tout ce qui élève l'âme, en un mot, tout ce qui contribua le plus au bonheur et à la gloire de l'Attique, fut le fruit de leur sagesse et de leurs bienfaits. Cérès apporta le blé, apprit à s'en nourrir et donna à ces peuples les premières leçons de douceur, de bonté et d'équité, principe de cet *atticisme* qui plus tard devait distinguer Athènes. Minerve fit fleurir l'olivier, et enseigna aux femmes l'art de filer, de broder, utiles et douces occupations qui leur apprirent à aimer leur intérieur et à l'embellir. Les fleurs, cultivées par Flore, devinrent plus brillantes. Les fruits durent à Pomone une saveur plus douce, plus agréable. Harmonie, fille de Cadmus, inventa la musique, art enchanteur qui apaise les passions, calme les douleurs et échauffe l'âme des sentimens les plus sublimes (1)!

---

(1) Nous n'hésitons point à puiser ces faits dans la my-

Athènes était menacée d'une disette, quand les trois filles de Léos se sacrifièrent aux Dieux pour ramener l'abondance. La reconnaissance publique leur dédia un temple qui long-temps a porté leur nom.

Pour assurer la victoire aux Athéniens, Macarie se dévoue à la mort; et ses compatriotes, pour éterniser cette action généreuse, donnèrent son nom à la fontaine de Marathon, et lui consacrèrent un temple sous le nom d'Eudémonie ou félicité.

Les deux filles de Cécrops, dignes de leur père, reçurent après leur mort le culte qu'on rend aux divinités bienfaisantes. Pour venger une amante et une sœur chérie, Harmodius et Aristogiton délivrèrent leur patrie de ses tyrans.

Ce fut Elpinice, sœur de Cimon, qui obtint de Périclès le rappel de son frère, si cher, si nécessaire aux Athéniens par ses talens, son courage et sa générosité. Et dans ce temps où la corruption n'avait presque plus laissé d'énergie, une prêtresse en eut assez pour repousser jusqu'aux ordres du tribunal terrible des Eumolpides, qui condamnait Alcibiade et le livrait à la vengeance des Dieux et des hommes. Tous les prêtres prononcèrent des imprécations contre lui; la seule Théano répondit: « Je suis ici pour invoquer les bénédictions du » ciel, et non pas pour attirer ses malédictions. »

---

thologie, car personne n'ignore qu'ils ont un fondement historique.

Ce sont ces femmes qui faisaient un digne usage de leur rang, de leurs grâces et de leur beauté; ces femmes d'une conduite si généreuse, si utile, et non pas des courtisanes, qui donnèrent à Platon une si haute idée de notre sexe, lorsqu'il dit : « Ce sexe, que nous bornons à des emplois obscurs » et domestiques, ne serait-il pas destiné à des » fonctions plus nobles et plus relevées? N'a-t-il pas » donné des exemples de courage, de sagesse, de » progrès dans toutes les vertus et dans tous les » arts? »

Au témoignage de Platon nous pourrions joindre celui de Plutarque, qui dit que les femmes grecques unissaient au courage une fierté délicate sur l'honneur. Il cite une espèce de maladie morale qui s'était emparée de toutes les jeunes filles de Milet, et qui les portait à se donner la mort. On avait employé vainement tous les remèdes contre ce funeste vertige; enfin l'on fit une loi qui condamnait la première Milésienne qui se suiciderait, à être exposée nue sur la place publique; et ces femmes, qui se débarrassaient de la vie avec indifférence, ne purent envisager sans effroi la honte attachée à leurs dépouilles mortelles. Si cet exemple ne prouve pas l'influence des femmes sur les mœurs, il prouve du moins l'influence de l'honneur sur les cœurs honnêtes.

Le même historien fait mention d'une île de l'Archipel où, pendant sept siècles, on ne trouve aucun exemple de faiblesse ni d'adultère chez les

femmes (1); et dans cette île, où les femmes étaient si chastes et si délicates sur leur honneur, plus d'une fois on les vit se distinguer par leur courage. On rapporte que Philippe, fils de Démétrius, ayant formé le siége de Chio, avait eu recours à la fourberie pour s'en rendre maître plus facilement. Par des agens secrets il avait fait promettre aux nombreux esclaves de cette ville de leur donner la liberté et de leur faire épouser leurs maîtresses, s'ils se révoltaient en sa faveur. Mais les femmes ayant découvert cet odieux complot, firent éclater toute leur indignation et le déjouèrent par leur valeur; toutes prirent les armes, montèrent sur les remparts et forcèrent Philippe à lever le siége, sans qu'un seul esclave eût osé se révolter.

Une guerre irréconciliable et mortelle s'était élevée entre les habitans de la Thessalie et ceux de la Phocide: ceux-ci résolurent d'aller à la rencontre de leurs ennemis, et de placer leurs femmes, leurs enfans dans un lieu entouré de bois et de gardes, avec ordre de les y brûler au premier signal d'une défaite. Les femmes non seulement consentirent avec joie à s'ensevelir dans les flammes, mais encore elles couronnèrent de fleurs Déiphante qui le premier avait ouvert cet avis. Une résolution si

---

(1) On dit que depuis cette époque elles n'ont point dégénéré, et que jamais leur vertu n'a été trouvée en défaut.

unanime et si héroïque de préférer la mort à l'esclavage, doubla le courage et les forces des Phocéens qui remportèrent la victoire.

Non moins courageuses, les femmes de Tigée, dans une guerre contre les Spartiates, se mirent en embuscade, tombèrent sur eux, et décidèrent leur défaite. On conservait dans le temple l'armure de la veuve Marpessa qui s'était particulièrement distinguée dans cette occasion.

Mais le témoignage le plus imposant de la haute idée qu'on avait des femmes et de l'empire qu'elles exerçaient en Grèce, ce sont les augustes fonctions pour lesquelles on les choisissait de préférence : les temples les plus fameux étaient desservis par des femmes ; par elles les oracles étaient rendus ; on les croyait plus dignes de communiquer avec les divinités, plus dignes de comprendre leurs secrets desseins et de les transmettre aux mortels. On croyait que les sibylles inspirées par le ciel lisaient dans l'avenir. Quelques mots de la Pythie assise sur le divin trépied, portaient l'espoir ou l'épouvante dans l'âme de l'inflexible Spartiate, changeaient le cœur des rois, bouleversaient la destinée des peuples. La prêtresse de Dodone, au milieu de la forêt sacrée, interprétait à son gré la voix de la nature pour décider de la paix ou de la guerre, selon que l'arbre prophétique faisait entendre le doux murmure de ses feuilles ou le gémissement de ses branches brisées par l'orage. Cet oracle, le plus ancien de tous, qui valut tant de

richesses et de célébrité à Dodone, avait été fondé par une prêtresse égyptienne.

Le temple de Junon en Élide était desservi par seize femmes choisies pour leurs vertus et leur naissance. Elles présidaient aux jeux, entretenaient les chœurs de musique, brodaient le voile superbe qu'on déployait le jour de la fête de la déesse, et décernaient le prix de la course aux filles de l'Élide. Ce prix était une branche d'olivier et la permission de placer son portrait dans le temple.

Ces femmes consacrées au culte divin se distinguaient par une grande pureté de mœurs, et souvent par l'extrême sensibilité de leur cœur : telles Hypermenestre, Admète, si tendres épouses; Cydippe, immortalisée par la tendresse de ses fils; Cléobuline, qui embellissait la sagesse de la grâce des Muses et de leurs poétiques inspirations : on venait de loin pour l'entendre et la consulter; on recevait ses conseils comme s'ils fussent sortis de la bouche même de Minerve; telle Aristoclée, prêtresse de Delphes et sœur de Pyhagore, qui, au rapport de son illustre frère, l'instruisit dans la philosophie, et l'aida puissamment à faire goûter sa morale aux licencieux Crotoniates et à réformer leurs mœurs.

Il n'est pas jusqu'aux sacrifices barbares des Grecs qui ne prouvent le prix qu'ils attachaient à notre sexe, surtout quand il était revêtu d'innocence et de beauté. Ils croyaient généralement que le sacrifice d'une jeune et belle vierge était le plus

agréable qu'on pût offrir aux Dieux, et par conséquent le plus propice pour obtenir leur faveur ou apaiser leur courroux. Dans la guerre que Messène eut à soutenir contre Sparte, l'oracle demande la mort d'une jeune fille. Aristodème offre la sienne pour le salut de la patrie, comme Agamemnon avait jadis offert son Iphigénie. Et, lorsqu'il croit que ce sacrifice n'a point suffi pour apaiser les Dieux, il se tue et va expirer sur le tombeau de sa fille. Cependant les femmes de Messène par leurs chants relèvent l'orgueil et l'espoir des guerriers; la vengeance et l'audace respirent dans tous les cœurs; elles s'arment elles-mêmes de mille instrumens de mort, se précipitent sur l'ennemi et tombent en expirant sur le corps de leurs époux, de leurs enfans.

Les Grecs, en plaçant notre sexe comme intermédiaire entre eux et leurs divinités, firent naître l'idée à des femmes artificieuses de profiter de cette position pour faire croire à leur puissance surnaturelle; aidées de quelques connaissances en astronomie et de la science des simples, elles prédirent des éclipses et firent des guérisons qui parurent miraculeuses et qu'on attribua à leurs enchantemens. On crut qu'elles pouvaient à leur gré suspendre les lois de la nature. De là cette croyance du pouvoir des magiciennes sur les astres, sur la vie et les sentimens des mortels.

Aglaonice fut la première qui se distingua dans cette science du merveilleux, qui plaisait tant à

l'imagination des Grecs. Médée, plus connue encore par les prodiges et les forfaits dont les poètes ont chargé son histoire, n'eut pourtant, selon des traditions authentiques et des historiens équitables, n'eut jamais d'autre magie que ses charmes, d'autres crimes à se reprocher que son amour. Instruite et bienfaisante, Médée employait tous les secrets qu'elle tenait de sa mère à soulager et à guérir ceux qui venaient la consulter. Mais en général cette foi dans la puissance qu'on attribuait aux magiciennes, devint naturellement la source de plusieurs crimes, en favorisant l'effervescence des passions, qu'on croyait possible de toujours satisfaire à l'aide d'un filtre.

En Thessalie, où cette croyance était le plus répandue, les mœurs furent très-dépravées. C'est là que régna pendant trente ans une enchanteresse d'un autre genre, la fameuse Thargélie, qui la première trouva l'art de relever l'abjection d'une courtisane par tout ce que l'esprit et les talens ont de plus séducteur. Par ces moyens elle captiva le roi de cette contrée, qui lui donna sa main et la plaça sur son trône.

La patrie des Muses devait être celle des femmes célèbres : là elles étaient plus près de l'immortalité. Aussi n'est-il aucun genre de gloire qu'elles n'aient atteint ; et le génie de Sapho étonne moins sur ce sol d'héroïsme et d'amour que s'il eût puisé ailleurs ses brûlantes inspirations. Ses tableaux ravissans d'harmonie, de tendresse et de grâce, inspirèrent à

ses compatriotes le goût de la poésie, de la musique, peut-être aussi de la volupté. Elle eut un grand nombre de disciples, parmi lesquels se distinguèrent Erinna, Damophile, et plusieurs étrangères qui vinrent écouter ses leçons. Mais aucune femme de la Grèce ne put jamais lui disputer le titre de dixième Muse, qui lui fut décerné par l'admiration générale. Sapho était trop exaltée pour être prudente, et trop supérieure pour ne pas exciter l'envie : les sentimens les plus doux s'enflammaient dans son cœur; elle les peignit avec ces vives couleurs qui ont fait admirer son génie et calomnier sa conduite. Enthousiaste de la liberté, elle fit haïr la tyrannie, dont elle supporta avec courage les persécutions. Sapho, si puissante pour remuer l'âme et faire partager tout ce qu'elle éprouve, trouva un inconstant qu'elle ne put ni ramener à ses pieds, ni oublier. Cette passion violente, qui lui coûta la vie, n'est-elle pas une preuve qu'on calomnia ses mœurs? Car les mœurs dépravées presque toujours enlèvent au cœur l'énergie d'aimer, décolorent l'imagination, et le plus souvent éteignent le génie. Si Sapho n'eut en effet à se reprocher que des imprudences et des sentimens trop exaltés, quel exemple pour les femmes qui s'exposent aux regards du public et de la postérité! car par combien de maux n'en a-t-elle pas été punie! la calomnie, l'exil, un amour dédaigné, une mort violente, une réputation flétrie! Et n'est-ce pas encore à son influence qu'on attribua le

peu de retenue des femmes de Lesbos, qui, voyant son image empreinte sur les monnaies, sa mémoire célébrée dans toute la Grèce, malgré les vices qu'on lui reprochait, comptèrent pour peu de chose une conduite régulière, et donnèrent un libre essor à leurs passions, à leur goût pour les plaisirs?

Corinne, plus belle, plus heureuse que Sapho, n'eut que des admirateurs pendant sa vie, et put jouir sans trouble et sans amertume de toute sa gloire. Mais ses charmes rehaussaient cette gloire d'un trop vif éclat pour qu'après sa mort elle ne fût pas obscurcie. Cependant il est resté d'elle le souvenir d'un mérite bien rare, celui de s'être jugée elle-même sans prévention, malgré l'enthousiasme de ses compatriotes. Toujours elle se plut à reconnaître la supériorité de Pindare, bien que ses ouvrages eussent été couronnés cinq fois de préférence à ceux de ce grand poète. Amis et nobles rivaux, rien ne put jamais les désunir. L'un et l'autre avaient été disciples de Myrthis, femme très-distinguée par ses talens, et surtout par ces deux illustres élèves, qui reçurent d'elle les premières leçons de poésie et de musique. Deux femmes contribuèrent donc à former un des plus beaux génies de la Grèce; car Pindare se plaisait à consulter Corinne; souvent il profitait de ses conseils, et apprenait d'elle à ménager avec plus de goût les richesses de son esprit.

Plusieurs femmes se rendirent encore célèbres

par leurs talens : telles, dans la poésie lyrique, Théano, femme de Pythagore; dans la philosophie, la fille de ce sage se montra digne de son illustre père; Lasthénie et Axiotée, savantes disciples de Platon : Arétée suivit les traces de son père, le philosophe Aristippe. Praxille, Daphnée, Phimonée, Hérophile se distinguèrent dans la poésie; Irène et Calypso dans la peinture.

L'amitié de Plutarque pour dame Cléa, à qui il adresse son ouvrage à la louange des femmes, l'a fait mettre au rang des philosophes. Plus connue encore, sa femme Tixomène était offerte comme un modèle de vertus, ce qui sans doute a valu à notre sexe un si célèbre et si zélé panégyriste.

On voyait à Argos une statue qui représentait une femme ayant plusieurs volumes à ses pieds, et tenant un casque à la main; elle était belle cette femme, et l'on devinait à ces livres, emblême de l'étude, à ce casque qu'elle considérait avec une ardeur toute guerrière, qu'elle avait plus vécu pour la gloire que pour l'amour : c'était la statue qu'Argos reconnaissante avait élevée à Télésilla, quand par sa valeur elle fut soustraite au joug des Spartiates; déjà l'élite de ses guerriers avait péri dans une embûche, et l'ennemi croyait se rendre maître sans résistance d'une ville où il ne restait que des femmes, des vieillards et des enfans pour la défendre. Mais que ne peut l'influence du génie, de la beauté et du courage! Grâce à ces moyens

irrésistibles, Télésilla communique à toutes les femmes le feu sacré de la liberté, leur remet des armes dont elle a dépouillé les temples; et, à la tête de cette nouvelle élite de héros qu'elle vient de former, elle court sur les murailles repousser l'ennemi. Les Spartiates, saisis d'admiration et d'étonnement, ne purent résister contre une défense aussi intrépide qu'inattendue; et Cléomène, après avoir perdu un grand nombre de ses combattans, abandonna le siége d'Argos. Cette action aurait suffi pour immortaliser Télésilla, si déjà elle n'eût mérité de l'être par ses écrits.

Argos, où les femmes montrèrent tant de courage et de talens, soumit la riche Corinthe quand Corinthe fut sous l'influence des courtisanes. Nulle part cette classe de femmes n'eut plus d'empire : consacrées à Vénus, elles en avaient la beauté et toutes les séductions; et la ville qu'elles avaient corrompue devint un écueil pour tous les voyageurs, qui en quelques heures y perdaient la raison, et en quelques jours leur fortune. Les Corinthiens, qu'elles avaient amenés à ce dernier degré du vice, leur rendaient les plus grands honneurs. Elles assistaient aux sacrifices, marchaient en procession avec les premiers citoyens dans les cérémonies publiques; et, à l'arrivée de Xercès, on attribua la délivrance de Corinthe à leur crédit auprès de Vénus, comme un tableau et des vers de Simonide en perpétuèrent le souvenir.

Quand on vit une nation assez dégradée pour

placer son salut au moment du danger sous la protection du vice ; quand on vit la Grèce élever des statues à des courtisanes (1), les appeler sur le trône, honorer leur tombeau (2), célébrer leur mémoire ; en un mot, quand on la vit assez enchaînée par de telles femmes pour leur livrer ses destinées, on put juger qu'elle était préparée à recevoir des chaînes plus dures ; et ce fut encore le crime d'une femme qui établit ses relations avec le peuple qui devait les lui donner : Teuta, reine d'Illyrie, avait fait assassiner les ambassadeurs de Rome, qui ne tardèrent pas à être vengés ; dans une seule campagne les Romains détruisirent son armée, sa marine, envahirent ses États ; et le traité que cette reine fut obligée de signer, délivra les Grecs des nombreux vaisseaux illyriens qui troublaient leur commerce ; la reconnaissance leur fit établir des relations avec le vainqueur ; on sait comment elles changèrent de nature, comment la Grèce fut alliée tour à tour et

---

(1) Phryné eut une statue d'or placée à Delphes entre les statues de deux rois.

(2) Le voyageur qui approche d'Athènes, disait un écrivain grec, voyant sur les bords du chemin ce mausolée qui attire de loin les regards, s'imagine que c'est le tombeau de Miltiade ou de Périclès, ou de quelque autre grand homme qui a servi sa patrie : il approche, il s'informe, et il apprend que c'est une courtisane d'Athènes qui est ensevelie avec tant de pompe. (Thomas.)

ennemie de Rome, comment Rome parvint à lui faire perdre, dans le repos et dans une apparente liberté, l'esprit guerrier qui l'animait, et comment enfin la Grèce fut réduite en province romaine, quand elle essaya de regagner son indépendance.

CHAPITRE IV.

Des Femmes dans la Grèce moderne.

On a dit que la décadence de l'empire grec de Constantinople avait éte préparée par la brièveté des règnes, par les minorités, par l'influence des femmes..... (1). S'il est vrai que les femmes aient contribué pour quelque chose à faire tomber les Grecs sous le joug barbare des Turcs, rappelons-nous, pour en effacer le souvenir, rappelons-nous avec quelle force elles ont repoussé ce joug. Dans les îles (2), dernier retranchement de

(1) Anquetil, *Histoire universelle.*

(2) Il en est une qui peut se glorifier de n'avoir point subi le joug ottoman, c'est la petite île de Casos; aussi ses habitans, doués de la beauté, de la force, et de cette noble fierté des anciens Grecs, nous retracent encore leurs mœurs, leurs usages : c'est là aussi que les femmes, en conservant leurs vertus antiques, jouissent de toute la considération qui leur est due, et concourent par leur influence à maintenir entre les hommes la concorde, l'émulation des sentimens généreux, et à leur faire sentir tout le prix de l'indépendance et du bonheur dont ils jouissent.

la liberté, elles la défendaient non seulement par l'enthousiasme qu'elles inspiraient, mais encore en s'élançant au premier rang du danger, donnant la mort et la cherchant, pour éviter la honteuse servitude du sérail (1). Dans les chaînes on les vit encore se débattre avec énergie contre leurs tyrans, et même les épouvanter par l'exaspération de leur douleur, quand ils venaient lever l'horrible impôt du sang qui leur enlevait le cinquième de leurs enfans mâles. Ces innocentes créatures, livrées dans l'âge de la faiblesse à leurs barbares oppresseurs, étaient facilement entraînées à l'apostasie; et, pour prévenir ce malheur, souvent on

---

(1) Pendant que les Turcs formaient le siége de Famagouste, l'une des principales places de l'île de Chypre, un grand nombre de femmes accompagnèrent leurs maris sur la brèche, se mesurèrent contre l'ennemi et périrent les armes à la main.

Dans une circonstance semblable, une jeune Lesbienne sauva sa patrie de l'esclavage des Turcs : déjà l'ennemi, à l'aide de ses machines, était parvenu à renverser un pan des murs qui formaient l'enceinte de la ville; les assiégés qui défendaient ce poste prirent la fuite, et l'on parlait de se rendre, quand notre héroïne, armée du bouclier et de l'épée de son père mort en combattant, s'élance sur la brèche et s'expose aux premiers traits des assaillans. Par son exemple elle enflamma le courage et excita tellement l'enthousiasme de ses compatriotes, qu'ils forcèrent les Turcs non seulement à abandonner l'attaque, mais encore à lever le siége de Lesbos et à se rembarquer.

Après la prise de Nicosie par les Turcs, plusieurs jeunes

vit des mères infortunées poignarder leurs fils jusque dans les bras des commissaires turcs et se poignarder ensuite. Ce courage, qu'on admire en frémissant, n'est pas sans doute approuvé du ciel; mais c'est en vain qu'on voudrait se défendre contre la profonde émotion qu'inspire cet attachement exalté pour la religion, cette horreur pour la servitude, cet amour sublime d'une mère qui sacrifie toutes ses espérances d'un bonheur éternel pour l'assurer à son fils. De tels actes souvent répétés, de tels sentimens ont dû, en se communiquant, agir puissamment sur les destinées de la Grèce et préparer sa régénération.

M. de Poucqueville, long-temps témoin de cette lutte héroïque des adorateurs du Christ contre les sectateurs de Mahomet, M. de Poucqueville,

---

Chypriotes, tombées au pouvoir du vainqueur, étaient conduites en esclavage; toutes, par leur grande beauté, étaient destinées pour le sérail du sultan; mais, préférant la mort au déshonneur qui les attend, elles trouvent moyen, pendant la nuit, de mettre le feu aux poudres du vaisseau qui les transporte à Constantinople, et s'engloutissent dans les flammes avec tout l'équipage.

Après la prise de l'île d'Eubée, Mahomet II, pour se venger de la longue et courageuse résistance de Paul Érizzo qui commandait les assiégés, le fait périr dans d'affreux supplices. Sa fille, d'une ravissante beauté, est réservée aux plaisirs du vainqueur; mais elle repousse avec effroi, avec indignation le meurtrier de son père; et Mahomet, changeant son amour en fureur, lui abat la tête d'un coup de cimeterre.

historien fidèle, nous montre dans ses tableaux tout ce que l'humanité a de plus fort et de plus admirable, tout ce que la férocité a de plus hideux, et le froid égoïsme des spectateurs de plus méprisable; c'est là qu'on voit, presque à chaque page, le rôle important que joue notre sexe dans cette tragédie, dont le dénouement ne peut sacrifier la Grèce sans déshonorer l'Europe. En peignant Ali-Tebelen et ses crimes, il nous dit l'influence terrible de sa mère sur son fils (1); il dit le sang qu'elle fit verser, l'horrible vengeance qu'elle lui demanda pour honorer sa tombe. C'est donc l'âme atroce et les principes corrupteurs d'une femme qui formèrent ce monstre peut-être plus utile que funeste à la Grèce, puisque ses crimes et sa politique perfide ont avancé le moment de cette importante régénération.

C'est contre ce monstre qu'on vit des femmes s'armer pour défendre l'entrée de leurs foyers : toutes s'élancent avec intrépidité contre la soldatesque effrénée qu'il commande; l'amour de la patrie, l'horreur de l'esclavage, animent leur courage et doublent leurs forces. Sous leurs mains dé-

---

(1) « Mon fils, disait-elle à Ali, celui qui ne défend pas » son patrimoine mérite qu'on le lui ravisse. Souvenez- » vous que le bien des autres n'est à eux que parce qu'ils » sont forts; et si vous l'emportez, il vous appartiendra. » Le succès légitime tout. »

Ces maximes funestes firent le destin de sa vie.

licates des quartiers de roche se détachent, roulent, se brisent et tombent sur l'ennemi qu'ils écrasent; Moscho et la belle Caïdos sont à leur tête.

Tous les lieux rendus immortels par la valeur des Grecs, rappelleront les femmes qui s'y sont illustrées : Zalongos (1), la tour de Démoulas, le Rocher, les monastères de Veternitza et de Sainte-Vénérande (2); Janina et Salonique, témoins de leurs martyres; la Laconie, la Messénie, l'Arcadie, reçoivent d'elles l'étincelle électrique qui fait retentir leurs chaînes, les ébranle et leur apprend qu'il faut les briser ou mourir.

---

(1) A Zalongos, soixante femmes souliotes lancent leurs enfans en guise de pierres sur les assaillans, puis entonnent leurs chants de mort et se précipitent au fond de l'abîme.

(2) A Veternitza, deux cents femmes, après s'être battues jusqu'au dernier moment, s'élancent dans les flots pour échapper à l'esclavage.

Une compagnie de femmes de Sainte-Vénérande demande à combattre; on lui confie le poste de Somoniva; elles s'y rendent, électrisent le courage des guerriers, se battent avec eux, soignent les blessés qu'elles protègent de leur corps et qu'elles transportent en lieux de sûreté.

Dans les vallées de Ladon et de l'Alphée, les femmes vont suspendre leurs couronnes de mariage aux autels de la Vierge, et se déclarent veuves si leurs époux ont la lâcheté de fuir devant l'ennemi. Les jeunes filles vont déposer leurs plus beaux ornemens devant les images des saints dont elles implorent la protection pour leurs frères et leurs amis.

Des vaisseaux armés et commandés par des femmes (1); une forteresse par elles défendue; des compagnies entières d'amazones sortant de l'Étolie; les veuves et les mères des héros de Missolonghi (2), remplaçant sur la brèche leurs époux, leurs fils, et bientôt s'ensevelissant sous ses ruines, ou recouvrant leur liberté les armes à la

---

(1) Quatre héroïnes, avec autant de navires, sortent du port d'Iolcos, vont porter le fer et la flamme sur les côtes du mont Olympe, et la terreur jusqu'à Salonique.

(2) Parmi les femmes qui se trouvaient à Missolonghi, un grand nombre se joint aux braves qui essaient de s'ouvrir un passage à travers l'ennemi. Elles se revêtent d'habits guerriers afin de recevoir la mort si elles ne peuvent conserver la liberté. Et, après avoir attaché au cou, sur la poitrine de leurs enfans, les reliques révérées de leurs aïeux comme un talisman préservatif, elles ceignent le glaive pour les défendre. Celles qui ne peuvent les suivre se réfugient avec les vieillards et les blessés dans le magasin des poudres; et confiantes en la promesse de Capsalis qui doit y mettre le feu, elles ne pleurent plus; elles pressent leurs enfans contre leur sein, et attendent tranquillement l'explosion qui va les engloutir. Celles qui n'ont pu trouver place dans les édifices minés, craignant si la fureur des barbares venait à se calmer qu'on ne leur refusât la mort, cherchent à l'envi tous les moyens possibles de destruction: les unes s'élancent dans la mer en s'écriant: *suivez-moi*; les autres se dirigent vers le grand puits, y jettent leurs enfans et se pendent auprès. D'autres enfin se précipitent sur les glaives nus des Arabes ou s'élancent dans les flammes des maisons incendiées. (*Histoire de Missolonghi*, par A. Fabre.)

main. Que de faits glorieux! Que de noms qui font palpiter le cœur d'attendrissement et d'admiration! Chrisé (1), Caïdos, Constance Zacharias, Modéna Mavrogénie (2), Bobolina (3), Despo se vouant à la mort avec sa nombreuse et superbe famille; les unes enflammées par le seul amour de la patrie, les autres animées encore par la piété filiale, la tendresse conjugale, toutes par de glorieux et purs sentimens. Mais que puis-je dire? Immortelles par leurs actions et leurs infortunes, ces

---

(1) Chrisé, épouse chérie de Marc-Botzaris, vient partager ses dangers au milieu des combats; et, pour donner aux mères de la Selléide l'exemple du plus entier dévouement à la patrie, elle demande la grâce d'être choisie, elle et ses enfans, dans le nombre des otages promis à Ali-Pacha.

(2) La belle Modena-Mavrogénie, dont le père avait été égorgé par ordre du Sultan, comme Constance Zacharias, animée par la piété filiale, par l'amour de la religion et de la liberté, devient le plus mortel ennemi des Turcs: elle les combat sur terre et sur mer, enflamme contre eux l'ardeur guerrière de ses compatriotes, en promettant sa main à leur vainqueur. Elle emploie sa fortune à armer des vaisseaux et seize compagnies à la tête desquelles on la voit marcher. Par son éloquence elle réveille l'antique Eubée, et parvient à l'unir à la confédération des Hellènes; enfin par son courage, son zèle, ses grâces persuasives, elle sert puissamment la noble cause de l'indépendance.

(3) Pour servir sa patrie et venger son époux exécuté par les ordres de la Porte, Bobolina arme trois vaisseaux à ses frais, en confie deux à des officiers habiles, commande le troisième, et tous, sous ses ordres, font de tels prodiges

nobles créatures le sont encore par des chants immortels... Je m'excuse et m'arrête... Je n'ai voulu que dire l'influence des femmes sur des événemens aussi mémorables. Cette influence fut assez remarquable pour qu'en célébrant la délivrance de la Grèce et traçant cette superbe page de l'histoire, l'on ne puisse oublier, parmi les héros de la patrie, le sexe qui partout excita et soutint leur enthousiasme, qui partagea leurs périls, et sut, comme eux, donner son sang pour la liberté.

---

de valeur, que son pavillon devient pour les Turcs un signal de défaite. Tandis qu'elle même affronte sur mer tous les dangers des combats, elle envoie ses fils, en terre ferme, combattre dans l'armée des Hellènes. Il n'y avait plus pour elle qu'un seul intérêt, la liberté de sa patrie; elle bénissait Dieu de tous les sacrifices qu'elle lui coûtait. « *Nous serons vainqueurs*, disait-elle, *ou nous aurons cessé de vivre avec la consolante idée de ne pas laisser après nous des Grecs esclaves dans le monde.* »

CHAPITRE V.

Des Romaines.

Échappés à la destruction de leur patrie, quelques Troyens, après avoir long-temps erré sur mer, font naufrage sur les côtes d'Italie. Leurs femmes, transportées de joie à la vue de ce beau ciel, ne songent qu'à en jouir; elles ne veulent plus s'exposer à de nouvelles fatigues, à de nouveaux dangers : conduites par Roma, elles vont brûler les vaisseaux qui les ont amenées, pour obliger leurs époux à se fixer sur la terre riante où le hasard les a jetés. Et cette petite colonie fut la base de l'empire qui s'éleva si colossalement au-dessus de tous les autres.

Une femme, en donnant son nom à Rome, semble avoir légué à son sexe le droit de présider à ses destinées. Déjà nous voyons l'enlèvement des Sabines allumer entre leurs ravisseurs et les peuples voisins une guerre qui ne doit finir que par la destruction des uns ou des autres; mais celles qui en sont l'objet viennent, leurs enfans entre les bras, se jeter au milieu du carnage. Elles implorent tour

à tour leurs pères, leurs époux, leurs frères; et ces rivaux altérés de sang laissent tomber leurs armes pour s'unir par les doux liens que la nature et l'amour leur présentent. Un traité cimente cette union. Ce traité, fondement de la force et de la puissance romaine, est attribué à la belle Hersilie, qui adoucit le sauvage Romulus et partagea avec lui les honneurs divins.

A cet enlèvement des Sabines se rattache l'ascendant des femmes sur les Romains, qui, pour leur faire oublier la violence qui les avait mises en leur pouvoir, les environnèrent d'honneurs et d'amour. Cet ascendant qu'elles obtinrent sur un peuple guerrier, fut encore augmenté sous le règne pacifique de Numa, qui mit sous l'influence de la religion et des femmes les vertus et le bonheur de ses sujets. N'a-t-on pas pensé que cet être mystérieux, que cette Égérie à qui il devait de si belles inspirations, n'était qu'une simple mortelle qui avait puisé dans la contemplation de la nature un génie élevé, et qui dans le secret des forêts présidait comme une divinité à la sagesse du roi, à la paix et à la félicité de Rome? N'est-ce pas à des femmes que Numa confia les fonctions les plus saintes et les plus glorieuses? Les Vestales étaient chargées d'entretenir le feu sacré, symbole de la vie et emblême de la durée de l'État. Le Palladium leur était confié. C'était entre leurs mains que les souverains déposaient leurs dernières volontés. Choisies pour arbitres, leurs décisions avaient autant

de force que celles des magistrats; et par le plus beau des attributs de la puissance, leur présence était un signal de grâce pour le criminel qu'on conduisait à la mort. Véritables reines de Rome, les Vestales furent plus heureuses que les rois; les révolutions ne portèrent jamais atteinte à leur pouvoir et à leur dignité. Pour entrer dans un état aussi privilégié, les femmes devaient déjà l'être par la naissance et la beauté. Consacrées dès l'enfance au plus auguste ministère, rien ne devait souiller la pureté de leurs mœurs; aucune occupation minutieuse ne pouvait rétrécir leur esprit; les peines de l'amour, les douleurs de la maternité n'altéraient point leurs charmes; et quand elles paraissaient en public, resplendissantes de beauté, de parure et d'honneurs, elles imprimaient le respect et l'admiration, comme si elles eussent réuni avec les dignités de la terre toutes les gloires du ciel. Claudius s'était arrogé les honneurs du triomphe; le peuple murmure, s'échauffe; un tribun va renverser de son char le triomphateur; mais sa fille Claudia voit le péril, s'élance au côté de son père, et au même instant tout rentre dans le calme; Claudius, couvert de la protection d'une Vestale, arrive sans obstacle au Capitole.

Le ministère des Vestales finissait à l'âge où les grâces du sexe commencent à s'envoler; alors elles avaient le droit de se marier, mais presque jamais elles ne firent usage de ce droit, soit par des sentimens religieux, soit par un droit acquis

d'indépendance. Très-rarement aussi elles manquèrent à leurs vœux; et jusqu'à l'entière corruption des mœurs, à peine chaque siècle en offre-t-il un exemple. Ce crime portait l'épouvante dans Rome, et le jour où il était expié par le plus affreux supplice, on aurait dit que le crêpe funèbre dont le pontife couvrait la victime s'était étendu sur la ville entière.

Si les plus honorables fonctions étaient le prix de la pureté des mœurs, les Romains croyaient aussi que les Dieux aimaient à se communiquer aux femmes chastes : de là leur profonde vénération pour les sibylles (1), particulièrement pour celle de Cumes. Ils lui élevèrent un temple sur le lieu même où elle rendit ses oracles, et l'honorèrent comme une divinité. Ses vers furent conservés avec le plus grand soin. On créa un collége de quinze personnes pour veiller sur cette précieuse collection de ses prophéties. On y avait recours dans toutes les circonstances extraordinaires, dans les guerres, les dissensions, les calamités publiques; et pendant plusieurs siècles le génie des sibylles eut un grand ascendant sur toutes les décisions importantes du gouvernement. La politique, l'ambition même s'en servirent pour arriver

(1) Les sentimens des Saints Pères au sujet des sibylles sont partagés, dit Rollin; le plus grand nombre les ont crues inspirées du démon, et quelques-uns de Dieu même en récompense de leur virginité.

à leur but ; et César, quand il voulut être roi, fit entendre au peuple cet oracle vénéré..... Les Romains, d'après les vers des sibylles, envoyèrent en Phrygie demander la statue de Cybèle : arrivé à l'embouchure du Tibre, le vaisseau qui la portait s'arrêta. L'oracle consulté dit qu'une vierge aurait seule le pouvoir de le faire entrer dans le port. La jeune et belle Claudia, dont le désir immodéré de plaire avait flétri la réputation, instruite de l'oracle, se soumet à cette épreuve : elle s'avance au milieu du peuple romain parée de toute sa beauté ; sa démarche modeste et fière annonce qu'elle est sûre de sa vertu. Elle adresse sa prière à la déesse, attache sa ceinture au vaisseau, et le vaisseau s'avance sans résistance (1).

Telle était la force surnaturelle que les Romains attribuaient à l'innocence et à la vertu! qualités qu'ils honorèrent plus particulièrement qu'aucun autre peuple du monde. Lorsqu'ils eurent élevé un temple à Vénus, la statue de cette déesse dut y être placée et dédiée, non par la femme la plus distinguée par sa naissance et ses richesses, mais par celle qui était réputée la plus vertueuse de Rome ; et ce fut Sulpicia qui mérita ce titre glorieux.

Les deux règnes qui, après Numa, donnèrent le plus de gloire et de bonheur à Rome, furent dus à Tanaquilla, femme de Tarquin-l'Ancien :

---

(1) De Tressan, *La mythologie comparée à l'histoire.*

elle lui prédit ses hautes destinées. Pour les accomplir il s'en montra digne, et légitima le pouvoir qu'il avait usurpé par le noble usage qu'il en fit. Après sa mort, la prudence de Tanaquilla fit tomber le sceptre entre les mains de son gendre Servius-Tullius, qui par sa sagesse et ses talens semblait fait pour lui succéder. Tanaquilla, par ses éminentes qualités, fut toujours à la hauteur du rang suprême; et ses vertus domestiques étaient si parfaites, que toutes les femmes, le jour de leur hymen, empruntaient son nom comme un gage de leur bonne conduite.

A côté de Tanaquilla, dont la mémoire fut si long-temps bénie et honorée des Romains, se présente le souvenir de cette Tullia, épouvantable exemple de la dépravation des mœurs et de l'ambition : fille de Servius-Tullius, un amour adultère l'unit à l'époux de sa sœur, de Tarquin dont le caractère hautain et cruel sympathisait avec le sien; un double forfait les délivra l'un et l'autre de leurs premiers liens, et ils joignirent ensemble leur fortune et leur fureur par un mariage. Peu satisfaite, Tullia voulut encore placer son époux sur le trône que son père occupait; et sa main parricide arma contre lui la main de son époux... La rue *scélérate* où cette barbare fille fit passer son char sur le corps sanglant de son vieux père, appelle encore aujourd'hui sur la mémoire de Tullia l'exécration de tous les siècles passés et des siècles à venir. Cette femme ambitieuse, qui, pour

satisfaire ses passions, ne craignit pas de se couvrir du sang d'un époux, d'une sœur et d'un père, fut un phénomène d'autant plus effrayant et extraordinaire, qu'alors le sexe ne se distinguait en général que par les douces vertus de la vie domestique.

Les Romains, vainqueurs du monde, maîtres absolus des femmes par les lois, se faisaient gloire de leur être asservis dans leur intérieur. Ils ne négligeaient rien pour conserver en elles ces mœurs simples et pures qui les rendaient heureux. Il y avait à Rome des temples consacrés à la pudeur, à la paix des ménages. On y élevait des autels pour honorer la piété filiale (1), pour transmettre à la postérité les hautes vertus ou les grandes actions des femmes. L'éloquence célébrait leur mémoire comme celle des héros; et l'émulation, l'enthousiasme que ces hommages inspiraient au sexe, le rendaient capable de toutes les vertus. La modestie, le travail, la sobriété, conservaient

(1) Accusée d'un crime capital, une dame romaine avait été condamnée à mourir de faim. Son geôlier se laisse attendrir par les larmes de sa fille à qui il permet de venir, chaque jour, adoucir les derniers momens de sa mère. Il ne doutait pas qu'elle ne pérît bientôt, vu qu'il ne laissait entrer dans son cachot aucune nourriture. Surpris toutefois de voir se prolonger l'existence de sa prisonnière, il surveille plus attentivement la jeune personne, et la voit allaitant sa mère dont elle entretient la vie par cet admirable stratagème. Il en instruit le préteur, puis le sénat, qui

l'honneur des femmes; tandis que par leur beauté, leur douceur, par la dignité de leur maintien, elles rendaient inaltérable l'attachement qu'elles avaient inspiré. Aussi, pendant plus de cinq siècles ne vit-on aucun exemple de séparation entre deux époux; et le premier qui répudia sa femme, Spurius-Corbilius, a perpétué son nom chez les Romains à la manière d'Érostrate.

A Rome les femmes ne perdaient point leur temps à faire de la politique; elles ignoraient cette influence que procurent parfois l'intrigue et les petites passions : silencieuses et solitaires, elles ne s'occupaient que de leur famille; chacune en particulier soignait le bonheur de celui à qui elle était unie, sans prétendre à la gloire de participer à la paix et au bonheur de l'État. Cependant la plupart des révolutions de Rome eurent pour motifs de venger ou de défendre les femmes; et presque toujours on peut placer à côté d'un héros romain une femme digne de lui être comparée, ou par qui il fut inspiré.

---

non seulement accorda la grâce de sa mère à cette généreuse fille, mais lui donna encore une pension sur le trésor public; et, changeant leur rôle, la fille fut revêtue de l'autorité maternelle, parce qu'elle en avait eu le zèle et l'amour. Sur les ruines de la prison on fit élever un temple pour éterniser cet exemple de piété filiale. Les peintres ont représenté la jeune femme allaitant un vieillard, ce qui ne rend point l'action plus belle, mais offre par les contrastes un tableau plus touchant !

Devenue esclave sous ses rois, Rome fut affranchie de la tyrannie de Tarquin-le-Superbe par la vertu et la mort d'une femme : Lucrèce, outragée par le fils de ce roi, se délivre d'une vie dont on a osé souiller la pureté ; *Nulle femme*, dit-elle, *ne s'autorisera de l'exemple de Lucrèce pour survivre à son déshonneur ;* en même temps elle donne le poignard teint de son sang à son époux, à son père, et son dernier soupir est un appel à la vengeance. Ce poignard, ce sang, qui rappellent si éloquemment la beauté, le courage de la victime d'un crime odieux, soulèvent Rome contre ses tyrans, et les tyrans sont bannis de son sein, et la liberté s'élève sur le tombeau de Lucrèce.

Plusieurs jeunes filles des premières familles de Rome sont données en otage à Porsenna, pendant qu'il assiége cette ville : Clélie, la plus belle et la plus intrépide, inspire à ses compagnes le désir de recouvrer la liberté et le courage d'accomplir une si téméraire entreprise. Elles traversent le Tibre à la nage et retournent à Rome. Le consul Valère, pour ne point manquer à sa foi et ne point paraître complice de cette évasion, fit reconduire ces courageuses filles dans le camp ennemi. Mais Porsenna, touché d'admiration pour un peuple où les femmes rivalisaient d'héroïsme avec les hommes, non seulement rendit ces dignes otages à la liberté, il renvoya encore tous les prisonniers sans rançon, et abandonna aux Romains son camp et ses richesses. Clélie fut ré-

compensée d'une manière bien plus glorieuse qu'Horatius-Coclès et Mucius-Scœvola; ces deux héros ne reçurent que des terres pour prix de leur service, et on éleva à la jeune Romaine dans la voie sacrée une statue équestre rappelant à la fois la reconnaissance de ses compatriotes et l'admiration de Porsenna, qui lui avait fait présent d'un cheval superbement harnaché.

Coriolan exilé se révolte de l'ingratitude de sa patrie, et dirige dans son sein le fer ennemi : il faut à sa vengeance la destruction de Rome, et il marche à grands pas vers ce but : rien ne lui résiste; une journée encore, et ses sacriléges vœux sont accomplis.... La raison, la piété, la prière, ne trouvent point d'accès auprès de lui. En vain les pontifes et le sénat dans toute leur majesté viennent se courber à ses pieds; il est sourd à la voix de la religion et de l'honneur. Mais sa mère paraît.... A cette vue Coriolan tressaille; Véturie, plus vénérable encore dans sa douleur, lui rappelle sa patrie malheureuse; aussitôt la haine de Coriolan s'éteint; l'amour de son pays se ranime avec l'amour filial; et sur ce cœur maternel, qui vient de rendre le sien à tous les sentimens généreux, il jure de sauver Rome avec la conviction qu'il prononce l'arrêt de sa mort. On fit construire un temple à *la fortune des dames* sur le lieu même où la mère de Coriolan l'avait désarmé par ses larmes. Les dames seules avait droit d'y entrer et d'offrir à la déesse des prières et des sacrifices.

Devenus esclaves sous les décemvirs, les Romains durent encore à une femme leur liberté, et ce fut le sang de l'innocence qui leur inspira l'énergie nécessaire pour la ressaisir : au mépris de la nature et des lois, Virginie allait être la proie d'un infâme décemvir. Il ne reste à son père que le choix entre le déshonneur et la mort de sa fille; il n'hésite pas. *Voilà*, dit-il, en lui plongeant le couteau homicide dans le sein, *voilà l'unique moyen de te conserver l'honneur et la liberté!* Puis, se tournant vers Appius, *par ce sang innocent, je voue ta tête aux divinités infernales.* Le peuple embrasse avec transport cette cause sacrée de la beauté, de l'héroïsme et du malheur; et, en offrant aux mânes de Virginie la chute violente des décemvirs, il retrouve son indépendance.

La jeune Fabia voit avec peine les honneurs dont jouit l'époux de sa sœur, et dont le sien est exclu, comme plébéien. Elle communique son ambition à son mari, et par son ascendant sur son père parvient à faire changer les lois de l'État : il fut décidé qu'un des deux consuls serait désormais choisi entre les plébéiens, ce qui leur valut le partage du pouvoir, des honneurs, du commandement et de la gloire militaire, avantages jusqu'alors réservés aux patriciens.

On sait quelle grande rumeur il y eut dans Rome quand il s'agit de remettre en vigueur la loi Oppia, établie pour réprimer le luxe des femmes. On sait comment elles gagnèrent leur cause,

malgré la sévère éloquence que Caton déploya contre elles (1). Les priviléges dont jouissaient les femmes, et que la loi Oppia tendait à restreindre, avaient été la récompense de leur générosité à l'époque de la prise de Veies, où elles se défirent à l'envi de leurs bijoux, pour réunir tout l'or nécessaire au présent que Camille avait promis au temple d'Apollon.

Au souvenir de Cornélie, les grands noms et

---

(1) Bien que, dans la cause des femmes, l'opinion de cet austère censeur soit un peu suspecte, cependant on peut juger, par quelques traits de son discours, que les mœurs des Romaines commençaient alors à dégénérer : « Si chacun de nous, messieurs, avait su conserver son autorité » dans sa maison et se faire rendre par sa femme le respect » qui lui est dû, nous serions moins embarrassés aujourd'hui de les contenir toutes dans le devoir; mais, parce » que nous nous sommes laissé donner la loi chez nous, ce » sexe impérieux veut nous l'imposer jusque dans la place » publique; et, après nous avoir vaincus chacun en particulier, elles espèrent nous dompter tous ensemble et de » compagnie... Qu'est donc devenue cette ancienne modestie et retenue qui régnait parmi le sexe? Pour moi, » je vous avoue que ce n'a pas été sans rougir que j'ai passé » à travers cette foule de femmes pour arriver dans la place » publique. Nous demandons, disent-elles, qu'il nous soit » permis de paraître tout éclatantes d'or et de pourpre, » de passer par la ville, jours de fêtes et autres, portées » sur des chars comme triomphantes et comme foulant » aux pieds la loi qui foulait notre orgueil... »

(Rollin, *Histoire romaine.*)

les grands sentimens, les grandes actions et les grandes infortunes se pressent en foule dans la mémoire : fille de Scipion, femme de Tibérius-Gracchus, mère des Gracques, quelle influence Cornélie n'eut-elle pas sur ces hommes illustres! Ce fut elle qui éleva ses fils et les forma dans cet art de l'éloquence qui les fit adorer du peuple, redouter des grands, et leur acquit tant de pouvoir et de célébrité dans Rome. Veuve d'un citoyen romain, elle préféra ce titre à celui de reine que lui offrait avec sa main Ptolémée, roi d'Égypte. Après avoir perdu tout ce qui l'attachait au monde, Cornélie se retira dans la solitude; et sa maison devint le rendez-vous des savans, des hommes d'état, des hommes de lettres, des guerriers; tous venaient la voir et interroger ses souvenirs. Sa conversation élevait l'âme; toujours on revenait d'auprès d'elle meilleur, plus ardent pour la gloire de la patrie et le bonheur de l'humanité.

Ce fut aussi sous l'influence d'une mère que se forma le brave, le vertueux Sertorius. Aussi faillit-il mourir de douleur quand il perdit celle qui l'avait rendu digne du haut rang où du sein de l'indigence il s'était élevé. Mais, dès lors aigri par le malheur, on ne retrouva plus en lui cette justice et cet amour du bien qui l'avaient rendu l'idole de l'Espagne, où il porta ses armes avec tant de succès.

Marius, pour acquérir de l'ascendant sur ses

troupes, les conduire au loin, aux combats, à la gloire, à la mort, se faisait accompagner de la prophétesse Marthe, qu'il disait être l'interprète dont les Dieux se servaient pour lui dicter leurs volontés. Cette femme, vêtue d'une mante de pourpre attachée avec des agrafes brillantes, ayant à la main une pique ornée de bandelettes et de bouquets de fleurs, était portée en litière et entourée des plus grands honneurs. C'était elle qui ordonnait les sacrifices; et les soldats, qui parfois avaient peine à se soumettre à Marius, obéissaient constamment et avec respect à la voix de cette enchanteresse.

Metella était si estimée des Romains qu'après avoir donné à Sylla les premières charges de l'État, ils le croyaient à peine digne d'elle. Lui-même avait une grande considération pour cette épouse vertueuse; et les plaisanteries des Athéniens sur elle excitèrent si vivement sa fureur, qu'il la signala par la ruine et l'esclavage de ce peuple...

Tout le temps que Rome, resplendissante de gloire, fut la maîtresse et l'étonnement du monde, les femmes continuèrent à joindre avec honneur leurs noms à ceux des héros de la patrie : Émilie, fille de Paul-Émile, femme d'Élius-Tubéron, partagea les nobles sentimens de son père et de son époux. Cicéron n'aurait pu sauver Rome si une femme n'eût découvert la conjuration de Catilina. Entre César et Pompée, on voit cette aimable Julie employer sa douce influence à main-

tenir l'union entre un père et un époux rivaux. Octavie, par la même influence, apaisait les orages qui s'élevaient sans cesse entre Octave et Antoine. Porcie, fille de Caton et femme de Brutus, dont l'âme formée par son père s'était imprégnée de ses vertus austères, comme épouse et comme citoyenne, ne put survivre à la perte de Brutus et de la liberté.

Pendant les proscriptions des triumvirs, les femmes surpassèrent les hommes en courage : elles bravaient tout, s'exposaient à tous les dangers pour sauver un père, un époux, un frère. Autant elles avaient mis d'empressement à donner leur or et leurs bijoux pour délivrer Rome de la présence des Barbares, autant elles montrèrent de fermeté contre l'injuste arrêt qui les taxait à une somme considérable pour subvenir aux frais de la guerre civile. *Aux Dieux ne plaise*, dit Hortensia qui vint elle-même plaider sa cause à la tête de ses compagnes, *aux Dieux ne plaise que nous vous facilitions les moyens de vous entre-détruire les uns les autres!* L'éloquence hardie d'une femme, dans un moment où les hommes osaient à peine lever la tête, étonna les tyrans et prévalut sur leur insatiable cupidité.

On fait honneur à Livie de la clémence d'Auguste pour Cinna. Et si, par son influence, elle fit associer Tibère à l'empire, rappelons-nous que, tant qu'elle vécut, elle contint la férocité de ce monstre.

La digne compagne de Germanicus partageait ses fatigues et ses dangers. Son active bienfaisance dans les camps était celle d'une tendre mère entourée de sa famille; les blessés, les malheureux étaient ses enfans de prédilection. Il n'y avait point de maux qu'elle ne sût adoucir, point de passions qu'elle ne parvînt à calmer. Sa présence enchaînait la révolte; et conserver Agrippine au milieu d'eux était le seul prix que les soldats mettaient à leur soumission. Dans les forêts de la Germanie, où il n'y avait pour elle que privations, que périls et inquiétudes, c'était elle qui contenait l'impatience des légions, qui les ranimait par l'exemple de son courage, par les éloges et les récompenses qu'elle leur prodiguait. Bientôt son influence fut redoutée de Tibère, qui se servit de la jalousie d'une femme pour mettre fin à tant de gloire et de félicité. Plancine, ardente dans ses passions et toute puissante sur son époux, excita dans son cœur l'ambition, la haine qui dévoraient le sien; et les jours du grand Germanicus, si nécessaires à sa patrie, furent abrégés par le poison... Depuis lors les malheurs d'Agrippine égalèrent ses vertus : Tacite nous émeut profondément quand il peint cette veuve infortunée portant dans ses mains l'urne sépulcrale de son époux, et imprimant sa douleur sur tous ceux qui la contemplent. « A Rome, dit-il, l'enthousiasme pour Agrippine » fut au comble. Les Romains l'appelaient l'hon» neur de la patrie, le vrai sang d'Auguste, l'uni-

» que modèle des vertus antiques; et tous en»
» semble, tournés vers le ciel et les dieux, les
» imploraient pour ses enfans contre les complots
» de ses ennemis. » Cet enthousiasme, cet amour, ces vœux du peuple, excitèrent la méfiance du tyran et décidèrent du sort de sa victime. Reléguée dans une île déserte, la plus noble des créatures fut soumise à un vil centurion; et ses maux devinrent si affreux, que le supplice d'une mort lente et douloureuse lui parut préférable à celui de son existence. Tibère, craignant jusqu'à la mémoire de l'illustre Agrippine, osa la calomnier... mais il ne put la ternir : ce ne fut qu'un crime de plus ajouté à tant d'autres crimes.

Tandis que les empereurs répandent à leur gré les grâces et la fortune, l'égalité disparaît; la misère et le luxe la remplacent; les jeux, les spectacles attirent les étrangers; les femmes veulent paraître avec éclat; et peu à peu les vertus modestes qui attachent, firent place aux talens brillans qui séduisent. Livrées à leurs passions, entraînées dans le monde, elles négligèrent les soins de leur famille et bientôt en bannirent la paix. Les hommes, n'y trouvant plus de jouissances, furent en chercher ailleurs; la sainteté du mariage ne fut plus respectée. La gloire des combats fut échangée contre des succès de société. La patrie perdit sa puissance sur les cœurs romains; et si les femmes y conservèrent des droits, ils ne furent plus consacrés par cette adoration presque

religieuse qu'elles avaient jadis inspirée; ils ne furent plus consacrés par ces titres si chers, si vénérés d'épouses fidèles, de bonnes mères. Elles avaient cessé de nourrir leurs enfans; elles ne présidaient plus à leur éducation; et l'enfance, livrée à des mains viles et mercenaires, n'avança dans la vie que pour en connaître la corruption.

Les femmes avaient abandonné cette influence morale qui les rendait reines dans leur famille. Ce n'était plus le temps où elles dirigeaient l'opinion du fond de leur retraite, où leur honneur outragé renversait les rois, où leurs vœux et leur deuil étaient consacrés comme le plus solennel jugement de la république. Leur influence avait pris une direction contraire: elle s'exerçait par l'intrigue ou le vice, et la lâcheté ou des crimes en étaient le résultat. C'est alors qu'on entendit Cœcina s'élever contre cette influence, et proposer au sénat de défendre aux magistrats de mener des femmes dans leurs gouvernemens. Leur luxe, disait-il, embarrasse dans la paix, leur frayeur se communique dans la guerre. On les voit marcher au milieu des soldats, disposer des centurions, commander même les exercices des légions et les évolutions des cohortes. Elles ont une cour, un tribunal, comme leurs maris, avec la différence que les ordres qui en émanent sont plus absolus. Elles régissent les familles, les tribunaux et les armes.

Valérius, en défendant la cause des femmes,

disait que si leur corruption amenait parfois celle des maris, le plus souvent ils avaient besoin de leurs vertus et de leur amour dans les fatigues de la guerre; il soutenait que l'union intime et non interrompue de deux époux était nécessaire aux mœurs (1).

Alors on parlait encore de mœurs, d'amour dans le mariage; alors Rome n'avait pas encore été empoisonnée par l'influence des Messaline, des Actée, des Popée. On sait trop quel empire ces femmes eurent sur les mœurs, sur les crimes et les malheurs de ce temps, pour nous arrêter sur de tels souvenirs et sur des exemples qui outragent l'humanité...

Agrippine retenait encore les horribles passions de son fils et modérait ses goûts ignobles. Mais, dès qu'un parricide l'eut débarrassé de ce frein, Néron devint, comme on osa le lui reprocher, incendiaire, cocher, histrion. Il montait sur le théâtre et obligeait les premières femmes de Rome à l'imiter. Il se plaisait à les avilir, à les confondre dans les fêtes avec des courtisanes; et toutes, sans pudeur, assistaient de sang-froid aux combats des gladiateurs.

Au milieu de cette effroyable corruption, on a besoin de retrouver des vertus sans tache et des actions héroïques; on a besoin d'en retrouver, et l'on s'en étonne! mais elles ne faisaient que

---

(1) *Annales* de Tacite.

surnager éparses au milieu de ce déluge de vices, sans pouvoir en arrêter les progrès.

Malgré sa beauté et sa bonté parfaites, qu'aurait pu Octavie sur Néron? Plus asservie que le peuple qu'elle aurait voulu rendre heureux, elle ne pouvait rien pour lui; mais il lui tint compte de ses désirs; elle en fut aimée et respectée au point de faire redouter son ascendant : alors la calomnie et une mort violente furent le prix de ses vertus.

Epicharis, dépositaire du secret d'une conspiration contre Néron, le conserva religieusement; et au milieu des plus cruels supplices, aucun nom, aucune plainte ne lui échappa, tandis que les complices se dénonçaient les uns les autres. Plusieurs femmes obtinrent encore une juste célébrité : telle la jeune et belle épouse de Sénèque, qui voulut mourir avec lui; telle Arie, qui, plus courageuse que son époux, se frappa la première, et dit en lui remettant le poignard : *Tiens, Pétus, cela ne fait pas de mal;* telles Julia-Procilla, mère d'Agricola, et Domitia son épouse, dont les vertus et la sagesse firent la gloire et le bonheur de ce grand homme; telles Sextilla, Galérie, mère et épouse de ce Vitellius de honteuse mémoire, qui, par leurs éminentes vertus, offraient le contraste frappant de tous les vices de cet empereur : l'une et l'autre restèrent impassibles à toutes les séductions qui les entouraient.

Mais le pouvoir de ces femmes vertueuses ne s'étendait pas assez loin; il n'était pas assez fort; il

ne fut pas assez durable pour obtenir une influence sensible et générale sur les mœurs.

Plotine, plus heureuse, eut un ascendant sans bornes sur le cœur de Trajan et de ses sujets. Attentive à recueillir les plaintes des opprimés, elle réprima les concussions et les brigandages des intendans de province. Tandis que Trajan par ses conquêtes étendait l'empire romain, elle maintenait dans l'intérieur l'ordre, la justice et la prospérité. On vante encore les sages réglemens de Plotine, à qui le sénat voulut décerner le titre d'*Auguste*, qu'elle refusa. Dans les calamités qui vinrent assaillir Rome, elle avait des consolations pour toutes les douleurs. Sa bienfaisance s'étendait sur toutes les misères. Le trésor royal fut épuisé et distribué par ses propres mains. Elle fit adorer la vertu, dont elle offrait un si heureux et si aimable modèle, jusque dans l'Orient où elle accompagna son époux. C'est encore à Plotine qu'Adrien dut son sceptre, et Rome un bon souverain.

« On avait prédit à Julie, née en Syrie et fille d'un prêtre du soleil, qu'elle monterait au rang de souveraine. Son caractère justifia cette prédiction. Devenue la femme de Septime-Sévère, elle ne cessa point sur le trône d'aimer passionnément les lettres ; soit goût, soit besoin de s'instruire, soit désir de célébrité, soit peut-être tout cela ensemble, elle passait sa vie avec les philosophes. Son rang d'impératrice n'eût peut-être pas suffi pour sub-

juguer ces âmes fières ; mais elle y joignait de plus le mérite de l'esprit et de la beauté. Ces trois genres de séduction lui rendirent moins nécessaire celle qui ne consiste que dans l'art, et qui, observant les goûts et les faiblesses, gouverne les grandes âmes par de petits moyens. On dit qu'elle était philosophe. Sa philosophie cependant n'alla point jusqu'à lui donner des mœurs. Son mari qui ne l'aimait point estimait son génie et la consultait en tout. Elle gouverna de même sous son fils. Enfin, impératrice et homme d'état, occupée tout à la fois des sciences et des affaires, et y mêlant assez publiquement les plaisirs, ayant des gens de cour pour amans, des gens de lettres pour amis, et des philosophes pour courtisans, au milieu d'une société où elle régnait et où elle s'instruisait, elle parvint à jouer un très-grand rôle; mais comme à tant de mérite elle ne joignait pas ceux de son sexe, on l'admira, on la blâma. Elle obtint de son vivant plus d'éloges que de respects, et chez la postérité plus de renommée que d'estime (1). »

Si en effet Julie eut beaucoup d'influence sous le règne de Caracalla, cela prouve que le génie sans la vertu n'est rien pour le bonheur des peuples.

Misa fut l'auteur de la révolution qui renversa Macrin du trône pour y placer Héliogabale, fils de sa fille Soëmis.

---

(1) Thomas, *Essai sur le caractère et les mœurs des Femmes*.

Rien ne prouve mieux l'influence du christianisme sur les femmes et l'influence des femmes sur leurs enfans, et par suite sur la nation entière, que le règne d'Héliogabale et le règne trop court d'Alexandre Sévère : ces deux princes furent élevés par leurs mères. Elles étaient sœurs, mais l'une idolâtre et l'autre chrétienne. Chez Soëmis, l'amour maternel fut une faiblesse ; chez Maméa une vertu. L'une ne sut mettre aucun frein aux vices d'Héliogabale, l'autre sut développer dans Alexandre les plus belles qualités : l'un fut la honte de l'humanité, l'autre en fut l'honneur. La honte d'Héliogabale a terni Soëmis ; tandis que la mémoire de Maméa est embellie de la gloire d'Alexandre.

Une main méprisable semble avilir tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle donne; et Héliogabale, en élevant sa grand'mère au rang des sénateurs, en composant un sénat de femmes présidé par sa mère, en donnant à plusieurs un rôle public dans le gouvernement, loin d'honorer notre sexe par ces dignités, l'a couvert de ridicule; tandis que l'influence de Maméa fut pour notre sexe un titre vraiment glorieux : ce fut elle qui composa avec une sagesse remarquable le conseil de son fils; elle l'entoura des hommes les plus habiles de son temps. Alexandre ne forma point un sénat de femmes, mais il créa un établissement pour les orphelins et les enfans des pauvres, qui furent appelés les enfans de Maméa, hommage digne des vertus évangéliques de sa mère !

Rome était devenue le centre du luxe, de la mollesse et de la corruption, lorsque le christianisme vint lui rendre ses mœurs austères et ses primitives vertus, mais bien plus parfaites qu'elles n'avaient jamais été. Il resserra tous les liens dont on se faisait un jeu; et la femme, en retrouvant les qualités modestes qui l'honorent et l'embellissent, reprit l'ascendant moral qui en est la récompense. Ce fut le temps où les descendantes des Scipions montrèrent à Rome, non la pompe des grandeurs humaines, mais toute la sainteté du ciel et la pureté des anges.

CHAPITRE VI.

Italiennes.

Dans le climat ravissant, sous le beau ciel d'Italie, la beauté des femmes, la puissance de l'amour, durent naturellement avoir beaucoup d'influence sur les destinées et les mœurs de ces contrées. Cette influence fut constamment salutaire alors qu'elle fut le fruit de la vertu des femmes et de l'élévation de leurs sentimens; elle fut au contraire fatale quand les vices, l'intrigue et la volupté la dirigèrent.

On a pensé que la Sicile et toutes les îles situées auprès des promontoires d'Italie avaient été soumises à l'empire des femmes, parce que toutes sont regardées comme ayant été la résidence d'une déesse ou d'une sirène : à travers les prestiges dont l'imagination des poètes et la crédulité des peuples les ont environnées, ne voit-on pas dans ces divinités le pouvoir de la beauté et des talens? Les femmes qui en firent un bon usage furent adorées; celles qui s'en servirent pour séduire et corrompre, furent regardées comme des monstres ayant le pouvoir d'enchanter leurs victimes pour

les faire tomber dans des chaînes avilissantes. Qui ne découvre dans ces fables la vérité de l'histoire? Qui n'y découvre l'allégorie des bienfaits ou des maux que les vertus ou les vices des femmes ont produits? Naples, jadis appelée Parthénope du nom d'une sirène, n'a-t-elle pas constamment présenté l'image de ces beautés fatales qui amollissent, énervent les hommes, ne leur laissent que la faculté de sentir la vie sans l'utiliser, et n'inspirent que ces passions qui consument le cœur sans jamais l'agrandir, ni l'élever par de nobles sentimens? L'histoire des déesses et des sirènes, ou du pouvoir des femmes et de l'amour, ne se reproduit-elle pas aujourd'hui? Et n'est-ce pas celle des époques les plus remarquables de l'Italie?

A dater de Nicostrate, mère d'Évandre, divinisée par ses vertus, ses bienfaits et ses talens poétiques; à dater de la belle et sage Lavinie, qui, pour le bonheur de son pays, sut y fixer Enée, ne voyons-nous pas alternativement les biens et les maux produits par l'influence des femmes?

Pour se venger d'une épouse infidèle et de son amant, un citoyen de Clusium décide les Gaulois à porter leurs armes en Italie. Et quand au pied du Capitole ils sont prêts à lui dicter des lois, les femmes se dépouillent à l'envi de leurs bijoux pour satisfaire la cupidité du vainqueur et rendre la liberté à leur patrie.

A Cannes l'armée d'Annibal détruit celle des Romains; c'en est fait de leur empire s'il sait pro-

fiter de sa victoire; mais la beauté et le charme des femmes de Capoue retiennent et amollissent les Carthaginois, tandis que l'énergie, le dévouement et la générosité des femmes raniment l'espérance dans Rome et multiplient ses moyens de défense.

Plus tard l'Italie est ravagée par les Barbares; mais leur roi a vu Placidie; les charmes, les vertus de cette princesse touchent son cœur, désarment son bras; et Ataulfe borne ses vœux à être l'ami, le pacificateur de ces contrées. Et, lorsqu'elles sont de nouveau dévastées par le farouche Attila, n'en accuse-t-on pas l'imprudente Honoria (1), indigne fille de la sage Placidie?

La veuve de Valentinien, emportée par la vengeance, sacrifie à cet aveugle sentiment son pays, sa famille et elle-même: pour se délivrer du meurtrier de son époux, dont elle a été forcée de recevoir la main, elle appelle à son secours le roi des Vandales. Genseric accourt, entre dans Rome, met au pillage cette reine du monde, renverse ses

---

(1) Cette princesse avait fait offrir sa main à Attila avec tous les droits qu'elle disait avoir au trône d'Occident, et même lui avait envoyé un anneau pour gage de sa foi. Le roi des Huns s'en prévalut, malgré qu'Honoria par ses galanteries et un autre mariage se fût dès long-temps affranchie d'une promesse qu'il vint réclamer trop tard. Attila ne profita pas moins de l'inconcevable démarche de cette princesse pour attaquer l'Occident dont il méditait la ruine.

monumens, emporte ses trésors, et emmène captives l'impératrice et ses filles.

Tant de plaies, de dévastations et de misère disparaissent par la vigueur, la justice et la prospérité du gouvernement d'Amalasonte, digne fille de Théodoric. Elle suit glorieusement les traces de son père, en répare les injustices, rappelle le savant Cassiodore, rend aux enfans de l'infortuné Boëce et de Symaque l'héritage de leurs pères. Sous sa protection le commerce fleurit; les arts, les sciences sont remis en honneur, les villes rebâties, les monumens restaurés; et, après un siècle de dévastations, l'Italie sort de ses ruines, sans qu'il en coûte ni larmes, ni sueurs au peuple. La mort d'Amalasonte, assassinée par Théodat avec qui elle avait partagé le pouvoir, laissa le royaume en des mains faibles et lâches. Et Justinien, par la valeur et la prudence de Bélisaire et de Narsès, reconquit cette partie de son empire, et anéantit à jamais la monarchie des Goths.

Sophie, princesse aussi méchante qu'ambitieuse, fait encore tomber par son arrogant orgueil (1) cette belle portion de l'Italie entre les mains des Lombards. Leur sanglante tyrannie ré-

---

(1) Elle envoie à l'eunuque Narsès, qui commandait en Italie les troupes de l'empereur, une quenouille et un fuseau, en lui disant : « Revenez, je vous donne la surin» tendance des ouvrages de mes femmes; c'est ce qui vous » convient : il faut être homme pour combattre et gou-

duisit d'abord cette contrée en un désert, et ses habitans à l'indigence. Mais, sous les lois de Théodelinde, ces Barbares adoucissent leurs mœurs, prennent le goût de la vie sociale sans perdre ce caractère belliqueux qu'ils avaient apporté de la Scandinavie. Il adoraient leur souveraine, qui, par ses grâces, sa bonté, sa sagesse, exerçait sur eux un empire aussi doux que puissant. A la mort de son époux Autharis, ils la reconnurent sur-le-champ régente du royaume, la laissèrent libre de donner sa main et de partager le pouvoir avec celui qu'elle en croirait digne : Théodelinde ne trompa point leur confiance en choisissant Agilulse, duc de Turin. Elle le déclara roi des Lombards, non pas en lui mettant une pique à la main suivant l'ancien usage, mais en plaçant sur sa tête une couronne de son invention, qui était presque toute d'or, quoiqu'on la dît de fer. Ce fut là cette fameuse couronne des Lombards, appelée *couronne de fer*, que les souverains de cette nation regardèrent dès lors comme l'emblême de leur dignité. Ce qui rendit la cérémonie de ce couronnement encore plus solennelle, ce fut la conversion d'Agilulse, à qui Théodelinde fit abjurer les er-

---

» verner. » Le brave général, transporté de colère, répond au courrier : « Va dire à ta maîtresse que je lui file » une fusée qu'elle ne pourra jamais dévider. » Il était alors à Rome, il en sort et se retire à Naples, d'où il excite les Lombards à la conquête de l'Italie.

reurs du paganisme, en même temps qu'elle le revêtit des ornemens royaux.

Cette pieuse reine entretenait une correspondance active avec saint Grégoire qui occupait le trône pontifical; la sainteté de l'un fortifiait la piété de l'autre. C'est ici, dit M. Botta (1), que l'on voit toute l'influence de la religion, lorsqu'elle est pure et sans mélange d'intérêts mondains. Le christianisme perfectionna les vertus d'Agilulse; et aucun souverain ne montra plus de fermeté que lui dans la paix, plus de valeur dans la guerre. La sagesse de son gouvernement ne fut pas moins utile au dedans qu'au dehors: les ducs de Lombardie, qui avaient à son exemple embrassé le christianisme, ne se refusèrent plus à obéir au chef suprême de la nation; et l'ordre, la subordination commencèrent à régner dans toutes les parties de l'État. Les rivalités entre les naturels et les étrangers s'affaiblirent, et de nombreux édifices consacrés à la religion s'élevèrent. Il n'y a presque pas de lieux en Lombardie qui n'offrent encore à l'œil, ou qui ne conservent le souvenir de quelques monumens de la piété de Théodelinde et d'Agilulse, de ce couple vertueux à qui tous ces peuples durent leur conversion, leur bonheur et leur gloire. Le souvenir de Théodelinde, toujours cher et respecté, servit long-temps d'émulation aux femmes de ce

(1) *Histoire des peuples de l'Italie.*

pays, qui, pendant plusieurs siècles, se distinguèrent par l'austérité des mœurs unie aux plus aimables qualités; et ces siècles furent les plus brillans des républiques de Lombardie.

« Les dames romaines, dit M. de Sismondi (1), » au milieu de la dégénération universelle, n'a» vaient rien perdu de leurs charmes, de leur es» prit, et par conséquent de leur pouvoir; au con» traire, jamais les femmes n'eurent autant de cré» dit sous aucun gouvernement que celles de Rome » en obtinrent, dans le dixième siècle, sur celui de » leur patrie. On aurait dit que la beauté avait suc» cédé à tous les droits de l'empire! » Et il ajoute que pendant l'espace de soixante ans les États romains furent gouvernés par deux patriciennes fameuses, Théodora et sa fille Marozia.

Mais la source de cette influence était aussi méprisable que ses effets furent pernicieux : ce n'était plus par les vertus des premières Romaines, bien moins encore par ces vertus pures, célestes, héroïques des premières chrétiennes, que ces femmes exerçaient une si grande influence; c'était au contraire par l'intrigue et la coquetterie, comme au temps des empereurs, que les Théodora, les Marozia exerçaient leur empire, mais bien plus coupables que les femmes de ces temps, puisque chrétiennes elles faisaient douter par leur conduite que cette religion sainte fût favorable aux mœurs.

---

(1) *Histoire des républiques italiennes du moyen âge.*

Et celles à qui leur honneur était encore cher le prouvaient par des traits où semblait respirer encore tout l'esprit du paganisme : telle l'épouse de Crescentius, Stéphanie, qui le vit périr victime de la perfidie d'Othon III, et fut elle-même exposée aux plus terribles outrages. « Depuis lors, » depuis qu'une brutale violence avait détruit pour » elle la gloire et la pureté de sa vie, elle croyait » que la beauté qui lui était restée ne devait plus » lui servir que comme un instrument de ven» geance (1). » En effet elle captive Othon, gagne sa confiance, et en profite pour l'empoisonner...

Hâtons-nous d'opposer à ce trait l'exemple d'une femme véritablement chrétienne; opposons-lui l'héroïsme d'Adélaïde de Bourgogne, passant subitement du faîte des grandeurs et de la prospérité dans le comble de l'adversité et dans l'esclavage. Constamment on la vit rester ferme et résignée contre tous les coups de la fortune : elle perd Lothaire son époux, tombe au pouvoir de Bérenger, soupçonné de l'avoir empoisonné et qui règne à sa place. Ce souverain, pour s'assurer l'obéissance et l'affection de ses nouveaux sujets dont Adélaïde est adorée, veut l'unir à son fils; mais elle préfère à cet indigne hymen une étroite captivité. Elle résiste avec un égal courage aux plus horribles traitemens, comme elle avait résisté à toutes les séductions pour l'ébranler et la séduire. Tant

---

(1) Sismondi.

de maux supportés avec tant de grandeur d'âme attendrissent en sa faveur les grands et le peuple; qui appellent à son secours Othon-le-Grand : cet empereur vient en Italie à la tête d'une armée nombreuse, rend la liberté à la pieuse Adélaïde, et rend un hommage éclatant à ses vertus en lui offrant sa main, et en la plaçant sur son trône. Il récompensa avec magnificence tous ceux qui l'avaient protégée contre les persécutions de Bérenger, et mit fin à la tyrannie de ce prince.

Quelle influence n'eut pas la célèbre Mathilde, comtesse de Toscane! Sa puissance surpassa celle de tous les princes d'Italie. Ferme appui du Saint-Siége, elle le défendit à la tête d'une armée contre l'empereur Henri IV, et, malgré lui, fit couronner son fils roi d'Italie. Elle joignit ses forces à celles des Croisés, s'unit aux Pisans et aux Génois contre les Maures d'Afrique et d'Espagne. Ses armes lui valurent d'éclatans succès, son courage et sa politique une grande prépondérance. Mais l'orgueil et l'amour du pouvoir la privèrent du bonheur domestique : sa haine contre la maison de Souabe, qu'elle avait héritée de sa mère, lui fit donner ses États au pape Grégoire VII; et, en s'écartant de la justice, elle donna lieu à de nouveaux scandales, à de nouvelles guerres entre l'empire et le sacerdoce, qui se disputèrent sa succession par la voie des armes et des foudres pontificales.

Si ce dernier acte de la vie de Mathilde eut des suites funestes, on ne doit pas oublier le titre le

plus honorable qui s'attache à sa mémoire, « celui
» d'être comptée parmi les causes de cette heureuse
» révolution des connaissances humaines qui se fit
» alors (1). Son autorité, plus étendue que ne l'a-
» vait été celle d'aucun prince depuis la chute de
» Rome, lui servit à encourager l'étude des scien-
» ces, auxquelles elle n'était pas elle-même étran-
» gère ; et si, au commencement du siècle suivant,
» l'étude du droit surtout prit à Bologne un si
» grand essor, si la jurisprudence romaine régit de
» nouveau l'Italie, et si le Code Justinien en ban-
» nit enfin les lois bavaroises, lombardes et tudes-
» ques qui y avaient régné tour à tour, on le dut
» peut-être aux soins que prit Mathilde de faire
» revoir ce Code, et d'engager par des récompenses
» un jurisconsulte célèbre à cet utile travail (2). »

Restée veuve fort jeune, la belle comtesse de Bertinoro se conduisit avec une sagesse admirable, et, sans éloigner les plaisirs de sa cour, y fit régner la décence et l'urbanité. Son noble et

---

(1) *Histoire littéraire d'Italie*, par Ginguené.

(2) La Sardaigne est encore régie par un code de lois donné par Éléonore, femme d'un Doria, duc de Montéléone. Elle passa dans cette île pour venger la mort de son frère massacré par ses sujets. Après en avoir fait la conquête à la tête d'une petite armée qu'elle commandait, Éléonore fit proclamer son fils aîné héritier de la principauté, et gouverna en son nom avec tant de sagesse, de douceur, qu'elle ne trouva plus que des sujets fidèles et dévoués. Elle leur donna un code dont parle ainsi l'historien

généreux caractère lui avait mérité le respect et la reconnaissance des peuples voisins, qui jamais ne réclamaient en vain ses services et son appui. Les habitans d'Ancône, assiégés par les Vénitiens et les troupes de l'empereur Frédéric, durent leur délivrance autant à sa valeur qu'à son éloquence, qui doubla leurs forces par l'enthousiasme dont elle sut les animer. Ce dévouement pour la cause de la justice et de la faiblesse sera toujours un de ses plus beaux titres à la postérité.

Elle fut encore plus digne de reconnaissance et d'admiration, cette noble fille du grand Roger, qui vint courageusement se placer entre un bourreau et ses nombreuses victimes, bien que ce bourreau fût à la fois son roi et son époux! Après avoir fait périr dans les supplices la famille de Tancrède et tous ses partisans, Henri VI inonde de sang la Sicile et l'oppresse chaque jour davantage par sa tyrannie et ses déprédations. Constance, émue d'indignation et de pitié, jure de protéger sa patrie

---

que nous consultons : « Quoiqu'il offre dans plusieurs de » ses dispositions l'empreinte trop marquée de l'ignorance » et de la barbarie du temps (la fin du 14e siècle), on ne » peut contester à son auteur le mérite d'y avoir montré » presque partout une haute sagesse, l'amour de la jus- » tice, le respect de la propriété, et surtout d'avoir conçu » la noble pensée d'améliorer le sort de l'espèce humaine, » et de faire régner la clémence et la paix à une époque de » folies, de crimes et de férocité. » (Mimaut, *Histoire de la Sardaigne ancienne et moderne.*)

contre tant de persécutions; et, secondée par les grands du royaume, elle s'empare de Palerme, marche à la rencontre de son époux qui s'avance à la tête de nombreuses bandes germaniques, le défait, l'oblige à signer un traité dont elle dicta les articles, et qui mit enfin des limites à ses droits et à son despotisme.

C'est dans ce pays que les habitans d'une ville assiégée par les Barbares étaient sur le point de se rendre, parce qu'ils manquaient de cordes pour tendre leurs arcs, lorsque les femmes, inspirées soudain par l'enthousiasme patriotique, coupèrent leurs cheveux et en formèrent des tissus pour y suppléer.... Les hommes, enflammés par ce beau dévouement de leurs compagnes, redoublent d'ardeur, de force et de courage, et obligent les Sarrasins à la retraite.

Animée par le seul désir de servir sa patrie, Marie de Pouzzole se distingua dans plusieurs batailles, fut admirée de toute l'Europe; et après avoir passé sa vie dans les camps, au milieu des armées, elle a laissé un souvenir aussi honorable par la pureté de ses mœurs, que glorieux par les hauts faits de vaillance qu'il rappelle.

Une jeune bergère de la Valteline devient l'épouse de Pierre Brunoro, illustre guerrier du Parmésan. Elle le suit à la guerre, partage ses dangers, combat à ses côtés, l'égale en courage et le surpasse en prudence. On vit cette intrépide amazone se signaler dans les guerres des Vénitiens

contre le duc de Milan; ce fut elle qui, à la tête des assiégeans, força les ennemis de rendre le château de Pavano. Le sénat de Venise, plein de confiance dans ce couple valeureux, lui confia la défense de Négrepont contre les Turcs. Tant que Brunoro et sa compagne y commandèrent, les infidèles n'osèrent rien entreprendre contre cette île. Mais la mort, en lui enlevant son époux, ne tarda pas à mettre un terme aux jours glorieux de cette héroïne.

Depuis la renaissance des lettres par combien de talens, de sciences, les femmes ne brillèrent-elles pas! Alors la plus vive émulation s'empara du sexe, et les plus beaux succès couronnèrent ses nobles efforts. On vit des chaires de théologie, de droit, de physique, occupées par de jeunes et belles femmes. Plusieurs se distinguèrent dans la poésie, les beaux-arts, la philosophie, et toutes en général faisaient encore revivre dans l'intérieur de leur famille les antiques vertus de Rome. « L'esprit religieux qui anima les femmes de tout » temps, dit Thomas, se montre encore ici; mais » il a changé de forme; il a fait tour à tour les » femmes martyres, apôtres, guerriers, et a fini » par les rendre théologiennes et savantes. On voit » des femmes écrire en grec, étudier l'hébreu, des » religieuses poètes, de jeunes filles qui avaient » étudié l'éloquence et qui, avec le visage le plus » doux et la voix la plus touchante du monde, » s'en allaient pathétiquement exhorter le Saint-

» Père et les rois à faire la guerre aux Turcs. » Dès le troisième siècle on vit la fille d'un gentilhomme Bolonnais se livrer à l'étude de la langue latine et des lois. A vingt-trois ans elle avait prononcé, dans la grande église de Bologne, une oraison funèbre en latin; et l'orateur, pour être admiré, n'eut besoin ni de sa jeunesse, ni des charmes de son sexe. A vingt-six ans elle prit les degrés de docteur, et se mit à lire publiquement chez elle les institutes de Justinien. A trente, sa grande réputation lui fit donner une chaire où elle enseigna le droit avec un prodigieux concours de toutes les nations. Elle joignait les agrémens d'une femme à toutes les connaissances d'un homme, et avait le mérite en parlant de faire oublier jusqu'à sa beauté (1).

Ce fut la belle Nina de Messine qui jeta le plus d'éclat sur les premiers essais de la poésie italienne : une imagination brûlante, une âme sensible, un cœur tout amour, un grand enthousiasme pour l'objet qu'elle aimait, donnèrent à ses inspirations ces couleurs vives et brillantes qui rendirent son talent si remarquable dans le temps où elle vécut.

Mais aucune de ces femmes justement illustrées dans le monde littéraire, n'exerça une plus grande

---

(1) *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes.*

influence et n'obtint une gloire plus parfaite que Catherine de Sienne : ses nombreux ouvrages, par l'élégance et la pureté du style, l'ont mise au rang des auteurs classiques d'Italie, et ont servi de titres à ses compatriotes pour disputer à Florence le sceptre du langage. L'innocence de sa vie, la simplicité de son cœur, l'ont fait choisir pour patrone des jeunes filles. Sa mémoire, honorée particulièrement à Sienne, est aussi en grande vénération chez tous les peuples catholiques. Nourrir les pauvres, soigner les malades, consoler les malheureux, convertir les pécheurs, servir avec autant de zèle que de lumières les intérêts de l'Église et de son pays, réconcilier les Florentins avec Grégoire XI, apaiser le mécontentement des Romains en décidant ce pontife à quitter Avignon pour fixer au milieu d'eux sa résidence, combattre par ses écrits le déplorable schisme résultant des querelles d'Urbain VI et de Clément VIII qui se disputaient le trône pontifical; tant de biens et de sollicitude, tant de peines et de travaux, achevèrent promptement de ruiner une existence déjà affaiblie par des mortifications de tout genre, et qui s'éteignit à trente-trois ans.

La princesse Battiste de Montéfeltro se distingua par des poésies pleines de force et d'énergie. Dans plusieurs occasions solennelles elle harangua en latin un empereur, un pontife, des cardinaux. Elle professa publiquement la philosophie, argumenta victorieusement contre les philosophes les

plus exercés, les plus savans. Elle se fit religieuse à la mort de son époux; et, après avoir embelli le monde par ses talens, elle donna dans la retraite l'exemple des plus saintes vertus. Sa petite-fille Constance, qu'elle avait élevée, se montra digne de ses soins : dès l'âge de quatorze ans elle se fit remarquer par son éloquence, et fit par ses discours une telle impression sur Blanche-Marie de Visconti et sur le roi de Naples, qu'elle obtint le rétablissement de son frère Rodolphe dans la seigneurie de Camérino dont on l'avait dépouillé.

Il est un autre genre de gloire que toute femme sensible envie plus encore, je veux parler de celle qu'obtinrent Béatrix, Laure, Marie, Léonore, immortalisées par le génie et l'amour; leurs noms sont unis à jamais aux noms illustres du Dante, de Pétrarque, de Boccace et du Tasse.

Nous voudrions nous arrêter à ces brillans souvenirs qui nous font voir les femmes étendant leur influence sur la civilisation, la littérature, les arts, la prospérité de l'Italie, et sur les hommes qui en firent la gloire; mais nous devons revenir encore à cette alternative de biens et de maux qu'elles ont produits. Le souvenir des deux Jeanne, reines de Naples, leurs grandes infortunes, les vices et les crimes dont elles furent accusées, les guerres, les haines, les vengeances qu'elles firent naître, nous prouvent assez combien elle est grande cette responsabilité dont le ciel a chargé les femmes, en

leur confiant la garde des vertus morales et religieuses.

Nous voyons encore la veuve de Jean Galéas, régente capricieuse et cruelle, irriter le peuple, soulever toutes les haines, réveiller les fureurs assoupies des Guelfes et des Gibelins, priver son pays de ses meilleurs capitaines qui furent offrir leurs bras à Florence, pour échapper au despotisme et à l'humeur altière d'une femme. Catherine donna le jour à des monstres qui, par leurs vices et leurs cruautés, firent la honte et le malheur de leur patrie. Mais alors il y avait encore assez de mœurs, assez de vertus publiques et privées en Italie, pour que le vice et la tyrannie ne pussent y régner long-temps; alors l'on vit comme dans l'antique Rome, une heureuse révolution causée par une femme : pour venger une sœur outragée, le jeune Olgiaty poignarde le tyran et en délivre son pays.

Mais les tyrans renaissent toujours alors que le luxe et la mollesse disposent à la dépendance. Et ce furent encore les fautes d'une femme qui favorisèrent les coupables projets de Ludovic Sforce, tuteur du jeune duc de Milan. Il profite des imprudences de la mère du jeune prince, régente pendant sa minorité; il profite du mépris qu'elle avait inspiré au peuple par ses galanteries, pour s'emparer à lui seul du pouvoir. Il ne lui manque plus qu'un bouleversement général pour faire périr son pupille et placer sur sa tête la couronne

ducale; alors il appelle les Français à la conquête de Naples; de là tant de maux et tant de sang répandu dans ces belles contrées...

Toutefois, comme pour expier les maux que les vices et la faiblesse de quelques femmes avaient contribué à attirer sur leur patrie, le sexe en général déploya à cette époque de grandes vertus, et rivalisa avec les hommes dans l'art de régner, de se battre et d'écrire.

La jeune et belle Catherine Sforce montra un courage héroïque aux jours de l'adversité et des persécutions. Décidée à défendre jusqu'à la mort ses États contre l'odieux César Borgia, elle envoie ses enfans en Toscane, s'enferme dans Forli et oppose aux troupes de son ennemi la plus glorieuse résistance. La ville est prise d'assaut, et Catherine dans l'esclavage paraît encore triomphante par la force de son caractère et ses nobles sentimens.

Clarisse, unique rejeton légitime des Médicis, voyait avec autant d'indignation que de mépris les deux fils naturels de ses frères, héritiers de la puissance de sa famille, se servir de cette puissance, non pour le bonheur et la prospérité de la patrie, comme le vertueux Côme et le magnifique Laurent, mais pour la dominer en tyrans. Elle eut assez d'énergie et d'ascendant pour opérer dans Florence une révolution qui rendit momentanément la liberté à cette ville et obligea Alexandre et Hippolyte de s'en éloigner.

Lorsque Charles-Quint s'arma pour ces deux

princes et voulut forcer les Florentins à recevoir leur joug, ce peuple généreux et brave montra combien il était digne de la liberté : il résista avec un courage inébranlable aux séductions, aux attaques, aux privations de toute espèce, résolu de périr en se défendant contre l'armée impériale. On voyait alors les femmes de toutes les classes encourager sur les remparts les défenseurs de la patrie, leur apporter les choses nécessaires, soigner leurs blessures, et comme eux exposer leur vie pour la cause commune.

Aux vertus publiques les femmes joignaient les vertus privées, comme le prouve l'exemple de Lucrèce de Mazzanti : cette femme, remarquable par sa beauté, était tombée entre les mains d'un groupe d'ennemis commandé par Réconati; ce capitaine la conduisit au bourg de l'Ancisa, sur l'Arno, et la fit garder avec soin, après lui avoir fait connaître et la passion qu'elle lui inspire et le sort qui l'attend. Lucrèce dissimule, et sous prétexte de laver du linge, va au bord du fleuve et s'y jette dedans tête baissée. Sa résolution de mourir plutôt que de perdre son honneur était si ferme, que, autant de fois le mouvement des ondes la rejetait à fleur d'eau, autant de fois elle s'y replongeait de nouveau, et périt victime ou plutôt martyre de son héroïque vertu. « C'est ainsi que » Florence eut sa Lucrèce de nom et d'effet. Mais » Lucrèce romaine par son acte héroïque enfanta » la liberté de Rome; Lucrèce toscane mourut

» lorsqu'il n'y avait plus d'espoir pour la liberté » de sa patrie (1) ».

Lorsque Sienne fut assiégée par Charles-Quint, les femmes non seulement travaillèrent aux remparts, mais s'armèrent encore pour les défendre, divisées en trois corps de troupes, ayant chacune sa bannière distinguée par le violet, l'incarnat et le blanc, couleurs qu'elles choisirent pour leur costume d'amazone. Leur beauté, déjà relevée par les sentimens généreux qui les animaient, était encore augmentée par cette élégante parure. Un spectacle si nouveau et si admirable électrisait tous les guerriers. Et ces femmes, aussi courageuses que belles, *firent si bien leur devoir qu'elles donnèrent cœur aux plus nonchalans* (2).

A côté de ces vertus patriotiques brille d'un doux éclat l'influence de plusieurs souveraines, aimables et bienfaisantes, qui firent fleurir les sciences, les arts, l'industrie dans leurs petits États, et firent régner des mœurs pures par la force de leur exemple.

« Anne Sforce, épouse d'Alphonse, duc de Ferrare, était, » dit l'historien de Bayard, « une perle » en ce monde, bien ose dire que de son temps, » ne beaucoup devant, ne s'est point trouvé de » plus triumphante princesse; car elle estoit belle,

---

(1) M. Botta, *Histoire des peuples d'Italie.*

(2) *Annales d'Aquitaine.*

» doulce et courtoise à toutes gens ; elle parloit es-
» pagnol, grec, ytalien et françois, quelque peu
» très bon latin, et composoit en toutes ces lan-
» gues ; et n'est rien si certain que, combien que
» son mary feust sage et hardy prince, ladicte
» dame, par sa bonne grâce, a esté cause de lui
» avoir fait faire de bons et grands services. »

Renée de France embellit aussi la cour de Ferrare par ses grâces et son esprit. Elle savait le grec et le latin, aimait avec passion les sciences, les arts et les lettres. Elle fut la bienfaitrice de tous les hommes qui s'y distinguèrent, et ses libéralités s'étendaient sur eux au-delà même de ses États. Trois filles charmantes, qu'elle éleva avec soin, acquirent une grande célébrité ; Léonore par l'amour qu'elle inspira au Tasse ; ses deux sœurs par leurs connaissances et leurs talens. L'une, mariée au duc d'Urbain, rendit sa cour l'émule de celle de Ferrare, tant par la magnificence, la politesse, que par la réunion des hommes de lettres les plus recommandables.

La cour de Mantoue dut son plus vif éclat à la princesse Hippolyte. Aux études sérieuses elle joignait le plus agréable talent en poésie. Elle ne négligeait rien pour encourager les travaux de l'esprit et le goût des arts ; elle fonda l'académie de Mantoue, qui devint l'une des plus célèbres de l'Italie.

La marquise de Montferrat gouverna ses sujets par la seule puissance de l'amour et de la vertu.

Elle mit un grand zèle à la réforme des mœurs et y réussit ; elle purgea ses États des vagabonds et des malfaiteurs. Les tribunaux devinrent l'asile de l'innocence, son palais le refuge des pauvres et de tous les infortunés.

A mesure que l'Italie perfectionna sa civilisation, étendit ses lumières et devint la brillante école où les peuples venaient puiser des modèles pour les beaux-arts et recevoir des leçons en tout genre, les femmes continuèrent à soutenir l'essor élevé qu'elles avaient pris : Victoire Colonna, d'une famille illustre et d'un rang distingué, n'avait besoin d'aucun de ces avantages pour occuper une des premières places dans les fastes glorieux de l'Italie ; une beauté parfaite, un génie supérieur, des vertus sans tache, la protection éclairée qu'elle accordait aux gens de lettres, la rendirent l'objet de l'admiration de ses compatriotes, qui, même de son vivant, lui donnèrent le titre de *Divine*, qu'on n'avait accordé au Dante et à l'Arioste qu'après leur mort. Pour se rendre digne d'une telle compagne, Ferdinand Davaloz, marquis de Pescaire, fut chercher la gloire au milieu des combats et devint l'un des premiers capitaines de son siècle. Ce fut lui qui contribua le plus au gain de cette fameuse bataille de Pavie qui assura à Charles-Quint une grande prépondérance en Italie et jeta l'alarme parmi les petits princes de ces contrées : ils tentèrent d'ébranler la fidélité de Davaloz envers l'Espagne, en lui offrant le royaume de

Naples. Mais Vittoria, tout en pleurant sur les dangers et les blessures de son mari, ne cessait jamais de prendre part à tout ce qui pouvait intéresser son honneur et son devoir. « Souvenez-vous,
» lui écrivait-elle, souvenez-vous de votre vertu,
» qui vous élève au-dessus de la fortune et des
» rois. Ce n'est point la grandeur des États ni les
» titres qui font la gloire; c'est par la vertu seule
» que s'acquiert l'honneur, qu'il est beau de trans-
» mettre sans tache à ses descendans. » A sa mort, quoique jeune encore, et recherchée par plusieurs princes, elle resta fidèle à sa mémoire, ne chercha de consolation que dans la piété, la poésie, et consacra tous ses vers à son Dieu et à son époux.

Deux autres femmes contribuèrent également à l'illustration de la famille de Colonna : Julie de Gonzague et Jeanne d'Aragon; la première, veuve de Vespasien Colonna, par sa merveilleuse beauté, fut la cause innocente de l'incendie de Fondi, sa patrie. Barberousse était venu pour l'enlever et l'offrir à Soliman; mais Julie, par son adresse et son courage, se sauva de ses mains; à la faveur de la nuit elle s'échappe, monte à cheval, et tandis qu'elle galope au loin libre et glorieuse, Barberousse, furieux d'avoir manqué sa belle proie, met le feu à la petite ville qu'elle habitait. Jeanne, l'une des femmes les plus célèbres du seizième siècle, fut la mère de Marc-Antoine Colonna qui se signala à la bataille de Lépante contre les Turcs. L'académie de Venise lui décerna un hommage

éclatant sous le titre de *Temple à la divine signora Jeanne d'Aragon, construit en son honneur par tous les plus beaux esprits et dans toutes les langues principales de l'Europe* (1).

Ersilie Cortèse présente encore à notre sexe un modèle parfait de dévouement conjugal : veuve dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, et d'une réputation acquise par des talens supérieurs, elle fut inébranlable au milieu des offres de grandeur, de richesse, au milieu des persécutions sans nombre de l'homme puissant dont elle avait refusé la main. La perte de sa fortune ne porta aucune atteinte à cette âme tendre et magnanime; au milieu de l'indigence et des plus cruelles vicissitudes, elle sut conserver son indépendance et l'admiration du monde.

Les deux Isotta, Modesta-di-Pozzo, Gaspara Stampa surnommée la *Sapho italienne*, Lucrèce-Hélène Cornaro, Laura Terracina remarquable par le grand nombre de ses poésies, Isabella-di-Morra et surtout Cassandre Fidèle, obtinrent aussi dans le seizième siècle une grande réputation littéraire.

Mais depuis cette époque la licence des mœurs vint affaiblir la gloire et le noble ascendant des femmes en Italie. « Il y a tant d'imperfections at-» tachées à la perte de la vertu dans les femmes (2);

(1) Thomas.

(2) Montesquieu, *Esprit des lois*.

» toute leur âme en est si fort dégradée; ce point
» principal ôté en fait tomber tant d'autres... Aussi
» les bons législateurs ont-ils exigé des femmes une
» certaine gravité; ils ont proscrit de leur républi-
» que non seulement le vice, mais l'apparence du
» vice. Ils ont proscrit jusqu'à ce commerce de
» galanterie qui produit l'oisiveté, qui fait que les
» femmes corrompent avant d'être corrompues,
» qui donne un prix à tous les riens, et rabaisse ce
» qui est important, et qui fait que l'on ne se con-
» duit que sur les maximes du ridicule que les
» femmes entendent si bien à établir. »

Bien loin d'attacher, comme les bons législateurs, une grande importance à la vertu des femmes, dès le commencement du dix-septième siècle, on vit dans ces contrées les institutions, les lois, les usages, l'éducation, concourir à les dégrader, à restreindre leurs droits, à paralyser ou corrompre leurs plus précieuses facultés; et quand la corruption devient générale, qu'attendre alors de l'influence des femmes? A Venise, malgré leur beauté, M. Daru (1) observe que la corruption des mœurs les priva de tout leur empire, et que nulle part, dans toute l'histoire de cette république, on ne trouve l'influence des femmes.

Aussi ne peut-on pas dire que l'histoire des femmes en Italie, ou plutôt l'histoire de leur gloire

(1) *Histoire de la république de Venise.*

et de leur noble ascendant, a fini alors qu'a commencé cette institution qui a érigé en loi la dépravation, l'a fait entrer dans le système social au mépris de la morale, de la nature et de la religion? Alors qu'on a foulé aux pieds les devoirs les plus saints et les plus respectés, pour élever sur leurs débris l'horrible adultère, la galanterie effrénée, l'orgueil du vice, le ridicule de la vertu; alors qu'on vit les femmes, dégagées des devoirs du mariage, ne tenir que peu ou point à ceux de la maternité; alors qu'un fils éloigné du sein maternel, privé des soins et de la tendresse d'une mère, se développe sans que jamais son cœur soit à même de connaître, d'apprécier la sensibilité et les vertus modestes de la femme; alors donc qu'il va se donner une compagne, comment le jeune homme ne suivrait-il pas l'impulsion vicieuse qu'il a reçue? Sans principes, il a séparé l'amour de l'estime ; il séparera l'estime et l'amour de l'hymen; il ne verra dans ce lien qu'une formalité à remplir pour se conformer à l'usage, pour trouver des avantages qui flattent son amour-propre, son ambition. Et peut-être ne verra-t-il dans les enfans qui portent son nom que des étrangers... L'homme qui parcourt ainsi les différens âges de la vie sans connaître les jouissances de la vertu, sans éprouver ce doux échange d'amour, d'estime, de confiance, qui fait le bonheur d'un fils, d'un amant, d'un époux, d'un père; sans ces liens qui font le charme des familles, la sûreté de la société, en

même temps qu'ils attachent à son pays, il ne sera jamais homme loyal, ni citoyen généreux. La flamme du génie, l'enthousiasme de la liberté ne peuvent naître ou s'éteignent dans cette âme amollie par la volupté ou desséchée par l'égoïsme. Aussi les arts, les lettres et les sciences, qui d'abord avaient survécu à l'indépendance de l'Italie, ont paru comme frappés de paralysie et marcher en sens inverse de la corruption pour arriver à leur ruine avec la ruine des mœurs.

Et si depuis cette époque plusieurs beaux génies s'y sont encore illustrés, n'est-il pas remarquable que ce soient ceux principalement qui avaient conservé le respect de l'amour, le respect de l'hymen et de toutes les vertus privées? Métastase aimait une femme digne de soutenir son essor vers la gloire. Qui pouvait voir Éléonore Pimentel sans l'adorer? Qui pouvait l'entendre sans partager les sentimens qui animaient son noble et sensible cœur? Elle embellissait avec les grâces de son sexe les doctrines de Platon; elle faisait rêver à ses compatriotes non seulement de réaliser la république de ce philosophe, mais encore de la perfectionner. « Sa maison était le rendez-vous des » plus beaux génies, des esprits les mieux cultivés; » déjà ses leçons et son exemple avaient propagé » la pratique des vertus; c'était le règne de Platon; » les plus douces émotions découlaient de cette » source abondante et s'insinuaient dans tous les » cœurs. A ces aimables pensers, à des vœux si

» purs, des entretiens si charmans succédèrent des massacres (1). » Et Éléonore fut conduite à l'échafaud pour avoir osé s'occuper du bonheur de son pays! Craignant encore son influence sur le peuple, on empêcha sa voix éloquente de pénétrer jusqu'à lui... Tel est l'objet qui inspira à Métastase une flamme si pure et de si douces inspirations.

Beccaria, génie immortel dont l'humanité s'honore, Beccaria qui ne songeait qu'au bonheur des hommes, trouva le sien dans son intérieur. Ayant toutes les vertus domestiques, il en éprouva toutes les jouissances, et parlait de la manière la plus touchante de la félicité qu'il devait à sa vertueuse compagne.

« C'est vous qui êtes la flamme où puise mon » génie, disait Alfiéri à sa charmante amie la com» tesse d'Albany, et ma vie n'a commencé que du » jour où elle a été enchaînée à la vôtre. » Cette influence qu'Alfiéri reconnaît et dont il s'honore, était digne de cette femme célèbre par ses vertus, son esprit et sa beauté (2).

Combien il est doux de reconnaître cette in-

---

(1) Charles Botta, *Histoire d'Italie* de 1789 à 1814.

(2) « Ce fut ici, dit madame de Staël en se promenant » dans l'église de Santa-Croce, qu'Alfiéri sentit pour la » première fois l'amour de la gloire, et c'est là qu'il est « enseveli. L'épitaphe qu'il avait composée d'avance pour » sa respectable amie, madame la comtesse d'Albany et

fluence de la vertu sur le génie au milieu des déplorables effets du sigisbéisme! Ces effets étendus sur l'Italie entière nous donnent une leçon frappante, et confirment cette vérité morale, que sur les vertus domestiques repose la dignité d'un État, que du bonheur domestique découle la prospérité nationale. Ce bonheur, ces vertus domestiques, tiennent essentiellement à la bonne conduite des femmes, et la bonne conduite des femmes tient essentiellement à leur éducation. Eh! quelle est le plus communément cette éducation des femmes en Italie? Les premières années d'une jeune personne se passent dans un couvent, ou sous l'égide d'une gouvernante qui la laisse dans une entière ignorance du monde, jusqu'au moment où on la livre sans défense à ses séductions. Qu'aurait-elle pour s'en garantir? ce n'est pas l'exemple d'une mère, heureusement elle a vécu loin de ses yeux!

» pour lui, est la plus touchante et la plus simple expres-
» sion d'une amitié longue et parfaite. » (*Corinne.*)

Voici cette épitaphe :

« *Ici repose Héloïse E. S., comtesse d'Alb., illustre par ses aïeux, célèbre par les grâces de sa personne, par les agrémens de son esprit et par la candeur incomparable de son âme. Inhumée près de Victor Alfiéri, dans un même tombeau* *, *il la préféra pendant vingt-six ans à toutes les choses de la terre. Mortelle, elle fut constamment suivie et honorée par lui comme si elle eût été une divinité.* »

* Ainsi j'ai écrit, espérant, désirant mourir le premier; mais s'il plaît à Dieu d'en ordonner autrement, il faudra autrement écrire : *Inhumée par la volonté de Victor Alfiéri, qui sera bientôt enseveli près d'elle dans le même tombeau*, etc.

ce n'est pas la religion, qui, mal enseignée, a été mal comprise! Elle unira l'amour de son Dieu à l'amour profane, et faisant un funeste mélange des passions avec le sentiment qui doit tout épurer, elle sera coupable sans plaisir, et ses remords seront sans fruit.

Que peuvent être les mœurs là où le fanatisme remplace la religion, où des unions illicites sont substituées au lien conjugal; là où la mère n'élève point et n'est nullement capable d'élever sa fille; là où la fille prend un époux qu'elle ne connaît pas, mais qu'il importe peu qu'elle aime, puisqu'en même temps elle se choisit un chevalier galant qui doit l'accompagner à la promenade, au spectacle, dans la société, lui tenir compagnie dans sa maison, prévenir ses désirs, enfin être pour elle ce qu'est un époux tendre et empressé; tandis que l'époux, de son côté, va donner à une autre femme les soins que l'on remplit pour lui? Que devient alors le lien conjugal? bien peu de chose, une simple affaire d'intérêt, de convenance, un contrat qui unit deux personnes par le même nom et sous le même toit, sans les assujétir à aucun devoir réciproque. Cette liberté, cette manière d'être, devraient faire naître parfois des passions romanesques dans un couple que le hasard a bien assorti; après être restés long-temps étrangers l'un à l'autre, quelle surprise et quel bonheur pour deux époux d'être rendus à leurs devoirs par l'amour, de voir un hymen glacé se

transformer en des joies divines ! Que de fois n'arrive-t-il pas que ce bonheur qu'on recherche, qu'on poursuit en vain, est près de nous ! Et la belle Italie, qui a dans son sein tous les élémens de félicité, tous les moyens d'indépendance, comment ne les connaît-elle pas ou ne veut-elle pas en profiter?

Pour réformer les mœurs dans ces contrées, il faudrait que l'éducation des femmes fût dirigée vers un but plus sérieux et plus élevé (1); il fau-

---

(1) Cet important sujet vient d'être traité avec un talent remarquable par la signora de Luna-Folliero, déjà connue par ses poésies : son ouvrage *de l'éducation des femmes* doit lui mériter la reconnaissance de ses compatriotes et de toutes les femmes. Mais, en rendant justice à la pureté des intentions de l'auteur, à ses vues élevées, nous regrettons qu'elle ait pris pour base de toute bonne éducation de séparer dès l'âge de sept ans les jeunes filles du sein maternel; c'est une erreur de son esprit que son cœur semble désavouer dans plusieurs passages de son ouvrage, et qui ne peut être justifiée que par les mœurs et les usages de son pays. Sans doute, rien n'est plus nuisible pour une enfant que le spectacle de l'inconduite de sa mère. Mais, en général, une femme galante n'a pas besoin de conseils pour éloigner sa fille dont l'innocence blesse ses regards et gêne ses actions... Nous sommes bien persuadée qu'on ne saurait trop encourager la grande majorité des mères à remplir la douce et importante tâche d'élever elles-mêmes leurs enfans. L'éducation maternelle, comme l'ont dit Fénélon, J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, sera toujours la meilleure pour former l'esprit et le cœur. Nous conviendrons avec l'ai-

drait que cette éducation donnât à l'esprit et au cœur une droiture, une énergie de sentimens qui leur fissent surmonter l'influence énervante du climat, et qui les rendissent aussi aimables par la raison qu'elles sont séduisantes par la beauté et les talens. Avec cette éducation, sans doute que toutes deviendraient dignes du beau ciel sous lequel on respire le génie et l'amour.

Qui peut en douter, puisque, malgré tant de causes qui tendent à détruire toute émulation louable et généreuse entre les femmes, plusieurs ont encore offert des phénomènes de science et des

---

mable auteur que nous osons combattre, qu'il manque à cette éducation, comme il le dit, *l'énergique stimulant de la gloire qui naît de l'émulation*. Mais cette émulation est-elle bien nécessaire pour notre sexe? L'instruction et les talens qu'il est peut-être possible de pousser à un plus haut degré de perfection dans une institution publique, ne doivent-ils pas être regardés comme des accessoires dans l'éducation d'une femme? Bonne fille, bonne épouse, bonne mère, voilà les grands, les indispensables devoirs qu'elle est appelée à remplir dans toutes les classes de la société : et où peut-elle bien les apprendre ces devoirs, si ce n'est dans la maison paternelle? « Le soin des autres enfans, une foule » d'occupations domestiques, des accouchemens, des in- » dispositions, des maladies, des voyages, mille obstacles » peuvent mettre les mères dans l'impossibilité de soigner » elles-mêmes par leur vigilance non interrompue le dé- » veloppement intellectuel de leurs filles. » Hé bien! n'est-ce pas en rendant sa fille témoin de ces devoirs, de ces occupations, de ces souffrances, dont parle madame de

modèles de vertu? telles, dans le siècle dernier, Maria Pellegrini-Amoretti, qui fut reçue à vingt-un ans docteur de l'université de Pavie, et dont les grâces et les vertus égalaient le savoir; Laura Bassi, professeur de philosophie, docteur de l'université de Bologne, dont elle portait la robe et l'hermine quand elle allait faire ses leçons publiques à certains jours solennels de l'année; à Milan la signora Manzoni, poète distingué; « la comtesse Clélie de » Borrhomé, qui non seulement sait toutes les » sciences et les langues de l'Europe, mais encore » parle arabe comme l'Alcoran. La signora Agnesi,

---

Luna-Folliero, qu'une mère lui apprendra le mieux à les remplir à son tour et à les supporter? La pratique et l'exemple seront toujours les meilleures leçons; et la jeune fille qui n'aura jamais quitté sa mère, qui l'aura aidée dans les soins domestiques, qui l'aura suivie dans la société, ne saura-t-elle pas mieux mélanger les affaires et les plaisirs? Celle qui aura entendu les cris de sa mère donnant le jour à un autre enfant, qui aura vu les soins, la sollicitude, les fatigues qu'exige ce premier âge de la vie, ne sentira-t-elle pas avec plus de force l'amour, la reconnaissance qu'elle doit à sa mère? Prévenue des douleurs à la fois et des jouissances de la maternité, ne saura-t-elle pas mieux supporter les unes et jouir des autres?

Mais ce n'est point ici que nous devons nous arrêter sur ce sujet. Toutefois, en parlant d'un ouvrage qui aura sans doute de l'influence sur l'éducation des femmes en Italie, nous n'avons pu nous empêcher d'exprimer nos regrets que l'auteur l'ait plutôt consacré aux maisons d'éducation qu'aux mères de famille, qui l'auraient écouté avec docilité et satisfaction.

» âgée de vingt-un ans, peu contente de savoir
» toutes les langues orientales, s'avise encore de
» soutenir thèse contre tout venant, sur toute
» science quelconque, à l'exemple de Pic de la
» Mirandole (1). »

Rosalba, célèbre peintre au pastel, surpassait en ce genre tous les autres peintres de son temps. Enfin n'est-ce pas le triomphe de cette belle Muse italienne, de cette célèbre Corilla, couronnée au Capitole, qui a fourni naguère à Mme de Staël un sujet si digne de sa brillante imagination?

---

(1) « Je veux vous faire part, mon cher président, d'une espèce de phénomène littéraire dont je viens d'être témoin, et qui m'a paru *una causa più stupenda* que le dôme de Milan... Je reviens de chez la signora Agnesi. On m'a fait entrer dans un grand et bel appartement où j'ai trouvé trente personnes de toutes les nations de l'Europe, rangées en cercle, et mademoiselle Agensi toute seule avec sa petite sœur, assise sur un canapé; c'est une fille de dix-huit ou vingt ans, ni laide, ni jolie, qui a un beau teint, un air fort simple et fort doux. Chaque personne lui parlait en la langue de son pays, et elle répondit à chacun dans leur langue propre. Elle a disserté à merveille sur les sujets les plus abstraits des mathématiques et de la philosophie. Elle est surtout très-attachée à la philosophie de Newton. Mais quelque étonnement que m'ait donné sa doctrine, j'en ai encore eu peut-être davantage à l'entendre parler latin avec tant de pureté, d'aisance et de correction, que je puis dire n'avoir jamais lu de livres latins, modernes, écrits d'un aussi bon style que ses discours. »

(*Voyage en Italie*, par Desbrosses.)

Combien n'est-il donc pas à regretter que l'ignorance soit aujourd'hui presque généralement le partage des femmes dans ces mêmes contrées, où elles ont naturellement une si grande aptitude pour les sciences et les beaux-arts, dans un pays où celles qui les ont cultivés ont presque toujours mérité l'estime en méritant la gloire? Cela ne prouve-t-il pas que l'oisiveté et l'ignorance sont les principales causes qui les jettent dans la galanterie comme une ressource contre l'ennui, comme un moyen de remplir le vide de leur existence?

En effet, dans les lieux où leur éducation a été dirigée vers un but d'utilité et d'agrément, où l'on s'occupe à leur donner à la fois des talens agréables et des qualités solides, on observe une amélioration sensible dans les mœurs. Telle la Toscane, où l'archiduc Léopold a fait établir plusieurs maisons d'éducation, et un grand nombre d'écoles où les jeunes filles apprennent à lire, écrire, broder, coudre, tisser diverses étoffes. Ces écoles, consacrées particulièrement aux classes pauvres des deux sexes, en répandant l'instruction dans les plus petits villages, contribuèrent à former ce caractère paisible qu'on remarque en général chez les Toscans, et à rendre extrêmement rares parmi eux les crimes si communs dans le reste de l'Italie.

La reine d'Etrurie, qui aimait les beaux-arts, et à qui l'on doit une école de philosophie, s'occupa aussi particulièrement d'améliorer l'éduca-

tion des jeunes personnes. Il en fut de même d'Élisa, qui lui succéda : mais l'exemple de cette princesse était peu propre à réformer les mœurs; et si, sous ce rapport, son influence fut nuisible, par sa fermeté, son goût, sa magnificence, elle rendit son gouvernement prospère, sa cour brillante; elle encouragea le commerce, l'agriculture; les routes devinrent plus belles, plus sûres, les terres plus fertiles, le pays plus salubre.

Amélie de Bavière, vice-reine d'Italie, a laissé des souvenirs aussi doux que glorieux. Elle porta et conserva dans sa cour une piété austère, une charité ardente, une sensibilité vraie. Bonne et fidèle épouse, tendre mère, elle donnait un exemple bien attrayant pour faire renaître dans ces contrées les vertus et le bonheur domestiques. A ces vertus elle joignait toutes les qualités d'une souveraine : son amour pour le bien public était ardent et généreux. On la vit en 1803, dans la guerre contre les Autrichiens, préparer de la charpie et soigner elle-même les blessés, les malades; sa sollicitude à leur égard était celle d'une mère; elle veillait à ce qu'il ne manquât rien dans les hôpitaux. Et en 1813, quoique enceinte et malgré les pressantes sollicitations de sa famille qui l'appelait dans son sein, elle préféra rester au milieu du tumulte des armes, et ne voulut jamais se séparer de son époux dont elle partageait les fatigues et les dangers.

A Naples, la reine Caroline fonda, pour l'ins-

truction des jeunes personnes, le pensionnat des Miracoli, qui était un des plus beaux et des plus utiles établissemens de ce genre.

Ce n'est pas seulement à Naples, à Florence, mais encore à Lodi, à Milan et dans les principales villes d'Italie, qu'on a institué des maisons d'éducation qui peuvent presque rivaliser avec ce que la France offre de mieux à cet égard. La sollicitude et les soins des femmes estimables qui les dirigent, s'étendent à la fois sur la religion, le caractère, la santé, l'instruction, les talens et les ouvrages utiles. Ces sages établissemens ont déjà produit les plus heureux effets : déjà un grand nombre de femmes ne s'abandonnent plus à cette nonchalance, à cette oisiveté aussi nuisibles à leur beauté qu'à leurs mœurs. Elles cultivent les beaux-arts, ornent leur esprit naturellement plein de grâce et de vivacité. Les enfans sont rapprochés du sein maternel. Les liens de famille commencent à se resserrer ; et des époux, fiers de leurs compagnes, ne rougissent pas de donner à la société le spectacle d'une heureuse union. Sans doute que de tels exemples, en se renouvelant de plus en plus, finiront par abolir cet usage ridicule qui légitime une galanterie scandaleuse. L'instruction fera disparaître le fanatisme, la paresse ; et les belles Italiennes, en conservant toute l'influence de l'amour, regagneront celle d'épouse et de mère qu'elles avaient perdue. Aujourd'hui n'en est-il pas qui rivalisent avec les illustres souvenirs dont

elles sont environnées? N'y trouve-t-on pas des poètes, des improvisatrices dignes des Sapho du moyen âge? D'autres se distinguent dans les sciences, dans les arts; et dernièrement encore une chaire de grec a été occupée par une femme dont le savoir était la moindre des qualités. Il n'est donc pas étonnant que là où les femmes peuvent unir au puissant attrait de la beauté les trésors de l'esprit et du cœur, il n'est pas étonnant qu'elles aient trouvé de justes appréciateurs de leur mérite, et qu'elles aient valu à notre sexe d'enthousiastes apologistes.

CHAPITRE VII.

Des Femmes en Piémont et en Savoie.

Ici l'on ne retrouve plus ces alternatives de liberté et de servitude, de gloire et d'infortune qui excitent tour à tour l'enthousiasme et le mépris, l'admiration et la pitié sur les mœurs et les destinées de l'Italie : l'histoire du Piémont et de la Savoie est celle d'un peuple fidèle à son Dieu, à ses rois et à l'honneur. Les souverains qui l'ont gouvernée se sont toujours montrés dignes du pouvoir sans jamais en abuser.

« Vers l'an 1000 parut un Amé, comte de Savoie, bien digne d'être la tige d'une famille qui, entre toutes celles qui ont porté la couronne, s'est distinguée par ses vertus bienfaisantes, sans négliger les vertus militaires (1). » *Aventureux et chevaleresques*, dit M. de Châteaubriand, *les princes de la maison de Savoie marient bien leur mémoire aux montagnes qui couvrent leur petit empire.*

Sur d'aussi bons, aussi braves, aussi sages sou-

---

(1) Anquetil, *Histoire universelle.*

verains, il n'est pas sans intérêt de reconnaître quelle fut l'influence des femmes comme mères, comme épouses, comme régentes : cette influence a toujours été dirigée vers le bien. Leurs vertus ont conservé les mœurs et la félicité de ce pays ; leurs dots en ont augmenté l'étendue, leurs talens ont contribué à sa gloire et à sa prospérité.

Adélaïde apporta en dot à la maison de Savoie le marquisat de Suze, le duché de Turin, la vallée d'Aoste, plusieurs terres et châteaux sur la côte de Gênes. Cette princesse eut une grande influence sur les destinées de l'Italie, pour avoir agrandi par l'adjonction de ses propres États une famille gardienne naturelle des Alpes. Placée entre les intérêts de la cour de Rome, que sa piété lui faisait un devoir de défendre, et ceux de l'empereur d'Allemagne, à qui elle avait donné sa fille Berthe en mariage, Adélaïde réussit pourtant par sa rare prudence, par sa conduite loyale et généreuse, à ne mécontenter ni l'un, ni l'autre parti. Lorsque l'empereur Henri IV vint en Italie en humble pénitent pour désarmer les foudres pontificales, elle fut avec son fils Amédée l'attendre au Mont-Cénis, le reçut avec plus d'égards qu'au faîte de sa puissance, et l'accompagna jusqu'à l'endroit où le pape l'attendait. Ces soins, ces hommages rendus au malheur par Adélaïde, sont d'autant plus louables qu'ils pouvaient être regardés comme un crime envers l'Église, et une insulte à son chef; mais tel est l'ascendant de la véritable grandeur d'âme,

que Grégoire, loin d'en vouloir à cette princesse, n'en eut que plus d'estime et de bienveillance pour elle. Ce fut à sa sollicitation, jointe à celle de la comtesse Mathilde, qu'il donna l'absolution à son royal pénitent.

Tous les historiens représentent Bonne de Bourbon, comtesse de Savoie, comme l'ornement de son siècle; ils vantent sa prudence, sa justice, sa libéralité. Tant d'éminentes qualités lui donnèrent un grand ascendant sur son époux Amédée VI, ce fameux *comte Vert*, ainsi surnommé de la couleur favorite qu'il portait dans les tournois, où il se distinguait par ses brillans exploits. Il fut le défenseur de l'Église, l'ami, le vengeur des princes malheureux, le conseil et le médiateur des plus puissans monarques. Il laissa la régence à sa digne compagne; et Bonne de Bourbon gouverna ses États avec une sagesse qui servit d'école pratique à son fils. Elle forma ce prince dans la piété, dans l'amour de la justice et du bien public; aussi fut-il surnommé le Salomon de son siècle. Il publia des lois si sages, que la Savoie sous son règne fut le pays le plus riche, le plus sûr et le plus plantureux de l'Europe (1). Il étendit ses États des bords du lac de Genève à ceux de la Méditerranée. Son amitié fut recherchée par les puissances des deux côtés des Alpes; il devint le modérateur et presque l'arbitre de toute l'Italie.

(1) Olivier de la Marche, auteur contemporain.

Anne de Chypre était l'une des plus belles princesses de son temps, et joignait à toutes les grâces beaucoup d'esprit, de piété et de bienfaisance. L'amour, l'estime de son époux, et la grande confiance qu'il avait en elle, lui valurent une grande part dans le gouvernement; et toujours elle s'en montra digne par sa sagesse et son habileté.

La régence de Blanche de Montferrat fut celle d'un homme d'État mûri par l'expérience : jeune, belle et sage, sa cour offrait la réunion des plaisirs et des mœurs douces et honnêtes. Là se forma le gracieux et courtois chevalier sans peur et sans reproche. « Pour lors, dit l'historien de Bayard, » pour lors n'y avoit maison de prince ne princesse » en France, Ytalie, ny ailleurs, où tous gentilz- » hommes feussent mieulx receux, ne où il y eust » plus de passe temps. »

Béatrix de Portugal, digne compagne de Charles-le-Bon, mourut de douleur en le perdant.

Les arts, la littérature étaient dans leur enfance quand Marguerite de France vint présider à leurs progrès : Marguerite, surnommée par les poètes *la dixième Muse*, *la mère des Grâces*, *la fleur des Marguerites*, *la perle des Français*, devenue l'épouse d'un habile politique, d'un brave guerrier, d'un roi aussi juste qu'humain, contribua à développer dans Emmanuel-Philibert le goût des sciences, des lettres, et à soutenir, à étendre la protection généreuse et éclairée qu'il leur accorda. « Il entoura son trône de tout ce que la

» culture des sciences et des lettres ajoute à la prospérité des petits comme des grands États. Son » mérite est d'autant plus grand, que ni son peuple ni lui ne paraissaient préparés à cette révolution : maître d'un pays encore presque barbare, » élevé lui-même dans les camps, il sut exciter » dans ses sujets l'amour du savoir et l'émulation » des études. La science des lois, la philosophie, » telle qu'elle était alors, les belles-lettres, et jusqu'à l'éloquence italienne, furent cultivées avec » succès. L'université, dont il ne trouva en quelque » sorte qu'une ombre réfugiée à Mondovi, tandis » que les Français occupaient Turin, fut régénérée, pourvue à grands frais d'habiles professeurs, » et rétablie avec splendeur dans la capitale, quand » il en redevint le maître. Turin fut dès lors une des » villes d'Italie où les sciences fleurirent avec le » plus de gloire ; et après le règne de ce grand prince, » qui ne fut que de vingt ans, le Piémont put le disputer, pour la culture des lettres et le bon goût, » avec toutes les autres provinces de l'Italie et de » l'Europe (1). » Une grande partie de cette gloire ne rejaillit-elle pas avec raison sur Marguerite, qui répandit dans sa cour l'urbanité et les agrémens de la cour de France ? Pieuse, spirituelle, bienfaisante, toujours aimable et bonne, elle eut un grand ascendant sur ses sujets, dont elle était

(1) Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie.*

adorée, et qui lui décernèrent le titre le plus digne d'envie, celui de *mère du peuple.*

Christine, sœur de Louis XIII, et femme d'Amédée III, placée entre les intérêts d'un frère et d'un époux, sut ménager la paix entre ces deux souverains. Restée veuve, elle déploya le plus grand courage et la plus rare prudence pour défendre les États de ses enfans, éviter le joug des Français et des Espagnols. Lorsque ceux-ci assiégeaient Verceil, on la vit monter à cheval, se mettre à la tête des troupes, les haranguer, les enflammer par son éloquence et les rendre invincibles. Elle eut sans cesse à lutter, pendant la minorité de ses fils, contre la politique de Richelieu, de Mazarin, et le fit avec succès. Ce serait assez pour sa gloire; mais elle fit mieux encore: elle ferma toutes les plaies que la guerre avait faites dans ses États, et leur rendit une prospérité qu'ils conservèrent long-temps, grâce aux vertus et aux qualités qu'elle développa dans son fils Charles-Emmanuel, qui toujours se plut à marcher sur les nobles traces de sa mère.

Ce fut encore un temps de douceur et de paix que celui de la régence de Jeanne de Savoie, pendant la minorité de Victor-Amédée. On peut aussi attribuer à la sagesse de cette tendre et pieuse mère une partie des grandes qualités qui distinguèrent ce souverain. Grand guerrier, digne d'être comparé au prince Eugène, avec qui il battit les troupes de Louis XIV et sauva Turin, Vic-

tor-Amédée fut encore un habile législateur; il publia des lois civiles dont on admire la sagesse, et apporta une grande amélioration dans l'instruction publique. « Ce système sage, fort et vaste, servit évidemment de base à celui de l'université que » Napoléon créa en France; mais celui-ci voulut en » faire une pépinière de soldats, tandis que le sou» verain du Piémont n'eut en vue que d'établir, » dans la sphère de son autorité, un corps d'où » devaient sortir des hommes utiles à l'Église et à » l'État (1). » L'amour que lui inspira la belle et aimable comtesse de Saint-Sébastien qu'il épousa, et auprès de laquelle il trouvait toutes les douceurs de la vie domestique, contribua à lui faire prendre cette résolution qui étonna l'Europe, d'abdiquer en faveur de son fils Charles-Emmanuel, l'un des rois les plus sages et les plus valeureux qui soient montés sur le trône. On attribue encore à l'ascendant de madame de Saint-Sébastien, qui désirait porter le titre de reine, les efforts de Victor-Amédée pour reprendre le pouvoir, efforts qui, en troublant l'harmonie entre lui et son fils, obscurcirent sa gloire et jetèrent de l'amertume sur la fin de sa vie.

Digne sœur de l'infortuné Louis XVI et de l'héroïque Élisabeth, la femme de Charles-Emmanuel IV mérita l'amour et la vénération de ses sujets. Elle maintenait l'union et la paix dans la

(1) Charles Botta, *Histoire des peuples d'Italie*.

famille royale. Son époux se plaisait à dire qu'elle l'avait corrigé de ses défauts, et qu'il se consolait de n'avoir pas d'enfans par les vertus de sa femme. C'était elle encore qui soutenait son courage et sa constance, lorsque, aux prises avec l'adversité, il parut si digne d'en triompher. Et si en 1798 il ne put sauver la monarchie, « du moins » elle périt avec toute la dignité qui lui convenait; » elle mérita dans sa chute le respect des hommes » généreux (1). »

On voit que l'influence des souveraines sur ce petit État fut presque constante et toujours honorable; aucun nom méprisable ne souille cette courte, mais intéressante histoire. Aujourd'hui même, les princesses qui brillent à la cour de Turin ne sont-elles pas dignes d'en soutenir l'éclat et d'en perpétuer la gloire? Et si les plus puissans monarques ont constamment recherché l'alliance de la maison de Savoie, ne le doit-elle pas à cette réputation sans tache, à cette longue suite de souverains, tous distingués par la loyauté, la bravoure, la piété, la justice, la clémence et la générosité? Si très-souvent on a vu des princesses de Savoie élevées sur les premiers trônes de l'Europe, ne le durent-elles pas encore à leurs rares qualités, à leurs éminentes vertus? Vertus et qualités qui exercèrent une influence toujours utile, et contribuèrent au bonheur des nations où elles ont régné.

---

(1) Charles Botta, *Histoire des peuples d'Italie.*

Combien il est admirable cet ascendant de l'honneur et des vertus, quand il se soutient à travers des siècles, au milieu de tant de troubles et de révolutions dans les mœurs, les idées, les gouvernemens ! C'est l'exemple de ces dignes souveraines, ce sont leurs vertus qui ont conservé au Piémont des mœurs plus pures, ou qui ont empêché ces mœurs d'arriver à ce degré de licence répandu dans le reste de l'Italie.

Cependant ces mœurs du Piémont sous le rapport de la pureté et de la simplicité, sont loin d'être comparables à celles de la Savoie : depuis qu'Emmanuel-Philibert eut transporté en Piémont le siége de son gouvernement et choisi Turin pour sa capitale, la Savoie perdit sa prépondérance, fit peu de progrès dans les sciences, les arts, la littérature; mais les Alpes qui bornaient son territoire, ses lumières et ses richesses, furent aussi de solides remparts contre le luxe et la corruption. Les Savoyards, au milieu de leurs montagnes et de la pauvreté, conservèrent leurs vertus, leur bonheur; et nulle part peut-être les mœurs chevaleresques ne furent si long-temps en honneur. Ce peuple à beaucoup de franchise et de sensibilité joignit toujours un courage et un esprit guerrier qui, au temps des Romains, étonnèrent même ces vainqueurs du monde; cet esprit guerrier, cette sensibilite, cette franchise, véritable apanage du véritable chevalier, se retrouvaient dans leurs institutions, dans leurs fêtes, jusque

dans leur intérieur, et animaient à la fois le souverain et les sujets. Partout la faiblesse trouvait protection dans les lois et dans tous les cœurs; un avocat distingué par ses talens était chargé de prêter gratuitement son ministère à tous les indigens, aux malheureux, aux opprimés, à l'innocence séduite et abandonnée par son séducteur; les jeunes gens qui suivaient la carrière du barreau, ne pouvaient exercer leur état qu'après avoir pendant deux ans travaillé avec l'avocat des pauvres pour l'aider dans ses nobles et utiles fonctions. C'étaient les femmes qui présidaient aux principales fêtes, qui dispensaient les grâces et les récompenses. Elles assistaient aux joutes, aux tournois, vêtues avec autant d'élégance que de modestie: un bandeau de perles ou de pierreries ornait leur front sans cacher leur belle chevelure; un manteau de velours incarnat ou céleste, et doublé d'hermine, était attaché au-dessus des épaules et tombait à leurs pieds en longs et larges plis; assises sur de riches tapis, les bannières et trophées militaires flottaient autour d'elles comme pour servir de cadre à leurs doux et brillans attraits. Et lorsqu'au bruit des fanfares les chevaliers entraient dans l'arène, les hérauts d'armes leur rappelaient la présence des dames pour enflammer leur courage et leur apprendre que c'étaient elles qui devaient récompenser les vainqueurs.

Aux joutes et aux tournois succédèrent des fêtes où l'on retrouve encore l'esprit guerrier et la cour-

toisie des temps chevaleresques. Chaque année, et à différentes époques, on célèbre dans plusieurs villes de la Savoie la fête des chevaliers-tireurs. Là, sous le même uniforme et les mêmes armes, les bourgeois et les nobles, au son d'une musique guerrière, vont abattre avec l'arc, l'arbalète ou l'arquebuse, un oiseau placé sur un roc ou sur une tour élevée. Celui qui le premier l'atteint est élu roi de la fête; il choisit la dame qui doit la présider et en faire les honneurs. Cette fête charmante, qui n'a point cessé d'être en usage, confond tous les rangs, réunit tous les cœurs par la joie la plus vive et la plus parfaite. Si le prix de l'adresse est conquis par un bourgeois, il choisit sa reine dans la noblesse; dans le cas contraire, c'est dans la bourgeoisie que le vainqueur fait son choix.

Le gouverneur de la Savoie fut le roi de cette fête célébrée en 1824 à Chambéry, et l'on vit à ses côtés, avec le titre de reine, une jeune et modeste plébéienne couronnée de roses, rougissant de ses dignités et de son éclat, mais remplissant son rôle avec grâce, soit à la danse, soit dans les jeux et festins qu'elle présidait.

A La Roche, il y a quelques années, le héros de la fête choisit pour reine une simple paysanne qui, pour en faire les honneurs, conserva son costume champêtre et n'en était que plus charmante. Elle commandait à ses sujets dans le langage de son hameau, et ne paraissait embarrassée

que d'un éventail qu'on lui avait offert en guise de sceptre !

Aujourd'hui, malgré que le luxe ait apporté de funestes changemens dans les mœurs, le Savoyard est toujours le plus heureux, le plus honnête, le plus généreux et le plus constant des hommes; nulle part on ne trouve plus de vertus domestiques et on n'offre l'hospitalité avec plus de plaisir, de franchise et de cordialité. « C'est dommage, dit » J.-J. Rousseau, que les Savoyards ne soient pas » riches, ou peut-être serait-il dommage qu'ils le » fussent; car, tels qu'ils sont, c'est le meilleur, le » plus social peuple que je connaisse; s'il est une » ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie » dans un commerce agréable et sûr, c'est Cham- » béry. » C'est à cette douceur de la vie, à cette simplicité de mœurs, à l'absence des grandes passions, à la rareté du jeu, des spectacles et des bals publics, que l'on peut attribuer la fraîcheur, le doux coloris, la belle santé, qui distinguent en général les femmes de ce pays, qui prolongent leur jeunesse et souvent leur conservent dans un âge avancé toutes les facultés et même les agrémens d'un autre âge (1).

---

(1) La comtesse de Manuel, âgée de plus de quatre-vingt-dix ans, conserve encore des yeux vifs, une taille élégante qu'elle sait faire ressortir par une toilette recherchée, mais bien adaptée à son âge. Elle travaille avec autant de plaisir que d'adresse à la layette de ses arrière-petits-

Dans les chaumières de la Savoie on trouve en général moins d'aisance, de propreté et d'instruction que dans celles de la Suisse; cependant il n'est pas rare qu'une paysanne sache lire, même écrire, et toutes savent par cœur leur catéchisme, qu'elles apprennent elles-mêmes à leurs enfans. Beaucoup de dévotion, un grand respect pour les prêtres, leur font accomplir scrupuleusement les commandemens de Dieu et de l'Église. Ces principes et ces sentimens, qu'elles transmettent à leurs enfans, et surtout l'exemple de leur sagesse, ont conservé mieux que partout ailleurs les croyances religieuses et avec elles cette simplicité, cette bonne foi qui distinguent le Savoyard, soit dans ses montagnes, soit dans les pays où il va chercher à suppléer, par ses travaux et son industrie, à ce

---

enfans qu'elle aime avec toute la sensibilité du premier âge. Elle régit elle-même ses affaires, se plaît dans la société, où elle apporte constamment la plus parfaite amabilité; elle entretient des correspondances très-suivies, et, sans le secours de lunettes, parcourt les colonnes d'un journal avec autant d'aisance que de rapidité.

Il y a bien d'autres exemples remarquables que nous pourrions citer : telle est cette mère de famille entourée de onze enfans sur quatorze qu'elle a eus, dont plusieurs ont été nourris de son lait et tous élevés par ses tendres soins. A voir ses cheveux blonds, ses yeux de l'azur le plus pur et de l'éclat le plus doux, ses dents si blanches, la fraîcheur de son teint, sa taille souple et gracieuse, loin de la croire grand'mère, on la prendrait pour la sœur de ses heureux enfans dont elle est adorée.

qui lui manque dans le sien. Mais l'amour de la patrie l'y ramène constamment ; et avant d'acheter une chaumière ou un champ, presque toujours sa première offrande est pour l'Église ou pour les pauvres.

« Les Savoyards ont l'air pauvre sans indigence, comme leurs vallées. On rencontre partout dans leur pays des croix sur les chemins, et des madones dans le tronc des pins et des noyers, annonce du caractère religieux de ce peuple. Leurs petites églises, environnées d'arbres, font un contraste touchant avec leurs grandes montagnes. Quand les tourbillons de l'hiver descendent de ces sommets chargés de glaces éternelles, le Savoyard vient se mettre à l'abri dans son temple champêtre, et prier sous un toit de chaume celui qui commande aux élémens. (1) »

L'amour du Savoyard pour son pays est plus profond, plus généreux dans l'habitant des lieux élevés que dans celui de la plaine : celui-là seul est véritablement heureux ; ses mœurs sont plus pures, son intelligence mieux développée, sa santé plus robuste, son habitation plus propre, plus commode ; sa femme, ses enfans sont mieux soignés et plus beaux. Dans les environs des villes et des grandes routes, au contraire, tout semble porter l'empreinte de la dégénération physique et

---

(1) M. de Châteaubriand, *Voyage en Italie.*

morale, de la pauvreté et de la servitude (1). Mais si l'on s'élève seulement à mi-région des montagnes, là tout respire la liberté, l'aisance et la joie que procurent le goût du travail et la pureté des sentimens religieux : ce goût du travail, cette pureté de sentimens qu'on observe assez généralement chez les femmes de la campagne, se trouvent également dans les classes plus élevées, où ils sont joints aux qualités que procure une éducation plus ou moins soignée, et à l'amour de leurs devoirs, au respect pour les mœurs; aussi rien de plus rare qu'une femme galante, et le mépris général qui la sépare de la société devient le juste châtiment de ses vices. Mais rien de plus fréquent, de plus ordinaire qu'une épouse fidèle, tendre, dévouée parfois jusqu'à l'héroïsme (2). L'a-

---

(1) C'est à cette différence sans doute qu'il faut attribuer les jugemens contradictoires qu'on a portés sur le sort et la manière d'être du peuple en Savoie. Les voyageurs qui n'ont fait que traverser ce pays pour aller en Italie, ou visiter les glaces du Mont-Blanc, n'ayant parlé des Savoyards et de leurs villages que d'après ceux qu'ils ont vus dans les environs de Chambéry, ou sur la route qui traverse la Maurienne et sur celle qui conduit de Genève à Chamouny, ont pu porter sur eux un jugement bien peu favorable, qu'ils n'auraient pas manqué de réformer s'ils eussent pénétré plus avant dans l'intérieur des montagnes.

(2) Dans une tentative que fit le duc de Savoie pour s'emparer de Genève, un de ses officiers pris à l'escalade

mour de la patrie et de l'humanité y élève aussi la femme aux plus beaux traits de courage et de générosité (1).

En prouvant que les femmes de la Savoie ont beaucoup contribué, par leur piété et leurs vertus, à y maintenir la pureté des mœurs; en prouvant qu'elles sont attachées à leurs devoirs et à leur patrie, nous sommes loin de penser que l'injustice des lois, qui les exclut de l'héritage paternel, ait contribué à obtenir ces précieux résultats. Si l'on pouvait tirer cette conséquence, les femmes ne pourraient ou du moins n'oseraient s'en plaindre; mais il n'en est point ainsi : les vertus et les

---

fut condamné à être pendu. Sa femme, ayant vainement imploré la grâce de le revoir et de partager son sort, fut se placer devant le lieu où son corps était exposé; là, le regard sans cesse fixé sur lui, elle refusa toute espèce de nourriture et resta dans la même place jusqu'à ce que la mort lui fermât les yeux et la réunît à l'objet de son amour.

(1) Lorsque Louis XIII porta ses armes en Savoie, les habitans de Rumilly, invariablement attachés à leur souverain, refusèrent la capitulation honorable qu'on leur offrait, et opposèrent un courage héroïque aux forces de l'ennemi; mais la ville, ayant été prise d'assaut, allait être saccagée et incendiée sans la présence de trois femmes qui furent les anges tutélaires de Rumilly : les demoiselles de Peyssieux, parentes du maréchal de Hailler, reçurent à ce titre l'invitation de se rendre au camp français pour échapper au désastre de la ville. Elles répondirent qu'elles voulaient partager le sort de leurs compatriotes et mourir

sentimens qui les honorent germent naturellement dans leur âme, et ne sont développés que par la religion qui est toujours en Savoie la base de toute éducation, et qui dirige, soutient, inspire les femmes dans toutes les positions de la vie. Avec ces bienfaits du ciel et de la nature, si la bonté, la justice d'un gouvernement paternel s'étendaient sur leur sort pour l'agrandir et l'améliorer, si la femme devenait l'égal de l'homme devant la loi, si elle n'était pas constamment déshéritée, si un époux n'avait pas le droit de la laisser sous la tutelle de son fils, non seulement la femme serait plus heureuse, mais de cette justice ne découlerait-il pas une prospérité plus générale? D'abord

---

avec eux. Toutefois la ville, espérant profiter de leur crédit pour fléchir le vainqueur, députa vers lui la respectable religieuse de Peyssieux. Cette femme, habituée à ne prier que le ciel, pria les ennemis dans un langage si touchant, si animé de l'amour de la patrie et de l'humanité, qu'elle obtint la révocation de l'arrêt fatal. La ville n'eut à subir qu'une heure de pillage; et les propriétés des demoiselles de Peyssieux devant être respectées du soldat, chacun s'empressa de placer sous leur sauvegarde tout ce qu'il avait de plus précieux.

La marquise de Faverges a fondé l'établissement des orphelines, où les filles pauvres trouvent non seulement un abri contre la misère et le vice, mais apprennent encore à lire, à écrire, à faire différens ouvrages et surtout à connaître, à aimer la religion.

On doit aussi à madame d'Oncieux l'hospice des malades incurables.

le père, destinant à sa fille une partie de sa fortune, lui donnerait une éducation en rapport avec cette fortune et l'alliance qu'elle serait en droit d'espérer. L'éducation des femmes serait donc plus généralement soignée; elles seraient plus à même de rendre leur intérieur agréable à leurs maris, d'élever leurs enfans; elles contracteraient moins de mariages mal assortis sous le rapport de l'âge et de la naissance. Elles exerceraient sur leurs époux, leurs enfans, une influence plus étendue et plus constante. On ne verrait point de fils ingrats ni de mères réduites à une modique pension alimentaire qui, pouvant être anéantie par l'inconduite ou la ruine de leurs enfans, les réduit à la plus affreuse misère alors qu'elles ont atteint l'âge de la faiblesse et des infirmités. ... Dans la supposition même que ces lois fussent de quelque utilité à la prospérité du pays, dans la supposition que les femmes seules dussent en être victimes, ne se trouverait-il donc pas un homme généreux qui s'écriât, comme Aristide : *ces lois sont utiles, mais rejetez-les parce qu'elles sont injustes?* Sans doute ce n'est pas du cœur d'une femme que ce cri doit s'échapper; aussi n'est-ce pas la cause de notre sexe que nous voulons ici défendre, mais la cause de la morale et de l'humanité : qu'on jette les yeux sur la vallée d'Aoste; là, comme le dit un écrivain distingué (1), là, au milieu

---

(1) M. Raoul-Rochette, *Lettres sur la Suisse.*

d'une nature riche et féconde, dans des bosquets de mûriers et de micocouliers, à l'ombre de beaux arbres et de treilles verdoyantes, on ne trouve que des crétins, des hommes languissans, faibles, abattus, un grand nombre dans le plus complet idiotisme. Il compare ces êtres abjects, informes ébauches de l'espèce humaine, aux belliqueux Salassi, race indigène de ces vallées. Il observe que le crétinisme affecte beaucoup moins les femmes que les hommes : la plupart, dit-il, vaquent aux soins du ménage et même aux travaux de la campagne; la plupart jouissent de la force et de la santé en réunissant aux devoirs de leur sexe plusieurs des fonctions du nôtre; et, dans certains villages où tous les maris sont crétins, on peut dire que c'est presque dans les femmes que réside la société tout entière. A ces observations M. Raoul-Rochette ajoute que les magistrats du pays lui ont communiqué des calculs récens dont l'exactitude n'a pas été révoquée en doute, et qui prouvent que le nombre des crétins, sous l'administration française, avait sensiblement diminué, et s'était accru de nouveau depuis le rétablissement des anciennes lois. De ces observations et de ces faits il conclut qu'il y a des influences morales qui contribuent au développement du crétinisme, et il les trouve, ces influences, dans la législation qui exclut les filles de l'héritage paternel : n'ayant ainsi d'autres ressources contre la misère que la servitude ou le mariage, elles sont réduites à se

livrer à des crétins, dont le plus idiot, qui se trouve ordinairement le plus riche, a tout juste assez d'intelligence pour choisir la plus jolie fille. « Et des femmes saines de corps, obligées de » partager leurs soins et leurs caresses entre un » père et des enfans crétins, voient ainsi leur jeu- » nesse se flétrir, leur vie entière s'écouler, et leur » raison s'éteindre enfin par degrés dans la longue » et stupide enfance de tout ce qui les environne. » Voilà comme en privant de ses droits le sexe le » plus faible, on pousse à l'abrutissement de tout » un peuple; et voilà comme par un seul acte » d'une législation absurde, le vœu de la nature » trompé et la population viciée dans son principe, » préparent aux siècles à venir l'effroyable châti- » ment de la dureté de celui-ci. »

On combattra peut-être avec des raisonnemens spécieux cette éloquence du cœur, cette noble indignation de l'ami de la justice et de la faiblesse; mais il nous semble qu'elle doit faire impression sur les chefs d'un gouvernement dont tous les actes en général portent l'empreinte de la sagesse et de la bonté.

En Savoie les qualités des femmes sont plus nécessaires qu'ailleurs, parce qu'il y a beaucoup moins de ressources pour remplacer le bonheur domestique: ni spectacles, ni concerts, peu de rassemblemens, peu de fortune, peu de talens; le cœur et la nature font tous les frais des jouissances du Savoyard; elles lui suffisent parce qu'il

sait les apprécier. Bon et sensible, il s'attache avec constance; sa femme, ses enfans, sa patrie, voilà pour lui des objets sacrés dont il se distrait rarement et vers lesquels il aime toujours à revenir. Il est donc bien plus essentiel qu'ailleurs de rendre aux femmes leurs droits, d'élargir leur sphère, de soigner leur éducation, puisque moins qu'ailleurs les hommes peuvent s'en passer pour leur bonheur, et parce que là où les devoirs, les liens de famille sont plus chers, plus respectés, il importe que l'influence d'une épouse, d'une mère, ne soit jamais paralysée par une injuste dépendance, ni dégradée par l'intérêt; il importe que la femme trouve dans la dignité de son sort cette élévation de sentimens qui lui est nécessaire pour former le cœur de ses enfans, diriger leur essor vers le bien, maintenir l'union, la cordialité dans sa famille, et concourir ainsi au bonheur, à la prospérité de son pays.

CHAPITRE VIII.

De l'influence des Femmes en France.

Les femmes n'ont point attendu l'aurore de la civilisation pour établir leur empire dans les Gaules; encore esclaves par les lois déjà elles y régnaient par leur sagesse, leur intrépidité, leurs charmes; et cet empire, obtenu chez une nation toute guerrière et barbare, ne fit que s'accroître à mesure qu'elle avança pour se placer à la tête des nations les plus éclairées, les plus polies.

On voit d'abord cette influence des femmes présider aux destinées de la France sous les traits d'une jeune et innocente fille qui n'a d'autre pouvoir que celui de ses vertus; mais ce pouvoir lui suffit pour tout obtenir de Dieu et des rois : à sa prière Paris est délivré d'Attila; à sa prière Childéric accorde du blé à ses habitans en proie à la famine; à sa prière des prisonniers reçoivent la liberté. Enfin toute sa vie n'est composée que du bien qu'elle a fait par ses actions, ses vœux et son exemple. Indépendamment même des événemens miraculeux de l'histoire de sainte Geneviève, n'est-il pas admirable de voir le nom d'une simple

bergère traverser les siècles, conserver la vénération d'un peuple léger, et nous apprendre jusqu'où peut aller l'ascendant de la pureté de l'âme, de l'esprit et des mœurs !

Près de l'humble bergère l'on trouve Clotilde qui a rempli dignement sa mission sur la France comme reine et surtout comme chrétienne : ce fut elle qui instruisit son époux des vérités du christianisme, qui par ses vertus lui en fit connaître la sainteté ; et Clovis, en adorant le Dieu de Clotilde, reçut de lui la force de vaincre ses ennemis, d'étendre sa puissance, et la monarchie française s'éleva sous la protection de cette religion divine qui devait la conserver pendant des siècles. Bien que de tout temps dans cette monarchie les femmes aient été exclues du droit de régner, de tout temps elles y ont régné plus véritablement que chez les peuples où ce droit leur est accordé.

Aussi distinguée par sa beauté et ses grâces que par son esprit et ses vertus, Radegonde fut la mère des malheureux, la protectrice éclairée des sciences et de la littérature qui commençaient à paraître. Dans l'asile pieux où elle fut s'ensevelir pour s'éloigner de son barbare époux, toujours elle conserva l'ascendant que ses grandes qualités lui avaient obtenu sur ce cœur farouche. Elle s'en servit pour continuer à l'adoucir, pour préserver ses sujets de ses cruautés et de ses injustices ; elle s'en servit pour obtenir des trésors qui pussent satisfaire à ses immenses charités, et pour préve-

nir ou apaiser les troubles que les vices de Clothaire et l'ambition des grands faisaient naître à chaque instant. C'est ainsi qu'après avoir fait admirer sur le trône les vertus d'une sainte, on la vit remplir au fond d'un cloître tous les devoirs d'une reine.

Après Radegonde se présentent les noms exécrables de Brunehaut et de Frédégonde : la monarchie nouvelle est déchirée par des guerres civiles que le génie destructeur de ces deux femmes avait allumées. On se plaît à croire qu'il y a quelque chose de fabuleux ou d'exagéré dans le récit de leurs crimes, et l'on passe rapidement sur ces pages de barbarie pour reposer ses pensées sur de plus agréables souvenirs.

Les talens de la belle et vertueuse Bathilde suppléaient à l'ineptie de son époux, qui était incapable de tenir les rênes de l'État. Après sa mort elle continua à gouverner la France et signala sa régence par des actes nombreux de son habileté, de sa justice et de sa bienfaisance. Elle réunit aux Français les Bourguignons et les Austrasiens, dont la division avait causé de grands troubles dans le royaume; elle y rétablit la paix, diminua les impôts, abolit l'esclavage, réprima la simonie qui déshonorait le clergé. Les pauvres, les veuves et les orphelins, trouvaient en elle une mère tendre et généreuse qui veillait à leurs intérêts, à leurs besoins. Enfin par ses grâces et sa bonté elle mérita l'amour et la reconnaissance de ses sujets.

Les qualités de Pépin auraient-elles suffi pour soutenir et légitimer son usurpation, s'il n'eût été puissamment secondé par la sagesse de Berthe, par son amabilité et sa douceur? Elle le suivait dans ses expéditions, l'aidait de ses conseils, attirait les grands à sa cour par une rare magnificence; et, par l'attrait, la variété des plaisirs les attachait à la puissance de son époux. Berthe avait sur ses fils l'ascendant d'une mère tendre et vertueuse: elle fit tous ses efforts pour maintenir l'union dans sa famille; et lorsque l'ambition, la jalousie jetèrent la discorde entre les deux frères régnans, sa prudence en contint l'éclat et préserva la France des suites funestes qui pouvaient en résulter.

Charlemagne, qui répandit tant d'éclat sur la France comme roi, conquérant et législateur, Charlemagne, le phénomène de son siècle et l'admiration des siècles suivans, montra à l'égard du sexe un dévouement si généreux et si constant, qu'on lui attribue cette première impulsion de galanterie chevaleresque qui plus tard devint l'apanage des Français. On peut avec raison dater le règne de l'honneur et de l'amour du règne d'un souverain naturellement brave et passionné, chez qui d'ailleurs l'esprit de chevalerie put se développer dans ses longs séjours en Germanie, où les femmes étaient alors religieusement servies et adorées. Quoi qu'il en soit, rien de plus certain que l'ascendant des femmes sur le règne comme sur le

cœur de Charlemagne : il fut le meilleur des fils, combla sa mère d'honneurs, et suivit toujours ses conseils. Il avait pour sa sœur le plus tendre attachement ; et jamais il ne put se résoudre à marier ses filles pour ne pas s'en séparer. Son amour pour ses épouses fut poussé jusqu'à la faiblesse : Hildegarde n'en abusa jamais ; elle se fit chérir des Français par la bonté de son cœur, par le charme de ses manières ; et sa prudence, sa douceur, éloignèrent de sa cour les querelles et les troubles, si ordinaires dans ces temps. Mais Fastrade, qui succéda à l'aimable Hildegarde, les fit renaître aussitôt par son orgueil, son arrogance. Elle était, dit Fauchet, *fâcheuse et superbe dame, qui aigrissoit son seigneur de nature douce*, et qui, par l'empire absolu qu'elle avait sur l'esprit de Charlemagne, lui fit commettre des injustices. De là des complots et des révoltes, qui deux fois mirent la vie de ce monarque en danger ; de là des exécutions sanglantes, et la captivité de son fils aîné dans un monastère.

Ce qui prouve combien Charlemagne, dans un siècle encore barbare, avait une haute idée du sexe, c'est l'éducation qu'il fit donner à ses filles : les savans, appelés à sa cour, furent chargés de donner des leçons aux princesses, et d'orner leur esprit avec autant de soins que celui de ses fils. Comme protecteur des lettres, ce monarque fut admirablement secondé par sa sœur, la pieuse, la savante Giselle, et par sa fille Rotrude ; l'une et

l'autre s'unissaient à lui pour encourager le talent et le récompenser. Mais Charlemagne, père si tendre et si généreux, trop confiant ou peut-être trop occupé, laissa trop de liberté à ses filles. Elles en mésusèrent; et la cour de ce grand roi donna l'exemple des mœurs les plus licencieuses. Ces mœurs, sans doute, étouffèrent à sa naissance cet esprit chevaleresque qui ne fit qu'apparaître, puisqu'on n'en trouve plus aucune trace dans les règnes suivans, où ne se signalèrent que des femmes ambitieuses et intrigantes.

Judith de Bavière obtint de Louis-le-Débonnaire un nouveau partage de ses États en faveur de son fils. Blessés dans leurs intérêts, les fils aînés de ce monarque se révoltèrent. De là une suite non interrompue de malheurs et d'humiliations pour son trop faible époux. Cette semence de haine et de jalousie, jetée entre des frères, entre un père et ses enfans, faisait naître à chaque instant des discordes et des guerres qui divisaient la France en autant de partis qu'il y avait de princes pour se la disputer. Judith, l'artisan de tous ces maux, en fut un instant la victime, et reste inscrite dans les annales des reines qui sacrifièrent le bien public à leurs passions.

A cette époque de triste et confuse mémoire, il semble qu'on se soit plu à ne recueillir que des crimes; les vertus et les qualités modestes qui conviennent tant à notre sexe semblent disparaître ou sont restées dans l'oubli; et les femmes en

général sont loin de pouvoir s'honorer du rôle qu'elles ont joué, de l'influence qu'elles ont exercée sur la France, alors que des mères révoltent des fils contre leur père, attisent le feu de la discorde entre des frères, alors que des épouses répudiées et des maîtresses légitimées attirent sur elles et sur le royaume les anathèmes du souverain pontife.

Mais cette influence change et prend une teinte magique au temps brillant de la chevalerie. Qu'il était beau ce temps où la religion, la gloire et l'amour semblaient avoir exclu toutes les autres passions de la terre! ce temps où le roi, premier chevalier de son royaume, s'exposait à toutes les privations, affrontait tous les périls, abandonnait ses propres intérêts pour aller secourir les chrétiens d'Orient et arracher aux infidèles le tombeau de notre Rédempteur! Sans doute on regrette le sang versé dans ces guerres; mais quelles guerres n'offrent pas des injustices et des regrets? Et celles qui eurent de si nobles motifs ne doivent-elles pas mieux que toute autre présenter une excuse aux maux qui en sont la suite inévitable (1)? Qui oserait effacer de l'histoire ces pages où se sont inscrits si glorieusement Gode-

---

(1) « L'imagination des hommes les plus indifférens, » dit M. Michaud, sera toujours frappée des traits d'hé- » roïsme que nous présente l'histoire des Croisades. Si » plusieurs scènes de cette grande époque excitent notre

froy de Bouillon, Raymond de Toulouse, Tancrède et tant d'autres braves et pieux chevaliers, dignes de la Terre-Sainte qu'ils allaient conquérir? Ah! ce ne sont pas les femmes qui voudraient effacer ces belles pages où partout elles trouvent leurs noms sur le bouclier des héros! Je ne sais si leur âme était élevée par les sentimens exaltés qu'elles inspiraient, ou si c'étaient leurs vertus qui exaltaient les sentimens; quoi qu'il en soit, c'est en se reportant à cette époque qu'on voit notre sexe dans toute sa dignité. Les femmes ne connaissaient point alors cette misérable coquetterie qui déjà flétrit le cœur au matin de la vie, qui de la société fait un champ de bataille où l'on va mesurer ses charmes, ses prétentions et ses ridicules. Les hommes, objets et témoins de si tristes combats, se désenchantent de l'amour comme ils se désenchantent de la guerre quand ils n'en sont que les spectateurs; et, de part et d'autre, l'a-

---

» indignation ou notre pitié, combien d'événemens nous
» remplissent d'admiration et de surprise! Que de noms
» illustrés par cette guerre sont encore aujourd'hui l'or
» gueil des familles et de la patrie! Ce qu'il y a peut-être
» de plus positif dans les résultats de la première Croi-
» sade, c'est la gloire de nos pères, cette gloire qui est
» aussi un bien réel pour une nation; car les grands sou-
» venirs fondent l'existence des peuples comme celle des
» familles, et sont la plus noble source du patriotisme. »

(*Histoire des Croisades*, tom. Ier, p. 478.)

mour n'est plus qu'un sentiment futile comme la vanité qui cherche à l'inspirer, ou faible comme le cœur qui ne sait pas s'en défendre. Bien différent était l'amour d'un preux chevalier! (1) Aussi, prenait-il rarement naissance au milieu des plaisirs du monde; c'était plutôt au sein de la nature, dans la solitude de la campagne, dans la sainteté des familles qu'il cherchait l'objet à qui il voulait consacrer son existence; c'était dans un château hospitalier, entre un noble châtelain et sa noble moitié, qu'un ange terrestre lui apparaissait, rayonnant de beauté et d'innocence comme s'il venait du ciel; quelques mots dont la touchante mélodie était accompagnée du plus tou-

(1) « Bien différent était l'amour de ce troubadour provençal qui, coupable d'une infidélité et n'en pouvant » obtenir le pardon, se retire dans un bois, s'y bâtit une » chaumière et déclare qu'il n'en sortira plus, à moins » que la dame ne le reçoive en grâce. Les chevaliers du » pays le regrettent; ils viennent au bout de deux ans le » prier de quitter sa retraite, et ils l'en conjurent en vain. » Les chevaliers et les dames s'adressent à la dame qu'il a » offensée et sollicitent son pardon. Elle y met pour condition que cent dames et cent chevaliers s'aimant d'a» mour viendront le demander à genoux, les mains » jointes et lui criant merci. Aimer d'amour était alors » chose si commune que l'on parvient à compléter le nom» bre requis; on se rend ainsi par couples au château de » la dame, et c'est au milieu de cette solennité peut-être » unique dans son espèce qu'elle prononce la grâce du trou» badour. » (Millot, *Histoire littéraire des Troubadours.*)

chant regard, suffisaient pour faire retentir dans son cœur et la gloire et l'amour. Animé d'une flamme si pure, le chevalier partait sans demander même de l'espérance; il voulait avant tout s'en rendre digne par de brillans et généreux exploits; il allait servir la cause de son roi, prêter son bras à la veuve, à l'opprimé, à l'orphelin, ou répandre son sang là où le Sauveur du monde versa le sien. Et jamais il ne revenait auprès de son amie qu'après l'avoir méritée.

Comme aujourd'hui les femmes aimaient sans doute à plaire, mais alors ce désir était voilé par l'innocence et la modestie. L'amour n'était pas une ressource de la vanité, mais un moyen de bonheur; ce n'était pas une simple et futile occupation de la vie, il en faisait tout le destin. La gloire n'était pas d'inspirer une tendre élégie, mais de belles actions. Quelques mois ne suffisaient pas pour croire à la constance d'un amant, il fallait des années. Sans doute, le cœur humain était moins fragile qu'à présent; car une femme aurait-elle risqué cette épreuve si elle avait craint d'être la première à y succomber? aurait-elle osé demander un tel sacrifice si elle n'avait pas été sûre de le récompenser par le même sacrifice?

Alors tout était en harmonie dans l'héroïsme et l'amour, parce que ces sentimens n'avaient pas d'autre source que la religion et la vertu; parce que la vertu et la religion étaient la base de l'éducation des femmes qui s'en écartaient rarement

par leur conduite. L'honneur n'était pas un vain mot : l'épouse de saint Louis à Damiette voyant cette ville au moment d'être reprise par les Sarrasins, pria un vieux seigneur qui veillait auprès d'elle de lui donner la mort avant qu'elle tombât entre les mains des infidèles ; *madame, j'y songeais déjà*, répondit le digne serviteur. L'un et l'autre ne croyaient pas qu'on pût discuter sur le prix de la vie quand il s'agissait de l'honneur.

Non, ce ne sont pas des illusions qui font briller à nos yeux le temps de la chevalerie; ce temps où la loyauté, la bravoure, la franchise et l'humanité formaient le caractère de l'homme, où la modestie, la douceur, la pureté de l'âme, embellissaient celui de la femme, et où ces qualités de l'un et de l'autre sexe étaient dévouées réciproquement à se plaire, à se servir. Tandis que les guerriers allaient défendre les droits, la réputation des femmes, que les troubadours célébraient leurs charmes, elles apprenaient à panser les blessures, à connaître les simples, à composer des baumes réparateurs. C'est dans ces temps que nous voyons deux illustres chevaliers, assaillis par les infidèles, criblés de leurs traits, brûlés par le feu grégeois, s'entretenir gaîment de leurs maux, *espérant* disaient-ils, *raconter les désastres de cette journée en chambre, devant les dames* (1).

---

(1) *Mémoires du sire de Joinville.*

Non, ce n'est pas sans raison que les femmes regrettent cette époque où elles étaient constamment dans la pensée des héros; ce n'est pas sans raison, puisqu'en aucun autre temps elles ne furent plus aimées; puisque jamais leur ascendant ne fut plus honorable, ni plus étendu. Elles régnaient dans leur famille par la sagesse de leur conduite et la bonté de leur cœur; dans le monde, où elles ne paraissaient que dans les circonstances mémorables, leur présence donnait aux plaisirs le charme infini de la nouveauté et de la décence. Et celles qui furent élevées au rang suprême, répandirent sur la nation entière les heureux fruits de leur sagesse; leurs leçons et leurs vertus formèrent les souverains qui donnèrent le plus de gloire et de bonheur à la France : telle Adélaïde de Savoie, qui n'eut d'autre ambition que d'embellir l'existence de son époux, et qui n'eut jamais d'occupation plus agréable que l'éducation de ses enfans; ses leçons et son exemple furent toujours d'accord pour leur inspirer des sentimens vertueux et dignes de leur rang. Aussi son fils, Louis-le-Jeune, à la fois brave, pieux, éclairé et sage, se montra-t-il grand roi, chrétien zèlé, toujours juste et honnête dans sa vie privée et politique. Une seule fois l'influence de sa première épouse exalta son ressentiment jusqu'à le rendre cruel; la dévastation de la Champagne et l'incendie de Vitry en furent la conséquence. De là ses longs remords et une seconde croisade pour expier ses

crimes; de là la perte de son armée; de là l'inconduite et les imprudences de cette belle Éléonore dont il se sépara, et qui porta en dot à l'Angleterre une des plus riches provinces de France; de là enfin tant de sang répandu pendant les trois siècles de guerre qui divisèrent ces deux nations.

Mais Alix de Champagne dédommagea Louis et son royaume des pertes et des troubles causés par Éléonore: Alix fut la mère et l'institutrice de Philippe-Auguste; et Philippe Auguste fut digne de l'admiration, de la reconnaissance, de l'amour des Français par ses conquêtes, par son zèle pour la justice, par l'amélioration des mœurs, l'augmentation des lumières, par les travaux qu'il fit exécuter pour l'utilité et l'agrément de la capitale. Le tendre respect pour le sexe que Philippe-Auguste avait puisé près de sa mère, et dont il donna l'exemple à sa cour, y valut aux femmes le premier rang, et rendit cette cour splendide et galante, sans licence ni folles prodigalités. Lorsqu'il fut combattre en Palestine, il confia les rênes de l'État à la prudente Alix, qui les tint avec toute l'habileté, toute l'énergie de son fils, unies à la douceur et aux grâces de son sexe. Moins heureuse fut Ingelburge, épouse répudiée de Philippe-Auguste, moins heureuse fut Agnès de Méranie, l'épouse selon son cœur: l'une victime de son inconstance et l'autre de son amour, n'occasionnèrent que des troubles et attirèrent sur la France les

foudres pontificales; le sacrifice divin, la célébration des mariages, toutes les cérémonies de l'Église furent suspendues, les liens de société rompus, et un deuil général couvrit le royaume jusqu'au jour où l'épouse légitime fut replacée sur le trône.

Déjà Blanche de Castille brillait à la cour de Philippe-Auguste par sa beauté; et, malgré son jeune âge, le vieux monarque l'appelait dans son conseil pour entendre ses avis. Le génie politique dont elle fut éminemment douée n'avait point fermé son cœur aux plus doux sentimens de la nature : jamais épouse ne fut plus dévouée ni plus fidèle; jamais la tendresse passionnée d'une mère ne fut plus sage ni plus éclairée; cette tendresse semblait multiplier son existence pour s'occuper à la fois de l'éducation de son fils et des intérêts de son royaume. Étrangère, jeune, belle et puissante, objet tour à tour de haine, de jalousie et d'amour, toutes ces passions divisaient les grands, faisaient naître des factions, des complots pour lui ravir la régence, ou la lui conserver. Grâce à ses vertus et à ses talens, elle sut vaincre ses ennemis, déjouer leurs projets, désarmer les préventions; et au milieu de tant d'agitations elle travailla au bonheur de ses sujets, maintint l'intégrité de ses États et acheva les grands ouvrages commencés par Philippe-Auguste. Mais rien n'est comparable à la gloire d'avoir été la mère, la nourrice, l'institutrice de saint Louis; rien n'est

comparable à la gloire d'avoir formé cette âme constamment pure sur le trône, dans les camps, au milieu des infidèles et dans les fers. Blanche donna à son fils des leçons de piété, d'histoire, de politique; et que de vertus, que de justice, que d'héroïsme ces leçons n'ont-elles pas fait naître! On conçoit tout l'enthousiasme que cette mère, jeune encore et si belle, si magnanime, inspirait aux Français lorsqu'ils la voyaient à cheval aux côtés de son fils, lui servant de bouclier et de guide dans ces premières campagnes où Louis, à quinze ans, déjà se montrait en héros! Aussi, par combien de reconnaissance et d'amour ne paya-t-il pas constamment les soins et la sollicitude de Blanche! Quel puissant ascendant n'eut-elle pas toujours sur lui! Avec quelle sécurité il lui confia les intérêts de son royaume lorsqu'il partit pour la Terre-Sainte! Et quand on voit cette mère incomparable mourir de douleur en apprenant la captivité de son fils, on n'est pas étonné d'entendre ce cri touchant de Louis : *O mon Dieu! il est bien vrai que j'aimais ma mère plus que toutes les autres créatures!*

Mais il reste à Louis une épouse digne de son amour : l'aimable Marguerite l'accompagne partout, le distrait de ses soucis, le console de ses peines. Elle embellit sa cour par les grâces de son esprit et par cette gaîté charmante qu'elle conservait au milieu même des tempêtes, des fatigues, des dangers où elle se montra toujours con-

fiante, douce à la fois et héroïque. Son exemple communiquait de la force à tous ceux qui en étaient témoins; un seul mot de leur gracieuse souveraine suffisait pour étouffer les plaintes et les murmures. Marguerite aimait les lettres et savait récompenser le talent. Toutefois, pour lui plaire et obtenir sa protection, le poète ne devait présenter que des tableaux chastes comme elle; amie des plaisirs, elle savait y maintenir la décence sans les refroidir.

Isabelle, sœur de saint Louis, offrait les mêmes vertus que son auguste frère; elle refusa de partager le trône d'Allemagne pour l'humble cellule où elle vécut et mourut en sainte.

Quel bien ces modèles si parfaits et si aimables ne devaient ils pas produire sur les mœurs! Est-ce à tort et sans motifs que nous cherchons à faire rejaillir sur notre sexe un peu de gloire d'un si beau règne? Blanche et Marguerite ne méritent-elles pas qu'on leur en laisse prendre une part? Et la France ne devra-t-elle pas toujours bénir la mère de saint Louis et la compagne qui le rendit heureux, qui le retint long-temps encore sur le trône qu'il voulait quitter?

On sait quelle influence eut Jeanne de Bourbon, si belle et si vertueuse, sur Charles-le-Sage: il ne faisait rien sans son avis; souvent il la menait au parlement, où elle siégeait à côté de lui! « Il aimoit la reine, dit Christine de Pisan, » la tenoit en continuels plaisirs, lui donnoit tout

» ce qui pouvoit lui plaire, recherchoit sa pré-
» sence et toujours y estoit avec un joyeux visage,
» et mots gracieux, plaisans et efficaces... La cour
» de Jeanne estoit magnifique et réglée en toute
» chose... Presque toujours accompagnée de sa
» noble mère, de ses belles-sœurs, princesses,
» comtesses, baronnesses, dames et demoiselles,
» toutes de parage, honestes, duites d'honneur et
» bien morigénées, et toutes vestues magnifique-
» ment... La reine les avoit à sa table, où elles
» estoient, ainsi que dans les cercles, rassises et
» agmodérées en parole, maintien et regard, et or-
» nées de toute beauté (1). »

Est-il étonnant que les femmes, qui, en général, avaient alors tant de dignité et de décence, aient eu les plus puissans, les plus généreux défenseurs? Charles-le-Sage était leur premier chevalier, bien moins pour rendre hommage à leurs charmes qu'à leur vertu. Il ne permettait aucun propos qui pût atteindre leur honneur; il chassait pour toujours de sa présence ceux qui se faisaient un jeu de les séduire; il fit pendre un des officiers de sa cour qui avait outragé la fille d'une pauvre veuve.

Le brave Duguesclin aimait, respectait et protégeait les femmes (2) : il fut venger la mort de

(1) Le livre des *Faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V*, par Christine de Pisan.

(2) *Mémoires de Duguesclin, connétable de France*,

Blanche de Bourbon, la belle et infortunée sœur de sa souveraine. L'asile d'une veuve et des orphelins devait toujours être sacré aux yeux de ses soldats. Une femme combattait contre lui sous l'étendard du roi d'Angleterre, elle arrête toutes les forces de Duguesclin devant Fontenay-le-Comte; et, quand elle voulut capituler, le galant connétable la laissa maîtresse des conditions. Alors les femmes étaient aussi braves que sages : les comtesses de Montfort et de Penthièvre se disputèrent la Bretagne les armes à la main, pendant la captivité et après la mort de leurs époux. La sœur de Duguesclin, bien que religieuse, montra dans l'occasion un courage et une présence d'esprit dignes de son illustre frère : pendant un séjour qu'elle fit au château de Pontorson où Duguesclin tenait ses prisonniers de guerre, l'un d'eux, Felton, s'étant ménagé des intelligences dans le château, s'échappa et profita de l'absence du connétable pour tenter une escalade et se rendre maître du château; mais Julienne se réveille au bruit des assaillans, donne l'alarme, saisit une épée, court à la muraille, renverse les Anglais prêts à la franchir, et fait manquer l'entreprise audacieuse des ennemis.

Ici nous trouvons pour la France et les femmes

---

tomes 4 et 5 de la collection des *Mémoires relatifs à l'histoire de France.*

un interrègne de gloire qui nous fait bien sentir jusqu'où les vertus ou les vices de notre sexe peuvent élever ou abaisser une nation. Comparons à l'influence de Blanche, de Marguerite, de Jeanne de Bourbon, l'influence d'Isabeau de Bavière : femme infidèle, mère insensible, reine ambitieuse, combien ne fût-elle pas funeste à son époux, à sa famille et à la France! N'est-ce pas au nom d'Isabeau de Bavière que se rattachent l'invasion des Anglais, des guerres civiles, des assassinats et les plus noires perfidies?

Mais pourquoi nous arrêter à ce honteux souvenir? Hâtons-nous plutôt d'en effacer l'impression en contemplant cette jeune héroïne qui sauva son pays, en inspirant au roi et à son armée la confiance et le courage qui l'animent. Son bras, armé de la *joyeuse* de Charlemagne, fait des prodiges de valeur ; et, sous la bannière qu'elle élève avec enthousiasme vers le ciel, elle conduit les Français à la victoire, chasse les Anglais d'Orléans, et sans obstacle arrive à Reims pour y faire sacrer son roi. Pendant la cérémonie Jeanne est à ses côtés; l'étendard glorieux flotte entre ses mains; c'est encore un être inspiré, c'est encore l'ange protecteur de Charles. Mais dès que sa mission est accomplie, l'héroïne redevient aussitôt la timide jeune fille; et, aux pieds du roi, lui demande en grâce de retourner à ses premières et simples occupations. Le roi la retient. Il ne peut se passer de son bras, surtout de son ascendant sur l'armée, et,

pour lui obéir, elle continue le cours de ses exploits. Les ennemis, honteux à la fois et jaloux d'y mettre un terme, dirigent contre elle toutes leurs forces, toute leur attention. Jeanne d'Arc tombe entre leurs mains. On ne fait aucun effort pour l'en arracher... Et la libératrice de la France est chargée de chaînes, jetée dans un cachot, calomniée, et bientôt condamnée au plus affreux supplice... Elle monte avec calme sur le bûcher qui lui est préparé. Son confesseur était encore auprès d'elle quand le bourreau alluma le feu. « *Jésus !*
» s'écria Jeanne, et elle fit descendre le bon prêtre.
» *Tenez-vous en bas*, dit-elle, *et dites-moi de pieuses*
» *paroles jusqu'à la fin...* Protestant de son inno-
» cence et se recommandant au ciel, on l'entendit
» encore prier à travers les flammes; et le dernier
» mot qu'on put distinguer fut *Jésus* (1). »

Après avoir lâchement abandonné l'héroïque et infortunée Jeanne d'Arc, Charles VII se replonge dans la mollesse. Il perd gaîment son royaume sans s'occuper ni de ses intérêts ni de sa gloire, lorsqu'une femme vient encore lui donner l'énergie dont il a besoin pour ressaisir ses États au moment où les Anglais vont achever de s'en emparer : Agnès-Sorel, au nom de l'amour, le rappelle à la gloire; et toute la nation, à l'exemple de son roi, reprend une nouvelle vie, un nouveau courage.

---

(1) *Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante.

L'union et l'ordre se rétablissent, et la France recouvre son indépendance. En regrettant que cette heureuse influence d'Agnès n'ait pas été puisée dans une source aussi pure que celle de Jeanne d'Arc, rappelons-nous que Marie d'Anjou, vertueuse compagne de Charles, contribua puissamment par ses sages conseils à obtenir des résultats aussi importans.

C'est à sa première femme, à Marguerite d'Écosse, que Louis XI dut la seule qualité qu'on lui ait reconnu, celle de protecteur des lettres et de l'industrie. Aimant avec passion la littérature, Marguerite lui en avait inspiré le goût, alors qu'il était jeune encore et susceptible de recevoir de salutaires impressions. Mais dans cette cour où l'on ne vit bientôt plus que des délateurs et des bourreaux, félicitons-nous de ce que les femmes n'eurent aucune influence (1).

A ce règne lugubre succéda la régence d'Anne de Beaujeu : elle profita habilement de la confiance que sa jeunesse et ses charmes lui avaient acquise, pour ménager ou apaiser les puissances étrangères, et dissiper les cabales de la cour. Elle

---

(1) Toutefois rappelons-nous qu'à cette époque les femmes eurent la gloire de sauver Beauvais assiégée par Charles-le-Téméraire : conduites par la valeureuse Jeanne Hachette, elles montèrent sur la brèche, arrachèrent le drapeau qu'on allait y arborer, et renversèrent les assiégeans prêts à se rendre maîtres de la ville.

vainquit Maximilien dans plusieurs campagnes, aida Henri VII à s'asseoir sur le trône d'Angleterre, réduisit la Bretagne à ne pouvoir plus être qu'une province française. On lui reproche l'esprit dominant, artificieux et inflexible de son père Louis XI, défauts qui la portèrent à persécuter avec acharnement le duc d'Orléans et à dominer le jeune roi aussi long-temps qu'elle le put.

Charles VIII et Anne de Bretagne ranimèrent la France par le goût des combats, des plaisirs, de la gloire et des lettres : ce jeune monarque, dont l'éducation avait été négligée, devenu l'époux d'une femme douée d'une grande beauté, d'un esprit supérieur, d'une âme noble et sensible, auprès d'elle s'éleva bientôt de la douce école de l'amour aux plus hautes pensées : il marcha à la conquête de Naples ; et manquant d'argent pour son expédition, la générosité des femmes répara son imprudence ; Blanche de Savoie et Marie marquise de Montferrat mettent à sa disposition leurs bijoux les plus précieux. Si les charmes et la coquetterie des Napolitaines lui font oublier un instant la gloire, à Toscanella il devient un nouveau Scipion : on lui amène une jeune fille d'une beauté ravissante ; à genoux, inondée de larmes, elle le supplie de respecter son honneur ; Charles la relève, la rend à celui qu'elle aime avec une riche dot ; et satisfait de cette victoire qu'il a remportée sur lui-même, il devient invincible à Fornoue où il fait des prodiges de valeur.

Charles VIII rapporta d'Italie le goût des arts et cette magnificence qu'on déploya dès lors dans les jardins et les palais. La mort l'ayant surpris dans la fleur de l'âge, sa veuve devint l'épouse de son successeur au trône. « Pour sa parfaite félicité » en ce monde estoit bien requis au bon roy Louys » d'avoir une telle compagne; aussi les vertus et » conditions excellentes d'elle méritoient d'avoir » pour mary un si grand, si noble, si bon et si » heureux roy..... A voir son port et sa gravité, » il semble que tout le monde soit rien et lui ap» partienne; et tellement, que de prime face on a » crainte de parler à elle. Mais quand on y a quel» que affaire, et on a le moyen de le lui dyre, il » n'en est aucune si douce, tant humaine, ne ac» cointable; et ceux qui y ont affaire, quand ils » se départent de sa présence, ils s'en vont tous » réjouis et satisfaits, quelle que soit la réponse » qu'ils obtiennent (1). »

Anne aimait les lettres, encourageait les savans, et récompensait avec grandeur les fidèles serviteurs du roi. Elle appela auprès d'elle de jeunes et charmantes filles dont elle se plaisait à former le cœur et l'éducation par son exemple et ses propres soins. Ce gracieux cortége dont elle était sans cesse environnée, attirait une foule de jeunes seigneurs à sa cour, et contribua beaucoup à perfec-

(1) *Histoire de Louis XII*, par Claude de Seyssel.

tionner la galanterie française. Cet usage, depuis lors adopté, ne servit pas seulement à polir les mœurs, mais il fut encore une ressource contre le cloître et la pauvreté; souvent un heureux hymen unissait l'homme riche et puissant avec la jeune fille d'honneur qui n'avait pour dot que sa beauté et sa vertu. « Cette reine, dit un auteur » contemporain (1), avoit si vertueusement extirpé » l'impudicité et planté l'honneur au cœur des » dames, demoiselles, femmes de ville et toutes » autres sortes de femmes françoises, que celles » qu'on pouvoit savoir avoir offensé leur honneur » estoient si ahonties et mises hors des rangs, que » les femmes de bien eussent pensé faire tort à leur » réputation si elles les eussent souffertes en leur » compagnie. »

Aussi voyons-nous sous ce règne, comme sous celui de Charles-le-Sage, les femmes recevoir des chevaliers les plus illustres le culte le plus respectueux et le plus exalté : Gaston de Foix et La Trémouille (2) furent aussi galans chevaliers que

---

(1) Pierre de Saint-Julien.

(2) *Mémoires de La Tremouille,* par Jean Bouchet.

Dans ces mémoires, comme dans ceux de Bayard, nous voyons combien les mœurs étaient simples dans ces temps si féconds en actions héroïques : La Trémouille devient amoureux de la femme de son ami. *Mais*, dit la jeune dame à son mari, *saichez que c'est d'un amour tant honneste qu'il aymeroit mieulx mourir que de vous offenser me donner*

grands capitaines, aussi dévoués aux femmes qu'à leur patrie. Bayard se montra constamment leur ami et leur défenseur : au milieu du désordre de la guerre il veille sur elles avec la sollicitude d'un père ; à Bresse, saccagée et prise d'assaut, il sauve l'honneur et la vie à deux charmantes jeunes filles, et leur donne pour dot l'or que leur mère à genoux le supplie d'accepter. Pendant la paix il donnait des tournois pour le plaisir des dames, et il aima toute sa vie, de l'amour le plus pur, madame de Fluxax, *gente dame qui estoit autant accomplie en beauté, doulx et gracieux parler, que femme qu'on eust sceut trouver* (1).

Le roi lui-même donnait l'exemple de cette galanterie, de cette généreuse protection envers le sexe. Il permettait qu'on le jouât dans les comédies de mœurs qu'on représentait alors ; mais il défendit, sous les peines les plus rigoureuses, de compromettre la réputation des femmes et surtout d'attaquer sa *Bretonne* (c'est ainsi qu'il nommait Anne de Bretagne). L'amour constant qu'il eut pour elle fut le garant de la pureté de ses

---

reproche. Et son mari, plein de confiance en son honneur et en celui de son ami, imagine pour le guérir de s'absenter et de le laisser seul dans son château vis-à-vis de l'objet de son amour. Sa confiance ne fut point trompée ; le brave La Trémouille, sensible à ce procédé généreux, ne vit plus qu'une aimable sœur dans la femme de son frère d'armes.

(1) *Histoire du bon chevalier sans peur et sans reproches, le gentil seigneur de Bayard.*

mœurs; et la pureté de ses mœurs fut la source de cette justice, de ces vertus domestiques, qui lui donnèrent le désir de partager avec son peuple le bonheur dont il jouissait; aussi le peuple le nommait-il son père, et la postérité l'a-t-elle placé au rang des meilleurs rois.

Ce gros garçon gâtera tout, disait Louis XII en parlant de son héritier le duc d'Angoulême. En effet, François Ier gâta tout ce que son prédécesseur avait fait pour le bonheur de son peuple et le maintien des bonnes mœurs; « parce que les » femmes qu'il aima, étant vaines et prodigues, » changèrent en faste et en vanité l'amour qu'il » avait pour la belle gloire, et lui firent souvent » consumer en folles dépenses l'argent qu'il avait » destiné pour de grandes entreprises (1). » Il gâta tout, parce qu'il fut élevé par une mère ambitieuse et galante qui conserva toujours sur lui le plus grand ascendant. La duchesse d'Angoulême, belle, spirituelle, dissimula long-temps les violentes passions de son cœur. Elle aimait son fils avec une tendresse qu'elle exprime de la manière la plus touchante, à l'occasion d'un grand danger que courut, à l'âge de sept ans, François Ier emporté par un cheval fougueux: « Toutefois, » Dieu protecteur des femmes veufves (2) et dé-

(1) Mézerai.

(2) *Journal de Louise de Savoie*, tome XVI de la collection des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*.

» fenseur des orphelins, prévoyant les choses fu-
» tures, ne me voulut abandonner, cognoissant
» que si cas fortuit m'eust si soudainement privée
» de mon amour, j'eusse été trop infortunée.... »
Ailleurs elle dit encore : « Le 13 de septembre je
» partis d'Amboise pour aller à pied à Notre-Dame-
» de-Fontaines, lui recommander ce que j'aime
» plus que moi-même, c'est mon fils glorieux et
» triomphant César, subjugateur des Helvétiens. »

Qui pourrait croire qu'une mère si tendre, et qui paraît si pieuse, ait élevé son fils avec une faiblesse coupable, et lui ait fait commettre les fautes les plus graves de son règne? Mais tel est l'aveuglement des passions : il dénature les sentimens les plus purs ; il endurcit le cœur le plus sensible, et corrompt le plus noble caractère ! La duchesse d'Angoulême élevait son fils pour être roi, et, tout jeune encore, l'entourait déjà des adorations, des hommages, des plaisirs qui appartiennent au rang suprême. Parvenue à cet âge où l'on doit être à l'abri de l'amour, l'amour vint s'unir à l'ambition pour la rendre intrigante et cruelle : dédaignée par le connétable de Bourbon, elle veut s'en venger ; elle obtient sa disgrâce et la spoliation de tous ses biens. Cette grande injustice consommée, le grand capitaine quitte la France et tourne contre elle ses armes, sa valeur. Dans la carrière de l'intrigue et de l'ambition, on marche des fautes au crime presque sans effroi ; et la duchesse d'Angoulême, pour faire échouer l'expédition de Lautrec,

et perdre la maîtresse de son fils, se souille du plus grand forfait dont on puisse accuser une femme : elle trouve moyen de retenir 400,000 fr. que Semblançai croit envoyer en Italie pour subvenir aux besoins de l'armée française. Accusé de dilapidation, le serviteur le plus dévoué, le ministre le plus intègre est jeté dans les fers et condamné à être pendu à Monfaucon.... A la sollicitation de sa mère, François Ier donne le commandement de l'armée d'Italie à Bonnivet, le plus bel homme de France, et l'officier le moins expérimenté. Il éprouve de grands revers; les plus braves capitaines, les Français les plus dévoués, les Bayard, les Gaston de Foix périssent, et Bourbon triomphe au nom de Charles-Quint. Le roi entreprend une troisième expédition; il la commande en personne, et, dans la fameuse bataille de Pavie, perd tout *fors l'honneur*.

Si l'influence des femmes fut alors bien funeste à la gloire de la France, elle ne le fut pas moins à ses mœurs : en effet quel exemple! Tandis que la vertueuse épouse de François Ier vit presque oubliée et sans crédit, des maîtresses président à tous les plaisirs, décident de toutes les affaires, nomment les généraux, les ministres, répandent les faveurs, assignent les rangs, disposent même de la réputation et du sang des hommes les plus illustres, les plus utiles à la France, enfin étalent aux dépens du peuple le luxe le plus révoltant.

« François Ier voulut faire revivre la cheva-

» lerie, mais ses mœurs étaient loin d'être d'ac-
» cord avec son imagination; séducteur des femmes
» honnêtes, amant soumis des femmes galantes,
» malgré qu'il défendît de mal parler des dames,
» il était loin d'être leur chevalier, puisqu'il les dés-
» honorait et encourageait ses courtisans à l'imi-
» ter. (1) » Comme M. de Rœderer, nous pensons que François Ier ne fut point animé de l'esprit chevaleresque; mais les raisons qu'il donne *pour dépouiller ce prince d'un prestige qui le sauve d'une animadversion bien méritée;* ces raisons mêmes nous semblent prouver contre ce censeur sévère de la chevalerie, que la chevalerie était une institution louable, fondée sur une religion éclairée, sur des mœurs pures, l'honneur, la loyauté, le respect pour les femmes. Les armures de fer lui paraissent une preuve authentique contre la bravoure chevaleresque! Mais les armures de nos preux chevaliers ont-elles empêché le fer ennemi de pénétrer jusqu'au cœur des Gaston de Foix, des deux La Trémouille, des Bayard? Quand à la bataille de Novarre Robert de la Marc se jeta au milieu des ennemis pour dégager ses fils, ne les trouva-t-il pas tout couverts de blessures? A Fornouc, neuf chevaliers prennent les mêmes vêtemens que Charles VIII pour recevoir les coups destinés à leur roi. Combien d'autres traits d'héroïsme ne pour-

---

(1) *Louis XII et François Ier*, par M. de Rœderer.

rions-nous pas citer! N'y avait-il pas de la loyauté dans la chevalerie, quand on voit sire de Joinville, avant de partir pour la Terre-Sainte, assembler ses vassaux pour réparer les dommages qu'il avait pu leur faire, *ne voulant pas emporter un seul denier à tort*. Manquait-on de générosité? Le duc de Bourbon, au retour de sa captivité d'Angleterre, jette au feu le registre qu'on lui présente des crimes et désordres commis dans ses domaines, disant à son procureur général: *avez-vous aussi tenu registre des services qu'on m'a rendus?* Les noms de Godefroy de Bouillon, de Montmorency, de Duguesclin, ne valent-ils pas les plus beaux noms de la Grèce et de Rome?

« C'est la chevalerie, dit M. de Rœderer, qui interrompt l'éclat de la bravoure que les Français tiennent des Francs! » Cette accusation est-elle fondée? Le temps de Charlemagne, de Philippe-Auguste, de saint Louis, de Charles V, fut-il donc un interrègne de gloire? Ces monarques furent-ils moins grands, moins héroïques que Clovis, parce qu'ils ne combattirent pas, comme lui, à la manière des Francs, la tête nue, les pieds, les jambes, les cuisses découvertes? Et en rendant hommage, comme M. de Rœderer, aux héros de ce siècle, ne pourrait-on pas leur désirer un peu plus de la galanterie chevaleresque de leurs ancêtres?

Il nous semble qu'on ne peut contester à la chevalerie d'avoir poli les mœurs, d'avoir donné

à la France le goût de la littérature, des voyages, et un élan vers tout ce qu'il y a de beau, de grand, de généreux. Cette institution nous paraît avoir complété pour les femmes le grand bienfait qu'elles ont reçu du christianisme, en leur donnant une place honorable qui, les élevant à leurs propres yeux, leur fit sentir la noble émulation de s'en rendre dignes. Mais si l'on ne peut sans injustice obscurcir le brillant éclat que la chevalerie a jeté sur la France, nous conviendrons avec l'historien qui nous suggère ces réflexions, nous conviendrons que François I[er] méconnut l'esprit chevaleresque; bien plus, nous pensons qu'il s'éteignit avec lui; car, là où commencent la corruption des mœurs et le règne des femmes méprisables, là nous semble finir celui de l'héroïsme et de l'amour véritable. Et, loin de nous laisser éblouir par l'empire que François I[er] donna aux femmes de sa cour, nous rougissons de cet éclat honteux; nous déplorons cette influence qu'elles prirent dès lors sur la politique et les intrigues de cour, influence toujours nuisible à la gloire de la France et à l'honneur de notre sexe. En effet, combien cette influence ne fut-elle pas fatale dans les règnes suivans!

Jamais femme, depuis Cléopâtre, n'avait possédé à un plus haut degré que Catherine de Médicis l'art de séduire, de faire servir l'amour à l'ambition; jamais femme n'employa avec plus de perfidie la beauté, l'esprit, les talens, l'art de donner des fêtes et de varier les plaisirs. Partout elle

déployait un goût exquis, une rare magnificence; et, comme Armide, elle semblait commander aux élémens, enchaîner, amollir, métamorphoser les hommes. Entourée de femmes galantes formées à son école et habiles surtout à la danse, elle inspirait la volupté par tout ce que l'art a de plus séduisant. Ces nymphes trompeuses attiraient dans leurs pièges les jeunes gens des premières familles et les disposaient bientôt à suivre aveuglément le parti de Catherine. Dans cette cour, les calamités les plus horribles ne suspendaient pas les plaisirs; les projets d'assassinats, de trahisons, étaient formés au milieu des plus belles fêtes! Et l'indigne mélange que l'on y faisait de la religion et de l'amour, ôtait à la religion sa sainteté, et à l'amour ses charmes. C'est cette cour, ce sont les leçons de cette mère qui formèrent Charles IX et Henri III; et c'est avec raison que les fureurs de la Ligue, la dépravation, les malheurs, les crimes de ces temps, déshonorent à jamais la mémoire de Catherine. On peut d'autant plus déplorer l'influence de cette mère sur ses fils, qu'ils eurent l'un et l'autre des épouses dont les vertus auraient pu rendre le repos à la France, et de bonnes mœurs à la cour. On ne pouvait offrir la sagesse et la piété sous des traits plus aimables, plus attachans qu'Isabelle d'Autriche; elle eût fait le bonheur de son époux et des Français, si le génie intrigant de Catherine ne l'eût réduite à une sorte de nullité, et empêché ses modestes vertus de paraître au milieu de cette

atmosphère orageuse et empoisonnée des passions et du vice, des intrigues et du fanatisme. Pendant les massacres de la Saint-Barthélemy, cette vertueuse compagne de Charles IX, réfugiée au pied des autels, sollicitait le ciel d'épargner tant d'horreurs à la France; ses prières, ses larmes sauvèrent des fureurs de son époux Henri IV et le prince de Condé lorsqu'ils refusèrent de se faire catholiques. Après la mort de Charles, elle se retira à Vienne dans le monastère de Sainte-Claire qu'elle avait fondé; de là les vœux et la bienfaisance d'Isabelle s'étendirent encore sur la France, où elle fit employer tout son douaire en œuvres de charité.

Louise de Vaudemont, femme de Henri III, avait autant de vertus et plus de charmes encore qu'Isabelle: pieuse, modeste, elle ne prit aucune part aux affaires, et fut toujours soumise aux volontés d'un prince qu'elle avait épousé sans amour, mais à qui elle s'attacha et montra le plus tendre dévouement, lorsque des malheurs trop mérités lui aliénèrent tous les cœurs.

Voici venir le règne de Henri IV, règne de si douce, de si glorieuse mémoire. Ah! rappelons-nous avec joie, avec orgueil, que le bonheur de ce règne fut préparé par l'influence de sa mère. Jeanne d'Albret avait perdu ses premiers nés. Henri tressaille dans son sein, et aussitôt elle prend courage, espérance et gaîté; elle chante au milieu des souffrances de l'enfantement; et celui qui devait

donner tant de bonheur à la France, entre dans la vie sans aucun cri de douleur. Jeanne modère la tendresse inquiète d'une mère, pour donner à son fils l'éducation qui doit fortifier sa santé et développer ses heureuses dispositions. Le jeune prince respire l'air vif et pur des montagnes du Béarn. Ses vêtemens sont simples, sa nourriture grossière; il court dans les bois, traverse les torrens; son corps devient souple, agile, ses mouvemens gracieux; la nature se dispose à servir l'âme d'un héros. Élevé dans un palais, façonné dès sa naissance aux habitudes des cours, il aurait pu devenir le grand Henri; mais le bon Henri, nous le devons à sa mère qui le plaça au milieu des mœurs franches et agrestes du villageois. C'est là que son caractère prit tant de candeur et de loyauté; c'est parce qu'il a visité la cabane du pauvre, et qu'il a connu les besoins de l'homme mieux que par théorie, qu'il oublie la politique et la gloire pour nourrir les habitans de la ville qu'il assiége. Il serait trop long d'énumérer ici les traits de bonté et d'héroïsme qui remplissent la vie du meilleur des rois; mais il était nécessaire de rappeler quelle fut l'influence de la mère de Henri, avant de reconnaître que c'est aussi à l'influence des femmes qu'on peut attribuer les seules taches de ce beau caractère. Cette tendre mère ne semblait-elle pas pressentir que le cœur de son fils serait trop accessible à l'attrait des plaisirs et de la volupté, lorsqu'on la vit si long-temps hésiter, retarder, et

enfin ne le conduire qu'en tremblant à la cour galante de Catherine de Médicis? En effet, que de dangers n'y rencontra-t-il pas? Les fêtes de son hymen furent le signal des massacres... L'amour et la sympathie ne purent présider à cet hymen contracté sous d'aussi noirs auspices : beaucoup trop légère pour fixer Henri, la fille de Catherine donna par sa conduite un juste motif à leur séparation. Et l'humeur violente, jalouse de Marie de Médicis, sa seconde femme, lui faisant perdre l'espoir d'un bonheur domestique, il continua à le chercher dans des liens illégitimes. Toutefois les maîtresses de Henri n'eurent jamais sur lui qu'un ascendant secondaire; le bonheur de son peuple, la gloire de la France, étaient sa première passion; il n'aurait pas hésité d'abandonner sa belle Gabrielle pour conserver Sully. Malgré son peu de respect pour la foi conjugale, il était le meilleur des pères, le plus complaisant et le plus faible des époux; cette faiblesse devint même la cause indirecte de sa mort : Marie, animée par cette misérable vanité trop commune à notre sexe, voulut être couronnée avant le départ du roi pour la guerre. « Elle a si » merveilleusement ce sacre dans la tête, disait » Henri, que je ne puis m'en défendre (1). » Pour satisfaire le désir de sa compagne, il méprisa les funestes pressentimens qui l'agitaient, et ordonna

(1) *Mémoires de Sully*.

les préparatifs de cette cérémonie où il trouva la mort...

Pour dédommager les Français de la perte d'un si bon roi, Marie aurait dû former son fils sur ce beau modèle; elle aurait pu adoucir leurs maux présens, en conservant près d'elle Sully, le génie protecteur de la France. Mais son esprit faible et passionné se laissa dominer par des êtres méprisables, par des étrangers qui ruinèrent le trésor, qui, par leur mauvaise administration et leurs vices, firent de la régence un temps de troubles et de factions, pendant lequel l'éducation du jeune roi fut entièrement négligée. Sa mère n'en fut que trop punie par la dureté de ses procédés! Et Marie de Médicis, veuve de Henri-le-Grand, mère de Louis XIII, après avoir gouverné la France, vécut long-temps dans la misère et mourut dans l'isolement... Pareil sort lui aurait-il été réservé si elle avait eu les vertus et les qualités d'une épouse, d'une mère, d'une régente?

Richelieu, qui gouverna la France avec tant d'habileté et de despotisme, dut son élévation à Marie de Médicis qu'il fit ensuite exiler. On reproche encore à l'ambitieux ministre d'avoir éloigné de Louis XIII sa jeune épouse, dans la crainte que son influence ne prévalût sur la sienne. Sans doute l'influence d'Anne d'Autriche n'aurait pas fait refléter si loin la gloire de la France; mais la France n'aurait pas été plongée dans le deuil par

des exécutions sanglantes, elle n'eût pas été asservie sous la plus dure tyrannie.

Si les femmes n'eurent pas d'influence politique sur ce règne, jamais elles n'en eurent davantage sur la littérature et les mœurs : ce fut la duchesse d'Aiguillon qui, la première, ouvrit sa maison à tous les hommes de lettres sans distinction de rang, de fortune, et qui, en rapprochant le génie et la naissance, le talent et les richesses, confondit ainsi tous les avantages de la vie pour en faire un plus juste partage et la rendre plus utile, plus agréable à tous. La duchesse d'Aiguillon, aimable protectrice des lettres, fut encore la plus sensible amie des malheureux. Digne élève de saint Vincent-de-Paule, elle partageait les œuvres de son immense charité. L'éloquence simple et tout évangélique de cet homme vénérable avait fait taire la vanité, oublier les plaisirs du monde; et un grand nombre de femmes se consacrèrent tout entières à la religion, à la bienfaisance. Elles vendirent leurs bijoux pour la fondation d'un asile qui servit de refuge aux enfans abandonnés; et l'or destiné à leur parure servit à l'entretien de ce pieux et utile établissement. Elles firent mieux encore; elles y mirent leur temps et leurs soins; elles allaient à l'Hôtel-Dieu aider les sœurs de la Charité dans les saints devoirs qu'elles y remplissaient.

Cette époque, si honorable pour notre sexe, ne semble-t-elle pas prouver que rien n'éloigne plus les femmes de leurs devoirs, de la vertu et de la

véritable influence qui leur convient, que les intrigues politiques et galantes? Alors, plus entièrement à leur famille, elles en avaient resserré les liens, avaient rendu plus solides ceux de la société; et l'ardente charité qui animait toutes les âmes avait pour ainsi dire égalisé tous les rangs : elle unissait le bienfaiteur au pauvre, l'heureux à l'infortuné, la noble dame à l'humble sœur de la Charité, et ces filles angéliques tendaient leurs bras compatissans aux misérables créatures tombées dans le vice. Cet élan vers le bien, cette multiplicité de bonnes œuvres, cette fusion de sentimens, des mœurs pures et les premières années de la régence d'Anne d'Autriche, semblaient promettre à la France un bonheur et une paix durables. « La » reine était adorée (1), on attendait d'elle des » merveilles; l'union très-parfaite de la maison » royale fixait le repos au dedans; la bataille de » Rocroi avait anéanti pour des siècles la vigueur » de l'infanterie d'Espagne. On voyait sur les pre» miers degrés du trône, d'où l'âpre et redoutable » Richelieu avait foudroyé plutôt que gouverné » les humains, un successeur doux et bénin qui » ne voulait rien. »

La reine ne réalisa point les espérances qu'on avait fondées sur elle, parce que, se défiant trop d'elle-même, elle donna une confiance trop abso-

(1) *Mémoires du cardinal de Retz.*

lue à Mazarin; et, lorsque la piété succéda chez elle à la légèreté et au goût des plaisirs, ne se croyant pas assez forte pour réprimer les désordres qui commençaient à naître, elle les toléra:

J'ai vu le temps de la bonne régence,
Temps où régnait une heureuse abondance;
Temps où la ville, aussi bien que la cour,
Ne respirait que les jeux et l'amour.
Une politique indulgente
De notre nature innocente
Favorisait tous nos désirs :
Tout goût paraissait légitime;
La douce erreur ne s'appelait point un crime;
Les vices délicats se nommaient des plaisirs (1).

Les troubles, les cabales, les guerres civiles prirent naissance au milieu de ces mœurs, de ces plaisirs licencieux. La politique, les fêtes, l'ambition et la galanterie semblent devenir l'occupation exclusive des femmes; et bientôt ce sont elles qui font mouvoir tous les ressorts de l'État : la duchesse de Longueville, madame et mademoiselle de Chevreuse, la princesse Palatine, madame de Montbazon, toutes ayant les séductions du rang, de la fortune, de l'esprit, de la beauté, de la coquetterie, tiennent entre leurs mains les intérêts de la patrie et la gloire des héros :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'eusse faite aux dieux,

(1) Saint-Évremont.

dit La Rochefoucauld, en parlant de madame de Longueville. Ainsi pensaient et agissaient le grand Condé, le prince de Conti, le cardinal de Retz. Voulait-on entraîner le peuple; ces femmes lui apparaissaient comme des divinités, éblouissantes de charmes, de parure et de grâces; et le peuple criait, *point de Mazarin.* Rien ne donna tant de force au parti de la Fronde que le séjour de madame de Longueville à l'Hôtel-de-Ville: elle y tenait une cour; c'est là que, aux doux propos d'amour se mêlaient des complots ténébreux, que les conversations élégantes étaient interrompues par les rumeurs populaires, les fanfares et le bruit des armes. « Le mélange d'écharpes bleues, de dames, » de cuirasses, de violons, de trompettes, donnait » un spectacle qui se voit plus souvent dans les ro- » mans qu'ailleurs (1). »

Toutefois la galanterie n'était pas commune à toutes les femmes qui se distinguaient alors dans la politique; et les véritables héroïnes de la Fronde, la princesse de Condé, mademoiselle de Montpensier, se montrèrent constamment dignes de respect par leurs mœurs, et d'admiration par leur courage. Animée par le seul désir de rompre les fers de son époux, la première déploya une énergie, une constance extraordinaires: elle soulève la Guienne, s'empare de Bordeaux, et le premier

(1) *Mémoires du cardinal de Retz.*

acte de son autorité dans cette ville est de sauver un homme qui avait voulu s'opposer à son entrée. On découvre les intelligences du maréchal de camp Alvimar avec Mazarin, on parle de le massacrer; elle prend cet autre ennemi sous sa protection, lui procure un asile et les moyens de s'enfuir. Le parlement hésite d'embrasser sa cause; le peuple, tout dévoué à la princesse, murmure, s'emporte; les membres du parlement courent le plus grand danger; quand elle brave tous les périls pour les sauver encore de la fureur populaire: elle s'élance au milieu des deux partis près de s'entretuer; et cette femme si jeune, si petite, si délicate, semble trouver une force au-dessus de la nature, et puiser dans ses sentimens héroïques une éloquence divine; sa présence, sa voix attendrissent des hommes qui ne respiraient que le carnage; les armes tombent de leurs mains, et tous l'accompagnent en la comblant de bénédictions. Dès lors elle ne trouve plus d'opposition; mais toujours généreuse, elle s'éloigne volontairement de Bordeaux quand ses propres intérêts s'opposent seuls à la paix qu'on offre à cette ville.

Mademoiselle de Montpensier déploie aussi en maintes circonstances un courage chevaleresque: elle escalade Orléans, pénètre dans cette ville, accompagnée seulement de quelques dames; elle y exerce une autorité absolue, harangue le peuple, préside au conseil, passe les troupes en revue et res-

pecte le trésor royal qu'on vient mettre à sa disposition. Aux portes de Paris elle sauve l'armée du grand Condé près d'être exterminée. Deux fois sa présence parvient seule à calmer les plus terribles insurrections. Combien il est à regretter que le courage de la petite-fille de Henri IV n'ait pas servi une meilleure cause! . . . .

On accuse Anne d'Autriche d'avoir pendant les troubles de la régence négligé l'éducation de Louis XIV; toutefois, quel zèle, quelle sollicitude ne montre-t-elle pas pour ses intérêts, pour son bonheur et pour sa gloire! Avec quelle douceur et quelle énergie elle l'arrache à une passion indigne de lui! Sous quels traits admirables et touchans on voit briller à la fois son amour maternel, son amour pour la France et sa première patrie, quand elle unit son fils à l'infante d'Espagne, espérant assurer sa félicité et la paix du royaume! Et n'est-ce pas encore à sa mère que Louis XIV dut cette politesse remarquable, cette majesté dans le ton et les manières, qui ne le quittaient jamais et en imposaient même au milieu de ses faiblesses et de ses revers? C'est à la cour de sa mère qu'il prit cette galanterie, mélange de l'exaltation espagnole et de l'élégance française, qui lui fit répandre sur son siècle tout l'atticisme du siècle de Périclès. De nouvelles Aspasies enflammaient les peintres, les poètes, les guerriers. Des femmes qui joignaient la vertu aux talens et aux grâces, méritèrent d'être immortalisées par l'éloquence de Bossuet et de Fléchier,

d'être célébrées par Racine et La Fontaine. Fénélon donna le titre d'amie à madame Guyon, à cette femme enthousiaste dont le cœur si pur sanctifiait les erreurs de l'esprit (1).

Les salons de la marquise de Rambouillet, de Mmes de Sévigné, de La Fayette, de la Suze, de la Sablière, de Thiange, offraient la réunion des plus

---

(1) « Parmi ces ardens prosélytes de Molinos j'aperçois cette fameuse Guyon, qui sut vaincre dans la dispute les plus célèbres théologiens, fit commenter les Pères de l'Église au débauché Tréville, et rendit quiétiste l'épicurien Corbinelli. Tendre amante de Dieu, elle se trompait d'objet dans les effusions de sa piété : recherchée des grands quoique persécutée, assez habile ou plutôt assez dupe elle-même de son imagination dans les épanchemens de son éloquente ferveur qui ressemblaient à des extases, pour séduire les courtisans les plus renommés par leurs sentimens religieux, les plus sages institutrices de Saint-Cyr, madame de Miramion et madame de Maintenon elle-même; elle trouvait la foi trop servile, l'espérance trop mercenaire, l'amour même trop languissant; et dans ses pieuses rêveries elle croyait opérer des prodiges, elle osait même prophétiser l'avenir dans des livres dont les seuls titres annonçaient le délire. Sa tête était exaltée, mais son cœur se montra toujours pur; et je ne sais quel sentiment de respect vient se mêler à la piété qu'elle inspire, quand on entend Fénélon honorer cette femme visionnaire du titre si glorieux d'amie, jusque dans ses ouvrages apologétiques, où il se défend contre Bossuet. »

(*Éloge de Fénélon* par le cardinal Maury.)

beaux génies, présidée par les femmes les plus dignes d'en soutenir l'essor et de le diriger.

Belle, pieuse et modeste, l'épouse de Louis XIV offrait le modèle de la vertu la plus pure. Madame de La Vallière donnait au monde, témoin de ses erreurs, l'exemple éclatant de son repentir. Madame de Maintenon, qui du sein de l'indigence s'éleva jusqu'au trône par la seule puissance de la vertu, exerça pendant trente ans une influence sans bornes sur le cœur du monarque et sur l'État.

Les arts, l'esprit et la beauté embellissaient la cour, animaient les fêtes; mais ces prestiges enchanteurs de la magnificence et des plaisirs ne servaient que trop souvent d'entourage aux plus folles amours, ou de voiles aux intrigues, aux jalousies, aux discordes. Le pouvoir, le luxe des favorites de Louis XIV, particulièrement de madame de Montespan, furent très-nuisibles aux mœurs.

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Ainsi coloré par la grâce et la décence des manières, le vice peut nous familiariser avec sa laideur... Ah! si le couple vertueux qui brillait près du trône et qui en était l'espoir, y fût monté, sans doute que ce prestige du vice aurait été détruit par l'éclat de la vertu! Personne n'était plus capable d'arrêter les progrès de la corruption que

l'aimable Adélaïde de Savoie; rien ne pouvait mieux que ses grâces angéliques et la pureté de son âme, ramener les femmes à leurs devoirs; rien ne pouvait mieux faire respecter et chérir le lien conjugal que l'exemple de son bonheur. « Cette » princesse, jeune, vive, active, animait tout, et » sa légèreté de nymphe la portait partout; comme » un tourbillon qui remplit plusieurs endroits à la » fois et qui donne le mouvement et la vie, elle » ornait tous les spectacles, était l'âme des fêtes, » des bals, et y ravissait par les grâces et la perfec- » tion de sa danse (1). »

Comme ces beaux rayons du soleil qu'on voit paraître en hiver, ainsi Adélaïde semblait venue pour ranimer la cour, échauffer la vieillesse de Louis XIV et de madame de Maintenon. Elle était leur joie, leur consolation; ils ne pouvaient s'en passer. « Elle causait, voltigeait autour d'eux, tantôt per- » chée sur les bras d'un fauteuil de l'un ou de l'au- » tre, tantôt se jouant sur leurs genoux. » Cette princesse et son époux adorés, et dignes de l'être, furent trop tôt ravis à la France, et emportèrent dans la tombe les espérances des âmes honnêtes, qui attendaient sous leur règne le règne des bonnes mœurs. Car ce fut en vain que le vieux monarque, corrigé par l'expérience et le malheur, voulut

(1) *Mémoires du duc de Saint-Simon sur le règne de Louis XIV.*

rappeler à sa cour la piété et la vertu ; c'était trop tard... Il n'en eut que le masque. On prit plus de peine pour se donner l'apparence des vertus qu'il exigeait, que pour les acquérir. Et, dès que l'hypocrisie ne fut plus nécessaire à l'ambition, le vice reparut hardiment et dans toute sa nudité.

A peine ose-t-on s'arrêter sur le souvenir de la régence du duc d'Orléans et sur le règne de Louis XV, règne si déplorable pour les mœurs, où l'on vit les femmes les plus viles occuper le premier rang à la cour, insulter par leur présence la vertueuse compagne du roi, décider par leurs caprices de la paix ou de la guerre, prononcer sur le sort des peuples, sur la destinée des États avec toute la légèreté ou toute l'importance qu'elles mettaient à leur toilette...

Au milieu de cette corruption, de grandes vertus et de grands talens semblent pourtant relever l'humanité de sa dégradation : la comtesse de Périgord, pour fuir les hommages du monarque, quitte la cour, renonce à tous les plaisirs, et va ensevelir sa jeunesse et ses charmes dans un château en ruines, au milieu d'un désert.

Plusieurs femmes, distinguées par leur rang et leur sagesse, déployèrent encore de l'énergie et ne craignirent pas de manifester hautement leur dédain pour la favorite qui gouvernait et le roi et la France.

Sur ce trône auprès duquel d'infâmes créatures osaient s'asseoir, Marie Lezinska restait inacces-

sible à toutes les séductions, résignée à tous les outrages, à toutes les peines. Toujours tendre pour son époux, elle supportait sans murmures ses égaremens. Sa religion, son père, ses enfans, ses sujets, furent constamment les objets de sa sollicitude et de son amour. Charitable et compatissante pour tous les malheureux, elle remplissait ses devoirs sans ostentation; indulgente pour les autres, elle n'était sévère que pour elle seule. Elle n'avait d'adresse que pour encourager la timidité du talent, de la vertu, et détourner les traits de la médisance. Personne en sa présence n'eût osé tenir des propos licencieux ou impies. Aussi bienfaisante que Stanislas, elle aurait voulu multiplier en France les monumens de charité dont son père couvrait la Lorraine. *La miséricorde des rois est d'exercer la justice*, disait-elle, *la justice des reines est d'exercer la miséricorde.* C'était toujours elle qui la première à la cour entendait les cris de l'indigence et du malheur. Aussi, tant que le roi resta fidèle à cette digne épouse, il fut chéri de la nation parce qu'il conserva les qualités naturelles qui le distinguaient, et qu'animée d'une véritable passion pour le bien public Marie, lui donnait sans cesse des conseils utiles à sa gloire et à son royaume. Mais Louis XV, abandonné à des maîtresses (1), ne conserva plus aucun droit à l'es-

(1) Toutefois madame de Châteauroux mérite une exception : cette première maîtresse de Louis XV, aussi sensible

time et à l'amour de son peuple. « La fin de » son règne fut terne et oisive sous l'influence de » madame Du Barry (1). Il n'y eut plus de dignité » dans le gouvernement, d'ordre dans les finances, » de fermeté dans la politique... Le roi voulait le » repos à tout prix, les courtisans de l'argent à » toute heure. Les grandes vues, les grands pro- » jets, les grandes pensées auraient inquiété, dé- » rangé, attristé le vieux monarque et sa jeune » maîtresse... La honte attachée à cette léthargie » royale, à cette décadence politique, à cette dé- » gradation monarchique, blessa et réveilla la » fierté française... Tout semblait respirer l'esprit » de la Ligue et de la Fronde... Toutes les espé- » rances publiques se portaient sur le Dauphin et » son épouse. Concentrant en eux seuls la dignité » royale, les vertus publiques et privées et l'a- » mour du bien public, la pureté de leurs mœurs » formait un contraste étonnant avec la licence

---

que belle, l'aima pour lui-même; et l'élévation de ses sentimens aurait dû la garantir des égaremens du cœur : elle n'aspirait point à dominer, à régner; elle mettait toute sa gloire dans la gloire de son amant; et Louis XV, pour lui plaire, se montra un instant digne de commander ses armées et de régir son royaume. Aussi le grand Frédéric, malgré son mépris pour toutes les maîtresses de rois, avait-il dans son cabinet le portrait de madame la marquise de Châteauroux dont il admirait le généreux caractère.

(1) *Mémoires, souvenirs et anecdotes*, par M. le comte de Ségur.

» qu'une courtisane audacieuse faisait régner dans
» le reste de la cour. »

Si tant de vertus restèrent sans influence générale, c'est qu'alors la corruption était trop profonde, trop étendue pour qu'elles pussent la détruire ou seulement en arrêter les progrès. Et quand Louis XVI et sa charmante compagne donnèrent sur le trône l'exemple de la piété, des mœurs et des jouissances domestiques, cette corruption qui avait circulé dans toutes les classes avait desséché tous les cœurs et aveuglé le jugement; on était incapable d'apprécier de si beaux modèles, on ne comprenait plus de si rares vertus. On traitait tout avec cette légèreté qui peut conduire à tous les maux, et qui conduisit la France, sans qu'elle s'en doutât, à la plus désastreuse époque de son histoire...

Marie-Antoinette, cette belle et charmante reine qui aux jours de la prospérité cherchait à faire oublier son rang par ses grâces, sa bonté, qui ne rappelait sa puissance que par ses immenses bienfaits, Marie-Antoinette aux jours de l'adversité déploie un caractère aussi ferme, aussi héroïque qu'il s'était montré jusqu'alors aimable et bienfaisant : elle soutient le courage de son époux, de ses amis, de ses serviteurs; toujours la plus tendre des mères, elle n'en néglige aucun soin ; et inébranlable à son poste, elle se refuse à toutes les pressantes sollicitations de sa famille alarmée qui lui offre un appui et un asile contre les maux

qui la menacent. Elle ne veut point séparer son sort du sort de Louis; le sauver ou mourir avec lui, telle est la noble tâche qu'elle s'impose au milieu de l'horrible tempête qui se prépare; et, au plus fort de l'orage « douceur, résignation, » courage, grâce, popularité, tout est mis en » usage et sans affectation pour réunir les esprits » et concourir au rétablissement de l'ordre (1). »

Mais ce fut en vain. Les destinées de la France devaient s'accomplir... Bientôt la famille royale ne conserve de ses grandeurs passées que celles de la vertu; et une sombre prison devient son palais. C'est là que l'auguste souveraine remplit auprès de son époux, et avec le plus tendre zèle, les devoirs que la pauvreté impose à la femme du manœuvre... On envie aux illustres prisonniers ces jouissances de l'âme qui leur restent au milieu de tant de misère... Antoinette est séparée de Louis, et le crime du 21 janvier qui la laisse veuve, place son âme dans une région hors des atteintes des passions des hommes. En présence d'un tribunal inique, elle paraît avec toute la majesté d'une reine, impose l'admiration à ses ennemis, fait pâlir ses calomniateurs par le cri sublime qui s'échappe de son cœur maternel (2)..

(1) *Mémoires de madame Campan.*

(2) On sait qu'on osa accuser Marie-Antoinette d'avoir corrompu les mœurs de son jeune fils. « *J'en appelle au cœur de toutes les mères!* fut son unique réponse à cette

Enfin son dernier jour est arrivé. C'est en vain qu'on l'entoure des appareils ignominieux et horribles du supplice qui l'attend ; elle y marche vêtue de blanc, calme, digne, belle encore et toujours héroïque ! On eût dit que l'ombre de Marie-Thérèse son illustre mère était à ses côtés, qu'elle l'enveloppait des rayons de sa gloire immortelle pour la mettre à l'abri des outrages des hommes et des douleurs terrestres, tant elle parut au-dessus d'eux et au-dessus des faiblesses humaines dans ce jour mémorable qui la rejoignit à son époux !

C'est au milieu de la révolution, au milieu de ce choc violent de tous les intérêts, de toutes les passions, que nous pouvons contempler les femmes dans les positions les plus difficiles et les plus cruelles, enflammées par les sentimens les plus vifs, les plus généreux, les plus magnanimes : courage héroïque (1), patience, résignation, cha-

---

infâme accusation. Et celui qui avait osé la faire, pâlit de rage en voyant que, loin d'avilir sa victime, il venait de ranimer en sa faveur la pitié, l'admiration pour une si grande infortune et un si noble courage.

(1) La comtesse de Bouère affronta tous les périls de la guerre de la Vendée pour ne point se séparer de son époux : elle accouche au milieu d'une forêt ; seule avec ses enfans, elle est arrêtée par une brigade de gendarmes qui la conduit dans une ville voisine où l'attendent les fers et l'échafaud. Dans cette triste situation elle est rencontrée par la vendéenne Langevin, qui, malgré qu'elle ne fût accompa-

rité angélique, oubli d'elles-mêmes, religion, pitié, amour, générosité (1), voilà de quoi se composait leur vie, voilà ce qui remplissait leur cœur. Sublimes en présence de l'iniquité (2), calmes en présence de la mort (3), industrieuses

---

gnée que de trois cavaliers, fond sur l'escorte avec fureur, met les uns hors de combat, les autres en fuite, et délivre ainsi par son intrépidité madame de Bouère et ses enfans.

(1) Mademoiselle Rose Bertin n'aurait eu sans doute qu'une renommée éphémère comme la mode à qui elle la devait, si elle n'en eût acquis une bien plus durable par sa bienfaisance et surtout par sa conduite généreuse au moment de la révolution : avertie que des commissaires du gouvernement devaient lui demander les mémoires détaillés de ses créances contre la reine, elle se hâta de les anéantir dans les flammes pour ne pas compromettre sa souveraine.

(2) Madame Aubry de Gourges osa attaquer Robespierre et Marat aux jours de leur exécrable puissance. Le succès de sa brochure, *des trois urnes, ou le salut de la liberté*, avança sa perte déjà résolue alors qu'elle eut le courage de briguer l'honneur de défendre Louis XVI. Elle entendit son arrêt de mort avec une fermeté qui ne se démentit point au moment de l'exécution. Madame Aubry de Gourges est moins célèbre par ses nombreux ouvrages que par son noble caractère : enthousiaste de la liberté, elle ne fut entraînée que par de grandes et généreuses illusions et s'éleva hautement contre la licence et la tyrannie.

(3) Quinze carmélites sont arrêtées à Compiègne; mais on n'ose point les juger dans cette ville où le peuple avait ad-

contre les atteintes de la misère, éloquentes quand il fallait consoler, gaies dans les cachots, laborieuses et dignes dans l'exil, le malheur avait agrandi leurs facultés ou plutôt leur apprit à les connaître : la fille s'immole à son père (1), l'a-

miré leurs vertus : conduites à Paris et condamnées à mort, elles marchèrent avec joie au supplice ; et arrivées au pied de l'échafaud, elles chantèrent le *Veni Créator*, sans que le bourreau osât les interrompre. La supérieure avait demandé à mourir la dernière pour soutenir le courage de ces saintes filles ; elle leur montrait le ciel entr'ouvert et les vit toutes mourir en bénissant Dieu qu'elle même continua de bénir jusqu'au moment où sa tête fut placée sous le fer homicide.

(1) « Le père de mademoiselle Delleglace, envoyé d'un cachot de Lyon à la Conciergerie, partait pour Paris. Elle ne l'avait pas quitté et demanda au conducteur d'être admise dans la même voiture. Elle ne put l'obtenir ; mais le cœur connaît-il des obstacles ! Quoiqu'elle fût d'une constitution très-faible, elle fit le chemin à pied : elle suivit, pendant plus de cent lieues, le chariot où son père était traîné, et ne s'en éloignait que pour aller dans chaque ville lui préparer des alimens, et le soir mendier une couverture qui facilitât son sommeil dans les différens cachots qui l'attendaient. Elle ne cessa pas un moment de l'accompagner et de veiller à tous ses besoins jusqu'à ce que la Conciergerie les eût séparés. Habituée à fléchir des geôliers, elle ne désespéra point de désarmer des oppresseurs. Pendant trois mois elle implora tous les matins les membres les plus influens du comité de salut public, et finit par vaincre leurs refus. Elle reconduisait son père à Lyon, fière de l'avoir délivré : mais le ciel ne lui permit pas de jouir de son ou-

mante à son amant, la mère à son fils, la femme à

---

vrage. Elle tomba malade dans la route, épuisée de l'excès des fatigues auxquelles elle s'était livrée, et perdit la vie qu'elle avait sauvée à l'auteur de ses jours. »

« On a vu madame Grimoard, maintenant madame Potier, témoigner à sa mère (madame Lachabeaussière) le plus touchant empressement. Elle avait été envoyée dans une prison différente; elle sollicita, quoique enceinte, sa translation à Port-Libre, pour être auprès de sa mère et lui rendre tous ses soins; mais elle la trouva enfermée au secret, et traitée avec la plus grande barbarie. Témoin de cette cruauté, elle en fut tellement affectée, que son esprit s'aliéna par intervalles; elle devint la Nina de la nature. Elle négligeait le soin de se parer, ses cheveux flottaient toujours épars. Dans son égarement qui attendrissait tous les cœurs, tantôt, fixée à une place, ses yeux se promenaient autour d'elle et ne voyaient personne, son sein exhalait des gémissemens, sa figure et son corps se tourmentaient de convulsions; tantôt elle se levait avec précipitation, parcourait les corridors, allait s'asseoir sur les degrés de la porte du cachot de sa mère. Là elle écoutait long-temps; et si aucun bruit ne frappait son oreille, elle soupirait, elle pleurait; elle s'écriait douloureusement et à demi-voix : *O ma mère! ma tendre mère, ma malheureuse mère!* Si elle l'entendait marcher ou faire quelques mouvemens elle s'entretenait avec elle; et, pour prolonger le pénible plaisir de cette conversation, elle restait des heures entières étendue sur le seuil. Elle ne se bornait point à des paroles; elle portait tous les jours à sa mère une partie de sa subsistance : c'était lui porter la vie, car souvent on oubliait cette infortunée. Mais lorsqu'elle venait demander au geôlier l'ouverture du cachot, par combien de refus grossiers, de propositions dégoûtantes, d'in-

son époux (1), la sœur à son frère (2). L'amie re-

---

solentes plaisanteries, il fallait l'acheter! N'importe, elle souffrait tout pour offrir quelque nourriture à sa mère, pour l'embrasser quelques instans. On eût dit que la sollicitude maternelle avait passé tout entière dans l'âme de cette fille sensible. »

Nous avons emprunté au charmant ouvrage de Legouvé ces deux exemples intéressans, auxquels nous joindrons les deux suivans du même auteur :

(1) « Madame Rolland, femme du ministre, le défendit à la barre de la Convention avec autant de fermeté que d'éloquence. Arrêtée, et ne pouvant plus lui être utile, elle lui légua l'exemple d'une mort intrépide par le calme avec lequel elle marcha à l'échafaud. »

« Madame Lefort, dans un des départemens de l'ouest, tremblait pour son mari incarcéré comme conspirateur : elle acheta la permission de le voir. Au déclin du jour elle vole le trouver avec des vêtemens doubles; elle obtient de lui qu'ils changeront d'habillemens, et qu'ainsi déguisé il sortira de prison et l'y laissera. Le projet réussit, l'époux s'échappe. Le lendemain on découvre que sa femme a pris sa place. Le représentant lui dit d'un ton menaçant : *Malheureuse, qu'avez-vous fait? Mon devoir*, répond-elle, *fais le tien.* »

(2) L'angélique Élisabeth, aux jours de l'adversité, montra toute la force d'un héros unie au cœur le plus sensible, le plus généreux : c'est en vain qu'on lui offre un refuge tranquille et à l'abri de la tourmente révolutionnaire; elle ne veut point quitter son infortuné frère; elle reste près de lui pour partager son sort. Des assassins la prennent pour la reine, elle garde un silence sublime dans l'espoir de verser son sang pour épargner le sien. C'est elle encore qui soutient Marie-Antoinette, qui partage sa sollici-

vient d'une terre hospitalière sur une terre proscrite, payer de sa vie le bonheur de rcvoir sa souveraine (1).

---

tude et ses soins maternels; c'est elle qui par sa douce éloquence, sa céleste physionomie, par la grâce de son maintien, change le cœur de Barnave et transforme le républicain sévère en généreux royaliste. C'est elle enfin qui, après avoir adouci les derniers momens de Louis XVI et ceux de Marie-Antoinette, marche à l'échafaud avec la majesté d'une princesse, la modestie d'une vierge, la sérénité d'un ange.

(1) Veuve fort jeune et malgré les offres les plus brillantes, la princesse de Lamballe resta fidèle aux liens de l'amour, comme elle le fut plus tard à ceux de l'amitié. Réputée le plus bel ornement de la cour de France par sa beauté, son esprit, elle y était encore un modèle de vertu, de modération, de dévouement à Marie-Antoinette, qui l'avait nommée surintendante de sa maison. C'est à tous ces titres qu'elle mérita d'être placée au rang des premières et des plus illustres victimes de la révolution. Arrivée à Londres où elle s'était rendue de concert avec la famille royale qui devait aussi quitter la France, elle apprend que le roi et la reine ont été arrêtés à Varennes et n'ont plus aucun espoir dans la fuite par la surveillance dont ils sont l'objet. Alors c'est en vain que ses amis la conjurent de rester à l'abri de l'orage; sa souveraine y est exposée, elle veut aller partager ses peines, ses dangers. Et sans s'arrêter à aucune considération personnelle, sans craindre les périls qui semblent se dérouler devant ses yeux, elle quitte la terre hospitalière où ses jours, sa fortune sont en sûreté, pour revenir auprès de l'auguste amie à qui elle a dévoué son existence. Arrivée près de Marie-

Si tant d'héroïsme glissait sans pénétrer (1) sur le cœur de marbre des tyrans qui gouvernaient la France, que de biens ne fit-il pas à leurs victimes ! Il adoucissait toutes les infortunes, prêtait des forces contre les supplices, embellissait jusqu'à la dernière heure de la vie.

Antoinette, la princesse de Lamballe ne quitte plus le poste honorable et périlleux qu'elle a choisi. Elle y reste courageuse et inébranlable jusqu'au jour où l'on vient l'en arracher, où l'on fait tomber sa tête pour la présenter à la reine, préludant par cet horrible forfait à des forfaits plus horribles encore.

(1) Il en est cependant qui eurent une grande et salutaire influence : telle madame de Bonchamps, si célèbre à tant de titres et si digne d'admiration par le beau caractère qu'elle déploya pendant la révolution. Royaliste intrépide et dévouée, elle aurait versé son sang avec joie pour la noble cause qu'elle défendait; et pourtant les républicains malheureux trouvaient en elle bienfaisance et protection. Six mille patriotes de la Vendée lui durent la vie. Elle obtint de son époux mourant la liberté de cinq mille prisonniers; et, à différentes reprises, elle sauva un grand nombre de soldats près d'être fusillés. Aussi, condamnée à mort à son tour par une commission militaire de Nantes, tant de traits d'humanité plaidèrent en sa faveur même devant cet inique tribunal ; et ses jours, dont elle faisait un si digne usage, furent conservés.

Telle la princesse de Chimay à qui une grande beauté et une amabilité parfaite donnaient un grand ascendant sur les hommes les plus influens de cette terrible époque, et qui fut assez heureuse pour le faire servir au bien de l'humanité, pour sauver d'illustres victimes de la hache

Ce sont encore les femmes qui trouvaient moyen d'offrir un refuge tranquille aux proscrits (1),

---

révolutionnaire. Et si la chute de Robespierre vint mettre un terme à ce règne de terreur et de sang, on l'attribue à l'énergie qu'elle inspira à Tallien son époux, énergie qu'il déploya avec tant de succès le 9 thermidor et qui amena la chute du tyran.

Déjà l'horrible Marat était tombé sous le poignard d'une jeune fille qui ne fut inspirée ni par l'amour, ni par aucun intérêt personnel; le courage de Charlotte Corday fut l'effet de cette exaltation patriotique qui jadis avait armé Judith pour sauver Béthulie. Cette exaltation avait si bien sanctifié à ses yeux l'horreur de son action, qu'au moment où l'un de ses juges, observant qu'elle avait atteint droit au cœur de Marat, dit que le coup paraissait parti d'une main exercée : *Le monstre!* s'écria Charlotte avec indignation, *me prend-il donc pour un assassin?*

(1) Combien de femmes ont payé de leur sang le crime d'avoir caché et soulagé de malheureux proscrits, particulièrement des prêtres âgés et respectables, qui avaient tant de droits sur leurs cœurs pieux et compatissans! Nous ne citerons que quelques-unes de ces généreuses victimes : telles mesdames Godard de Malausac, Marie et Élisabeth Barberon, madame de la Billiais et ses deux filles; telle madame de Ruvilly qui, pour avoir donné l'hospitalité et ses soins à un prêtre âgé de plus de quatre-vingts ans, périt victime de cette action généreuse; telle madame de Peyssac, qui offrit avec tant d'empressement un asile à Rabaud-de-Saint-Étienne et le suivit au supplice avec tant de courage.

Une amie de Condorcet vient lui offrir de le cacher à ses persécuteurs; il s'y refuse en s'écriant : *Vous seriez hors la loi. Eh!* reprit-elle, *suis-je hors l'humanité?*

d'élever un temple mystérieux à la religion, où le prêtre, recueilli par elles, pouvait exercer son consolant ministère. Et cette religion sainte, lorsqu'on voulut l'anéantir, trouva des adorateurs dignes de la défendre. Obligée de se couvrir d'un crêpe, elle parut plus auguste; enseignée dans le silence de la retraite, elle fut mieux comprise, inspira des vertus plus parfaites, des sentimens plus généreux, et du sein de la corruption s'éleva une génération meilleure et plus éclairée.

Bonaparte, dont le vaste génie avait embrassé et réuni tous les mobiles de gloire, tous les genres d'illustration et d'intérêt, pour les faire servir à sa puissance, Bonaparte n'oublia ni la religion ni les femmes dans les moyens qu'il employa pour arriver à son but : il releva l'autel pour relever le trône sur lequel il voulait s'asseoir, et pour que le trône et l'autel se donnassent un mutuel appui. Sentant le besoin de rétablir les mœurs, il s'occupa de l'éducation des jeunes personnes, voulut que la piété en fût la base pour qu'elles devinssent de sages épouses et de bonnes mères. Il traça de sa propre main le réglement de la maison d'Écouen, où les sœurs et les filles des défenseurs de la patrie étaient élevées aux frais de l'État. Comme le législateur de Sparte, ce fut moins dans l'intention de rendre les femmes heureuses qu'il s'occupa de leur éducation, que pour les faire contribuer à l'éclat de son règne; il voulut se servir de leur ascendant pour inspirer l'émulation de la

gloire et la récompenser; c'est ainsi que la beauté devint le prix de la valeur.

On a dit que les femmes n'avaient eu aucune influence sur le règne de Bonaparte; n'est-ce pas une erreur? N'ont-elles pas eu au contraire une grande part dans les principaux événemens de sa vie? N'est-ce pas la main de Joséphine qui l'aida à monter sur le trône? N'est-ce pas celle de Marie-Louise qui l'en fit descendre? Joséphine possédait au plus haut degré les grâces et l'amabilité françaises. Elle avait adouci les mœurs âpres de la république. Sa bienfaisance allégeait, pour ainsi dire, le despotisme impérial; et dans son salon elle trouvait l'art de réunir les hommes de tous les partis par l'attrait de tous les plaisirs. Elle aimait les arts, savait les encourager, récompenser les talens, exciter l'industrie, et son nom se trouve gravé sur les grands monumens de ce règne. Sans ambition personnelle, tout-à-fait étrangère à la politique, sa mission sur le trône se bornait à répandre des bienfaits, à gagner par sa grâce et sa bonté des cœurs à son époux, à le désarmer, l'adoucir et lui faire entendre les vœux de son peuple pour la paix. Elle fut payée de sa sollicitude, de son zèle généreux, par l'amour, la reconnaissance des Français. Et ne fut-ce pas par son ingratitude envers elle que Bonaparte s'aliéna en grande partie leur affection?

Marie-Louise avait toute la majesté d'une fille des Césars, toute la candeur de son âge, toute la

dignité de la vertu, et cette beauté, non pas régulière, mais brillante de fraîcheur, aimable par l'expression de sa belle âme. Bonaparte, orgueilleux de sa jeune épouse, heureux par elle, lui accorda beaucoup d'amour et de confiance. Sa galanterie auprès d'elle était respectueuse, je dirais même chevaleresque si je ne craignais d'être accusée de blasphême : quoi qu'il en soit, on s'accorde à dire que la présence de Marie-Louise pieuse, modeste et sage, fit revivre à la cour la politesse et la dignité; on s'accorde à dire que Napoléon se montra non seulement aimable avec sa compagne, mais encore auprès des femmes en général; on observa dès lors dans sa conversation, dans ses manières, dans son ton, une réserve, une décence que la pompe impériale, que la société des rois, des pontifes et de tous les grands de la terre n'avaient pu lui donner. Cela ne prouve-t-il pas combien des mœurs pures, une vie sans tache, donnent de puissance à une femme quand elle les unit à celle de l'amour? Napoléon fit le voyage de Hollande avec Marie-Louise en triomphateur, plus glorieux d'avoir à ses côtés la petite-fille de l'illustre Marie-Thérèse que de toutes ses autres gloires. Ce fut par la main de sa jeune épouse et par son organe qu'il voulut encourager les manufactures et répandre ses largesses. A Dresde un plus beau rôle lui était encore réservé, celui de médiatrice entre son père et son époux. Nommée régente de l'empire lorsque Bonaparte fut porter

ses armes en Russie, Marie-Louise montra de la fermeté lorsque la conjuration de Mallet sembla un instant ébranler le trône. Mais, lorsqu'elle se trouva placée entre les devoirs de la piété filiale et ceux de l'amour conjugal, son énergie fut paralysée par la trop grande sensibilité et délicatesse de son âme... D'ailleurs, peu expansive, la jeune impératrice était peu connue; elle fut peu aimée. On la respectait, mais elle n'inspira ni enthousiasme, ni dévouement. Il lui manquait pour plaire aux Français les grâces de Joséphine, et cette bienveillance active, animée, qui répandait sa bienfaisante et heureuse influence sur toutes les classes de la société, sur tous les points de l'empire. Marie-Louise, se conformant aux désirs de son époux, n'était connue, admirée et chérie que du petit nombre de personnes qui la voyaient journellement.

L'Autriche l'avait, dit-on, donnée à la France pour endormir le lion... Ce moyen lui réussit, non par le sommeil du lion, mais en lui aliénant le cœur de la moitié des Français et en le rendant trop confiant dans ses nouveaux liens de famille.

Bonaparte, bien qu'en général il affectât d'attacher peu d'importance à l'opinion des femmes, reconnaissait toute leur influence. Et lui, qui méprisait tout, parut même la craindre : on sait qu'il chercha à s'attacher madame de Genlis, et qu'effrayé du génie d'une autre femme célèbre, il l'exila; victime du despotisme, madame de Staël le peignit avec son pinceau vigoureux et le fit

haïr (1). Bonaparte avait raison de craindre l'influence des femmes; car n'est-ce pas cette influence qui a précipité sa chute? Ne sont-ce pas les plaintes des épouses restées trop long-temps dans le veuvage, qui refroidirent cette passion guerrière si naturelle aux Français? Ne sont-ce

(1) Deux femmes célèbres eurent une grande influence sur cette époque, madame de Staël et madame de Krudner. Madame de Staël, amie du roi de Suède, contribua puissamment, dit-on, à le détacher de la cause de Napoléon; sans doute ses motifs furent purs, ses intentions louables, car dès lors elle exprima dans un de ses ouvrages les sentimens pénibles, amers, qu'elle éprouvait en voyant les armées étrangères sur le sol français qu'elle aimait comme sa patrie. Madame de Krudner, cette prophétesse de nos jours, semblait en effet un envoyé du ciel, paré de tous ses dons; beauté, grâces, éloquence, une âme généreuse, un cœur de flamme, la rendaient bien propre à accomplir cette mission qu'elle croyait avoir reçue de Dieu. Elle ne voulut pas tromper, mais se trompait elle-même, et c'est parce qu'elle était de bonne foi qu'elle fit tant de prosélytes et qu'elle eut une si grande part à l'acte qui eut tant d'influence sur les destinées de l'Europe!... Madame de Krudner, placée au milieu des avantages du rang et de la fortune, belle, sensible, était destinée à plaire et à jouir; mais son imagination exaltée lui créait une plus belle gloire; elle rêvait la perfection et le bonheur du genre humain, et voulait réaliser ce rêve d'une belle âme.... Elle commença sa mission en consolant les pauvres, les malheureux, et en répandant d'abondantes aumônes, tandis que sa voix éloquente effrayait les puissans de la terre qui la persécutèrent... Elle ne se rebuta point; elle avait prédit la chute de Napoléon; et, lorsque

pas les cris maternels qui, retentissant d'un bout de la France à l'autre, ont appelé vengeance sur tant de sang répandu et glacé dans les plaines du nord? Oui, ce sont les femmes qui, plus avides de bonheur que les hommes, demandaient avec

---

cet oracle fut accompli, elle vint à Paris en même temps que les souverains alliés pour tenter la révolution religieuse qu'elle méditait, ne doutant pas d'être secondée par l'empereur de Russie. « Alexandre, disait-elle, a reçu » mission de réédifier ce que Napoléon avait reçu mission » de détruire; Alexandre est l'ange blanc de l'Europe et » du monde, Napoléon en est l'ange noir. » On attribue à l'ascendant que la charmante prophétesse avait pris sur l'esprit naturellement religieux et bienfaisant d'Alexandre, la modération que montra ce prince dans les transactions qui se firent alors avec la France. Madame de Krudner tenait des conférences mystiques où se rendaient les souverains alliés; et son crédit politique, établi déjà en 1814, augmenta beaucoup lorsque l'année 1815 vit s'accomplir les malheurs que, selon ses prophéties, l'ange noir devait susciter. « On a même fait honneur à madame de Krudner, » dit M. Alph. Rabbe*, de l'idée de la Sainte-Alliance; et » il est vrai qu'elle avait rêvé l'union des rois, mais dans » l'intérêt universel des peuples. Elle voulait christianiser » le monde selon les principes de l'Église primitive; elle » voulait la paix universelle, et ne voyait d'autres moyens » d'y parvenir que par l'alliance des puissances du siècle » cimentée par la religion. Selon d'autres personnes, c'est » au sortir d'un entretien où cette femme extraordinaire » épanchait son âme avec une éloquence admirable, que » l'empereur Alexandre, saisi d'un transport religieux et » philanthropique, enfanta ce projet. »

* *Histoire d'Alexandre*, tome II.

instance et la paix et les Bourbons; elles pressentaient que sous le règne d'un petit-fils de Henri il y aurait gloire et plaisir pour elles. Et, comme au temps de saint Louis, ne voyons-nous pas revivre aujourd'hui dans la famille royale l'exemple de toutes les vertus et de la plus parfaite union? Deux princesses, l'amour de la France et l'honneur de notre sexe, nous rappellent les traits sublimes et touchans du caractère de l'illustre Blanche et de l'aimable Marguerite. Il n'est point d'institutions utiles et bienfaisantes qui n'aient été créées, perfectionnées et encouragées par ces deux princesses. Leurs noms sont à la fois bénis et des pauvres qu'elles soulagent, et des affligés qu'elles consolent, et des orphelins qu'elles soignent, et des jeunes filles qu'elles font instruire dans la religion. Par leur goût, leurs éloges, leurs récompenses, elles enflamment le peintre, le poète, et servent d'encouragement à tous les arts, à toutes les industries.

Comme vers l'étoile qui dirige le voyageur, c'est sur de si beaux modèles que les femmes doivent élever leurs regards pour contempler les qualités qu'on vénère, la bonté et les grâces qu'on adore. Elles peuvent se placer sous cette bienfaisante influence pour obtenir à leur tour, et dans les rangs divers qu'elles occupent, une influence qui donne le bonheur à leur famille et fasse concourir ainsi chacune en particulier à l'amélioration générale des mœurs.

CHAPITRE IX.

Espagnoles.

Ce n'est pas seulement dans les annales chevaleresques de l'Espagne que l'on reconnaît l'influence des femmes; déjà on la découvre dans ces premières annales de l'Ibérie, où les mœurs patriarcales et l'amour de la liberté produisirent de belles vertus et des traits remarquables d'héroïsme et de courage. C'est alors qu'on vit les femmes de Salamanque combattre les Carthaginois, et par leur adresse, leur valeur, les obliger d'accorder aux habitans une capitulation honorable.

Au siége de Sagonte qui rappelle des souvenirs si grands et si douloureux, les femmes, non moins héroïques que les hommes, poussèrent si loin l'horreur de la servitude, que les mères tuaient leurs enfans, les jetaient dans les flammes et s'y précipitaient après eux pour ne laisser que des cendres à leurs ennemis. A Astupa l'on vit se renouveler cette sublime et épouvantable tragédie; dans le territoire de Brancar les femmes déployèrent la même énergie; et au siége d'Iliturgie elles combattirent sur les remparts comme de vail-

lans soldats habitués à affronter la mort et à la donner.

Les deux plus célèbres conquérans de l'Espagne, Annibal et Scipion, après avoir trouvé dans les femmes les plus intrépides défenseurs des libertés de leur pays, ne parvinrent à le soumettre qu'en les désarmant par l'amour et la générosité : Annibal touche le cœur de la princesse Himilée, obtient sa main; et les vertus, la naissance illustre, les immenses richesses de son épouse assurent sa puissance en Espagne et lui gagnent l'affection de ses habitans. On amène à Scipion une noble et belle captive; au lieu du déshonneur et de l'esclavage, elle trouve sous la tente du jeune vainqueur la douce et sage protection d'un père et tous les égards dus au malheur, à l'innocence, à la beauté. Rendue à Lucius son futur époux, elle fait passer dans l'âme de son amant la reconnaissance, l'admiration qu'elle éprouve pour son généreux bienfaiteur; et le prince celtibérien dans son enthousiasme proclame qu'un homme d'une vertu plus qu'humaine ou plutôt qu'un Dieu marchait à la tête des Romains; alors tous les chefs de sa nation, l'une des plus puissantes de l'Espagne, viennent en foule offrir à Scipion les places qu'ils commandent, leurs richesses et leurs soldats.

A toutes les époques d'invasion les femmes espagnoles se servirent de leur ascendant pour adoucir ou subjuguer les vainqueurs de leur patrie, principalement dans l'Andalousie, où leurs talens, leurs

grâces et leur coquetterie, étaient et sont encore plus redoutables qu'ailleurs. « C'est là que se font » remarquer les Majas : ces femmes ont un air dé» gagé, une tournure aisée, une démarche leste, » un œil vif, attrayant, animé, un sourire fin, » agréable, une taille svelte, une chaussure re» cherchée, un costume élégant et léger, des » grâces variées, un son de voix cadencé, une ama» bilité naturelle, des gestes expressifs; habiles » dans l'art de séduire, elles connaissent tous les » moyens de réussir; elles les emploient avec adresse » et le plus souvent avec succès. Déjà sous les Ro» mains les jeunes Andalouses attiraient la foule » et les applaudissemens par leurs danses sur les » théâtres de Rome; elles y captivaient le cœur des » consuls, des tribuns, les préteurs, des séna» teurs, sur lesquels elles exerçaient un empire » absolu (1). »

Tandis que ces belles et séduisantes Andalouses faisaient ainsi tomber les Romains dans leurs chaînes, les femmes de la Biscaye, laborieuses, de mœurs sévères, sans besoins, sans luxe, sans désirs, vaillantes et robustes comme leurs maris (2),

---

(1) *Voyage en Espagne*, par M. Alexandre de Laborde.

(2) Aujourd'hui elles se distinguent encore par les mêmes qualités. « Tantôt, dit M. de Salvandy, tantôt passe au» près de vous en chantant la fille du Basque aux grands » yeux noirs, à la taille légère : les pieds nus, la tête

s'aidaient à défendre l'entrée de leurs montagnes; et, en présence du reste de l'Espagne soumise, les sauvages et braves habitans de cette contrée, n'ayant d'autre passion que celle de la liberté, parvinrent à la conserver jusqu'au temps d'Auguste. Sous la domination des Romains, les Espagnols goûtèrent quatre siècles de paix pendant lesquels ils conservèrent les goûts simples de la vie champêtre unis au goût des sciences et des arts qu'ils cultivèrent avec succès. Ils avaient adopté le culte de leurs vainqueurs, et les femmes, comme à Rome, furent revêtues de dignités sacerdotales et ajoutèrent encore l'influence que donnent ces dignités à l'influence déjà si grande qu elles avaient acquise en défendant leur patrie, et à celle qu'elles obtenaient sans cesse par leur beauté et leurs talens.

Quand les Goths vinrent régner et établir leur religion dans ces contrées, en étendre par leurs armes la puissance et la gloire, ils y furent amenés par l'ascendant de Placidie sur Ataulphe leur roi. Cette princesse, pour éloigner ce peuple belliqueux de sa patrie, avait décidé son époux à rece-

---

» chargée d'un fardeau que ne porteraient pas les hommes » de nos villes, elle fuit comme la flèche à travers les sen» tiers escarpés, et travaille, dans sa course rapide, le gilet » de dix couleurs dont elle parera son vieux père. »

(*Alonzo ou l'Espagne*, liv. V, chap. 1er.)

voir des Romains un établissement dans l'Espagne en échange de celui qu'il s'était formé dans la Gaule.

Amalaric épouse la fille de l'illustre Clotilde, aussi pieuse, aussi zélée que sa mère, mais bien moins heureuse, car, loin de convertir son époux, arien passionné comme tous les Goths, elle en fut horriblement persécutée pour sa religion. Ses grâces touchantes et ses vertus ne pouvaient adoucir ce roi barbare; et aucune douleur, aucun genre de tourment ne purent ébranler la foi de l'héroïque chrétienne. Après avoir long-temps souffert avec une admirable patience, voyant chaque jour sa vie en danger, elle se décide enfin à appeler ses frères à son secours. Elle leur envoie un mouchoir teint du sang de ses blessures qui attestent la cruauté de son époux. Aussitôt les quatre princes français rassemblent une puissante armée; Childebert la commande en personne; il va en Espagne combattre, vaincre Amalaric, venger, délivrer sa sœur et revient en France couvert de gloire et chargé de riches dépouilles.

Ingonde, également belle, également attachée à sa religion, convertit au christianisme son époux Herminegilde, fils aîné du grand et puissant Leuvigild; mais ce roi arien, poussé par les instigations de sa femme, belle-mère et véritable marâtre de ses enfans, fit périr l'héritier de son trône dans la crainte qu'il n'établît le catholicisme dans ses États. Et les Français, pour venger l'époux de leur princesse, déclarent de nouveau la guerre à l'Espagne.

Si ces princesses par leur zèle religieux et leurs grandes infortunes attirèrent sur l'Espagne des maux vengeurs, leurs vertus, leur héroïsme, en faisant admirer la pureté et la force d'âme que l'on puise dans notre sainte religion, contribuèrent à abattre l'arianisme et à le faire tomber dans le mépris.

Mais ce n'était pas encore le moment du triomphe de l'Évangile en Espagne, ni le moment de la régénération de ses habitans, qui avaient pris successivement les mœurs, les habitudes, les vices de leurs vainqueurs. Les Goths eux-mêmes, amollis par la douceur du climat, par le luxe et la volupté, n'étaient plus que l'ombre des vainqueurs de Rome; et leur empire, déjà moins puissant, fut ébranlé jusque dans ses fondemens par les vices de Witiza et de ses maîtresses : enseveli dans la débauche, et non content d'avoir plusieurs femmes dont chacune étalait le luxe et l'orgueil d'une reine, ce monarque fit encore une loi qui donnait cette licence à ses sujets et même aux ecclésiastiques. Pour posséder seul la femme de son frère dont il était amoureux, il n'hésita point à commettre un fratricide. Les crimes et l'exemple corrupteur de ce souverain, trop fidèlement imités, dépravèrent la nation, l'affaiblirent par des guerres intestines et la rendirent méprisable au dehors. Enfin la ruine de l'Espagne dégénérée s'accomplit sous Rodrigue, successeur de Witiza : ce roi voluptueux, sans frein dans ses

passions, sans modération dans son luxe, sans respect pour les femmes, déshonora la belle Cava qui vivait près de son épouse Égilone, selon la coutume qui existait alors d'élever dans le palais des rois les enfans des grands du royaume; mais imbue de principes vertueux, douée de toute la délicatesse de son sexe, cette jeune personne écrit à son père pour se plaindre de l'indigne outrage qu'elle vient de recevoir. Le comte Julien, transporté de fureur, et sans calculer les suites de sa vengeance, appelle les Maures dans sa patrie... Vainement Rodrigue implore le secours des nobles; la plupart, également offensés comme pères, comme époux, abandonnent sa cause. Il ne trouve autour de lui ni dévouement ni soutien, et marche au combat comme il avait vécu, dans l'attirail d'un roi efféminé et fastueux. « Combien » Alaric eût rougit, dit un historien (1), s'il eût » vu cet indigne successeur couronné d'un dia» dème de perles, embarrassé dans les longs plis » d'une robe brodée d'or et de soie, et à demi » couché sur un char d'ivoire! »

Aussi sa défaite fut-elle complète. L'empire des Goths fut détruit, et la plus belle partie de l'Espagne tomba au pouvoir des Musulmans.

Ces Africains féroces, dont la religion ôte aux femmes leurs vertus et leurs droits, se distin-

---

(1) Gibbon.

guèrent en Espagne par leur galanterie. Sans doute qu'ils durent ce caractère autant à la beauté voluptueuse du climat qu'à la beauté non moins voluptueuse et ravissante des femmes. Ces prestiges réunis adoucirent tellement les mœurs et les habitudes des Maures, qu'ils y furent les amans les plus passionnés, les plus tendres, les plus soumis. Les femmes, d'esclaves qu'elles étaient par les lois, devenaient souveraines absolues quand elles étaient aimées. Pour leur plaire ils cherchaient la gloire; ils tâchaient mutuellement de se surpasser par leurs exploits et les fêtes les plus magnifiques. « Dans le même temps un Maure » coupait des têtes qu'il attachait en triomphe à » l'arçon de sa selle, écrivait des lettres galantes » et passionnées à sa maîtresse, prodiguait pour » elle ses trésors, sa vie, et, couvert de la poussière » et du sang des combats, donnait des fêtes où » brillaient son goût, la magnificence, l'éclat et » l'amour (1). »

Les femmes de Grenade surtout méritaient d'inspirer tant d'amour; elles étaient et sont encore les plus séduisantes de l'univers : beaux cheveux, belles dents, bouche vermeille et caressante, taille svelte et bien prise, leur beauté reçoit encore son principal charme de leurs grâces et de leur gentillesse; elles déploient dans leur

---

(1) Florian, *Essai sur les Maures.*

démarche, dans leurs danses, dans tous leurs mouvemens, une mollesse gracieuse, une nonchalance légère. Leur conversation est vive, piquante; et leur esprit fin, pénétrant, s'exprime sans cesse par des saillies ou des mots pleins de sens. Leur habillement, comme celui des Turques et des Persanes, consistait en une longue tunique de lin, serrée par une ceinture, un doliman à manches étroites, de grands caleçons et des pantoufles; les étoffes qui les composaient étaient fines, rayées, brodées d'or, d'argent, et semées de pierreries. Leurs cheveux tressés flottaient sur leurs épaules; un petit bonnet fort riche soutenait sur leur tête un voile brodé qui tombait jusqu'aux genoux (1).

Le mahométisme ne laissait à ces femmes que l'empire de l'amour; elles l'ont rendu brillant, elles l'ont embelli de toutes les qualités qu'on leur permettait de déployer. Mais la facilité des mœurs, si rarement compatible avec les vertus et les talens, est cause sans doute qu'elles n'ont acquis de célébrité que par les passions romanesques qu'elles inspiraient, par les fêtes et les tournois dont elles furent l'objet, par les palais et les villes que les califes puissans firent bâtir pour elles. Tel Abdérame, si grand dans les combats, en politique et jusque dans ses amours : pour immortaliser la

---

(1) *Ibid.*

belle esclave qu'il aimait, il fonda près de Cordoue une ville magnifique à laquelle il donna le nom de sa maîtresse, et dont la principale porte était décorée de sa statue.

Les femmes dont la condition et les qualités ne furent point restreintes par les lois du Coran et par la vie du sérail, donnèrent beaucoup plus d'étendue à leur influence : comme souveraines, comme épouses, comme mères, comme femmes aimables, indépendantes et courageuses, elles ont contribué aux différentes révolutions de ces contrées, aux divers changemens apportés dans les mœurs et dans la société. Si l'honneur outragé d'une jeune fille fut cause de l'établissement des Maures en Espagne, depuis cette époque jusqu'à leur expulsion, ils n'eurent pas d'ennemis plus constans et plus dangereux que les femmes. Ils furent subjugués par leur beauté, battus par leurs armes, repoussés par leur valeur, et Isabelle de Castille mit fin à leur empire.

La veuve de Rodrigue, la belle Egilone, prisonnière des Maures, triompha par ses charmes du vainqueur de son époux. Abdalasis, pour mériter son cœur, ambitionna une couronne; il l'obtint et la paya de sa vie. Son titre de roi souleva contre lui les Musulmans qu'il commandait, et il fut assassiné.

L'un de ces passionnés Africains, amoureux de la sœur de l'illustre Pélage, l'enlève et la force de lui donner sa main. Cet outrage redouble la haine

implacable et terrible de ce héros contre les ennemis de sa patrie; il les battit à la tête de ses braves montagnards, et conserva l'indépendance d'une portion de l'Espagne.

Sa fille Ormisinde, mariée à Alphonse Ier, n'hérita pas seulement du royaume des Asturies fondé par son père, elle hérita encore de ses sentimens patriotiques, et les transmit à sa noble race qui régna si long-temps avec gloire sur ce pays.

Ce fut son fils, Alphonse-le-Chaste, qui le premier refusa le honteux tribut de cent jeunes filles qu'on devait livrer chaque année aux Musulmans. Pour l'obliger à le payer, ils vinrent l'attaquer avec des forces innombrables dont il triompha.

Ramire combattit également pour cette généreuse cause, et affranchit à jamais sa patrie de cet indigne tribut.

Dona Sancha se rendit célèbre par son dévouement conjugal, patriotique et maternel: deux fois elle brave tous les périls, surmonte tous les obstacles pour briser les fers de son époux, et la dernière fois reste prisonnière à sa place. Rendue à la liberté, les regards et les vœux de cet illustre rejeton de Pélage se fixent sur les intérêts de son pays alors ravagé par les Maures. Elle vend ses bijoux, engage ses terres, et, sans surcharger son peuple d'impôts, lève une puissante armée qu'elle offre à son époux pour marcher contre eux. Ferdinand répond à ses généreux désirs; il bat, repousse les infidèles, reprend les forteresses tom-

bées en leur pouvoir, et rétablit la paix dans les provinces qu'ils dévastaient. Aussi excellente mère que tendre épouse, dona Sancha avait sur tous ses enfans une grande influence, et tant qu'elle vécut, elle fit régner entre eux la plus parfaite harmonie; ce ne fut qu'à sa mort que les passions de don Sanche éclatèrent et portèrent le feu de la discorde dans ses Etats. Mais elle avait laissé une fille, digne héritière de ses sentimens et de son génie, qui opposa toute la prudence, toute l'énergie de sa mère à l'ambition de don Sanche, tandis qu'elle fut la plus tendre, la plus généreuse des sœurs pour Alphonse injustement dépouillé par son frère du royaume de Léon: pendant l'exil de ce jeune prince, elle veille sur ses intérêts, lui conserve l'affection de ses sujets et saisit si habilement les circonstances, qu'elle parvient à le rétablir sur son trône. C'est ainsi que la sagesse et l'habileté d'une femme préparèrent le règne glorieux d'Alphonse-le-Brave. Ce prince ne méconnut point les services de sa sœur; il les paya du respect et de la tendresse d'un fils. Sa femme, la pieuse Constance, n'eut pas moins d'influence sur ce beau règne, en travaillant avec zèle à la réformation des mœurs, principalement de celles du clergé.

Dona Thérésa, pendant la minorité de son fils Ramire III, se distingua par une prudence et une vigueur peu communes: elle repoussa les Normands, détruisit leur flotte, fit régner la paix dans l'intérieur, et contint si bien les passions de son fils,

que ses sujets ne connurent l'incapacité de ce prince que quand il se fut affranchi de l'influence de sa mère. Alors, sous l'empire de sa femme et de ses maîtresses, qui n'étaient animées que par l'intérêt personnel, il se fit haïr et mépriser.

Plus heureuse, Elvire, mère et tutrice d'Alphonse, fit bénir son règne, et parvint à faire naître, à fortifier dans le cœur de son fils les vertus d'où dépendent la sécurité, le bonheur du peuple ; et Alphonse répondit en tout aux désirs d'une mère aussi sage que dévouée. Il travailla constamment et avec succès pour la gloire et la prospérité de son royaume.

Autant ces femmes, qui joignaient à un mâle génie la tendre piété et les vertus de leur sexe, firent de bien à leur patrie, autant Ulraque, qui en fut l'opprobre par ses mœurs, y causa de maux. Cette reine, douée d'un esprit supérieur, avait une ambition sans mesure et tous les vices d'une femme galante. Ces passions éteignirent en elle les sentimens d'épouse, de mère, et lui firent oublier les devoirs d'une souveraine. Ne voulant point partager le pouvoir avec son époux, ni reconnaître les droits de son fils, les royaumes de Castille et de Léon furent en proie à des factions rivales qui, pendant dix ans, livrèrent ces contrées à toutes les horreurs de la guerre civile.

Mais que de bien ne fit pas dans ces mêmes Etats l'illustre Bérengère, reine de Léon et régente de Castille ! « Il serait difficile, dit le plus célèbre

» historien de l'Espagne (1), il serait difficile d'ex-
» primer les rares vertus de cette princesse, sa pru-
» dence dans le maniement des affaires, sa piété
» envers Dieu, la pureté de sa foi, son zèle pour
» la religion et la justice, la protection dont elle
» honorait les gens de bien et les savans, sa fer-
» meté à punir les méchans, son application à
» maintenir le royaume en paix, son adresse à te-
» nir dans le devoir et le respect les seigneurs ca-
» pables de brouiller l'Etat, son attention merveil-
» leuse à veiller sur l'éducation du roi son frère.
» Une si grande princesse réparait en quelque sorte
» la perte du roi son père. »

Et cette reine, dont les grandes qualités, les immenses richesses étaient toutes employées à la gloire et au bien de ses sujets, cette reine, douée de la modestie la plus rare, de la modération la plus parfaite, n'hésita pas à se défaire de la régence en faveur des seigneurs de Lara, aussitôt que d'adroits envieux l'eurent persuadée qu'ils auraient plus de force pour gouverner. A la mort de son frère on lui donna la couronne, mais elle ne tarda pas à la placer elle-même sur la tête de son fils. Comme sa sœur, l'illustre Blanche, qui donna à la France le plus grand, le plus sage, le plus vénéré de ses rois, Bérengère forma son fils Ferdinand à toutes les vertus, pour qu'il donnât à

---

(1) Mariana.

l'Espagne toutes les prospérités, toutes les gloires qui en découlent.

C'est dans ce temps que l'esprit de chevalerie existait dans toute sa pureté, dans sa plus grande vigueur : « L'amour, l'honneur et la religion sem» blaient alors se disputer les belles actions, et se » surpasser pour les produire. Plus délicats et plus » désintéressés qu'aucun autre peuple, les Espa» gnols regardaient le courage comme le seul mé» rite, et les succès auprès des femmes comme le » seul but ou la seule récompense digne du cou» rage. C'est dans ce temps qu'on vit deux amans » expirer ensemble du bonheur de se revoir après » trois ans d'absence, et du regret de se séparer... » Deux autres se précipitèrent du haut d'un ro» cher pour ne pas se survivre l'un à l'autre (1). »

C'est dans ce temps si brillant de la chevalerie que la belle et célèbre Bérengère, se trouvant assiégée par les Maures dans le château d'Azéca, leur fit dire qu'il était indigne à des chevaliers de venir attaquer une femme, tandis qu'ils pouvaient aller à Oréja se signaler contre un roi. A peine ont-ils reçu ce message, que les Maures n'hésitent point à lever le siége, ne demandant pour toute condition que *l'honneur de voir la reine*; et ils défilent lentement, la lance baissée et le regard levé vers la tour

(1) *Voyage en Espagne*, par M. Alexandre de Laborde.

où paraît Bérengère, glorieux et satisfaits d'avoir contemplé sa ravissante beauté.

A cette époque, quand les Espagnols et les Maures suspendaient leurs armes meurtrières, il s'élevait entre eux une autre espèce de lutte, celle de la galanterie : et de toute part on célébrait des jeux, des fêtes, des tournois, dont les victoires de part et d'autre servaient toujours à la gloire des femmes et à étendre leur empire. Mais alors les femmes méritaient le culte dont elles étaient l'objet autant par leurs vertus que par leurs charmes, et surpassaient encore les hommes par leurs généreux sentimens. Ainsi l'on vit deux princesses, Sancha et Dulcia, céder volontairement à leur frère Ferdinand le royaume de Léon qu'elles avaient hérité de leur père. La réunion de ce royaume avec celui de Castille prépara la grandeur future de l'Espagne. Combien les femmes n'ont-elles donc pas contribué à ce beau règne de saint Ferdinand, puisque c'est à la piété et la prudence de sa mère, à la modération et à la générosité de ses sœurs, à l'amour et aux vertus de son épouse qu'il dut sa sagesse, sa gloire, sa puissance, son bonheur et celui de ses sujets!

Dans le même temps brillait en Aragon la reine Yolande. On la voyait dans les guerres contre les Maures accompagner son époux à cheval, faire l'admiration des troupes par son intrépidité et ses grâces. Ce fut elle qui, par son esprit conciliateur, rétablit la paix entre le roi d'Aragon et l'in-

fant de Castille, qui étaient en guerre. Mais sa douceur et ses vertus ne purent contre-balancer la funeste influence de Thérésa-Vidaura, maîtresse de son époux, ni empêcher les maux sans nombre qui en furent le résultat.

Remarquons toutefois que cette Thérésa n'est qu'une exception à l'honorable et glorieuse influence qu'exerçaient alors les femmes espagnoles. Dans le royaume d'Aragon la reine Blanche donnait l'exemple de la plus éminente piété. Dans le royaume de Castille Marie de Molina, épouse chérie de Sanche, ne fut pas seulement un modèle de tendresse conjugale et d'amour maternel, elle fut encore le modèle des veuves et des reines. Au milieu des guerres suscitées après la mort de don Sanche par l'ambition des rois voisins, elle refuse avec indignation l'offre de se remarier avec un prince d'Aragon pour conserver la couronne. *Une vie innocente et pure*, répondit-elle, *nous sera d'un plus grand secours que le moyen lâche que vous me proposez.* En effet, dirigée par ses généreux sentimens, que de grandes et belles choses n'a-t-elle pas accomplies! Ces sentimens et l'esprit de paix qui ne cessèrent jamais de l'animer, lui firent remettre la puissance au prince Henri pour éviter la guerre civile. Mais, lorsqu'elle vit ce prince compromettre la gloire et les intérêts de l'État, terminer la guerre avec le roi de Grenade par un traité où il s'engageait, au nom du jeune roi, à remettre Tariffa entre les mains des Maures, elle protesta

hautement contre cette clause déshonorante; et pour réparer le mal elle reprit le pouvoir qui lui était offert à l'unanimité. Ce traité fut annulé, la guerre recommença; et ses armées reprirent leur supériorité sur les infidèles, qui furent repoussés des murs de Jaën. Dans ses démêlés avec le roi de Portugal et celui d'Aragon, elle montra la même habileté, la même grandeur d'âme: elle força ce dernier à rendre toutes ses conquêtes et à renouveler son serment de fidélité; puis elle prit elle-même le commandement de ses troupes contre le roi de Portugal, et revint triomphante au milieu des États assemblés à Valladolid, où d'une voix unanime et spontanée elle fut proclamée *mère de la patrie.*

Son fils, Ferdinand III, sans avoir le génie de sa mère, hérita de ses sentimens de justice, de clémence; et son petit-fils Alphonse, qu'elle avait élevé, se montra digne de ses soins. Ce fut après saint Ferdinand celui des rois de Castille qui eut le plus de droits à l'admiration de la postérité. Malheureusement l'épouse d'Alphonse, de mœurs dépravées et cruelles, en éloignant d'elle ce roi, fut cause qu'il s'attacha uniquement et avec passion à la belle Léonora de Gusman. De là tant de crimes et de dissensions suivis d'une révolution qui renversa l'héritier légitime du trône pour y placer le fils d'une maîtresse.

Cet héritier légitime était Pierre-le-Cruel, qui avait puisé sous l'influence maternelle tous les

vices, toutes les passions qui rendirent sa mère malheureuse et méprisable. Sous cette influence il fait périr Léonora ainsi que ses enfans. Un seul, Henri Transtamare, échappe à sa barbarie pour devenir à son tour le vengeur de sa mère. Pierre obtient la main de Blanche de Bourbon; mais marié secrètement avec Marie de Padille qui avait sur lui un empire absolu, il éloigne aussitôt la jeune reine, l'abreuve d'humiliations, de douleurs; et, parce que le peuple l'admire, s'intéresse à son sort, crie hautement contre la maîtresse qui le subjugue, il condamne Blanche à une étroite captivité, croyant faire oublier ses charmes, ses malheurs et ses vertus. Enfin, au mépris de tout ce qu'il y a de plus sacré, un troisième hymen l'unit encore à Jeanne de Castro, qu'il avait égarée par l'ambition et qu'il abandonne dès le lendemain, satisfait d'avoir terni une réputation sans tache, d'avoir bouleversé une vie jusqu'alors paisible et honorée. Mais, pour venger sa sœur, Ferdinand de Castro se place à la tête des mécontens et allume la guerre civile; tandis qu'une autre guerre, plus terrible encore, se prépare pour venger Blanche de Bourbon dont son barbare époux n'avait terminé les maux qu'en la faisant mourir... Les Français, commandés par le brave Duguesclin, viennent punir cet horrible attentat; et secondés par la haine de la nation, secondés par Henri Transtamare qu'anime le double motif de venger sa famille et de conquérir

un trône, ils enlèvent au tyran et la couronne et la vie.

Après son avènement au trône, Henri Transtamare, pour légitimer ses droits, s'efforca d'acquérir l'amour de ses sujets, de rendre la paix à l'Espagne, de faire refleurir l'agriculture, les arts et les sciences. Dans ces nobles travaux, il fut puissamment secondé par sa femme, d'une vertu éminente, et dont l'active charité lui mérita le nom de *mère des pauvres.*

Sous ce règne on voit l'héroïsme des femmes reparaître dans tout son éclat : les Anglais viennent attaquer la ville d'Afaro en Castille; ils croient être sûrs de s'en rendre maîtres, la garnison ayant eu l'imprudence de s'en éloigner; mais les femmes courent fermer les barrières et s'y précipitent avec une contenance si ferme, si intrépide, que les assaillans n'osent risquer l'assaut, et se retirent en s'écriant : *voilà de braves femmes!*

L'ambition d'une reine et son influence maternelle viennent jeter de nouveaux troubles en Espagne : Catherine, veuve de Ferdinand, s'empare de la régence, élève son fils Alphonse dans l'oisiveté, dans l'éloignement des affaires et des grands de sa cour, pour garder plus long-temps le pouvoir en rendant le jeune prince incapable de gouverner. Cette misérable politique produisit des fruits amers : Alphonse sur le trône fut le plus faible des rois; et, tout-à-fait inhabile à tenir les rênes de l'État, il les abandonna entre les mains

d'indignes ministres, de lâches courtisans dont il fut l'esclave et son peuple la victime.

Sous Henri III, Jeanne de Portugal son épouse et ses maîtresses se partageaient le pouvoir, et le divisaient en autant de partis rivaux. Sous l'influence de ces femmes également sans mœurs et sans vertus, la cour offrit le spectacle de la dépravation la plus complète. Des cabales, des intrigues en furent la conséquence; et la reine, par son indigne conduite, fit soupçonner la légitimité de sa fille. De là tous les maux qui accablèrent cette vertueuse princesse; de là les troubles, les dissensions qui s'élevèrent pour la succession de la couronne dont Jeanne fut exclue en faveur de sa tante Isabelle.

Cette reine célèbre fut portée au trône de Castille par l'amour du peuple; et son heureuse union avec Ferdinand, légitime héritier de la couronne d'Aragon, réunit dans une même famille toutes les couronnes d'Espagne. Isabelle, qui eut une si grande influence sur les événemens les plus mémorables de son siècle, unissait aux qualités d'un grand homme les qualités aimables de son sexe. Elle embellissait le rang suprême par l'esprit, la beauté, et savait allier la sévérité des mœurs à l'attrait des plaisirs. Aussi habile à manier les rênes de l'État qu'à conduire une armée, elle savait inspirer la confiance, exciter la valeur, profiter des circonstances, vaincre les difficultés, et atteindre son but par la marche d'un héros ou l'a-

dresse d'un profond politique. C'est ainsi qu'Isabelle parvint à élever si haut la gloire, la prospérité de sa patrie et l'héroïsme de ses habitans. C'est ainsi qu'elle parvint à triompher des Maures; et, par la prise de Grenade (1), superbe et délicieuse résidence des califes, elle mit fin à l'empire des infidèles qui depuis près de huit siècles pesait sur l'Espagne. Ce qui rend encore la mémoire d'Isabelle impérissable, c'est qu'elle se trouve attachée à celle de l'illustre Colomb. Entre tous les souverains auxquels il s'adressa, seule elle ne le rebuta point, ne traita pas ses projets de chimères; seule elle en comprit la grandeur et l'utilité; seule enfin elle lui donna les moyens de les mettre à exécution. Si la découverte de l'Amérique peut être regardée comme un immense bienfait, si le grand homme à qui on la doit mérite reconnaissance et gloire, laissons en prendre une part à Isabelle. Que la noble protectrice de Colomb efface le souvenir de celle qui, par la plus funeste imprévoyance, établit l'inquisition dans ses États. Toutefois rappelons-nous que, quand elle créa cet

---

(1) Boabdil, roi lâche et cruel, voyant que les braves habitans de Grenade voulaient s'ensevelir sous les ruines de cette ville, fut lui-même porter à Isabelle les clefs de la forteresse. En s'éloignant il jeta un dernier regard sur Grenade et pleura. « *Mon fils,* lui dit sa mère, *vous avez raison de pleurer comme une femme un trône que vous n'avez su défendre comme un homme.* »

odieux tribunal, il n'avait pour but que d'arrêter les progrès du mahométisme, du judaïsme, et des hérésies qui faisaient alors tant de mal à l'Espagne.

La fille d'Isabelle hérita de l'amour des Espagnols pour sa mère; et cet amour prévalut sur tout: vainement son père essaya de lui disputer le trône; elle y fut placée par les vœux unanimes du peuple. La raison affaiblie de Jeanne n'avait point affaibli le respect qu'on lui portait. Lorsque la mort de son époux acheva de l'égarer, la plus tendre pitié se joignit aux sentimens qu'elle inspirait; et les grands talens de Ferdinand ne pouvaient contre-balancer l'ascendant de cette jeune et belle femme pleurant sur le cercueil de son époux, ne conservant de ses facultés morales que celle de la douleur. Ce spectacle exaltait l'attachement de ses sujets; ils demandaient à grands cris qu'on lui laissât la puissance, afin qu'elle ne perdît pas tous les biens à la fois. Mais son père, pour conserver la régence, la priva encore de la liberté... A la mort de Ferdinand on voulut replacer Jeanne sur le trône; et la dignité qu'elle mit à recevoir le serment prêté par les États, fit croire qu'il ne restait plus en elle aucune trace de folie, et que son fils Charles-Quint ne la retenait prisonnière que pour régner à sa place.

Les chefs de l'insurrection de Castille contre ce prince traitèrent toutes les affaires au nom de Jeanne. Les Castillans se livrèrent à la joie la plus

universelle en apprenant qu'elle consentait à prendre les rênes du gouvernement, et qu'elle avait dit à don Juan de Padille : *Songez à faire tout ce qu'il importe au bien public.* Une femme fut l'héroïne de cette insurrection mémorable qui avait pour but d'obtenir la réforme de plusieurs abus politiques et de fonder la liberté publique sur une base fixe : dona Maria, épouse de don Juan, animée par les mêmes sentimens et le même courage que lui, servit cette cause avec le même dévouement; et, après qu'il eut porté sa tête sur l'échafaud, seule elle soutint encore les espérances de son parti. Ses grandes qualités et ses malheurs fixaient l'admiration et l'intérêt des Castillans, sur lesquels elle avait une influence sans bornes; les royalistes firent en vain tous leurs efforts pour diminuer cette influence ou attirer dona Maria dans leur parti; rien ne put la séduire. Les intérêts de sa patrie à défendre, son époux à venger, lui donnaient une ardeur et une force qui ne se démentirent jamais, et qu'elle savait si bien communiquer aux habitans de Tolède, qu'à leur tête elle en soutint le siége pendant plusieurs mois. Alors même que ses ennemis furent parvenus à détacher de sa cause le plus grand nombre de ses partisans, son énergie ne l'abandonna point; et après la prise de la ville elle se retira dans la citadelle, où elle continua à se défendre par des prodiges de valeur.

Sous Philippe II on vit encore une jeune héroïne déployer une force et un courage au-dessus

de son sexe : les Anglais assiégeaient la Corogne, la garnison épuisée et sans espoir de secours était prête à capituler, lorsque Pita parvient à la ranimer par son énergie et son intrépidité; elle enflamme par ses discours ceux qui hésitent, retient par ses reproches et ses menaces ceux qui sont tentés de fuir; et s'élançant là où le danger lui paraît le plus imminent, elle y entraîne les moins courageux, repousse l'ennemi et le force à lever le siége.

Sous ce monarque toujours armé par l'ambition et le fanatisme, les Pays-Bas, pour s'affranchir de sa tyrannie, se soulevèrent contre lui. Il fallut toute l'influence des femmes qui gouvernaient ce pays, sinon pour en réparer les maux, du moins pour les adoucir : la sœur de Philippe, formée à l'école de ses deux illustres tantes Marguerite d'Autriche et Marie de Hongrie, qui gouvernèrent l'une et l'autre les Pays-Bas avec une sagesse remarquable, Marguerite, qui avait hérité et de leurs vertus et de leurs talens, se fit chérir des Flamands par sa bonté et sa modération. Noble médiatrice entre son frère et les protestans, elle fit tous ses efforts pour modérer son fanatisme et l'empêcher d'établir l'inquisition dans ce pays.

La fille de ce monarque, Isabelle-Claire-Eugénie, nommée par son père gouvernante des Pays-Bas, soutint la réputation de sagesse et d'habileté que les précédentes souveraines s'y étaient acquise. Cette princesse, d'une vertu sévère, cha-

ritable, généreuse, faisait régner autour d'elle la magnificence et les plaisirs, et répandait au loin ses bienfaits sur les pauvres, les malheureux. La sensibilité de son âme n'en excluait point le courage; et lorsque les provinces qu'elle gouvernait combattirent pour leur religion, leur liberté, on la vit s'armer pour défendre les intérêts qui lui avaient été confiés, passer en revue ses troupes, haranguer les soldats et les animer d'une ardeur telle, qu'ils volèrent au combat et triomphèrent des Hollandais.

Comment s'étonner de l'influence des femmes, lorsqu'elles se trouvent placées au milieu d'une nature riche, embaumée et riante, où constamment elles puisent ces doux alimens pour l'imagination et cet enthousiasme pour la patrie, qui les rendaient si pleines de séduction dans la vie ordinaire et si héroïques dans les combats? Comment s'étonner de cette galanterie des hommes qui dirigeait leurs actions, animait leurs pensées et leur faisait unir le nom d'une femme à toutes leurs entreprises, quand les femmes étaient réellement dignes d'un si beau rôle? Alors l'amour était un sentiment pur, exalté, profond; partout il produisait ces traits d'héroïsme et de constance qui de nos jours étonnent même dans les romans. Alors ce sentiment, loin de corrompre les cœurs, en était la sauvegarde; la femme était souveraine de son amant parce qu'elle était sans faiblesse; l'amant était fidèle pour mériter ou conserver son cœur.

Mais, déjà sous Philippe II on ne retrouve plus cette pompe, cette dignité qui rendaient le culte de l'amour religieux et tout puissant; cette passion n'était déjà plus qu'un jeu, un délire momentané dont les suites funestes troublèrent le règne de ce prince et ternirent sa mémoire plus encore que les bûchers qu'il fit élever pour les hérétiques. Indigné de trouver un rival dans Antonioz Perez, amant plus aimé que lui d'Anne Mendoza, princesse d'Éboli (à qui il ne manquait qu'un œil pour être d'une beauté parfaite), il le fait emprisonner sans égards pour les services qu'il lui a rendus; de là le soulèvement des habitans de Sarragosse contre cet acte de tyrannie; de là aussi le dévouement de la généreuse épouse de Perez, qui n'hésita point d'aller prendre les chaînes d'un mari infidèle pour le rendre à la liberté. Plus tard Philippe place sur son trône Élisabeth de France, jeune et belle princesse que son fils don Carlos devait épouser : les noirs soupçons germent dans son âme; il croit que l'amour unit encore les deux amans et qu'ils brûlent d'une flamme adultère; pour l'éteindre il n'hésite pas à verser le sang de son fils innocent...

Toutefois Philippe II, protecteur des sciences, des arts et des lettres, leur rendit un vif éclat; et les femmes, comme dans tous les temps où les lettres furent cultivées et encouragées en Espagne, obtinrent dans ce siècle de brillans succès. Déjà sous les Maures, Lafia de Séville se distingua dans

la poésie; Aïscha de Cordoue fut couronnée plusieurs fois par l'académie de cette ville; Marie Alphaisuli fut appelée *la Sapho de l'Espagne.*

On vit dans le quinzième siècle Isabelle de Rosères prêcher dans la grande église de Barcelone, venir à Rome sous Paul III, y convertir des juifs par son éloquence, et commenter avec éclat Jean Scott devant des cardinaux et des évêques.

Isabelle de Cordoue, qui savait le latin, le grec, l'hébreu, et qui avec de la beauté, un nom et des richesses eut encore la fantaisie d'être docteur, prit ses grades en théologie. Catherine Ribéra composa des poésies espagnoles, moitié dévotes et moitié tendres. Aloyia-Siegea de Tolède, plus célèbre encore que les trois autres, outre le latin, le grec, avait appris l'hébreu, l'arabe, le syriaque, et écrivit une lettre en ces cinq langues au pape Paul III. Elle fut ensuite appelée à la cour de Portugal, où elle composa plusieurs ouvrages (1).

Dans le seizième siècle, Félicienne Henriquez de Gusman traita les muses avec les grâces et la délicatesse propres à son sexe. Ange-Sigé de Tolède réunit au talent de la poésie celui d'exceller dans la musique sur laquelle elle écrivit (2).

---

(1) Thomas, *Essai sur le caractère et les mœurs des femmes.*

(2) Alexandre de Laborde, *Voyage en Espagne.*

« Les conquêtes que l'Espagne fit en Amérique » dépravèrent les mœurs; et celles qu'elle fit sur » le continent changèrent les usages et affaiblirent » le caractère national. A ces passions succédèrent » une multitude d'intrigues et de ruses où l'adresse » italienne se marquait plus que l'honneur et l'a- » mour castillans. Ce temps est parfaitement peint » dans les comédies de Lopez-de-Véga, de Moreto, » de Calderon, et dans les nouvelles de Cervantes. » De là les enlèvemens, les sérénades, les duègnes, » les jaloux, toutes choses dont il n'existe plus en » Espagne que le souvenir; l'amour semblait dégé- » nérer à mesure que la civilisation s'avançait; il » avait été une folie, il devenait un calcul (1). »

Ce sont les mœurs de cette époque, et non le véritable enthousiasme chevaleresque, que le génie de Cervantes a combattues si victorieusement avec l'arme du ridicule; non, ce n'est point le noble chevalier rival des Maures en galanterie et combattant contre eux pour sa religion, sa patrie et l'honneur du sexe, que ce célèbre écrivain a voulu attaquer; non, il ne s'est point armé contre cet enthousiasme désintéressé de l'amour qui toujours produisit de si grandes choses. Ah! Cervantes aurait bien plutôt travaillé à entretenir cette flamme active et vivifiante qui éleva si haut la gloire de l'Espagne, cette flamme qui animait don Ramire, le Cid, Ferdinand-le-Grand, Ferdinand-

(1) *Ibid.*

le-Saint, Gonsalve de Cordoue, qui fit la gloire de dona Sancha, de Chimène, d'Elvire, de Marie de Molina, de Bérengère, d'Isabelle! Ce que Cervantes a voulu détruire, ce sont les jaloux, les grilles, les enlèvemens, les duègnes, les chevaliers errans sans but et sans motifs; enfin, il a voulu détruire cette galanterie ridicule dont on trouve encore des traces au dix-septième siècle.... « Les amans (comme » l'observe Mme de Motteville pendant son séjour en » Espagne lors du mariage de Louis XIV avec l'in- » fante Marie-Thérèse), les amans près de leurs » belles pouvaient rester couverts, même en pré- » sence de la reine, parce qu'on les jugeait si at- » tentifs à voir leurs dames, si enivrés, si étourdis » de leurs charmes, qu'ils n'avaient point d'yeux » que pour elles, et ne voyaient rien de ce qui se pas- » sait devant eux!! (1) » Combien alors la galanterie française était supérieure à la galanterie espagnole qui avait servi à la former! Louis XIV en offrit le plus aimable modèle, lorsque, seul et sans suite, il se montre aux yeux de la nation qui la veille encore était son ennemie, galopant le chapeau à la main le long de la rivière pour suivre le bateau où était sa jeune et belle fiancée.

Toutefois, quelque dégénération dans les mœurs et les sentimens que causèrent en Espagne le luxe, les richesses et les conquêtes, l'influence des femmes fut diminuée et non pas détruite; elle

(1) *Mémoires de Mme de Motteville.*

continua à être salutaire ou nuisible, selon leurs vertus ou leurs vices.

Digne fille de Henri IV, Isabelle sur le trône d'Espagne offrit un véritable modèle de piété et de bienfaisance; elle obtint l'estime et l'amour de ses sujets. L'archiduchesse Marie-Anne, seconde épouse de Philippe IV, s'aliéna au contraire leur affection. Régente après la mort du roi, elle n'eut ni la force, ni les talens, ni les vertus nécessaires pour administrer sagement et faire le bien. Elle perdit le pouvoir sans laisser de regrets après elle.

Quand le petit-fils de Louis XIV alla régner sur l'Espagne, la cour de France et sa politique étaient entièrement sous l'influence de notre sexe; et le prince français sur un trône étranger donna également le pouvoir le plus absolu aux femmes. Mais l'élève de Fénélon avait des mœurs trop pures, des sentimens trop élevés pour donner son amour et sa confiance à des femmes galantes. Ce fut l'aimable Louise-Gabrielle de Savoie qui prit sur lui tout l'empire des grâces, des vertus et de l'amour, pour le faire servir à la gloire comme au bonheur de son époux et de ses sujets. Dans les guerres que Philippe V eut à soutenir contre l'archiduc Charles, prétendant au trône d'Epagne, elle déploya un courage, une énergie qui entraînèrent toute la nation pour le parti de son époux. Au milieu de la consternation générale, occasionnée par la destruction de la flotte espagnole, seule elle resta calme contre les coups du sort, ne cher-

chant que les moyens de les réparer. Elle vendit ses bijoux, et son exemple fut imité par une partie de la noblesse. Quand les ennemis eurent pénétré dans l'Estramadure, on l'engageait à fuir dans l'Andalousie : « Nous avons encore des villes, ré- » pondit-elle, si nous les perdons, chassée de la » dernière, j'irai dans les montagnes, je les gravirai » de rocher en rocher avec mes enfans dans mes » bras, jusqu'à ce qu'on nous tue. » Elle disait aux soldats qu'elle enrôlait : « Mes enfans, ne m'appelez » point votre reine, appelez-moi plutôt la femme » d'un pauvre soldat (1). » C'est par ce généreux dévouement, c'est par cette douce popularité et cette bonté parfaite, unies à la dignité, au courage, qu'elle gagna l'amour de la nation, en exalta le patriotisme, et la fit triompher de toutes les forces qui s'étaient réunies contre elle. Mais au moment où cette jeune et charmante reine allait jouir des succès qu'elle avait si glorieusement achetés, elle fut enlevée à son époux et à son peuple dont elle était adorée.

La princesse des Ursins, avec des vues élevées et un esprit souple pour y atteindre, avec une grande ambition soutenue par une grande habileté, avait gagné le cœur candide et généreux de Louise-Gabrielle, à qui elle dut toute son

---

(1) *Histoire d'Espagne*, par M. le comte Mathieu-Dumas.

influence dans les affaires et sur l'esprit du roi, influence dont l'Espagne n'eut point à rougir : son énergie fut nécessaire au milieu des désastres de la guerre, et ses talens utiles pendant la paix.

La princesse de Parme, seconde épouse de Philippe V, pour premier acte d'autorité sur le territoire espagnol, fit éloigner la princesse des Ursins, car elle ne voulait de rivale, ni en politique, ni sur le cœur du monarque. Elle réussit en effet à le captiver uniquement. Cette princesse avait beaucoup d'esprit naturel, un caractère ferme, des mœurs pures ; mais elle n'avait point les grâces touchantes de Louise-Gabrielle; elle n'avait point ces sentimens patriotiques qui avaient identifié la princesse de Savoie avec les usages, la gloire et le bonheur des Espagnols. Élisabeth de Parme n'aima point la nation qu'elle gouvernait et n'en fut point aimée. Toutefois, habile, sage, ambitieuse pour ses fils, et secondée par Alberoni, l'un des plus adroits politiques de son temps, son administration replaça l'Espagne sous un aspect redoutable et prospère.

Le fils d'Élisabeth, Charles III, avait l'âme généreuse, sensible des Bourbons, et aimait l'Espagne comme un petit-fils de saint Ferdinand. Sous son administration sage et paternelle, la nation retrouva de l'énergie. Il y répandit le goût des arts qu'il avait rapporté d'Italie, et fit refleurir les lettres, le commerce, l'agriculture. Toutefois, sous ce règne on vit éclater à Madrid un soulèvement

terrible causé en grande partie par la jalousie qu'excitaient le luxe et la beauté de la belle marquise de Squilace dont l'époux, premier ministre et favori du roi, était odieux au peuple, surtout à la noblesse.

Les qualités de Charles IV furent paralysées par sa trop grande faiblesse pour son épouse Marie-Louise, qui fit rejaillir sur lui le mépris qu'inspiraient ses vices. L'anarchie, les guerres, les révolutions qui vinrent déchirer et ensanglanter l'Espagne, datent du règne de cette femme sans mœurs, sans vertus, et qui dans un âge où elle devait être à l'abri des erreurs de l'amour, livra encore à un jeune favori son cœur, le pouvoir absolu, les richesses de l'État. Eh! quel affreux incendie n'alluma pas cette flamme adultère! Cette reine, dit un écrivain dont l'âme généreuse et pure s'indigne contre tous les vices et toutes les tyrannies (1), « cette reine, blanchie dans l'oubli de » tous ses devoirs, de souveraine, d'épouse, de » mère, employait le bras d'un époux à appesantir » la hache du bourreau sur la tête du premier né » de son hymen. Un attentat dont l'humanité s'é» pouvante ne l'étonnait pas, pourvu qu'elle par» vînt à dépouiller la race entière de ses aïeux et » de ses fils au profit d'un jeune amant. »

L'univers, témoin de ce grand scandale d'une

(1) M, de Salvandy.

femme armée contre son fils d'une haine implacable, avilissant son époux par son indigne conduite, élevant l'obscur et infâme Godoy sur les parvis du trône, livrant entre ses mains les destinées de l'Espagne et de ses rois, et Godoy les vendant à l'odieuse politique de Napoléon..; l'univers, témoin de ce grand scandale et des maux sans nombre qui en furent le résultat, a flétri de son indignation et de son mépris la mémoire de Marie-Louise...

Le caractère primitif des femmes espagnoles, comme pour offrir une glorieuse compensation aux vices d'une souveraine, a reparu dans ces déplorables événemens, au milieu des dangers et des maux de leur pays; et, partout où la guerre porta ses ravages, la tyrannie son oppression, partout elles ont déployé la bienfaisance de leur cœur, l'amour de la patrie, l'horreur de la servitude. On les a vues à Saragosse renouveler ces traits sublimes qui immortalisèrent Sagonte. Dans l'île de Léon, elles ranimèrent tous ces sentimens qui firent jadis la gloire des Espagnes: pendant toute la durée d'un siége opiniâtre, elles travaillaient à élever de nouveaux remparts; elles combattaient vaillamment aux côtés de leurs époux, de leurs frères; elles soulageaient les malades, pansaient les blessés, et consacraient leur fortune aux intérêts de la patrie, aux besoins de ses défenseurs; on les voyait au bruit des clairons et quelquefois des décharges de l'ennemi, leur faire oublier un instant

les dangers et les maux qui les environnaient, par des danses et des chants où elles déployaient toutes leurs grâces, tous leurs talens; et les guerriers, enflammés comme le valeureux Cid par l'amour et la gloire, allaient combattre et revenaient vainqueurs.

Dans la paix, elles semblent au contraire ne respirer que pour le plaisir et le repos. Elles mènent une vie douce et tranquille, ne s'occupent guère que du soin de leur ménage, et s'en reposent même souvent sur des domestiques qui ont obtenu leur confiance. « Elles jouissent de la plus » grande liberté, vont où elles veulent, reçoivent » dans leur maison les compagnies qui leur con» viennent; elles obtiennent aisément la confiance » de leurs maris et les dominent ordinairement...
» Les Espagnols étaient jadis très-jaloux de leurs » femmes et de leurs maîtresses; les femmes étaient » autrefois enfermées chez elles comme dans une » prison; des jalousies épaisses fermaient toutes les » ouvertures de leurs maisons et les dérobaient aux » regards des curieux indiscrets; confinées dans » leurs appartemens, elles y recevaient très-peu de » visites; un homme n'y pénétrait qu'avec les plus » grandes difficultés et les plus grandes précautions; » sous la garde d'une ou de plusieurs duègnes, elles » ne pouvaient faire un pas ni dans leur maison, » ni au dehors, sans être toujours sous les yeux de » ces gardiens. Lorsqu'elles sortaient, des voiles » rabattus sur leur visage les dérobaient aux yeux

» des passans. Ces temps sont bien changés; les » maris sont aujourd'hui moins ombrageux, plus » raisonnables ou plus faciles, les femmes plus ac- » cessibles; les jalousies ont disparu ainsi que les » jaloux; les duègnes n'existent plus que dans les » romans; les voiles sont devenus, sous le nom de » *mantilles*, un ornement qui rend les traits de la » beauté plus piquans. Les maisons sont ouvertes; » les hommes, toujours également amoureux et » galans, sont devenus moins ombrageux; les fem- » mes ont repris une liberté dont elles abusent » peut être moins que lorsqu'on confiait leur vertu » à des grilles, à des verroux, à une surveillance » souvent infidèle et facile à corrompre. Les hom- » mes et les femmes y ont gagné : les hommes sont » devenus moins sombres, plus ouverts, plus ai- » mables; les femmes développent avec plus d'a- » grément les grâces faciles et multipliées qu'elles » ont reçues de la nature... Les liaisons en Espagne » durent fort long-temps, et prennent sur-le-champ » un caractère authentique et respecté. Lorsque » deux amans se brouillent, les parens, les amis, » s'empressent de les raccommoder; le monde » même s'y intéresse. Il semble que cette nouvelle » union qu'il a vue commencer soit un contrat dont » il a été témoin, et qu'il désire maintenir bien » plus que celui du mariage pour lequel il n'a pas » été consulté. Aussi un homme qui se conduit » mal avec une femme, et qui lui est trop tôt infi- » dèle, ou qui la rend malheureuse, trouve diffi-

» cilement à se replacer auprès d'une autre. Il en est » de même des femmes, qu'on n'estime qu'en rai» son de leur conduite en amour. Rien n'est si rare » que ce que nous appelons une femme coquette; » elle pourrait tromper un homme, mais elle n'en » tromperait qu'un; elle exciterait un soulèvement » général (1). »

Sous Charles-Quint le luxe en Espagne ne brillait encore que dans les équipages, les armes, le nombre des domestiques; les femmes ne connaissaient pas l'inconstance ruineuse des modes; elles portaient des robes de drap et de velours qu'elles transmettaient à leurs arrière-petites-filles qui s'en paraient comme leurs aïeules. Philippe II fut le premier qui porta des bas de soie qu'il reçut en présent de l'épouse de don Guttierez-Lopez de Paradilla qui les avait elle-même tricotés à l'aiguille.

Mais dès lors le luxe se répandit bientôt d'une manière plus ou moins rapide et générale; les soieries, les broderies en or, en argent, les couleurs les plus variées, les plus brillantes, succédèrent à la simplicité et à la gravité de leur ancien costume. « Il est fâcheux que les modes françaises » tendent à lui faire perdre tout ce qu'il a de natio» nal et de piquant. L'Espagnole est charmante sous » ce costume : le *cogon* ou *cotilla* appliqué sur son » corps laisse apercevoir la délicatesse de sa taille;

(1) *Voyage en Espagne*, par M. Alex. de Laborde.

» la *basquiña* lui donne de la grâce et laisse à dé-
» couvert le bas d'une jambe fine, et un pied petit
» et bien chaussé; la *mantille* la favorise encore
» plus; il est difficile de concevoir combien cet
» ajustement lui prête de nouvelles grâces et la
» rend plus séduisante; elle flotte au-dessus de sa
» tête; elle se soulève sur le corps en marchant;
» elle fait ressortir les yeux, jette sur le visage
» qu'elle arrondit une ombre légère qui l'anime et
» l'embellit; tantôt tombant négligemment sur le
» front, et cachant une partie de la figure, elle
» laisse apercevoir un bas de visage agréable qui
» donne une idée charmante des yeux qu'on ne
» voit pas; tantôt relevée tout à coup et sans affec-
» tation en tout ou en partie par le vent, ou au
» moyen de l'éventail, elle laisse découvrir de nou-
» velles beautés auxquelles elle prête de nouveaux
» charmes. Les Espagnoles portent l'éventail dans
» toutes les saisons : c'est pour elles un nouveau
» genre de luxe; elles en ont de toutes les couleurs,
» de toutes les dimensions, de toutes sortes de prix;
» une collection de vingt ou trente éventails est
» peu de chose pour une Espagnole. Cet instru-
» ment leur est singulièrement utile; elles l'ont tou-
» jours dans les mains, le tiennent toujours en
» mouvement; elles s'en servent avec aisance, avec
» grâce pour s'éventer, pour garder une conte-
» nance, saluer, faire des signes, pour relever sans
» affectation leur mantille dans des occasions où
» il leur importe de faire apercevoir, comme

» échappée, leur visage et la beauté de leurs » yeux (1). »

Nous ne regretterons pour les femmes espagnoles ni l'époque des verroux, des grilles, des jaloux, ni l'époque de cette galanterie ridicule où les hommes étaient si étourdis de leurs charmes qu'ils oubliaient près d'elles les devoirs de la société, où l'amant accompagné de sa guitare chantait son martyre dans l'ombre de la nuit, et dans les processions religieuses s'arrêtait sous les fenêtres de sa belle pour lui donner le touchant spectacle de sa flagellation!

Mais nous regretterons pour elles l'époque du véritable enthousiasme chevaleresque et du véritable amour, époque où l'hymen était respecté, les amours illicites réprouvées quelle que fût la constance qui les cimentât. Nous regretterons ces mœurs simples et pures, ce langage chaste et honnête, qui rendaient les hommes si dévoués à leur égard, si respectueux auprès d'elles; nous regretterons ce costume national et charmant, qu'elles sacrifient trop souvent à la versatilité des modes françaises; nous regretterons, en un mot, ces vertus privées, ce courage, ce dévouement à la patrie, qui rehaussaient l'éclat de leurs charmes, qui leur donnèrent une si grande influence sur les plus mémorables événemens de leur pays et sur

---

(1) *Ibid.*

les hommes qui l'ont illustré. C'est en retrouvant ces mêmes vertus qu'elles reprendront le même empire ; c'est en rallumant ce feu pur et sacré de l'amour, en faisant revivre ces sentimens religieux et patriotiques qu'elles savaient jadis inspirer et entretenir, que les Espagnoles parviendront à régénérer cette patrie pour qui la nature a été si prodigue en bienfaits; jamais plus belle tâche ne leur fut offerte, et jamais peut être ne se fit mieux sentir le besoin de l'accomplir.

CHAPITRE X.

Portugaises.

Les femmes en Portugal brillent par des charmes non moins séduisans qu'en Espagne : fidèles au lien conjugal, tendrement attachées à leur famille, douces, modestes, elles deviennent des héros quand il s'agit de servir ou de défendre les intérêts de leur patrie. On les vit aux côtés de leurs époux, de leurs frères, combattre et repousser les Romains. On les vit suivre leurs compatriotes à la conquête de l'Inde, les aider à triompher des Musulmans et porter l'effroi jusque chez les Barbares d'Afrique. Toutefois, si les Portugaises ont mérité leur part de gloire dans les brillantes destinées de leur pays, elles n'ont pas été étrangères aux révolutions et aux maux qui les ont obscurcies et troublées. Comme partout ailleurs nous les voyons recueillir le fruit de leurs vertus, ou boire jusqu'à la lie l'amertume de leurs fautes.

Vainqueur des Maures, Alphonse Ier fut à la fois le fondateur et le législateur du royaume de Portugal. Véritable père de ses sujets, il ne négligea aucun moyen de les éclairer et de les rendre

meilleurs. Il promulgua des lois où respire un véritable élan de patriotisme et de liberté, et dans lesquelles on retrouve cet esprit chevaleresque dont il leur donna la noble impulsion. Ces lois non seulement appellent les femmes au droit de régner, elles commandent encore à tout homme de respecter leur honneur, de protéger leur faiblesse (1). Ces lois, cette brillante institution de la chevalerie qui vint briller sur les bords du Tage, placèrent les femmes au rang qu'elles avaient mérité par leurs vertus, leur courage; et il est doublement honorable pour notre sexe que ce rang lui ait été assigné par le plus grand, le plus éclairé, et le plus juste des souverains de ce pays.

Déjà la mère d'Alphonse, la vaillante Thérèse de Castille, avait montré pendant sa régence que les femmes étaient à même de tenir les rênes d'un État et de conduire leurs sujets à la victoire. Mais elle perdit tous les fruits de son courage et

---

(1) Il déclara les filles héritières du trône à défaut d'enfans mâles. La reine devait épouser un seigneur portugais qui ne prenait le titre de roi qu'après la naissance d'un fils. Il devait céder la droite à son épouse et ne jamais porter la couronne.

Une loi d'Alphonse établissait la peine de la dégradation contre la personne et la postérité des nobles qui frapperaient une femme de la lance ou de l'épée, qui parleraient mal de la reine et de ses filles.

de son habileté par la licence de ses mœurs, qui lui ravit à la fois l'amour de ses sujets, le respect de son fils et la puissance.

Malfade, épouse de ce prince, n'avait ni les goûts belliqueux, ni les passions de Thérèse; mais, aimable modèle des grâces et des vertus de son sexe, elle inspira aux femmes une grande et généreuse émulation pour se rendre dignes des sentimens dont elles étaient l'objet, pour faire régner la religion, l'honneur, l'amour dans le cœur des Portugais, et concourir ainsi à leur faire atteindre cette supériorité morale à laquelle tendaient tous les efforts, tous les soins du noble et pieux Alphonse.

Les femmes avaient alors tous les moyens de concourir à cette belle et importante tâche : égales de l'homme devant la loi, objets de sa galanterie respectueuse dans la société, reines des fêtes et des tournois, rien ne leur manquait pour soutenir l'esprit chevaleresque de la nation, esprit qui soutenait leur empire, leur faisait trouver un protecteur dans chaque Portugais, et les armait tous pour défendre leur cause.

Alphonse II s'empare des apanages de ses sœurs; aussitôt son injustice est punie : les évêques mettent son royaume en interdit; ses sujets ne voient plus en lui qu'un souverain déchu par la main divine; il perd à leurs yeux toute considération, et ils ne respectent plus son autorité royale.

Si les femmes ne se rendaient pas toujours dignes du zèle dont elles étaient alors l'objet, et du pouvoir qu'on remettait entre leurs mains, il n'y avait à cet égard que de rares exceptions : telle est celle que nous offre Mencia, femme de don Sanche II, qui, par l'ascendant absolu qu'elle prit sur lui, fit perdre à ce prince l'estime et l'amour de son peuple. Elle gouvernait le royaume au gré de ses passions et des méprisables créatures à qui elle avait donné toute sa confiance. Sous cette administration corrompue par la plus insatiable avarice, les plus grands crimes se rachetaient au poid de l'or... Mais les nobles portugais se soulevèrent contre cet indigne abus du pouvoir; ils donnèrent la régence au frère de don Sanche; et, sans ôter la couronne à ce faible monarque, ils le dépouillèrent de toute autorité pour qu'elle ne pût retomber dans les indignes mains de sa femme.

L'influence de cette souveraine, funeste à son époux, à ses sujets, à elle-même, contraste avec la sage et heureuse influence de sainte Élisabeth : cette pieuse et bonne reine partageait son temps entre les devoirs religieux et ceux qu'impose la royauté. Sa sollicitude et son zèle ardent pour l'humanité sont attestés par les établissemens de bienfaisance qu'elle fonda dans toutes les parties de son royaume, par des hôpitaux pour les malades, les enfans trouvés, les femmes repenties. Elle faisait rechercher exactement tous les pauvres

honteux pour les soulager; elle dotait et mariait les filles indigentes, et ne cherchait de consolations à ses peines qu'en adoucissant celles des autres. Son époux, entraîné loin d'elle par des amours illégitimes, y fut ramené par l'inaltérable douceur d'Élisabeth, par son attachement pour lui, si constant et si pur qu'il se répandait jusque sur les enfans qu'il avait eus de ses maîtresses; c'est elle qui en prenait soin et les faisait élever avec toute la tendresse d'une mère. Tant de résignation, de générosité touchèrent enfin le cœur du roi et le fixèrent à jamais. Denis abjura ses égaremens et devint la gloire, l'idole de son peuple. Il fit fleurir l'agriculture, les sciences, les lettres, fonda l'université de Coïmbre et orna son royaume de plusieurs établissemens publics. C'est ainsi qu'Élisabeth recueillit les beaux et utiles fruits de sa patience et de ses vertus.

Elle continua toujours à employer son influence pour le bien public et le bonheur général: son fils Alphonse, dit *le brave et le fier*, s'était mis à la tête d'une conjuration contre son père, qui se disposait à l'anéantir les armes à la main. Déjà les deux armées étaient près d'en venir aux mains, lorsque Élisabeth, ange de paix et d'amour, fit rentrer les rebelles dans le devoir et réconcilia son époux et son fils. Partout l'ascendant de ses vertus triomphait des passions d'autrui; elle fit cesser les troubles qui agitaient le royaume d'Aragon où régnait son frère, et rétablit la paix dans celui de Castille où régnait son gendre.

L'histoire de Pierre *le Justicier*, si terrible et si tendre, nous prouve combien chez les Portugais l'amour est exalté et constant : Alphonse, père de ce prince, poussé par de perfides courtisans, décide la mort d'Inès de Castro, mariée secrètement à son fils. Il va dans cette paisible retraite de l'amour et du bonheur où vivait la tendre épouse, la tendre mère, sans intrigues et sans ambition, tandis que ces passions veillent pour la perdre; à l'aspect de tant de beauté, à l'aspect des grâces touchantes d'Inès et de ses enfans, l'arme homicide tombe des mains du roi; mais ses cour tisans ne demandent qu'un signe, et ils vont accomplir cet horrible crime... La douleur de Pierre ne reste pas muette et stérile; il soulève des provinces entières, fait à son père la guerre la plus acharnée jusqu'à ce qu'il ait obtenu l'exil des trois assassins d'Inès; mais cela ne suffit point à son courroux, il veut avoir leurs têtes; et, dès son avènement au trône, il s'arme contre le roi d'Aragon, le force à les livrer entre ses mains, et lui-même préside à leur effroyable supplice. Dans le délire de son amour et de sa douleur, Pierre fait sortir Inès du tombeau, la fait placer sur le trône où son cadavre, revêtu de la couronne et de tous les ornemens royaux, reçoit les hommages des grands du royaume. La poésie nous a peint cette Inès, *la belle par excellence*, avec des couleurs si vives, des traits si touchans, si dignes d'intérêt et d'admiration, qu'on excuse toutes les fureurs de

Pierre, quand le sang de cette innocente épouse et des tendres fruits de leur hymen crie vengeance dans un cœur où la flamme de l'amour ne s'éteignit qu'avec la vie.

La même passion fit naître une guerre entre le Portugal et la Castille, alors que Ferdinand épousa celle qu'il aimait au mépris de ses engagemens avec la princesse Léonore.

Cette passion exaltée de l'amour, unie aux sentimens religieux et patriotiques, était alors chez les Portugais un culte dont l'enthousiasme presque divin les rendait invincibles. Porté au comble au quinzième siècle, cet enthousiasme répandit au loin la gloire du nom portugais : de cette époque datent leurs premières expéditions maritimes, préparées par les profondes études et les méditations du prince Henri, qui avait pris pour devise *le talent de bien faire*. Tandis que dans la solitude de Sagres, au bord de l'Océan, il fait dans l'art de la navigation ces importantes découvertes qui ouvrent sur les mers une nouvelle route à ses compatriotes, ses jeunes frères vont assiéger Ceuta, prennent cette ville d'assaut, et, sur le théâtre de leurs premiers exploits, sont armés chevaliers par leur père qui avait promis cette récompense à leur courage. Alors la chevalerie avait toujours un but utile ou glorieux. De cette époque datent leurs conquêtes dans l'Inde, leurs victoires en Afrique, l'agrandissement de leur commerce et de leur puissance. A cette époque parurent Vasco de Gama et

le grand d'Albuquerque. Mais alors les femmes ne se contentaient pas de soutenir cet élan vers la gloire par leurs vertus et leurs charmes, elles contribuaient encore à obtenir cette gloire par leurs talens et leur valeur : au siége de Saffit, elles eurent une grande part à la glorieuse résistance qui sauva cette place importante contre les forces redoutables du roi de Maroc. Au siége de Diù, où l'on vit six cents Portugais résister à vingt-deux mille Musulmans, la vaillance des femmes égala celle de ces héros. Lorsque le roi de Visapour vint attaquer Goa, dona Maria, habitante de cette île, à la tête d'un petit nombre de braves, fit une sortie, força une redoute de l'ennemi et le tailla en pièces. Tant d'audace et de valeur jetèrent parmi les troupes du rajah une si grande terreur qu'elles prirent la fuite.

Pendant la lutte que les Portugais dans le Brésil eurent à soutenir contre les Hollandais, le général Mathias d'Albuquerque avec une poignée de soldats d'élite mit en fuite ses adversaires. A cette brillante action périt Estevan Velho, fils de Maria de Souza qui déjà dans cette guerre déplorable avait perdu deux de ses enfans et son gendre. Quand on lui annonça ce nouveau malheur qui la privait de son troisième fils, elle appela les deux qui lui restaient encore, l'un âgé de quatorze ans, l'autre de treize, et leur dit : « Votre frère Estevan » vient d'être tué par les Hollandais ; il faut main» tenant remplir à votre tour les devoirs que la re-

» ligion, le roi et la patrie imposent à la noblesse
» portugaise. Tirez vos épées, mes enfans, et jetez-en
» le fourreau. Mais en vous rappelant le triste jour
» où vous vous êtes armés, n'allez pas combattre
» par désespoir; combattez uniquement pour l'hon-
» neur et la vengeance; soit que vous succombiez,
» soit que vous vengiez la mort de vos frères, songez
» bien que vous serez toujours dignes d'eux et de
» celle qui vous donna le jour. » Puis elle les envoie à d'Albuquerque, en le priant de les recevoir sous ses drapeaux comme simples soldats. Les enfans d'une telle mère ne pouvaient dégénérer : ils ne démentirent point leur noble origine.

Plein d'admiration pour l'héroïsme des femmes de sa patrie, le vaillant d'Albuquerque parlait ainsi à ses troupes pour les enflammer contre les Hollandais alors victorieux : « La lâcheté et la crainte
» ne doivent pas flétrir plus long-temps des cœurs
» portugais. Songez que c'est parmi nous que le
» sexe le plus faible étonna l'Europe et l'Asie par
» les preuves de la constance la plus héroïque et
» du courage le plus magnanime! Ces compagnes
» chéries qui ont suivi vos pas, ces gages de l'a-
» mour dont vous êtes entourés, suffiraient sans
» doute pour vous arracher à la honte, pour vous
» faire ressaisir une liberté glorieuse à laquelle se
» trouvent attachés notre honneur et notre exis-
» tence (1). »

(1) *Histoire du Brésil*, par Alphonse de Beauchamp.

Cet enthousiasme des Portugais à l'égard de leurs femmes rejaillissait sur le sexe en général, et les portait à défendre en tout lieu sa cause avec la même intrépidité : des seigneurs anglais répandent une satire violente contre les dames de la cour de Londres, dans laquelle ils attaquent à la fois leur vertu, leur beauté, leur esprit, leur naissance, et où ils portent un insolent défi à tous ceux qui oseront les démentir. A peine cette nouvelle parvient à Lisbonne que douze chevaliers s'arment pour aller venger l'honneur du sexe. Ils arrivent en Angleterre, combattent, triomphent de tous ceux qui se présentent dans la lice, et reviennent déposer aux pieds de leurs belles les couronnes de fleurs, les écharpes, les lances, les épées que les dames anglaises ont prodiguées à leurs généreux défenseurs.

Tandis que les femmes unissaient leurs noms à la gloire des armes portugaise et faisaient retentir l'univers du bruit de leur renommée, dans l'intérieur du royaume elles maintenaient les principes religieux et cette gravité de mœurs qui conservait leur empire en conservant à l'amour un caractère honnête et constant. Sur le trône, leurs talens, l'exemple de leur piété et de leurs vertus contribuèrent surtout à entretenir ces sentimens et cet esprit chevaleresque qui faisaient la force de la nation : Marie, fille de l'illustre Isabelle de Castille, mérita à cet égard toute la reconnaissance des Portugais.

Le titre de *mère de la patrie*, décerné à Catherine d'Autriche, rend témoignage des services qu'elle lui rendit par son courage et ses vertus. Aïeule de don Sébastien, elle gouverna le Portugal avec les talens d'un grand souverain et une sollicitude toute maternelle.

Alors vivait le Camoëns, le plus beau génie, le plus noble caractère qui ait illustré le Portugal : son cœur fut tout à l'amour et à sa patrie; il dut à ces deux passions toutes ses infortunes et toute sa gloire; alors la flamme de l'amour au lieu d'éteindre le génie en était l'aliment. Aussi un historien célèbre (1), en observant les heureux effets de l'influence du sexe en Portugal, dit qu'il est à regretter qu'aucune femme n'ait pris d'ascendant sur don Sébastien. Sans doute que cet ascendant eût mieux dirigé la passion de ce jeune prince pour la gloire et qu'il ne serait point allé en Afrique répandre son sang, celui de ses sujets, et compromettre ainsi les destinées de sa patrie. C'est en apprenant les désastres de cette patrie adorée que le Camoëns mourut de douleur....

Déjà à cette époque les richesses de l'Inde commençaient à corrompre le caractère national; l'esprit chevaleresque était remplacé par la licence des mœurs; et dans ces colonies acquises au prix du plus noble sang et des plus belles actions de l'un

(1) Vertot, *Révolutions du Portugal*.

et de l'autre sexe, les Portugais, entourés de bayadères, oubliaient jusqu'aux souvenirs de leur gloire; ils n'avaient plus d'autres passions que celles de l'avarice et du libertinage. Le nombre de leurs maîtresses ne servait pas seulement à satisfaire leurs caprices, mais encore leur cupidité, car ils les faisaient travailler pour en avoir le gain.

Ce changement funeste dans les mœurs et les fautes de don Sébastien plaça les Portugais sous le joug espagnol. Mais ils ne tardèrent pas à le briser; et la révolution célèbre qui leur rendit l'indépendance fut l'ouvrage d'une femme, ou du moins elle en fut l'âme et le soutien. La duchesse de Bragance semblait destinée par la nature à accomplir les plus grandes choses par les moyens les plus doux. Parée de ce genre de beauté qui commande le respect en inspirant l'amour, douée d'un esprit supérieur encore agrandi et orné par l'étude, elle pénétrait facilement dans le repli des cœurs : aucun vice, aucune passion méprisable, aucun goût frivole ne ternissaient ses grandes qualités; à la fois l'épouse, l'amie, le conseil du duc de Bragance, elle le fit monter sur le trône où l'appelaient ses droits et les vœux de la nation, mais auquel il n'aurait jamais songé sans la noble ambition de sa femme, et sur lequel il ne serait jamais parvenu s'il n'eût été dirigé et soutenu par elle. On eût dit que la duchesse de Bragance avait communiqué à toutes les Portugaises son énergie et sa prudence, car toutes les mères, les sœurs,

les épouses, dans le secret de la conjuration, loin d'en redouter les suites et d'affaiblir par leurs larmes le courage de leurs fils, de leurs époux, de leurs frères; toutes, quand l'heure en eût sonné, les soutenaient par leur dévouement à la patrie, les encourageaient par leurs vœux et leurs espé-
» rances. « *Allez mes enfans*, disait la comtesse d'A-
» tougia en aidant ses deux fils à s'armer, *allez*
» *défendre votre pays; si l'âge ne me retenait, j'irais*
» *partager vos efforts et votre gloire.* »

Alors Marguerite de Savoie, duchesse de Mantoue, gouvernait le Portugal en qualité de vice-reine : sa pénétration, sa vigilance furent au moment de déjouer la conjuration; et la bonté, la noblesse de son caractère (malgré que les effets en aient été paralysés par des ministres plus puissans qu'elle) lui conservèrent encore des partisans qui conspirèrent contre la famille de Bragance. Mais l'illustre Louise, après avoir pour ainsi dire conquis un trône à son époux, sut encore l'y maintenir par sa prévoyance et ses sages conseils. Restée veuve avec un fils furieux et imbécile, elle sut lui conserver un sceptre vivement disputé : le peuple bénissait son gouvernement, les grands le respectaient; et, au milieu d'une régence tumultueuse, elle resta toujours calme pour déjouer les intrigues de la cour, toujours forte et habile pour repousser les armes des Castillans.

Dans ces circonstances mémorables elle trouva encore dans son sexe la plus généreuse émulation;

il rivalisa de courage et de zèle avec les plus vaillans guerriers : depuis deux ans les Espagnols s'opiniâtraient au siége de Moncao; les Portugaises, qui ne s'étaient d'abord occupées qu'à panser les blessés, à soigner les malades, s'accoutumèrent aux veilles, aux fatigues de la guerre, et prirent les armes sous le commandement d'Hélène Pérez. On les vit, conduites par ce digne chef, voler au combat, paraître sur la brèche, affronter les plus grands dangers, remplacer les meilleurs soldats, et, autant par leur valeur que par leur exemple, repousser les ennemis de leur patrie.

Mais des hommes dont les vices et l'ambition étaient comme enchaînés par l'habileté et la prudence de la régente, parvinrent à s'emparer de l'esprit du jeune roi et à faire éloigner sa mère. Elle abandonna le pouvoir avec cette grandeur d'âme qui avait caractérisé toutes ses actions. Toutefois son absence se fit bientôt sentir : Alphonse, entre les mains de courtisans corrupteurs, ne mit plus de frein à ses passions, avilit la royauté, et fit gémir ses sujets par sa cruauté et ses folies. Pour s'en mettre à l'abri, son épouse elle-même, Marie-Élisabeth de Savoie, fut obligée de chercher un asile dans un couvent. Sa beauté, ses vertus, ses malheurs intéressèrent vivement le peuple à sa cause. Une révolution éclata, renversa Alphonse du trône pour y placer son frère, qui, devenu l'époux d'Élisabeth, régna sous son influence avec autant de sagesse que de bonheur.

L'amour de Joseph Ier pour la belle marquise de Tavora fut la première cause de la conspiration qui faillit lui ôter la couronne et la vie : l'époux offensé, et particulièrement sa mère qui ressentait plus vivement encore l'outrage fait à l'honneur de son fils, furent l'âme de ce complot, qui, déjoué, fit verser le sang des premières familles du Portugal.

Fière, spirituelle et instruite, la femme de Joseph resta sans autorité sous le ministère de Pombal. Toutefois elle prouva qu'elle était digne de gouverner, lors du tremblement de terre qui causa de si terribles désastres : son active et ardente charité ne négligea rien pour les réparer ou les adoucir; elle se privait même de nourriture et de repos pour soulager les malheureux sans asile et sans pain. Elle prouva encore qu'elle était capable de gouverner, lorsqu'après la mort du roi elle fit un voyage auprès de son frère, Charles III, qui régnait en Espagne; elle mit la dernière main à un traité conclu entre cette nation et le Portugal, et obtint encore la restitution de l'île Sainte-Catherine.

Sa fille Marie était digne de respect et d'amour; pieuse, sensible, charitable, elle signala son avénement au trône par plusieurs actes de clémence et de justice. Elle fit ouvrir les prisons, et des malheureux qui y gémissaient injustement depuis plus de vingt ans, furent rendus à la liberté. Pendant son règne elle établit des écoles pour l'enseignement des arts libéraux et mécaniques, fit

rédiger les nombreuses lois promulguées par ses prédécesseurs, forma des bibliothéques, fonda des académies, enfin ne négligea rien pour favoriser l'industrie et les progrès des lumières.

Les Portugaises sont en général vives, spirituelles et très-jolies; elles ont une belle carnation, de belles dents, des cheveux superbes, des yeux noirs brillans, une physionomie expressive; mais leur taille manque d'élégance, et il y a peu de goût dans leur toilette. « En Portugal, dit le duc du Châtelet, les femmes partagent avec Dieu le culte qui lui est rendu par les hommes. Lorsqu'un homme entre chez une femme de Fidalgo, il se prosterne à ses genoux et ne se relève que lorsqu'il a fini son compliment. Une de ces femmes appelle-t-elle un homme, il va se mettre à ses genoux pour recevoir ses ordres. Il en fait autant lorsqu'il lui présente quelque chose, ainsi que dans toutes les autres occasions où il a quelque service à lui rendre. »

Mais, par un contraste remarquable, là où les femmes reçoivent un culte de galanterie si exagéré, là où elles sont appelées à tenir le sceptre, là aussi elles sont asservies dans leur intérieur par la plus tyrannique jalousie; elles sont sans cesse surveillées, et ne peuvent sortir sans être accompagnées d'une vieille négresse qui doit être leur argus, mais qui, le plus souvent, trahit la confiance du mari pour favoriser les intrigues de sa maîtresse. Il y a dans presque toutes les maisons des chapelles où l'on dit la messe, afin d'éviter aux femmes l'occa-

sion de sortir pour aller à l'église, où elles sont plus attirées, dit-on, par l'amour profane que par l'amour divin... De là le proverbe que *les Portugaises ne vont que trois fois à l'église pour y être batisées, mariées et enterrées.* Si on leur permet d'aller assez souvent au spectacle, c'est qu'elles y sont séparées des hommes. Cette jalousie excessive qui, sur le plus léger soupçon, fait tomber un rival sous le poignard du mari, tant de méfiance, de précautions, ne sont-elles pas cause qu'on accuse assez généralement les Portugaises d'être coquettes et galantes? La plupart des étrangers sont portés à croire que ce n'est pas sans motifs que les hommes prennent tant de peine et de soins pour conserver l'honneur de leurs femmes; et peut-être les femmes, humiliées par les soupçons et la tyrannie, cherchent-elles parfois à s'en venger... et cela d'autant plus facilement qu'ignorantes et superstitieuses, elles ne trouvent ni dans leur éducation, ni dans la religion, les principes et l'élévation des sentimens qui rendent la femme forte contre les séductions et la placent toujours d'une manière honorable et paisible en dépit des jaloux, des amans et des grilles. Espérons donc qu'une meilleure éducation rendra aux Portugaises la confiance dont elles se sont presque toujours montrées dignes par leur courage, leurs belles actions, et en retrouvant leur véritable empire, elles s'en serviront encore pour le bonheur et la gloire de leur patrie.

CHAPITRE XI.

Anglaises.

L'Angleterre, qui par sa politique et son commerce exerce une si grande influence sur les autres nations, a toujours été gouvernée par des femmes ou par des rois que les femmes ont gouvernés ; de l'une et de l'autre manière, elles ont présidé à ses destinées ; et si nous parcourions les époques les plus mémorables de la Grande-Bretagne, partout nous reconnaîtrions l'influence des femmes sur la religion, ses mœurs et sur les hommes qui l'ont illustrée.

Cette influence est surtout remarquable chez les anciens habitans de ces contrées, qui unissaient à la valeur fière d'un peuple libre les plus belles vertus des nations civilisées : bien loin de se prévaloir du droit de vie et de mort que les druides leur donnaient sur leurs femmes et leurs enfans, ils montraient au contraire, à l'égard du sexe, un respect plus profond, un dévouement plus sincère que les peuples les plus policés. Les Bretons n'eurent jamais plusieurs épouses à la fois, et en tout traitaient les femmes en égal, les choi-

sissaient même pour régner, pour commander leurs armées; elles partageaient les hautes et redoutables fonctions des pontifes sacrés, et les druidesses, par leurs oracles, s'acquirent une réputation de savoir et de sagesse dans tout l'univers. On venait de toute part les consulter, et l'habileté de leurs réponses entretint long-temps cette vénération religieuse dont ells étaient l'objet, et qui leur donnait un ascendant irrésistible sur le peuple. Dans la forêt sacrée, au conseil de la nation, à la guerre, partout elles étaient écoutées comme les interprètes de la Divinité.

Les dogmes des druides, d'abord si sages et si purs, transmis dans le langage poétique des bardes, et les chants des bardes qui célébraient les vertus et les exploits des héros, exaltaient tous les esprits; ces palais aériens où ils croyaient voir les âmes de leurs ancêtres, de leurs amis; ces ombres ravissantes d'une amante, d'une épouse, que leur imagination faisait errer dans les airs et qu'ils croyaient entendre au moindre bruit du zéphir ou des vents, remplissaient leurs cœurs d'une tendre mélancolie. Ces croyances et ces dogmes, en dirigeant leurs pensées vers l'immortalité et la gloire, donnaient à leurs sentimens cette élévation, cette générosité qui les portaient à accorder aux femmes plus d'ascendant, à les faire jouir d'un sort plus heureux que chez les autres peuples barbares, ce qui sans doute développait en elles ces qualités, ces vertus, qui pres-

que toujours les en rendaient dignes. Elles ont en général justifié la confiance dont on les a honorées; elles ont mérité cet illustre témoignage de Montesquieu, qui cite l'Angleterre pour prouver que les femmes gouvernent également bien dans les gouvernemens modérés et dans les gouvernemens despotiques.

Déjà l'on en trouve la preuve dans cette valeureuse reine Baodicée (1), si chère à ses peuples, si redoutable aux Romains qui l'avaient indignement outragée : le sentiment de la plus juste vengeance centuple ses forces, échauffe, anime son courage; à sa voix toutes les tribus conquises se soulèvent contre leurs vainqueurs, marchent sous ses ordres; et cette femme, à la tête d'une armée sans discipline, met en déroute ces légions redoutables qui avaient conquis l'univers.

Tout prouve que les anciens habitans de la Grande-Bretagne portèrent le dévouement et le respect envers les femmes plus loin encore que les Gaulois et les Germains : pour venger la fille d'un de leurs chefs fiancée au roi des Varmiens qui l'avait abandonnée pour une autre femme, ils équipent une flotte, vont ravager les États

---

(1) On dépeint cette héroïne comme une femme d'une haute stature et d'un grave maintien; ses cheveux blonds tombaient jusqu'à terre; elle portait une tunique plissée et de diverses couleurs; sa ceinture était une chaîne d'or, et un long manteau la couvrait en entier.

de l'amant inconstant, ne lui laissent de ressource que dans la fuite, et reviennent triomphans auprès de leur princesse; mais cela ne suffit pas à sa vengeance ou plutôt à son amour: pour la satisfaire ses sujets entreprennent une seconde expédition, et ramènent l'ingrat aux pieds de son amante qu'il est obligé d'épouser.

Les écrivains bretons attribuent l'établissement des Saxons dans leur pays à la passion de Vortigern pour la fille d'Hengiste, chef de ce peuple. Vortigern ayant vu dans un festin la belle Rowena, n'eut plus d'autre ambition que de devenir son époux, et paya ce bonheur par le royaume de Kent qu'il céda volontairement à son beau-père.

Le plus beau titre à la postérité qu'aient obtenu les femmes de ce temps, c'est l'établissement du christianisme, fruit de leur zèle religieux: déjà les premières lueurs de ce flambleau divin qu'on vit apparaître dans la Grande-Bretagne, y furent apportées par Pomponia Gracina, femme du proconsul Plautius, et par Claudia, illustre bretonne qui avait épousé un sénateur romain. Mais cette religion divine ne fut établie d'une manière solide et durable dans ces contrées, et l'on n'y sentit bien ses heureux effets qu'à l'époque où Berthe, princesse française, en épousant Ethelbert, roi de Kent, vint établir son culte dans sa nouvelle patrie. Elle fit comprendre à son époux,

à ses sujets, toute la sainteté de sa religion par les éminentes vertus qu'elle pratiquait sans cesse, par le bonheur et les bienfaits qu'elle répandait sur eux. Éthelbert embrassa le christianisme ainsi que son peuple, dont il devint le sage législateur.

Elevée par sa mère, Ethelberge en suivit les nobles traces : devenue l'épouse d'Edwin, prince idolâtre qui régnait dans le Northumberland, elle y porta les mêmes vertus, le même zèle religieux que Berthe avait déployés dans le royaume de Kent, et, comme sa mère, elle en fut récompensée par les résultats les plus heureux : secondée par le savant évêque Paulin, elle convertit son époux et ses sujets. Devenu chrétien, Edwin par une conduite exemplaire et par ses sages réglemens, tira son peuple de la corruption, lui inspira un si grand respect pour la religion et les lois, que sous son règne, dit-on, une femme et un enfant pouvaient à toute heure, en tout lieu, paraître avec une bourse d'or à la main sans jamais craindre de la perdre par la violence ou par la ruse.

Le prince des Merciens, ayant vu à la cour d'Ethelberge la belle et pieuse Alchflide, l'épousa, se fit chrétien, et son exemple fut suivi par tous ses sujets.

C'est ainsi que les reines de l'Heptarchie, animées d'une foi ardente et donnant l'exemple des vertus chrétiennes, en répandirent les fruits salutaires dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne.

Aussi, dans ces premiers siècles, plusieurs femmes ont-elles mérité le titre de *sainte* par la pureté de leur vie toute consacrée à Dieu et à la bienfaisance : telle la reine Héreswide, mère de quatre filles qu'elle forma si bien par ses vertus et son exemple qu'elles devinrent, comme leur mère, des modèles de vertu pour leur sexe, et firent l'admiration du monde; au milieu des grandeurs de la terre, elles ne voyaient que le ciel et les malheureux, les orphelins, les indigens qu'elles aimaient à consoler, à instruire, à soulager. Telles sainte Sexburge et les princesses Erménilde et Wéréburge, qui, marchant sur les traces de leur mère, arrivèrent au même degré de perfection.

A côté de ces exemples édifians de femmes qui dédaignent les couronnes de la terre, nous en voyons d'autres qui savent les acquérir et les défendre avec autant de courage que d'habileté. La veuve d'un roi du Vessex, par sa promptitude et son adresse à saisir les rênes du gouvernement, non seulement détruisit tous les projets de ses antagonistes, mais à la tête de son armée elle se fit encore redouter des princes voisins jaloux d'humilier la puissance du Vessex, et, par la douceur, la justice de son administration, obtint l'amour, la reconnaissance de ses sujets.

La puissance de ce royaume fut encore augmentée et reçut un nouvel éclat des vertus et du courage d'Ethelburge, épouse d'Ina : pendant l'absence du roi, ses ennemis s'emparent de la for-

teresse de Taunton; aussitôt Ethelburge rassemble une armée, attaque, prend la forteresse d'assaut et la rase de fond en comble. Sa sagesse et sa bienfaisance, d'accord avec les généreux sentimens d'Ina, donnèrent aux habitans du Vessex autant de bonheur que de gloire; et lorsque son époux, parvenu à la vieillesse, abdiqua la puissance pour vivre dans la pauvreté, Ethelburge ne voulut jamais s'en séparer; elle le suivit à Rome où ils furent en pélerinage. La mort même ne rompit cette douce union que de quelques jours; la douleur de cette fidèle épouse la rejoignit bientôt à celui qu'elle avait uniquement aimé.

Loin de suivre les traces de ces deux reines dont la mémoire était si chère aux habitans du Vessex, Eadburge, ambitieuse et cruelle, gouverna son mari et la nation pour le malheur de l'un et de l'autre : jalouse de son pouvoir et craignant de le partager avec le favori du roi, elle n'hésite pas de s'en défaire par un crime; mais son époux boit à la coupe empoisonnée qu'elle présente à son ami, et tous deux succombent victimes de cette exécrable perfidie. Dès lors en horreur à ses sujets, accablée de leur malédiction, la reine est obligée de quitter ses États. Elle se réfugie à la cour de Charlemagne qui lui fait présent d'un riche monastère; mais sa conduite scandaleuse l'en fit chasser ignominieusement; et après diverses aventures elle finit ses jours à Pavie dans l'isolement et la misère. Fille et femme

de roi, cette orgueilleuse reine, couverte de lambeaux, fut obligée d'implorer la charité des passans pour subvenir à sa triste existence!

Le crime et les vices d'Eadburge, si funestes à elle-même, rejaillirent sur son sexe, qu'une loi déshérita des titres et priviléges de la royauté par suite de la mauvaise conduite de cette reine. Mais cette injustice n'empêcha pas les femmes de continuer à régner par leur influence; et, à force de vertus, de talens, elles ont prouvé qu'Eadburge et quelques-unes de ses semblables n'étaient qu'une honteuse et rare exception.

Combien ne fut-elle pas salutaire l'influence d'Osburge, mère du grand Alfred, dont elle forma et l'esprit et le cœur! A cette époque on n'avait pour but dans l'éducation des princes et des grands que la force physique, l'adresse, l'agilité; mais Osburge ambitionna pour son fils un autre genre de mérite: elle fit naître ou développa en lui cette passion pour l'étude qui le distingua si honorablement parmi ses contemporains; elle grava profondément dans son âme ces principes religieux qui, pendant toute sa vie, réglèrent sa conduite. C'est ainsi qu'elle prépara le règne glorieux d'Alfred, de ce roi qui fut le sauveur et le père de sa patrie, qui en assura la prospérité par des lois sages, par des écoles pour les indigens et par la réforme la plus complète dans les mœurs. Il fit, dit-on, suspendre des bracelets d'un grand prix près d'une grande route sans que personne essayât

d'y toucher; et le voyageur était assuré de retrouver à la même place la bourse qu'il avait perdue.

Digne fille du grand Alfred, Éthelflède se distingua par ses mâles vertus et ses exploits guerriers : pendant les longues infirmités de son époux, le roi de Mercie, elle gouverna le royaume avec autant de fermeté que de douceur. Et lorsque son frère Édouard, après la mort de son mari, s'empara de Londres et d'Oxford, toujours sage et généreuse, elle ne parut point s'apercevoir du démembrement de son royaume, et continua à servir Édouard avec dévouement dans ses opérations contre l'ennemi commun. Elle fit élever plusieurs forteresses qui servirent de fondement aux principales villes d'Angleterre; ces forteresses défendirent ses États et ceux de son frère contre les Danois; et non contente de faire échouer toutes les expéditions de ces Barbares, elle marcha contre eux, prit Derby, mit le siége devant Leicester et conquit tout le pays adjacent par la seule terreur de ses armes. C'est aux soins de sa sœur qu'Édouard confia son fils Athelstan. Ce jeune prince, en même temps qu'il puisait près d'Éthelflède l'amour de la belle gloire, gagnait l'affection des habitans de Mercie et préparait ainsi les moyens d'accomplir les brillantes destinées qui l'attendaient. En effet Athelstan par ses conquêtes réunit sur sa tête toutes les couronnes de l'Heptarchie, et créa le royaume d'Angleterre dont il prit le titre de roi. Sur ce trône qu'il laissa à son

frère Edmond, on vit briller la belle et bienfaisante Etfgive, qui sut si bien remplir ses devoirs de reine, d'épouse, et dont les plaisirs se bornaient à soulager les pauvres, à racheter la liberté des esclaves, à consoler les malheureux.

Ethelgive vient contraster par ses vices avec ces modèles de vertu : maîtresse ambitieuse d'Edwy, elle sacrifie son honneur et celui de sa fille dans l'espoir de monter l'une ou l'autre sur le trône d'Angleterre. Mais elle n'en recueille que la honte et le mépris qu'elle fait rejaillir sur son royal amant ; entièrement asservi à ses tyranniques volontés, Edwy se fit haïr de ses sujets; ses États furent démembrés; et lui-même, obligé de fuir avec la femme auteur de tous ses maux, ne put la soustraire à la vengeance de ses ennemis, qui la firent périr au milieu des plus cruelles souffrances.

Elle fut encore plus funeste l'influence de la reine Elfride, qui fit mourir le fils aîné de son époux pour placer sur le trône son fils Éthelred. Ce jeune prince, élevé par cette femme violente et sans principes, parut d'abord timide, puis cruel et dépravé comme sa mère. Rien en lui ne put faire oublier le meurtre de son frère, meurtre qu'il paya par la haine de ses sujets, par les calamités de tout genre qui, sous ce règne malheureux, vinrent accabler l'Angleterre. Le mariage d'Éthelred avec Emma, princesse de Normandie, semblait établir des liens durables entre ces deux

nations ; mais ils ne tardèrent point à être rompus par la conduite d'Éthelred envers sa jeune compagne ; il la négligea pour des femmes méprisables, s'attira ainsi le ressentiment du duc de Normandie, et d'un allié puissant se fit un ennemi redoutable. Enfin le massacre des Danois combla la mesure des maux de son royaume ; c'est alors qu'une illustre victime, que Gunhilda, après avoir vu périr son mari, ses enfans, avant de recevoir la mort à son tour, prédit à ses bourreaux la vengeance de son frère. En effet, pour venger le meurtre de sa sœur et de ses compatriotes, le terrible Sweyn, à la tête d'une armée, fond sur l'Angleterre où il porte le carnage, l'incendie et la mort. Pendant quatre ans que durèrent ces troubles et ces malheurs, l'administration de la justice fut suspendue ; les crimes les plus atroces restaient impunis ; les voisins dépouillaient leurs voisins ; les parens étaient vendus par leurs parens, les enfans au berceau par leurs pères et mères ; les esclaves se révoltaient contre leurs maîtres et désertaient à l'ennemi. Telles furent les suites épouvantables du crime d'une femme, de son influence sur son malheureux fils ; et, de ce trône qu'elle lui avait acheté par le sang d'un frère, un frère pour venger sa sœur le fit tomber et s'y mit à sa place...

Ce triste tableau du crime, de l'anarchie et de tous les maux qui en résultèrent, s'efface entièrement sous le règne de saint Édouard, règne de

justice et de paix dont la gloire rejaillit en grande partie sur sa compagne Éditha, digne de lui être comparée par la pureté de son âme et la sagesse de sa conduite. Cette reine avait tous les charmes, toutes les vertus, tous les talens de son sexe, et lui fut supérieure par ses connaissances en littérature, si rares alors dans les femmes. Elle se plaisait à exciter, à encourager le goût des lettres, des sciences, et partageait elle-même son temps entre les plaisirs de l'étude et les pratiques de piété, de bienfaisance.

Mathilde, femme de Guillaume-le-Conquérant, n'employa le crédit que lui donnèrent ses grâces et ses vertus que pour le bonheur de ses sujets, celui de sa famille et le progrès des lumières dont le goût se répandit bientôt généralement et devint un véritable enthousiasme par les honneurs et les encouragemens qu'elle prodiguait à tous les hommes de lettres. Aussi le nom de Mathilde devint-il le nom favori de toutes les reines d'Angleterre. Ce nom acquit encore une plus grande célébrité après avoir été porté par l'épouse de Henri Ier, princesse qui joignait à l'âme la plus pure le caractère le plus doux et le plus aimable. A sa cour, heureux assemblage de la décence et des plaisirs, les poètes et les troubadours accouraient en foule pour charmer les loisirs de leur charmante souveraine, qui savait les en récompenser par ses éloges et ses libéralités. Tous ses sujets l'adoraient et ne l'appelaient que la *bonne Ma-*

thilde. Les peuples catholiques la vénèrent encore comme une sainte, et l'histoire la comptera toujours au rang des souveraines qui ont le plus honoré le trône et l'humanité.

On place l'origine de la chevalerie dans la Grande-Bretagne au temps du vaillant Arthur, dont les exploits romanesques ne tiennent aucune place dans l'histoire. Mais il nous semble que l'esprit chevaleresque dans ce pays est aussi ancien que ses habitans. Toutefois il dut particulièrement se développer dans ces temps de barbarie où il n'y avait ni lois, ni civilisation, ni lumières, pour mettre un frein aux passions individuelles. Alors le désir de secourir les opprimés, de redresser les torts, de protéger l'innocence et la beauté, formèrent ces belles associations de gloire, de religion, d'amour, d'amitié, dont les bardes et les troubadours ont célébré les prodiges.

Cet esprit de chevalerie fut surtout remarquable dans les dernières époques que nous venons de parcourir, époques où il y avait tant de maux à réparer, où des princesses pieuses, instruites et libérales répandaient à la fois l'amour de la religion, le goût des lumières, la décence dans les plaisirs et l'émulation de la gloire. Les autres femmes, imitant ces modèles parfaits de modestie et de vertu, faisaient régner dans leurs familles les mœurs les plus pures; et toutes exaltaient dans les hommes l'amour, le respect pour le sexe. Mais bientôt cet amour, ce respect ne lui suffisent

plus; l'ambition, l'ardeur des combats s'emparent des femmes, et altèrent leurs grâces, leurs vertus, leur bonheur. C'est alors qu'on vit la fille de la bonne et sainte Mathilde se mettre à la tête de cent quarante chevaliers, et disputer la couronne d'Angleterre à Étienne qui s'en était emparé. Cette téméraire démarche fut accompagnée du plus heureux succès : le prince est vaincu et fait prisonnier; ses partisans l'abandonnent; sa femme seule résiste encore dans le comté de Kent. Et tandis que Mathilde sur le trône s'aliène tous les cœurs par son arrogance et ses persécutions, l'épouse intrépide et dévouée d'Étienne profite des fautes de la reine, se forme une armée de ses ennemis, l'attaque, la met en fuite, et rend à son mari la couronne et la liberté.

Après lui monta sur le trône le fils de Mathilde, l'époux de cette belle Éléonore qui lui porta en dot les plus riches provinces de France. Toutefois il néglige son altière compagne pour la douce et sensible Rosamonde; alors l'orgueil blessé, l'amour, la jalousie, exaspèrent le caractère d'Éléonore; elle soulève ses fils contre leur père, répand ainsi la désunion dans sa famille et la guerre civile dans le royaume. Cette influence, si funeste sur le règne de son époux, change et devient salutaire sur celui de son fils, Richard-Cœur-de-Lion. Nommée régente, Éléonore se fit admirer par sa prudence, sa modération, sa générosité envers ses ennemis et sa charité pour les pauvres.

Il semble que les dernières années de sa vie devraient effacer ou du moins lui obtenir grâce pour les fautes et les égaremens que ses passions lui firent commettre. Mais l'équitable opinion tient peu compte à une femme de sa sagesse quand l'âge lui en fait une nécessité ; et le nom d'Éléonore rappellera toujours le souvenir d'une femme galante et vindicative, d'une reine qui porta le trouble dans deux royaumes.

Isabelle d'Angoulême, belle, galante et ambitieuse, répandit aussi sur l'Angleterre et sur la France l'influence funeste de ses violentes passions : fiancée au comte de la Marche, Hugues de Lusignan, elle l'abandonna pour Jean-Sans-Terre qui avait un trône à lui offrir. L'amant outragé fait la guerre au roi d'Angleterre, lui ôte ses possessions sur les côtes de France, dont la perte commença le déclin de la famille des Plantagenet. Après la mort de son époux, Isabelle s'étant remariée à son ancien amant, causa de nouveaux troubles dans les deux royaumes, soit en rendant son mari un des plus dangereux ennemis de Blanche de Castille dont elle enviait la gloire et la puissance, soit en décidant son fils à porter ses armes en France.

Quel contraste entre ces deux reines et l'épouse d'Édouard I[er] ! Gracieuse, élégante dans ses manières et dans toute sa personne, Éléonore n'eut qu'une seule ambition, celle de réconcilier les esprits divisés, de prêter son appui aux opprimés,

de soulager la misère, de plaire à son époux, qu'elle ne quittait jamais et à qui elle sauva la vie alors qu'Édouard en Palestine fut blessé par une flèche empoisonnée; elle n'hésita point à sucer le venin de la plaie, exposant avec joie ses jours pour conserver ceux de son époux. On a mis en doute cette action généreuse d'Éléonore. Eh! pourquoi, lorsqu'on voit une épouse fidèle, toujours tendre, toujours dévouée et irréprochable dans toute sa conduite, pourquoi ne peut-on pas croire avec raison que l'habitude des sentimens purs et généreux puisse élever l'âme jusqu'à l'héroïsme, surtout quand les circonstances en font presque un devoir? Pourquoi rejeter ainsi ce qui fait honneur à l'humanité, tandis qu'on accueille avec tant de confiance les simples soupçons du crime? Personne ne doute que la compagne d'Edouard II n'ait pris part à la mort affreuse de ce roi malheureux; personne n'en doute, parce que Isabelle, la plus ambitieuse, la plus dépravée et la plus belle femme de l'Europe, osa vivre publiquement avec un amant, faire la guerre à son époux, le faire prisonnier.... N'est-ce pas là en effet la route d'un plus grand forfait? et la Providence n'a-t-elle pas semblé en marquer le sceau réprobateur sur le reste de la vie d'Isabelle, puisqu'elle vit expirer son amant sur un gibet, qu'elle vécut long-temps encore dans l'opprobre et l'obscurité, sous l'horrible poids de l'exécration publique?

Philippine de Flandre, aussi sage sur le trône qu'habile dans les combats, fut partout magnanime et bienfaisante : elle gagna des batailles, fit un roi prisonnier, s'occupa du bonheur de son époux et concourut à sa gloire. Elle lui épargna un acte odieux en sauvant du supplice les généreux habitans de Calais qui s'étaient offerts en victimes expiatoires pour adoucir le vainqueur. Son fils Édouard, si connu sous le nom de *Prince Noir*, puisa près de sa bonne et courageuse mère ces sentimens de générosité et de gloire qui, à quinze ans, déjà en firent un héros à Crécy, et qui, après la fameuse bataille de Poitiers, le rendirent plus admirable encore par sa modération que par sa victoire. Ce prince, ainsi que sa mère, mourut trop tôt pour le bonheur de l'Angleterre et de son roi. La mort de Philippine mit fin aux prospérités d'Édouard III, et lui aliéna le cœur de ses sujets, alors qu'à l'ascendant d'une épouse vertueuse succéda l'influence d'une maîtresse intrigante et cupide qui disposa des faveurs royales, et les vendit à prix d'or... Jamais la cour n'avait été plus brillante qu'à l'époque où Philippine y présidait, jamais les femmes n'avaient reçu tant d'hommages, et jamais les hommes ne se montrèrent plus galans chevaliers ; mais cette émulation de plaire, ce goût des plaisirs que la présence d'une souveraine aimable et vertueuse retenait dans de justes bornes, après elle bientôt n'eurent plus de frein, et firent naître ce luxe extravagant,

ces mœurs licencieuses qui effrayaient les âmes pieuses et leur faisaient regarder les troubles, les calamités du royaume comme une juste punition du ciel.

« A cette époque aucune lady n'aurait voulu » monter un palefroi; il leur fallait de fougueux » chevaux de bataille. Leur tête était entourée d'un » turban, ou couverte d'une espèce de mître d'une » hauteur énorme, du sommet de laquelle des ru- » bans flottaient dans l'air, comme des flammes au » haut d'un mât; leur tunique de deux couleurs, » une ceinture chargée de broderie et de riches or- » nemens en or, serrait leur taille; elles y atta- » chaient deux dagues renfermées dans leurs étuis. » Ainsi vêtues, elles se rendaient à cheval et ac- » compagnées de leurs chevaliers aux joutes et aux » tournois; elles partageaient les divers amuse- » mens des hommes; et, par leur légèreté, leurs » indiscrétions, elles donnaient prise aux amateurs » et propagateurs de scandale (1). »

C'est à la même époque que la duchesse de Brabant quitte son mari, vient en Angleterre, y épouse le duc de Glocester au mépris de ses premiers liens, attise ainsi le feu de la vengeance entre ses deux époux qui se déclarent la guerre. Et, quand la mort du premier la laisse épouse légitime de Glocester, ce prince l'abandonne pour vivre pu-

---

(1) Lingard, *Histoire d'Angleterre.*

bliquement avec Éléonore Colhum, aussi renommée par sa beauté que par ses galanteries. Les femmes des principaux citoyens de Londres, indignées de ce mépris du lien conjugal, présentent une pétition à la chambre des lords pour accuser le duc de Glocester et le rappeler à ses devoirs. Il y répond en épousant sa maîtresse, qui dès lors ne mit plus aucun frein à son orgueil, à son avarice et à ses déréglemens. Accusée de s'occuper de magie, d'employer des philtres pour causer la mort du roi et assurer la couronne à son mari, elle fut condamnée à parcourir la capitale pendant trois jours nu-tête, un cierge à la main, et à être renfermée le reste de sa vie. Marie Jourdain, sa complice et fameuse sorcière de ce temps, fut brûlée vive...

Au milieu de ces scandales dignes des temps les plus barbares, une héroïne paraît, non pour apaiser les troubles de l'Angleterre, c'était au-dessus du pouvoir humain, mais pour les affronter avec une grandeur d'âme, une force de caractère qui ont rendu à jamais célèbre le nom de Marguerite d'Anjou. Cette reine avait toutes les grandes qualités qui conviennent au rang suprême, qualités qui manquaient à l'âme douce et sensible de Henri VI, roi vertueux, mais trop faible pour régner avec gloire sur un État agité par tant de factions; ce fut sa femme qui le remplaça dans les conseils, au milieu des combats où elle déploya des talens et une énergie extraordinaires. L'ambi-

tion et les vicissitudes de la fortune ne laissèrent aucun repos à la vie de Marguerite d'Anjou : obligée de défendre son époux, son fils et son royaume, alternativement victorieuse et vaincue, alternativement reine puissante et reine fugitive, implorant tour à tour les secours de la France et de l'Écosse, seule au milieu des forêts, déposant son fils entre les bras d'un brigand qu'elle vient d'attendrir, partout elle est digne, toujours au-dessus ou au niveau de son sort, toujours ferme et inébranlable jusqu'à la destruction de toutes ses espérances, perdant à la fois son époux, son fils et la liberté.

Le règne suivant fut celui des femmes galantes, et ne présente que le lugubre tableau des cruautés et des vices d'Édouard IV, vices et cruautés qui le firent mépriser, haïr de ses sujets, et qui devinrent pour eux et pour lui un sujet de troubles et de malheurs. Ils favorisèrent les projets de Richard III, qui le renversa du trône pour y monter à sa place, et devenir pour la nation le plus infâme et le plus odieux des tyrans. Anne de Beaujeu, alors régente de France, eut la gloire d'aider Henri VII à arracher le sceptre d'entre les mains de cet usurpateur.

C'est surtout le règne de Henri VIII qui nous montre d'une manière évidente et terrible tous les ravages d'une passion criminelle : époux tendre et fidèle de Catherine d'Aragon qui faisait son bonheur et celui de l'Angleterre, Henri pendant long-

temps s'offre à nous sous les traits d'un souverain juste, éclairé, religieux, d'un souverain galant et respectueux envers les femmes qu'il appelait à sa cour pour l'embellir, pour présider à ses fêtes et à la pompe guerrière des tournois; mais, dès que la fatale beauté d'Anne de Boulen eut troublé sa raison, Henri devient un tyran sanguinaire, un réformateur fanatique, un époux inconstant et barbare qui répudie Catherine d'Aragon malgré les murmures de son peuple et de l'Europe indignée. De là sa haine pour l'Eglise romaine qui refusa de légitimer son inconstance; de là la réformation anglicane dont il se fit le chef; de là son intolérance et ses fureurs qui couvrirent cette terre d'échafauds, qui l'abreuvèrent du sang des martyrs et des victimes de son amour; de là toutes les classes bouleversées et divisées par les opinions religieuses; et l'Angleterre, courbée sous cette avilissante tyrannie, perdit les garanties qui font la dignité et la force d'une nation. Aussi la dépravation et l'égoïsme furent-ils portés au comble sous le règne suivant : d'un côté l'indigence et la bassesse, de l'autre l'opulence et la dureté, le lien conjugal sans force ou rompu par le caprice et la seule autorité privée : les liens illégitimes multipliés à l'excès prouvent assez, dit le docteur Linguard, « que » le changement de constitution religieuse, en dé» plaçant plusieurs anciennes limites imposées aux » vices et en enervant l'autorité des cours spiri» tuelles, donna plus d'audace à la licence et ou-

» vrit un champ plus libre aux passions criminelles (1). »

Trois femmes après Edouard V occupèrent successivement le trône d'Angleterre : Jeanne Gray, qui y fut plaçée contre les droits des deux filles de Henri VIII, ne céda qu'avec une répugnance extrême à l'ambition de sa famille. Jeune, belle, unie à un époux qu'elle aimait tendrement, passionnée pour l'étude et les beaux-arts, Jeanne Gray, satisfaite de son sort et l'âme élevée vers de plus hautes penseés, ne songeait point au pouvoir suprême et ne s'en revêtit qu'avec effroi, comme si elle pressentait son instabilité. En effet elle paya de sa tête une couronne qu'elle ne porta que huit jours. Ses dernières paroles et ses derniers momens ont prouvé qu'elle en était digne par son courage, par ses nobles sentimens et une raison bien supérieure à son âge. *J'espère, dit-elle un instant avant sa mort, j'espère que l'histoire de ma vie ne sera pas sans utilité ; elle montrera du moins que la pureté des intentions ne justifie nullement les crimes de fait, surtout lorsque ces crimes tendent à nuire au repos public.* La vue de l'échafaud ne troubla point sa sérénité, elle quitta sans regret une vie de seize ans qui n'avait été troublée que par les passions d'autrui.

Appelée au trône par ses droits et les vœux d'une

(1) Ouvrage cité.

grande partie de la nation, Marie est placée au rang des meilleurs souverains par les écrivains réformés qui ont fait preuve de modération; mais les plus éloquens et les plus passionnés l'ayant peinte comme un tyran sanguinaire, ont presque fait oublier ses vertus et le bien qu'elle a opéré pendant un règne court et orageux, tandis qu'en exaltant la prospérité et la gloire du long règne d'Élisabeth, ils semblent avoir effacé les revers et les fautes de la vie politique et privée de cette princesse.

Marie n'avait point les traits délicats, la douce physionomie, la taille élégante de Catherine d'Aragon; elle avait trop vivement ressenti les outrages et les maux qui avaient accablé cette vertueuse mère et qui avaient en partie rejailli sur sa fille. Élevée dans l'isolement, traitée avec sévérité par son père qui la déshérita de tous ses droits, Marie n'avait connu de la vie que la crainte, l'injustice et la douleur; de là cette teinte de tristesse imprimée naturellement à son caractère, à sa figure et qui prévenait peu en sa faveur. Élisabeth, sans avoir la beauté et les grâces enchanteresses d'Anne de Boulen sa mère, avait une taille et une physionomie où le sceau de la majesté royale semblait empreint; un ton, des manières nobles et affables commandaient à la fois le respect et l'amour; mais sous cet extérieur digne du trône, son cœur, rétréci par l'avarice, la vanité, la jalousie, était bien moins royal que celui de sa sœur Marie. Clémente, juste, libérale à l'excès, Marie en montant

sur le trône d'où un parti puissant avait voulu l'exclure, pardonna au plus grand nombre des conspirateurs et n'en fit périr que trois : exemple unique dans l'histoire de ces temps sanguinaires! Et dans un second complot plus formidable que le premier, au milieu d'une insurrection ouverte qui mettait son trône et sa vie en danger, elle déploya tant d'énergie, de calme et d'habileté, qu'elle fit rentrer dans l'obéissance les habitans de Kent; et, ferme à son poste où elle sut se maintenir avec autant de noblesse que de courage, elle rendit à ceux de Londres la confiance et l'espoir. « Ce fut » plus qu'une merveille que de voir en ce jour la » fermeté de cœur et la constance inébranlable de » la reine (1). » C'est à cette époque que Charles-Quint et d'autres conseillers turbulens et vindicatifs, blâmant la première clémence de Marie, profitèrent du danger qu'elle avait couru pour la faire consentir à la mort de Jeanne Gray, de son mari et des principaux chefs de la dernière conspiration. « Ces exécutions ont porté quelques » écrivains à accuser Marie d'une cruauté peu nécessaire (2). Peut-être ceux qui la compareront » à ses contemporains, en pareille circonstance, » hésiteront-ils à partager cette opinion. Si dans » cette occasion soixante insurgés furent sacrifiés

---

(1) Pollini, auteur contemporain.

(2) Lingard, *Histoire d'Angleterre.*

» à sa justice ou à son ressentiment, nous verrons » dans l'histoire du règne suivant qu'après une re- » bellion beaucoup moins formidable en elle- » même, plusieurs centaines de victimes suffirent » à peine pour apaiser la majesté offensée d'Éli- » sabeth. »

Le même auteur, si digne de foi et toujours appuyé de témoignages irrécusables, nous montre combien de causes poussèrent Marie à persécuter les réformés : ils étaient à la tête de tous les partis, de tous les complots ; ils cherchaient à la diffamer dans l'opinion publique par d'indignes calomnies. Un de leurs plus célèbres prédicateurs ne craignit pas de prier Dieu à haute voix pour qu'il daignât changer le cœur de la reine ou la retirer de ce monde ! Sans cesse ils cherchaient à outrager la religion catholique dont les ministres ne pouvaient plus remplir leurs fonctions sans danger. On voit par là combien l'intolérance religieuse était extrême dans les deux partis. Persécutrice acharnée des catholiques, Élisabeth est moins excusable que Marie, parce qu'elle n'agissait pas, comme Marie, sous l'impulsion de sa croyance ; ce n'était point, comme chez sa sœur, une foi ardente, un véritable zèle religieux qui la dirigeaient, c'étaient la politique et l'ambition. Aussi, en apparence plus modérée que Marie, Élisabeth fit-elle en effet plus de mal, porta-t-elle des coups plus habiles, plus profonds, attaquant les catholiques principalement dans leur existence

morale, sans toutefois épargner leur sang quand elle le jugeait nécessaire à son parti. Et combien de catholiques ne furent pas victimes de ce redoutable tribunal, semblable à l'inquisition, qu'elle avait établi!

Si Marie ne comprit pas mieux qu'Élisabeth les avantages de la liberté des cultes, mieux que sa sœur elle comprit ceux de la liberté civile et les droits du peuple; elle réforma l'indigne abus qui existait depuis long-temps dans l'administration de la justice et qui toujours donnait gain de cause à la couronne, au préjudice des sujets (1).

---

(1) Quand elle nomma Morgan président de la cour des plaids communs, elle lui dit : *Sir, je vous charge d'administrer la justice équitablement, sans acception de personne et nonobstant l'ancienne erreur qui existe parmi vous, telle que vous ne voulez laissez parler aucun témoin, et ne laissez rien produire en faveur de l'adversaire, lorsque la couronne est une des parties. Mon bon plaisir est que tout ce qu'on peut produire en faveur d'un sujet soit admis et écouté. Vous siégez, non comme des avocats, mais comme des juges sans passions, entre mon peuple et moi.*

Elle donna une grande attention aux deux universités, leur rendit la portion de revenus annexée à la couronne, et chargea des savans de fonder plusieurs colléges; elle s'occupa des intérêts commerciaux de l'Angleterre, qui recueillit tous les avantages du premier traité de commerce qu'elle fut à même de conclure avec la Russie.

(*Lingard.*)

Elle rendit l'opulence aux familles injustement dépouillées par son père et son frère. Elle n'imita point ses prédécesseurs dans ces voyages d'agrément si onéreux au peuple, et qu'ils faisaient chaque année dans les différens comtés du royaume; Marie bornait ces sortes de plaisirs à passer la belle saison dans le manoir de Croydon; là encore elle s'occupait avec la plus tendre sollicitude des pauvres et des enfans, faisant soulager les uns et instruire les autres. Ses mœurs, au-dessus de tout soupçon, commandaient le respect même à ses ennemis; et l'exemple d'une conduite si parfaite, imité par les dames de la cour, y faisait régner une décence que l'on ne retrouve plus sous le règne d'Élisabeth, où la dépravation fut égale au luxe et au faste qu'elle y déploya. Par une étrange prévention et oubli de la morale, on a jeté plus de ridicule sur l'amour de Marie pour son époux que sur les passions d'Élisabeth pour ses favoris; cependant, outre que le sentiment de Marie était commandé par le devoir, n'était-il pas légitimé par les qualités de Philippe, qui montrait alors toutes celles d'un grand prince, sans faire soupçonner les défauts d'un tyran? Marie d'ailleurs n'accorda jamais rien à son époux de contraire à la gloire de la nation et aux intérêts de son peuple; cet amour ne lui fit commettre rien d'injuste et d'illégal, tandis que l'amour d'Élisabeth pour Leicester et le comte d'Essex compromit plus d'une fois les intérêts de l'État, parce qu'ils étaient sans

talens pour justifier l'aveugle confiance de leur souveraine.

Ces deux princesses furent l'une et l'autre supérieures aux femmes de leur temps par les connaissances et les talens. Elles s'occupèrent avec zèle et succès du progrès des lumières : elles étaient habiles musiciennes, possédaient cinq langues, parlaient en public avec autant de grâce que de facilité. En les considérant sur le trône, sans doute Élisabeth y paraît plus grande, plus habile que sa sœur, parce qu'elle y resta longtemps, parce qu'elle eut de brillans succès, que les succès éblouissent toujours et légitiment tout. Mais dans leur vie privée, et sous le rapport des qualités morales, combien Marie est supérieure à Élisabeth! Il est à regretter que cette même intolérance religieuse qu'on a justement reprochée à Marie, ait répandu son fiel sous la plume de quelques écrivains qui n'ont point vu ou n'ont point voulu voir ce qui pouvait, sinon justifier, au moins atténuer cette grande faute de son règne, et qui, sans en reconnaître les bienfaits, ont voulu le ternir en n'y comptant que les échafauds, les bûchers et les victimes.

Si dans ce parallèle nous avons placé Élisabeth en second sous le rapport des vertus, nous tenons trop à la gloire de notre sexe pour ne pas retracer tous les titres qui la placèrent au rang des plus illustres souverains : Élisabeth, femme frivole dans le choix de ses favoris, dans le choix

de ses ministres montre au contraire une grande sagesse; son vaste génie embrassait à la fois tout ce qui pouvait intéresser l'honneur national et la prospérité de l'Angleterre. Elle en rehaussa l'éclat, étendit sa prépondérance, augmenta ses richesses par la gloire de ses armes, par des traités avantageux, par la grande impulsion qu'elle donna à l'industrie, aux arts, à la littérature. Toute puissante sur ses sujets par son énergie, elle savait en même temps leur communiquer cette énergie pour repousser ou triompher de ses ennemis. Elle aida Henri IV à conquérir son royaume; elle résista aux forces de l'ambitieux Philippe II, fournit des secours aux Hollandais pour briser le joug de fer de ce monarque et établir leur république. C'est ainsi que, régnant elle-même en despote sur ses États, elle vint, comme le dit un célèbre orateur, se placer à l'avant-garde pour défendre les libertés de l'Europe; et son règne, illustré par de brillans exploits, le fut encore par des poètes dignes de les célébrer.

Toutefois une tache sanglante, ineffaçable, souille à jamais tant de gloire! c'est la captivité et la mort de Marie Stuart. Très-inférieure à Élisabeth dans l'art de régner, Marie Stuart la surpassait par sa beauté, ses grâces, ses talens, l'élégance de ses manières, par ce mélange de douceur et de vivacité qui la rendait la femme la plus aimable et la plus séduisante de son siècle. Sans doute, comme reine d'Écosse, on la voit par sa lé-

gèreté et ses imprudences se placer bien au-dessous de la reine d'Angleterre; mais lorsque le malheur l'a frappée, lorsqu'errante et fugitive elle vient se jeter entre les bras de sa rivale et que sa rivale répond à sa généreuse confiance par une étroite captivité, les rôles changent : Marie Stuart, dans les fers, devient une héroïne digne de l'admiration du monde; Élisabeth, sur le trône, soulève l'indignation générale; son âme est en proie aux craintes, aux remords; il n'y a plus de paix, de repos pour elle; partout elle ne voit que des complots; l'honneur, l'humanité, l'Europe entière lui crient de délivrer sa victime; la jalousie, ses ministres, les fantômes effrayans de son imagination lui commandent de la faire périr... Marie Stuart, au milieu des rigueurs d'une sombre prison, ne rêve que bonheur, ne voit dans l'avenir qu'espérance. Entourée d'un petit nombre de serviteurs fidèles et dévoués, elle éprouve la douceur d'être aimée pour elle-même; son modique revenu, réservé pour les pauvres, lui procure encore les jouissances si pures de la bienfaisance. Et lorsqu'elle perd peu à peu l'espérance d'être délivrée, son âme, épurée par la résignation et la piété, s'élève à de plus sublimes espérances et la dispose à entendre sans surprise, sans effroi, l'arrêt de sa mort. Elle s'y prépare avec solennité et recueillement, comme pour un voyage où l'attendent de hautes et belles destinées. Ce jour, si terrible pour Élisabeth, fut le plus beau jour de la vie de Marie

Stuart. Elle était vêtue avec toute la majesté d'une reine et la modestie d'une sainte : une robe de velours noir, un manteau doublé d'hermine, un voile de dentelle qui retombe à ses pieds, un rosaire attaché à sa ceinture, un crucifix entre les mains, tel est le costume de Marie lorsqu'elle paraît dans la salle où l'attendent ses ennemis et ses bourreaux. Tout est calme, tout est digne dans sa personne et son maintien. Jamais sa beauté ne parut si frappante : ce n'était plus cette beauté qu'aucun homme ne pouvait voir sans être épris d'amour, mais une beauté déjà rayonnante de la gloire du ciel, et qui ne pouvait plus rien inspirer de terrestre. Arrivée sous l'échafaud, avec quelle aimable résignation elle s'appuie sur son barbare geôlier pour en gravir les marches! Quels touchans adieux elle adresse à ses femmes, à ses fidèles serviteurs! Dépouillée avec rudesse de ses vêtemens, elle dit avec un sourire angélique: *Je n'ai pas été habituée à me déshabiller en public.* Elle atteste son attachement à la religion pour laquelle elle meurt, prie pour son fils, pour Élisabeth, puis élève son crucifix et s'écrie: *Ainsi que tes bras, ô mon Dieu, furent étendus sur la croix, reçois-moi dans ceux de ta miséricorde, et pardonne-moi mes péchés.* Alors elle tend sa tête au bourreau, qui, tremblant d'admiration, fit souffrir à l'illustre victime une longue et cruelle agonie... Que faisait Élisabeth pendant la glorieuse mort de Marie Stuart? Son esprit, agité de terreur et de honte, cherche mille

moyens pour paraître innocente de ce crime, pour échapper à l'opprobre qui l'attend, à la vengeance qu'elle redoute. Et lorsqu'à son tour la mort vient la frapper dans son palais au milieu de sa puissance, lorsque survivant à sa popularité, réduite à un squelette, dépouillée de sa force morale, nous la voyons couchée à terre, baignée de larmes ou dans une stupeur plus douloureuse encore, et passant huit jours dans cette affreuse agonie, n'ayant pas un ami auprès d'elle pour recueillir son dernier soupir... combien Élisabeth nous paraît plus à plaindre que Marie Stuart sur l'échafaud, mourant au milieu des pleurs, de l'admiration de ses serviteurs, de ses ennemis, et prenant son essor vers le ciel revêtue de toute la beauté des anges!

Élisabeth, dans son lit de mort, avait désigné le fils de Marie Stuart pour lui succéder au trône. Mais Jacques n'eut pour régner aucun des talens d'Élisabeth, ni pour se faire aimer aucune des qualités de sa mère. Et les Anglais, qui l'avaient reçu avec enthousiasme, regrettèrent bientôt la main ferme et prudente de celle dont il prit la place sans la remplacer.

« Jacques Ier, dit le célèbre historien de la famille des Stuarts (1), affectait un rustique mépris » pour le sexe; et sa cour, d'où les femmes étaient

(1) Hume, *Histoire d'Angleterre*.

» bannies, avait plutôt l'apparence d'une foire ou » d'une assemblée de négoce que du séjour d'un » prince. »

Aussi n'est-ce pas sous ce règne qu'il faut chercher l'influence des femmes. La reine elle-même, quoique belle et spirituelle, Anne de Danemark, n'en eut aucune sur le gouvernement et beaucoup moins sur l'esprit de son époux que ses courtisans. Ce qui prouve d'une manière évidente que les mœurs sont presque toujours l'ouvrage des femmes, c'est que Rochester et les autres favoris à qui Jacques prodiguait ses faveurs et ses largesses, malgré leur immoralité et leur ascendant sur toute la cour, n'eurent point sur les mœurs cette influence qu'exercent ordinairement les femmes dépravées et galantes qui, maniant à leur gré le cœur des rois et leurs trésors, répandent avec rapidité la contagion de leurs vices et de leurs passions. Si, pour le bonheur de la nation, les femmes de ce genre n'eurent aucun crédit sous ce règne, pour sa gloire littéraire l'Angleterre regrettera toujours d'avoir été privée de cette influence que les femmes aimables exercent sur les lettres et les beaux-arts; car les grands écrivains de cette époque ont tous manqué de cette touche polie, délicate, qui ne se puise guère que dans la société du sexe. Et Jacques, qui se faisait gloire de s'en éloigner, a été accusé d'avoir perverti le goût. Ses efforts eurent plus de succès pour le progrès du commerce que pour celui du savoir. Ne peut-

on pas également attribuer à cet éloignement du roi pour les femmes, cet extérieur lourd et sans grâce, cette pédanterie ridicule, ces manières brusques, presque ignobles, qui lui aliénèrent en grande partie l'affection et le respect de son peuple?

Charles Ier, au contraire, montra toujours un tendre dévouement pour le sexe en général, sans jamais avoir de passion que pour sa femme. Henriette de France justifiait cet amour et cette confiance sans bornes par ses vertus, son esprit et ses grâces. Mais ses ennemis se servirent de cet ascendant qu'elle avait sur le cœur de son époux, pour faire croire au peuple qu'elle dirigeait les opinions du roi, qu'elle était à la tête d'une faction qui voulait rétablir la religion catholique et le pouvoir absolu. Ces calomnies, en attisant le feu de la discorde, servirent les projets des rebelles et des ambitieux. Peut-être aussi qu'Henriette resta trop française en Angleterre; peut-être blessa-t-elle trop ouvertement ses sujets dans leur croyance, leurs idées, leurs modes, leurs usages. Toutefois, si elle eut sous ces divers rapports quelque influence sur les malheurs de Charles Ier, combien, dans ces malheurs, ne montra-t-elle pas de courage, de zèle, de dévouement! Aucune fatigue, aucun péril ne la rebutent: la noble fille de Henri IV ne craint aucune humiliation pour sauver la vie, la couronne de son époux, l'héritage de ses enfans. Dès qu'elle les voit en danger, elle n'a plus aucun instant de repos; elle va et

vient de l'Angleterre sur le continent, du continent en Angleterre; on la voit à la cour de Hollande où règne sa fille, à la cour de France où règne son père; partout elle arrive en suppliante, puis retourne porter à son époux des secours, des promesses, des consolations; loin de lui, elle le soutient encore par ses lettres où respirent l'honneur, le courage et l'humanité: tel est le rôle actif et sublime d'Henriette au milieu de cette terrible révolution, qui renversa le trône d'Angleterre et fit tomber la tête du monarque sous la main du bourreau! Écoutons l'éloquente voix de Bossuet qui nous montre cette reine infortunée survivant au naufrage de toutes ses espérances: « O mère! ô femme! ô reine admirable et digne » d'un meilleur sort, si les fortunes de la terre » étaient quelque chose! Enfin il faut céder à votre » sort. Vous avez assez soutenu l'État qui est attaqué » par une force invincible et divine: il ne reste » plus désormais, sinon que vous teniez ferme » parmi les ruines. Comme une colonne dont la » masse solide paraît le plus fort appui d'un tem- » ple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle » soutenait fond sur elle sans l'abattre; ainsi la » reine se montre le ferme soutien de l'État, lors- » qu'après en avoir porté long-temps le faix elle » n'est pas même courbée sous sa chute. »

---

(1) *Éloge funèbre d'Henriette de France, reine d'Angleterre.*

Les grandes infortunes de Charles, sa résignation et ses vertus avaient tellement exalté les sentimens des femmes, que toutes semblaient avoir le cœur d'Henriette pour servir, défendre et pleurer leur roi : pour lui lady Fairfax déploya tant de zèle, de chaleur et d'énergie, qu'elle fut au moment de le sauver ; elle détache son époux de la cause des indépendans, le décide à profiter de son crédit sur l'armée pour arracher le roi des mains de ses ennemis ; et ce projet, au moment de réussir, n'échoua que par la ruse de l'hypocrite Cromwel. Les filles mêmes de cet usurpateur ne purent considérer qu'avec indignation et mépris l'élévation de leur famille, achetée par un si grand forfait ! L'histoire a consigné combien elle fut vive et générale la douleur du sexe en apprenant le meurtre de Charles. A cette nouvelle, plusieurs femmes moururent à l'instant même ; plusieurs autres furent conduites au tombeau par une profonde mélancolie.

Charles II n'apporta point sur le trône ces vertus qui rendaient son père, soit à la cour, soit dans la vie privée, si digne à la fois de respect et d'amour. Charles Ier honorait le sexe, fut le modèle des époux et des pères ; son fils, au contraire, se fit gloire d'être le plus aimable des séducteurs et le plus infidèle des maris. Sa cour offrait l'aspect d'un sérail sans verroux et sans tyrans, qui recevait ses lois de la duchesse de Portsmouth, sultane favorite. Cette femme, formée à la cour

de Louis XIV, avait tous les moyens de plaire et de fixer un monarque indolent. Et n'est-ce pas son influence qui a fait accuser Charles de ressembler plutôt à un vice-roi de France qu'à un souverain d'Angleterre? N'est-ce pas parce que ses maîtresses prenaient tout son temps et épuisaient le trésor, qu'il ne put s'occuper de la gloire nationale, ni récompenser les talens? Ne sont-ce pas elles qui ont jeté sur sa mémoire cette tache si honteuse pour un roi, d'avoir laissé vivre dans la misère trois des plus beaux génies de son temps? Si Jacques Ier, par son mépris pour le sexe et en le bannissant de sa cour, porta atteinte aux progrès de la littérature, Charles II lui fut encore plus nuisible par l'empire qu'il donna à des femmes méprisables qui corrompirent le goût en applaudissant à la grossière licence des écrivains : « Les compositions théâtrales de ce temps » sont des monstres d'extravagance et de folie, si » dépourvus de raison et même de sens commun, » qu'ils déshonoreraient la littérature anglaise, si » la nation n'avait comme expié son admiration » pour tant d'informes ouvrages, par l'oubli total » auquel ils sont condamnés (1). »

Toutefois le poison de ces sortes de compositions qui circula rapidement, et l'exemple d'une cour corrompue, portèrent un coup mortel aux

---

(1) Hume, *Histoire d'Angleterre.*

mœurs de l'Angleterre. « Un sexe commençait » perdre le caractère national de chasteté, sans » être capable d'inspirer à l'autre ce qu'on nomme » sentiment ou délicatesse (1). »

Cependant quelques femmes d'un beau caractère et d'une vertu sans tache formaient encore une honorable exception : telle la compagne de lord Russel qui périt pour s'être opposé aux envahissemens du pouvoir royal : cet illustre accusé, rendant hommage au dévouement et à l'éloquence de sa femme, la choisit pour son défenseur. Après sa condamnation, elle fut se jeter aux pieds du roi pour demander sa grâce; mais ses larmes, ses prières, le souvenir des services et de la fidélité de son père qu'elle invoque en expiation des erreurs de son époux, ne peuvent attendrir Charles; alors sa grandeur d'âme, loin d'être abattue, reparaît avec toute la force de son caractère. Elle exhorte son époux à perdre avec courage cette vie si chère qu'elle n'a pu lui conserver; elle soutient sa fermeté jusqu'au dernier moment; aussi, quand lord Russel se sépare de cette épouse incomparable pour aller à l'échafaud, il s'écrie : *A présent l'amertume de la mort est passée.*

On a loué Charles II d'avoir été amant généreux et époux civil (1) ! Peut-on sans outrager la

---

(1) *Ibid.*

(2) Hume, Fox.

morale approuver des libéralités faites aux dépens du peuple et du vrai mérite? Et comment peut-on louer les procédés de Charles envers une épouse qu'il a constamment délaissée? Voudrait-on savoir gré à un prince qui vécut long-temps à la cour si polie de Louis XIV, dont il prit le ton, voudrait-on, dis-je, lui savoir gré de n'avoir pas traité sa douce et vertueuse compagne à la manière des Russes et des Tartares? Catherine de Portugal, fille de l'illustre Louise de Bragance, ne méritait-elle pas plus que de la civilité, elle si généreuse envers le duc de Montmouth et même si affectionnée à ce fils illégitime de son époux? N'est-ce pas uniquement auprès d'elle que ce prince après sa rebellion trouva un zélé défenseur? Et si les larmes, si les prières de cette reine avaient pu quelque chose sur l'inflexible Jacques II, il n'aurait pas indigné la nation en faisant périr son neveu sur l'échafaud. Charles II, servile complaisant de la France, ne vivant que pour ses maîtresses et ses courtisans, avilit les Stuarts aux yeux de la nation anglaise, et prépara ainsi cette révolution qui détrôna Jacques pour mettre à sa place son gendre le prince d'Orange et sa fille Marie.

Anne, dernier rejeton de la famille des Stuarts sur le trône d'Angleterre, abandonna son père aux jours de l'infortune pour s'unir au parti de sa sœur qui lui ouvrait la route du trône au préjudice de son frère. Anne, avec une âme honnête et sensible, ne put s'écarter ainsi de ses devoirs les plus

sacrés sans être malheureuse le reste de sa vie. Placée sur le trône par le parti des Whigs, elle se vit obligée, pour s'y maintenir, de consacrer la proscription de sa famille par tous les actes de son règne, tandis que tous les désirs de son cœur étaient de la voir rentrer dans ses droits. Laisser le sceptre entre les mains de Jacques III son frère, était le but secret où elle visait sans cesse; et toujours elle se vit forcée de se joindre à l'opposition des Whigs pour l'en exclure et appeler la maison de Hanovre à la succession de sa couronne. Ce frère qu'elle deshéritait, qu'elle était obligée de proscrire ouvertement, était l'unique objet de son affection, et plus elle lui avait fait de mal, plus elle cherchait les moyens de le réparer, quand la mort vint anéantir toutes ses espérances.... Les dernières paroles de cette reine prouvent assez quel amour et quel vif intérêt l'attachaient à Jacques; elles dévoilèrent ce long combat qu'elle eut à soutenir pendant tout son règne entre la nature et l'ambition. Ce règne, si triste pour elle-même, fut un des plus beaux et des plus glorieux pour l'Angleterre : ses armées, commandées par les premiers capitaines de ce temps, firent craindre et respecter sa puissance, qu'elle augmenta autant par ses transactions politiques que par ses conquêtes. Jamais époque ne fut plus féconde en grands hommes; et l'éclat qu'ils donnèrent aux armes, aux lettres, aux arts et aux sciences, rendit ce règne aussi brillant que celui de Louis XIV. Aussi,

Anne partage-t-elle avec ce grand monarque l'honneur d'avoir donné son nom à son siècle. Sa mémoire est toujours chère aux Anglais; et l'on montre encore aujourd'hui avec respect le château et la chambre où *la bonne reine Anne* reçut le jour.

Adisson nous a laissé un tableau si naturel et si parfait des mœurs de ce temps qu'on croit y avoir vécu : il reproche aux femmes d'avoir pris les modes, les manières françaises, de passer une partie de leurs matinées à voir des marionnettes, de s'occuper de politique... Exaltées, les unes pour le parti des Whigs, les autres pour les Torys, elles signalaient au spectacle leurs opinions par la forme de leurs mouches, par la manière de les placer; tandis que les femmes raisonnables et attachées à leurs maris, à leurs enfans, allaient vivre à la campagne *pour cacher ces ridicules alors impardonnables aux gens du bon ton.* Toutefois, malgré cette légèreté dans les principes et cette inconvenance dans les occupations du sexe, l'exemple de la reine arrêtait encore la corruption des mœurs.

Mais sous le règne de Georges II il n'y eut plus aucun frein à cette corruption; à sa cour tous les vices se montrèrent sans voile et ne laissèrent place à aucune vertu.

C'est à cette époque que lady Montague, de retour en Angleterre, écrivait : « En général la galanterie ne fut jamais en si grande recommandation qu'à présent. Une vingtaine de jeunes gens

» se sont constitués en comité de galanterie, et » s'assemblent trois fois la semaine pour délibérer » sur les moyens de perfectionner cette branche » de bonheur social. » On pourrait croire qu'il s'agit ou de la galanterie de nos preux chevaliers, ou bien de cette galanterie métaphysique du règne de Louis XIII où le cardinal de Richelieu faisait soutenir des thèses d'amour... Mais lady Montague ne nous laisse pas de doute sur les sentimens et les mœurs qui dominaient alors. « L'honneur, » dit-elle, la vertu, la réputation, sont aussi ou» bliés que les modes de nos grand-mères. Dé» gradation du mariage : les deux sexes en ont » reconnu les inconvéniens, et une femme de qua» lité s'accommode tout aussi bien qu'un homme » de l'épithète de *roué* (1) ! »

Georges laissa un fils de douze ans sous la tu-

---

(1) « Selon toutes les apparences, dit ailleurs lady Mon» tague en parlant du mariage d'une jeune personne avec » un vieillard, elle ne peut manquer d'être veuve dans six » semaines; aussi a-t-elle été assez prévoyante et assez » bonne ménagère pour faire doubler de noir ses habille» mens de noces... La discrète et retenue lady L** a perdu » à Bath sept cents livres sterling dans une soirée... et, » après avoir joué sa réputation et sa fortune, elle s'est » empoisonnée... Milord Carleton a quitté ce monde pé» rissable en tenant la belle duchesse d'une main et man» geant de l'autre une poularde grasse et succulente. »

(*OEuvres de lady Wortley Montague.*)

telle d'une mère qui ne vit dans cette charge que la douceur du pouvoir, et ne visa qu'aux moyens de le conserver long-temps. Loin de sentir la noble émulation de former un grand roi pour le bonheur et la gloire de la nation, elle ôta à son fils les moyens d'en acquérir les qualités, en le confiant à un gouverneur qui n'avait comme elle que des vues intéressées; et ce prince fut victime de l'ambition, de l'égoïsme qui présidèrent à son éducation. Cette éducation ne put étouffer ses vertus naturelles, mais elle lui donna ces défauts qui lui aliénèrent le cœur d'une grande partie de ses sujets : de là des révoltes, le feu de la discorde éteint par le sang; de là des complots qui mirent deux fois la vie du roi en danger; de là cette roideur de caractère si funeste dans un esprit faible et première source de ces guerres ruineuses qui coûtèrent à l'Angleterre ses plus belles colonies de l'Amérique septentrionale. Mais ces fautes politiques de Georges III furent rachetées par l'amélioration qu'il apporta dans les mœurs, en donnant avec sa compagne, Sophie-Charlotte de Mecklembourg, l'exemple de la plus parfaite union et de toutes les vertus privées.

Il n'en fut pas de même sous le règne suivant : Georges IV souleva l'Europe d'indignation et de dégoût au bruit scandaleux de ses débats avec sa femme, avec la mère de son unique enfant! Caroline de Brunswick avait toutes les qualités les plus propres à fixer un cœur honnête : aimable, spiri-

tuelle, bonne à l'excès et peut-être trop sensible, cette princesse se vit repoussée dès les premiers jours de son hymen par un époux qui, ne pouvant supporter que les chaînes du vice, s'était soumis à celles du mariage uniquement pour avoir tout l'or nécessaire à ses folles dépenses et à ses prodigalités envers ses maîtresses... Poursuivie par les calomnies et les persécutions de tout genre, Caroline qu'on voulait flétrir dans l'opinion pour avoir droit de la rejeter du trône, Caroline sans doute sera justifiée aux yeux de l'univers, parce qu'elle ne fut accusée et haïe que par des êtres pervers, parce qu'elle eut pour amis, pour défenseurs, toutes les âmes honnêtes et sensibles. Georges III, tant qu'il vécut, la protégea contre les injustices de son fils. Charlotte, cette fille unique et chérie, qu'on éloigna constamment du sein maternel, Charlotte, aussitôt qu'elle fut en âge de connaître et juger les motifs de cette déplorable division entre les auteurs de ses jours, n'hésita point à se déclarer pour sa mère; elle dit avec fermeté qu'elle renoncerait plutôt à la cour que de renoncer à consoler celle qui lui avait donné la vie. Cette voix de l'innocence, toujours si juste et si vraie, cette voix du peuple, toujours si impartiale quand elle est spontanée; toutes ces voix qui plaidèrent avec tant d'éloquence et d'énergie la cause de Caroline, ne doivent-elles pas être plus fortes que celles des passions armées et soulevées contre elle? Et, lorsqu'une mort inattendue semblait venir imposer

silence à la haine comme à l'amour, ces deux sentimens éclatèrent encore pour troubler ses funérailles : ses ennemis, non contens de ravir à ses cendres les honneurs de la royauté, auraient voulu lui ravir encore ceux du regret; mais ce fut en vain qu'on déploya tout l'appareil de la violence et des baïonnettes pour empêcher le peuple de suivre le cercueil de leur reine; on ne put étouffer les larmes et les gémissemens qui l'accompagnèrent à sa dernière demeure...

Charlotte, si tendre et si dévouée à sa malheureuse mère, était devenue l'idole de la nation qui plaçait en elle ses plus chères espérances. Belle d'expression, sa physionomie portait l'empreinte de la bonté de son âme, de l'énergie de son caractère et de la vivacité de ses sentimens. Elle aimait sa patrie, son époux, ses devoirs, avec ce noble enthousiasme qui promettait à ses sujets les plus heureuses et les plus brillantes destinées. Aussi tous les regards se portaient-ils sur cette princesse, dont les mœurs simples et pures, et dont la sage bienfaisance contrastaient d'une manière si frappante avec une cour licencieuse et prodigue. Tous les vœux attendaient impatiemment un héritier de l'auguste princesse, quand la mort de la mère et de l'enfant vint anéantir à jamais toutes les espérances... En trois jours toute l'Angleterre fut en deuil; et trois mois suffirent à peine pour dissiper ce crêpe funèbre de la douleur publique. Ce deuil spontané et durable, ces regrets universels et si

profonds qu'ils durent encore aujourd'hui, prouvent assez combien Charlotte était digne de régner sur l'Angleterre, et combien l'Angleterre était digne d'une souveraine dont les vues élevées et les vertus parfaites se trouvaient en harmonie avec le génie national et la sagesse de son gouvernement.

On a dit que de l'ordre et de la paix d'un ménage découlaient l'ordre et la paix d'un État : cette maxime est particulièrement applicable à l'Angleterre dont le gouvernement est si éclairé, si prospère, et où chaque citoyen trouve dans son intérieur l'ordre, la propreté, l'élégance, tout ce qui est agréable et commode, préparé par sa belle et modeste compagne. Mais, tout entières aux vertus domestiques, les Anglaises s'arrêtent là comme si elles craignaient de les perdre en allant plus loin. Tout est calme, fixe, régulier, dans leurs sentimens comme dans leur beauté : de là ce calme de l'amour qui en exclut l'enthousiasme et la galanterie. Elles obtiennent beaucoup de considération et peu de ces soins de tous les instans qui font le charme de la vie. Privées de cette galanterie, de cet enthousiasme qui électrisent l'imagination et multiplient les qualités par le désir de plaire, les femmes exercent peu d'influence sur la société, et la société reste inanimée, sans mouvement; les mœurs manquent d'urbanité et de bienveillance. Les hommes s'habituent à recevoir tranquillement le bonheur de leurs compagnes et à les exclure de leurs plaisirs : de là sans doute la grossièreté

dans laquelle dégénèrent ces plaisirs; de là cette passion exaltée pour les chevaux, pour tous les exercices violens, pour les combats de boxeurs (1), de chiens, de coqs, etc. Et ne sont-ce pas ces plaisirs grossiers, ces jeux barbares, ces spectacles inhumains qui entretiennent chez cette nation des usages qui révolteraient même des sauvages (2)?

N'est-il pas probable que tout ce qu'il y a de vicieux, de ridicule, et surtout de barbare dans

---

(1) Loin d'en détourner les hommes, les femmes recherchent avidement de pareils spectacles. Il y en a même qui deviennent actrices en ce genre : on a vu deux jeunes femmes s'avancer dans l'arène le sabre à la main, et se combattre à outrance avec une adresse, une intrépidité extraordinaires. Chaque fois qu'un pareil combat était annoncé, les spectateurs accouraient en foule; mais l'empressement du public ne se soutint pas quand il s'aperçut que l'adresse parait constamment les coups de part et d'autre et qu'il *n'avait jamais la satisfaction de voir couler du sang*. Quelque remarquable que fût leur habileté dans l'escrime, *les championnes invincibles* (c'est le nom qu'on leur avait donné) cessèrent bientôt d'attirer les curieux; et personne ne douta que si elles se fussent déterminées, pour *plaire* au peuple, à se faire de temps à autre quelques blessures, elles n'eussent eu des spectateurs en plus grand nombre et plus long-temps!

(2) Chez les nations même les moins civilisées, voit-on, comme chez ces fiers insulaires, un mari conduire sa femme la corde au cou pour la vendre au marché? Imaginerait-on qu'un grand seigneur pût recevoir le prix de l'adultère de

les mœurs d'un peuple d'ailleurs si éclairé, finirait par disparaître entièrement si les femmes prenaient plus de peine et mettaient quelque amour-propre à faire prévaloir les charmes de leur société sur ces goûts si peu naturels qui en éloignent les hommes?

On ne peut pas douter qu'il ne fût facile aux Anglaises de prendre plus d'influence sur la société, quand elles en obtiennent de plus difficiles et qui exigent bien plus d'art et de génie; on ne peut en douter si l'on considère le grand nombre de femmes qui ont illustré l'Angleterre et l'illustrent encore aujourd'hui. Leur habileté pour régner a été reconnue par Montesquieu; leurs vertus le sont par l'opinion générale; et leurs talens dans les arts, les sciences, la littérature, brillent depuis long-temps et semblent se perfectionner chaque jour. Le nom de Seymour rappelle trois sœurs charmantes qui se distinguèrent par leur amour pour les sciences et par leurs poésies. Jeanne Gray, avant de mourir, lisait en grec le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme. La fille aînée de Thomas Morus, si renommée par sa piété filiale, le fut encore par son esprit et son savoir. Lady

---

sa femme... et que d'autres ne se fissent aucun scrupule de choisir pour compagne, pour la mère de leurs enfans, des filles déshonorées par leur conduite et méprisées par leur état, comme cela se pratique en Angleterre?

Montague, si connue par ses voyages, et dont le talent épistolaire est comparé à celui de Mme de Sévigné, eut encore la gloire de triompher des préjugés anglais en introduisant l'inoculation dans sa patrie. La duchesse de Devonshire porta au plus haut degré les charmes de l'esprit et de la bienfaisance. Nous citerons mistriss Barbaud, digne historien de Richardson; Clara Reëve, ingénieux auteur de *l'Ancien baron anglais*, et de plusieurs autres romans; Anne Radcliffe, dont les vertus solitaires faisaient le bonheur de sa famille, tandis que ses ouvrages, répandus dans toute l'Europe, y donnaient de nouvelles et vives jouissances; lady Morgan, dont les idées sont si originales, les tableaux si animés; miss Jeanne Baillie, dont les tragédies produisent un grand effet moral, et dont tous les ouvrages font autant d'honneur à son âme qu'à son génie; Hélène-Maria Williams, également distinguée comme poète et comme historien; mesdames Aikin, Benger, Thomson, dont les écrits sont placés au rang des meilleurs ouvrages historiques de notre époque; miss Landon et madame Hémans, dont les poésies rivalisent de sentiment, de grâce et d'harmonie; miss Burnet, lady Edgeworth, mistriss Opie, madame Hoffman, sages et aimables institutrices de leur sexe et de la jeunesse; les deux miss Porter, distinguées dans la poésie et les romans. Enfin mesdames Élisabeth Appleton, Smith, Élisabeth Hamilton, Han-Moore, complètent cette belle réunion de talens

poétiques, philosophiques, littéraires et dramatiques.

Tant d'esprit, de grâce, de sentiment qui abondent sous la plume des Anglaises, nous prouve qu'elles pourraient également embellir la société de ces précieuses qualités, si leur genre d'éducation ne les refoulait pas en elles-même, comme si l'amabilité devait exclure la dignité, comme s'il n'était pas modeste d'être gracieuse... Ce préjugé qui les glace à l'extérieur, ne peut les préserver du choc et du ravage des grandes passions : alors donc qu'une Anglaise n'a plus la force de les maîtriser ou l'adresse de les cacher aux yeux du monde, une fois qu'elle croit avoir perdu ses droits à l'estime, il n'y a plus pour elle de limites dans le déshonneur ; le premier pas qui l'y place, l'égare entièrement et la fait tomber dans la dégradation. La véritable vertu doit être simple et naturelle; sa dignité ne consiste point dans une froideur commandée, dans une réserve puérile, dans des soins minutieux et des idées de pudeur qui ne sont point de la pudeur. Ces fausses idées qui déparent leurs goûts et leur contenance, qui les font rougir d'un mot, tandis que sans scrupule elles étalent leurs charmes au spectacle et au bal, cette éducation guindée qui les roidit et les maîtrise, ne seraient-elles pas les principales causes qui privent les Anglaises de l'empire qu'elles devraient exercer sur la société, ayant la beauté et les talens qui en font l'ornement et les plaisirs?

CHAPITRE XII.

Des Femmes chez les Scandinaves, les Gaulois, les Germains.

L'influence qu'ont eue les femmes chez les peuples du nord est très honorable, parce qu'elles ne la durent qu'aux qualités naturelles qui les distinguaient, qualités qui n'étaient altérées, ni par le climat, ni par le luxe, ni par la volupté : sagesse, bienfaisance, courage et beauté établirent leur empire par la vénération et l'amour. Ces sentimens étaient si profonds, si exaltés, qu'ils donnèrent à à ces peuples l'instinct de la civilisation, celui de la gloire, et leur conservèrent des mœurs pures au milieu des coutumes les plus barbares. Et, lorsque les lumières du christianisme vinrent les abolir, ce fut encore aux femmes qu'ils durent cet inestimable bienfait.

Dans la Scandinavie, comme dans les forêts de la Germanie, un ciel sombre, des usages grossiers, une religion mêlée de superstition et de barbarie, la pauvreté, l'absence des arts, tout semblait devoir ôter à l'amour ses charmes et sa puissance; et pourtant c'est au milieu de cette nature sauvage, ce sont des guerriers féroces qui rendirent à l'a-

mour un culte pur, exalté, et qui devint l'origine de cette galanterie apanage, des peuples civilisés. On s'accorde à penser que cet enthousiasme de l'amour était dû aux idées que les peuples du nord s'étaient faites de la chasteté des femmes (1); dès lors nous pouvons avec raison attribuer à notre sexe l'honneur de ces mœurs chevaleresques qui, plus tard répandues et perfectionnées dans diverses contrées de l'Europe, y donnèrent le noble élan de la gloire et contribuèrent si puissamment à avancer la civilisation. En effet, comment ces Scandinaves, ces Germains, ces Gaulois qui estimaient tant la force physique, auraient-ils donné un rang si distingué aux femmes si elles ne l'eussent, pour ainsi dire, conquis par leurs vertus,

---

(1) Tout prouve combien ces peuples attachaient de prix à cette vertu : il y avait chez eux une île appelée *Chaste*, consacrée à la déesse Herta; la statue de cette divinité était placée sur un char constamment recouvert d'un voile; ce char, traîné par des génisses blanches, était promené à des temps marqués au milieu des nations germaniques. La présence de cette divinité mystérieuse était le signal des réjouissances, de la paix et de la concorde.

L'île de Sayne, si vénérée, était habitée par des vierges; les Gaulois les appelaient fées, parce qu'ils leur attribuaient le pouvoir de changer de formes, de se rendre invisibles, d'élever les tempêtes et de les conjurer.

C'était donc toujours dans la chasteté que ces peuples plaçaient la force de notre sexe. Et là où il n'y eut point de culte à la volupté, il n'y eut jamais de courtisanes.

surtout par la pureté de leur âme et la sagesse de leur conduite? Cette pureté, cette sagesse qui les entouraient d'un prestige enchanteur et leur donnaient une grâce ineffable aux yeux de leurs amans, exerçaient sur leurs cœurs un ascendant qu'on croyait divin tant il était irrésistible. Aussi pour plaire, pour obtenir celles qu'ils aimaient, rien n'était au-dessus de leur courage et de leur persévérance. La valeur était aux yeux des femmes scandinaves la plus belle des qualités; et les hommes devenaient les guerriers les plus braves, les plus aventureux; c'était la lance à la main que les amans se disputaient leur dame; de là aussi l'origine du duel qui s'est conservé jusqu'à nos jours.

Dans ces siècles de barbarie où des brigands, des pirates, des aventuriers de toute espèce, exposaient les femmes à d'autres dangers qu'à ceux de la séduction, rien n'égalait la sollicitude, le zèle, les précautions des Scandinaves pour protéger le sexe, le mettre à l'abri du péril, et surtout pour que rien ne portât atteinte à son honneur: des châteaux inaccessibles étaient pour de jeunes beautés, non une prison, mais un asile assuré contre tous ces brigands pour qui le rapt était un jeu, l'innocence et les larmes un attrait, et dont les passions étaient sans aucun frein. Que fût devenu ce sexe faible si ses vertus ne lui eussent acquis des protecteurs dévoués et vaillans? Est-ce pour des femmes sans pudeur qu'ils auraient for-

tifié leur demeure ou exposé leur vie? Ils eussent bientôt compris que c'était à la fois un soin inutile et un dévouement sans motif. Non, on ne peut douter que ce ne soit à la pureté de leurs mœurs que les femmes aient dû alors une si grande influence; c'est en se respectant elles-mêmes qu'elles forçaient les hommes au respect, c'est en adorant la vertu qu'elles-mêmes étaient adorées parce qu'elles en offraient l'image : devenues ainsi l'objet de tous les hommages, l'âme des conseils, les prêtresses des dieux, elles sentirent toute leur dignité, ne méconnurent point la source de leur influence, et constamment s'en montrèrent dignes par leur noble caractère et leur sage conduite. En attribuant à notre sexe le mérite de s'être placé lui-même dans un rang si élevé, et surtout en l'attribuant à ses chastes vertus, nous pourrions nous appuyer sur l'exemple des femmes scythes, qui, fortes contre toute séduction, surent toujours se faire respecter des hommes, et qui, regardées comme leurs égales, vaillantes comme eux, étaient encore de véritables reines dans leurs familles, parce qu'elles étaient des épouses fidèles et de bonnes mères. Peut-être le législateur des Scandinaves, bien qu'il soit venu au milieu d'eux avec tout le luxe, toute la pompe asiatique, peut-être le vaillant Odin conservait-il le souvenir des primitives vertus de sa patrie, et, pour les faire revivre au milieu du peuple qu'il venait civiliser, inspira-t-il aux femmes le désir d'imiter celles de la Scy-

thic et d'obtenir le même ascendant par les mêmes qualités.

Les Scandinaves, qu'on a comparés aux Grecs d'Homère par la grandeur d'âme et ce mélange de belles vertus et de passions féroces qui les animaient, les Scandinaves non seulement adoraient les femmes sur la terre, mais encore attendaient d'elles les plus douces récompenses dans le palais des immortels. Le poète dans ses inspirations croyait déjà toucher les palmes de gloire dont la belle Idonna devait couvrir son front; le guerrier ne craignait point de verser son sang au champ d'honneur, parce qu'il voyait au-delà de cette vie les brillantes nymphes des combats qui versaient l'hydromel au banquet des braves.

« Nous irons oublier nos peines, disaient les vic» times de l'amour, dans ce séjour embelli par les » soins et la présence de la sensible Fréya. »

Les femmes chastes et fidèles goûtaient d'avance ces jouissances infinies que la gracieuse épouse du roi des bons génies devait multiplier pour elles dans la salle de l'amitié.

Des fées bienfaisantes, sous le nom de Valkyries, présidaient à la naissance et à la destinée des hommes, dispensaient les jours et les âges, déterminaient la durée et les événemens de la vie de chacun d'eux.

Tous ces dogmes de la mythologie scandinave, qui représentaient les femmes sous des couleurs si belles et si pures, étaient comme des images cé-

lestes dévoilées à leurs yeux pour leur donner une grande émulation, les élever au-dessus des passions terrestres; et ces sentimens qui les animaient, cette gravité de mœurs qui les distinguait, cette noble galanterie dont elles étaient l'objet, furent une source féconde où les scaldes (1) puisèrent leurs inspirations poétiques : source merveilleuse qui, embellie par leur mythologie, devint comme le fondement de toutes ces fables, de tous ces romans qui de nos jours encore plaisent tant à l'imagination.

Comme les Scandinaves, les Gaulois et les Germains attribuaient aux femmes une intelligence divine, ou du moins ils croyaient qu'elles recevaient du ciel des inspirations prophétiques. Cette croyance n'était point le résultat d'une grossière superstition; elle provenait d'une cause digne de notre sexe : toutes les fois que les femmes avaient été appelées à donner des conseils, la prudence qui les dicta fut si utile qu'elle parut au-dessus de la sagesse humaine; dès lors on n'entreprit plus rien d'important sans y avoir recours. Chez les Gaulois, l'administration des affaires civiles et politiques fut pendant assez long-temps confiée à un sénat de femmes choisies par les différens cantons. Elles délibéraient de la paix et de la guerre; elles jugeaient les différends qui survenaient entre

(1) Bardes scandinaves.

les Vergobrets ou de ville à ville (1). Plutarque dit qu'un des articles du traité d'Annibal avec les Gaulois portait (2) : « Si quelque Gaulois a sujet » de se plaindre d'un Carthaginois, il se pourvoira » devant le sénat de Carthage établi en Espagne. » Si quelque Carthaginois se trouve lésé par un » Gaulois, l'affaire sera jugée par le conseil su- » prême des femmes gauloises. » Dans les guerres civiles, les intérêts respectifs étaient soumis à leur jugement; elles s'acquittaient de cette noble tâche avec tant d'impartialité et de sagesse, que les intérêts de chacun étaient réglés à la satisfaction de tous. Chez cette nation, les filles n'étaient jamais mariées contre leur gré : quand une jeune personne était parvenue à l'âge de l'hymen, elle trouvait réunis dans un festin ceux qui pouvaient prétendre à sa main; là elle choisissait elle-même celui à qui elle voulait confier sa destinée; et cet hymen, célébré sous les auspices de l'amour et des plaisirs, était rarement troublé par l'antipathie, par le désaccord d'âge, de caractère; et ces femmes, toujours aimées, toujours dignes de respect et d'admiration, n'étaient pas seulement utiles par leurs conseils, mais encore par leur valeur. Elles marchaient contre l'ennemi avec leurs époux; elles combattaient auprès d'eux et même contre eux si elles les voyaient fuir. César rend té-

(1) Saint-Foix, *Essais sur Paris*.

(2) *Les vertueux faits des femmes*.

moignage de ce courage indomptable des Gauloises, qui préféraient la mort à la perte de l'honneur et de la liberté (1). Ce n'était pas seulement leur bravoure qui les rendait puissantes et si utiles dans les armées ; elles l'étaient encore par cet art que la bienfaisance leur avait enseigné, de soigner les blessûres, de les guérir avec des plantes dont elles avaient découvert les propriétés, et qu'elles appliquaient si heureusement qu'on crut que c'était un don qu'elles avaient reçu des dieux.

Cette influence qui, dans le principe, n'était due qu'à leurs vertus, fut ensuite maintenue et conservée par artifice. Les druidesses, prêtresses des dieux, oracles de la nation, entretenaient cette profonde vénération en se dérobant aux regards des hommes; elles ne s'offraient à eux que dans les jours de sacrifices; elles ne se faisaient entendre

---

(1) Femme d'un chef ou prince gaulois, Théomare, aussi chaste que belle, ayant été faite prisonnière par les Romains, fut déshonorée par le centurion à qui elle était tombée en partage; et, tandis qu'il compte l'or destiné à sa rançon, elle lui fait couper la tête par l'esclave qui lui avait apporté cet or. Puis elle prend cette tête et la porte à son mari, qui lui témoigne sa surprise d'un tel présent : *Ce Romain m'avait outragée*, lui répond-elle, *j'ai dû vous apporter la preuve que j'ai su venger votre honneur et le mien.*

Éponine, cet admirable modèle de l'amour conjugal, nous offre l'héroïsme des Gauloises sous des traits plus aimables et plus doux. (*Voir* le tome 2; art. épouse.)

que pour exciter le peuple à la vengeance, l'armer contre ses ennemis, lui prédire la victoire, et le rendre invincible par l'enthousiasme de l'espérance. Il y avait sur le mont Bélen un collége de druidesses qui ne se contentaient pas de rendre des oracles, mais qui donnaient encore aux marins des flèches auxquelles on attribuait la vertu de calmer les tempêtes. Dans les forêts de la Germanie, Aurinia et Veleda parurent comme des divinités.

Ce culte qu'alors on rendait aux femmes, ce culte qui unissait la religion, la gloire et l'amour, a fait regarder les nations du nord et surtout la Germanie comme le berceau de la chevalerie. Mais en Germanie une femme n'avait pas seulement le pouvoir d'armer le bras de son amant, elle pouvait armer encore la nation tout entière : Ségète, s'étant soumis aux Romains, leur présente sa fille; femme du grand Arminius, de l'intrépide défenseur des libertés germaniques, elle partage les sentimens de son époux et ne cherche point à les dissimuler. Ce n'est pas en suppliante qu'elle paraît devant Germanicus; c'est avec dignité, n'exprimant que l'horreur de la servitude et la douleur d'y voir exposé l'enfant qu'elle porte dans son sein. Et Arminius, transporté de fureur de ce qu'on lui a ravi sa femme pour la conduire dans le camp ennemi, fait retentir les cris de liberté, d'honneur, de patrie, soulève les Germains et les nations voisines qui l'ont entendu;

et tous, marchant sous ses ordres, font plier de nouveau les légions romaines.

Chez ces peuples on a vu des armées en déroute que les femmes seules parvinrent à rallier en présentant leur sein aux fuyards, en leur rappelant la honte d'une captivité qu'ils redoutaient plus pour leurs femmes que pour eux-mêmes. Ce sentiment était si puissant, que pour s'assurer de la fidélité d'un canton, on exigeait toujours quelques femmes dans le nombre des otages. C'était à l'école de leurs mères que les fils contractaient la passion de la gloire et des armes ; chacune racontait à ses enfans les exploits de leurs aïeux, leur montrait les cicatrices de leur père et celles qu'elle-même avait reçues...

Les présens de noce prouvent encore combien les Germaines partageaient peu ces goûts futiles tant reprochés à notre sexe : l'époux offrait à sa compagne un cheval harnaché, un bouclier, une framée, un sabre, des bœufs. C'étaient aussi des armes que l'épouse donnait en retour. Ces cérémonies, qui consacraient le mariage et en exprimaient la force, avertissaient la femme que son sort, dans la paix et dans la guerre, était d'endurer et d'oser autant que son époux, qu'elle devait partager ses travaux et ses périls, qu'elle devait vivre et mourir à ses côtés. Des devoirs aussi sévères étaient accomplis scrupuleusement ; et non seulement les femmes partageaient les travaux, les périls de leurs maris, mais elles veillaient encore

aux besoins de la famille, aux soins du ménage et des terres ; tandis que les hommes se reposaient des fatigues de la guerre, au milieu des festins ou dans les plaisirs de la chasse (1).

Dans ces contrées où les femmes étaient si laborieuses, si chastes et si dévouées, rien n'était plus rare que l'adultère. Ce crime était-il commis, l'époux offensé était chargé du châtiment; et la femme qui avait perdu son honneur ne retrouvait jamais un second mari. Vainement elle aurait offert les dons les plus magnifiques de la beauté et de la fortune; elle restait solitaire le reste de ses jours. Cette rigueur de l'opinion et des lois prouve combien cette influence des femmes en Germanie était essentiellement morale, essentiellement fondée sur leur vertu, puisqu'elles ne pouvaient y manquer sans que ce charme mystérieux et divin, dont on se plaisait à les environner, disparût et leur ôtât jusqu'aux prestiges des grâces et de la jeunesse.

---

(1) Tacite, *Mœurs des Germains.*

CHAPITRE XIII.

Des Femmes en Suède, en Danemark et en Norwége.

Aujourd'hui, on ne rend plus aux femmes du nord ce culte de respect et d'amour qui tenait d'une adoration presque superstitieuse; cependant elles ont conservé les vertus qui les avaient placées dans un rang si élevé et si extraordinaire chez des peuples barbares; elles ont conservé cette beauté éclatante de fraîcheur, ces yeux d'un azur si pur, ces cheveux blonds, ces belles formes, tous ces charmes qui éblouissaient chez les femmes scandinaves et germaines, et qui sont maintenant rehaussés par l'élégance des manières, du costume, par des talens et une éducation plus ou moins soignée. C'est particulièrement en Suède que les femmes se distinguent par toutes ces qualités : élevées dans une sage liberté, elles ne sont point surveillées avec défiance; elles ne sont point esclaves de convenances minutieuses et sévères; mais, ayant constamment devant elles l'exemple d'une mère sage autant qu'aimable, elles apprennent sous un tel guide à aimer la vertu, à connaître la société dont elles goûtent fort jeunes les plai-

sirs. C'est là que sous les yeux de leurs parens se forment des inclinations libres qui préparent cette rare et belle destinée de l'amour dans le mariage, de l'union des plaisirs et du devoir, et qui deviennent à leur tour la source des vertus et du bonheur d'une génération nouvelle.

Rien sans doute ne devrait être dédaigné de tout ce qui peut concourir à assurer l'union et la félicité des familles, car rien peut-être ne dispose mieux à faire naître des sentimens patriotiques et le besoin d'être bon, généreux envers ses semblables, que le bonheur domestique. Aussi reconnaît-on dans les Suédois un vif intérêt pour leur patrie et en général pour l'humanité. Des liaisons assorties, et un mélange convenable de l'un et de l'autre sexe dans la société, leur ont acquis une urbanité presque française et une bienveillance pour les étrangers dont on leur sait d'autant plus gré, qu'ils ont tous les avantages qui développent chez d'autres peuples cet orgueil national, cette fierté personnelle qui leur font repousser ou dédaigner tout ce qui n'est pas eux.

Cette urbanité, cette bienveillance ne se retrouvent pas au même degré chez le Danois et le Norwégien : leur hospitalité est froide, leurs réunions cérémonieuses, leur conversation réservée dès qu'un étranger paraît au milieu d'eux. Mais en sera-t-il étonné en s'apercevant que les femmes sont habituellement exclues de ces réunions? Et ne pensera-t-il pas que c'est parce qu'on ne leur a

pas laissé prendre dans la société l'empire qui leur est naturellement dévolu, que ces peuples sont restés en arrière de la civilisation? Et les femmes moins aimables ont moins d'influence pour donner ce ton, ces manières qui distinguent les nations policées. Toutefois elles sont parfaites comme épouses, comme mères de famille, et plus belles encore que les Suédoises. Si les hommes les ont exclues de leurs plaisirs, ils ne peuvent s'en passer pour leur bonheur; ils leur accordent une estime sans bornes, un attachement fidèle et souvent passionné.

Dans toutes ces contrées où le sexe reçut jadis tant d'honneurs, les femmes ont constamment exercé une grande influence. Elles ont donné des preuves de sagesse, de valeur, d'héroïsme conjugal, de dévouement à la patrie; et, appelées par les lois au droit de régner, elles ont surpassé les hommes dans cet art si difficile et si important. Enfin par leur beauté, et, il faut le dire, par leurs passions, leurs vices, elles ont causé de grandes révolutions et de grands maux dans ces trois royaumes.

Alors que les traits fiers et grossiers du caractère scandinave n'étaient point adoucis, on délibérait au moment d'une grande famine si l'on devait se débarrasser des bouches inutiles, en tuant les vieillards et les enfans! La mère du roi de Danemark entre dans le conseil et dit : *Ne serait-il pas plus digne de la générosité danoise d'envoyer*

votre jeunesse à des expéditions étrangères, pour laisser à l'âge de l'innocence et des infirmités une meilleure part dans les provisions publiques? Ce sage avis fut adopté; on renonça à un moyen aussi barbare que désespéré, et une colonie fut s'établir sur les côtes de la Baltique.

Froë, roi de Suède, s'était emparé des États de Regner, de sa famille et de plusieurs jeunes filles. L'une d'elles brise ses fers, se joint à l'armée des Danois et tue Froë de sa propre main. Pour l'en récompenser, Regner partage avec elle le trône qu'il doit à sa valeur. Mais bientôt il oublie les services de la courageuse Lugurtha et la répudie pour épouser une princesse suédoise. La vengeance de Lugurtha fut digne d'elle : son infidèle époux, engagé dans une guerre malheureuse contre les Cimbres, allait succomber; elle vole à son secours avec une flotte considérable qu'elle avait équipée à ses frais. *Puisque mes charmes sont flétris à vos yeux*, lui dit-elle, *je viens suppléer à cette perte par des qualités plus utiles à votre gloire et au bien de votre royaume.*

L'histoire ne dit pas si des sentimens aussi généreux purent triompher de l'ingratitude et ranimer l'amour...

A l'époque où Suénon fut pris par les Vandales, les Danoises se défirent de leurs bijoux pour racheter leur roi. Il leur en témoigna sa gratitude par une loi qui accordait au sexe plusieurs avantages. Observons, en passant, que toute loi favora-

ble aux femmes a été due moins à la générosité des hommes qu'à leur reconnaissance pour des services rendus, ou pour quelque action éclatante de vertu, de désintéressement et de courage.

Olof, roi de Norwége, jugeant qu'il lui serait facile de renverser Suénon d'un trône sur lequel il n'avait pas eu le temps encore de se raffermir; et voulant s'assurer l'appui du roi de Suède, demanda en mariage sa belle-mère Sigrida. Mais Suénon, pour rompre une alliance qui allait le perdre, laisse voir à Olof sa fille Lyra, douée de la plus grande beauté: tant de charmes touchent son cœur, font taire son ambition, et il se hâte de renvoyer la princesse suédoise. Pour venger sa belle-mère, Olaüs prend les armes, envahit la Norwége et défait Olof qui meurt en combattant. Après avoir si bien réussi à armer l'un contre l'autre ses deux ennemis, Suénon resta enfin paisible posseur de ses États.

Quand le christianisme eut pénétré dans ces contrées, sous des princes pieux et justes on vit succéder aux troubles, à l'anarchie, des règnes paisibles et heureux. A cette époque la Suède se glorifie d'avoir été gouvernée par un roi et une reine dignes d'être comparés à saint Louis et à l'illustre Blanche, si grandes étaient les vertus d'Ingele-Pieux et de Raguild sa digne compagne. Ce fut par leur zèle et leur exemple qu'ils achevèrent d'établir le christianisme dans leurs États, qu'ils y firent régner des mœurs pures, et avec elles la

paix, la justice, le bonheur. Les Suédois, par reconnaissance, élurent roi l'époux de la fille d'Inge et de Raguild ; ce couple vertueux justifia leur choix par le bonheur dont il fit jouir ses sujets. Christine suivit les nobles traces de sa mère, et Éric-le-Saint joignit aux qualités d'un bon roi et à la sagesse d'un législateur, la valeur et les talens d'un grand capitaine.

Dans le même siècle et sous deux Valdémar la beauté et l'amour causèrent en Danemark et en Suède tous les orages, tous les maux qui sont la suite d'une grande révolution et de la guerre civile : Waldémar-le-Victorieux, qui porta à un si haut degré de puissance et de grandeur le Danemark, vit ce superbe édifice s'écrouler sous le poids de la vengeance d'un vassal outragé. Pendant son absence, Henri, comte de Schéwerin, confie à la foi de son souverain une femme adorée : sa beauté enflamme Waldémar ; il oublie la loyauté, l'honneur, et parvient à la séduire. Mais le châtiment suivit de près l'offense : il tomba dans les fers de l'époux offensé, et les peuples qu'il avait subjugués profitèrent de sa longue captivité pour recouvrer leur indépendance.

Les mêmes fautes attirent les mêmes malheurs à Waldémar Ier qui régnait en Suède : épris des charmes de Jutta, sœur de sa femme, il parvient à s'en faire aimer, et un fils fut le fruit de cette union criminelle. Pour expier ce scandale, il part pour la Terre-Sainte... A son retour il accuse son

frère Magnus d'avoir cherché à s'emparer du trône. La guerre civile éclate ; Waldémar, vaincu et fait prisonnier par son frère, est obligé de lui céder ses droits. Cette révolution amena le règne glorieux de Magnus Ier.

Son successeur épousa la comtesse Blanche, fille d'un seigneur de Namur. Passionnée pour les plaisirs, capable des plus grands crimes, cette princesse, par sa conduite et ses folles prodigalités, rendit son époux méprisable aux yeux de ses sujets, qui l'obligèrent de céder ses États de Suède et de Norwége à ses deux fils. Toutefois, aidé du Danemark, le monarque déchu veut tenter de ressaisir la puissance : une guerre cruelle s'engage entre Éric et son père ; pour y mettre un terme ils se partagent la Suède. La reine Blanche, cause première de tous ces troubles, est encore accusée d'avoir empoisonné Eric dans la crainte que, ce prince venant à se marier, l'influence d'une jeune et belle princesse ne détruisît entièrement la sienne. Les crimes de cette femme ne restèrent pas impunis : aux noces de son fils Haquin avec Marguerite, fille de Waldémar, elle fut empoisonnée à son tour par le roi qui redoutait pour sa fille les effets de son fatal génie.

Ce fut cette célèbre Marguerite de Waldémar qui vint réparer dans les trois royaumes les maux causés par son sexe, et répandre sur lui les rayons de son éclatante gloire. Cette Sémiramis du nord, comme la reine de Babylone, était douée d'une

beauté séduisante, d'une fermeté inébranlable, d'une éloquence persuasive; mais plus sage, ses conquêtes ne lui semblaient utiles et honorables que lorsqu'elles ne coûtaient point de sang à ses sujets, ou seulement que de légers sacrifices pour obtenir de grands résultats. « Elle était, dit l'auteur » de l'*Abrégé chronologique de l'Histoire du Nord*, » elle était magnifique dans ses plaisirs, grande » dans ses projets, superbe dans sa cour; elle égala » par la vivacité et l'étendue de son génie les plus » fameux politiques. »

Waldémar, remarquant dans sa fille, jeune encore, la fierté de son âme et les ressources de son esprit, disait que *la nature s'était trompée en la formant, et qu'au lieu d'une femme elle avait voulu faire un héros*. Marguerite ne trompa point les espérances de son père: elle obtint pour son fils Olaüs le trône de Danemark; et, à la mort de ce jeune prince, les États d'une commune voix élurent Marguerite pour leur reine. A la prière des Suédois elle marcha contre Albert de Mecklembourg, qui régnait en Suède à la place de son époux; elle le battit, le fit prisonnier; et, revêtue de l'autorité souveraine de ce royaume, elle en chassa les Allemands et en répara les maux. Tant de couronnes ne chargeaient point la tête de Marguerite; elle sut les soutenir aussi bien qu'elle les avait conquises. Sans compromettre ni les intérêts ni la majesté du trône, elle maintint la paix à l'extérieur, fit régner l'ordre au sein de ses États,

protégea les lettres renaissantes, fit fleurir le commerce et l'industrie. Toutefois, malgré tant de gloire et de bienfaits, ces trois peuples s'étonnaient d'obéir a une femme ; et, trop clairvoyante pour ne pas s'en apercevoir, elle s'associa Éric son neveu, jeune enfant qui ne pouvait porter aucun ombrage à sa puissance. Elle le fit reconnaître pour son successeur à la journée de Colmar, où Marguerite inscrivit son nom dans les Annales immortelles. C'est là que cette reine assembla les députés de tous ses États, les harangua avec une éloquence digne des sentimens généreux et patriotiques qui l'animaient. Elle leur peignit le désir ardent qu'elle avait d'éteindre toute division dans le Nord, d'assurer entre la Suède, le Danemark et la Norwége une union indissoluble. Sa voix pénétra dans tous les cœurs ; et l'alliance, qui promettait le bonheur et la paix à trois royaumes, qui assurait sur la tête de Marguerite les trois couronnes de la Scandinavie, cette alliance fut conclue ; elle releva la dignité du trône, l'énergie de la nation en la faisant jouir de quelques-uns des avantages de la liberté. Mais ce grand ouvrage que Marguerite avait si heureusement accompli, tomba entre des mains tout-à-fait incapables de le soutenir ; et de cette source de biens on vit jaillir des maux sans nombre, naître des guerres qui, pendant plus d'un siècle, déchirèrent ces contrées.

Sous le règne suivant les malheurs de l'État eussent été plus grands encore sans les vertus, le

courage et la fermeté de Philippine, plus roi que son mari. Assiégée par les Suédois dans Copenhague en l'absence d'Éric, elle prit elle-même le commandement de la garnison, et par sa résistance courageuse força l'ennemi à la retraite. Mais ayant échoué dans une expédition trop hardie, le roi ne lui tint aucun compte de ses premiers services et osa la maltraiter..... Trop fière et trop sensible pour survivre à cet outrage, Philippine mourut bientôt après dans un couvent où elle s'était réfugiée. Sa perte fut une calamité publique. Dès lors la direction de l'État fut laissée toute entière entre des mains indignes. Éric ne fut plus roi que pour étaler un luxe immoral avec ses maîtresses; le mécontentement général fut au comble. Des guerres civiles et des crimes en furent le résultat.

Jean II, après avoir disputé à Suénon la couronne de Suède, abandonna à sa femme le soin de la lui conserver : plus ferme, plus constante que son ambitieux époux, Christine soutint avec le plus grand courage un siége de huit mois. Il fallut toute la force et la persévérance des Suédois pour en triompher.

En épousant Christiern, ce Néron du nord, Isabelle d'Autriche rendit à la nation quelques lueurs d'espoir d'un avenir plus doux : l'agriculture y fut améliorée par les connaissances de ses compatriotes qui l'avaient accompagnée. Mais on espéra en vain que la vertueuse sœur de Charles-

Quint pourrait anéantir le funeste ascendant de deux femmes méprisables : Diveke et Sigebritte ne continuèrent pas moins à disposer entièrement du cœur et des volontés du monarque, l'une par l'amour, l'autre par son génie infernal. La tyrannie sanglante de Christiern s'accrut encore après la mort de sa maîtresse : Sigebritte, soupçonnant qu'on avait empoisonné sa fille et ne sachant sur qui arrêter sa vengeance, la fit tomber sur la nation entière. Excitant sans cesse le courroux du roi, elle lui fit porter la terreur, le désespoir, la ruine et la mort dans tous les rangs de la société. Les maux de la Norwége et du Danemark ne suffirent pas à l'insatiable férocité de Christiern; il lui fallut encore toute la Suède pour victime, et il vint la courber sous son joug de fer! Une femme, la veuve du prince Sténon, osa seule lui opposer la plus courageuse résistance : Christine, retirée dans la forteresse de Stockholm avec ses deux enfans, repousse avec une noble fierté les propositions du tyran de sa patrie. A la tête d'une poignée de fidèles Suédois, elle résiste avec intrépidité aux troupes qu'il envoie pour la soumettre. Le manque de vivres put seul l'obliger à une capitulation honorable, et dont les conditions furent bientôt oubliées par le perfide monarque. Obligée de paraître devant son persécuteur, elle s'y présente avec une contenance assurée et défend avec énergie la conduite de son époux. Condamnée à être noyée, rachetée par son or, prisonnière en

Danemark, cette illustre victime fut enfin délivrée par Gustave Vasa, et put jouir en paix du rang, des honneurs qu'elle avait achetés par tant de courage et de malheurs.

Gustave, ce héros célèbre qui changea les destinées de la Suède, fut sauvé par une femme dans les forêts de la Dalécarlie, au moment où trahi il allait tomber entre les mains de ses ennemis qui avaient mis sa tête à prix. Aussi fut-il toujours le protecteur du sexe auquel il devait un si grand bienfait. Non seulement il rendit la liberté aux veuves des malheureux Suédois massacrés par Christiern, mais il les rétablit encore dans leurs biens. Et, pour leur rendre de nouveaux liens plus faciles, il révoqua la loi qui interdisait aux femmes de qualité toute alliance avec une famille moins noble que la leur. Cette généreuse détermination ne fut pas sans fruit pour sa politique : ces femmes, jeunes encore, riches et distinguées par leur rang, servirent de récompense à ses principaux officiers qui les épousèrent et ajoutèrent ainsi à leur mérite personnel celui d'une alliance distinguée et d'une grande fortune. Toutefois Gustave trouva dans ce sexe, dont il était l'ami et le défenseur, la plus forte et la plus énergique résistance lorsqu'il voulut établir le luthéranisme dans ses États.

Éric n'eut aucune qualité, aucun talent pour soutenir la puissance et le titre glorieux de fils du grand Gustave. Son unique passion fut celle

des femmes; mais l'amour, dans ce cœur pusillanime et inconstant, ne servit qu'à le rendre plus méprisable et plus odieux. Après avoir prétendu à la main d'une princesse de Lorraine, à celle de la belle reine d'Écosse, à celle même de l'illustre Élisabeth d'Angleterre, il finit par épouser Catherine Madepade, marchande de fruits à Stockholm!! Ayant découvert, après son mariage, que sa femme ne l'avait pas attendu pour donner son cœur, il fit chercher l'heureux amant qui paya de sa vie son fatal amour. Depuis cet acte de cruauté et d'injustice, le remords et la jalousie ne laissèrent plus de repos dans l'âme d'Éric, et aliénèrent son esprit, alors sa férocité fut portée au comble; et déjà avili aux yeux de ses sujets, la terreur qu'il inspira acheva de le perdre. Il fut dépossédé par ses frères, et Jean, qu'il avait tenu si long-temps prisonnier, régna à sa place. On vit alors briller sur le trône de Suède Catherine Jagellon, si célèbre par sa beauté, par la passion qu'elle avait inspirée au czar de Russie dont elle refusa la main, célèbre surtout par ses vertus et son amour conjugal, qui lui firent partager volontairement, et pendant huit années, la captivité de son époux. Cette pieuse reine fit tous ses efforts pour rétablir la religion catholique dans ses États.

Sans aucune ambition personnelle, la mère de Gustave-Adolphe, découvrant dans son fils à peine sorti de l'enfance toutes les qualités d'un roi, se hâta de lui remettre le pouvoir afin de hâ-

ter les destinées glorieuses qui devaient s'accomplir sous son règne.

Digne fille de ce héros, Christine porta au plus haut degré la gloire militaire et la prospérité intérieure du royaume. Dans le traité de Westphalie elle obtint les conditions les plus honorables et les plus avantageuses pour la Suède. Elle plaça ce royaume au premier rang parmi les puissances de l'Europe. Disciple de Descartes, passionnée pour sa philosophie, elle se dérobait au sommeil pour écouter ses leçons sans nuire aux affaires de l'État. Elle attira à sa cour plusieurs autres savans, fit venir des professeurs distingués qu'elle mit à la tête des colléges qu'elle avait établis, augmenta considérablement la bibliothèque de Stockholm, et répandit par ces moyens le goût des sciences et de l'étude dans toutes les classes de la société. Rarement les criminels trouvaient grâce à ses yeux, et toujours les grandes actions, les services importans recevaient des récompenses. Christine abdiqua la puissance au moment où elle pouvait lui procurer le plus de charmes, puisqu'elle avait mérité et obtenu l'amour de ses sujets, puisque jeune encore elle avait tant d'années à consacrer à leur bonheur. Elle trouva plus beau, plus digne d'elle de déposer un titre, objet de tant de désirs! Le jour solennel de son abdication, revêtue de ses habits royaux, entourée de toute la majesté du trône, jamais elle ne parut si belle aux yeux de ses sujets attendris; jamais elle ne déploya une éloquence

si douce, si persuasive. Animée par la piété filiale, par l'amour de son peuple, elle rappela la gloire et les services de son père, adressa à son successeur les plus sages conseils sur les devoirs d'un souverain; puis elle ôta son diadème pour le remettre à Charles-Gustave avec autant de calme et d'indifférence que si elle n'eût quitté qu'une parure de fleurs. Mais en voyant les fautes de son successeur, en voyant compromis les résultats de la sagesse de son gouvernement et des victoires de son père, elle sentit trop tard que les goûts, les intérêts personnels doivent céder aux intérêts d'une nation; et que la gloire, le bonheur qu'on cherche hors de sa destinée et des devoirs que le ciel nous impose, ne sont qu'éphémères ou pleins d'amertume!

Lorsque Charles-Gustave assiégea Copenhague, Sophie-Amélie, épouse du roi de Danemark, donna l'exemple aux autres femmes de combattre à côté de leurs maris pour défendre l'indépendance de leur pays.

Ulrique-Éléonore, sœur du vaillant et malheureux Charles XII, hérita du trône de Suède après la mort de ce héros. Ayant la modération et toutes les vertus qui conviennent à son sexe, elle voulut confier le souverain pouvoir à son époux Frédéric I[er].

Son successeur, au contraire, laissa gouverner sa femme qui ressemblait à son frère, le grand Frédéric, par l'esprit, l'énergie, l'ambition, par son goût

pour les beaux-arts et son amour pour les sciences. La Suède lui doit une riche collection de médailles et de tableaux, et une académie de belles-lettres qui tenait ses assemblées à Drottningholm (1). Louise-Ulrique aurait voulu renverser la constitution représentative de la Suède pour y substituer le despotisme absolu de la Prusse; elle serait peut-être parvenue à son but si elle eût été secondée par son époux, qui partageait ses désirs, approuvait ses projets, mais était incapable de les réaliser. Son fils Gustave, ayant puisé sous l'influence maternelle le courage, l'amour du pouvoir, exécuta les projets de sa mère; il supprima le sénat, étendit les prérogatives royales, entoura son trône de splendeur, appela les femmes à sa cour pour animer les plaisirs qui se succédaient sans cesse, et au milieu desquels il donnait l'exemple de la plus aimable galanterie. Mais cette galanterie, ce luxe, ces fêtes magnifiques qui plaisent à toutes les femmes et qui développent leurs grâces par le désir de plaire, ne pouvaient long-temps se soutenir dans un pays pauvre, qui n'a conservé son

---

(1) C'est là qu'avait lieu, chaque année aux frais de la couronne, un tournoi dans lequel toutes les lois de la chevalerie étaient observées avec la plus grande sévérité. Les chevaliers portaient sur leur armure les noms de leurs belles, dont la présence animait le courage et l'adresse des combattans. La reine présidait elle-même à cette fête et dirigeait la distribution solennelle des prix.

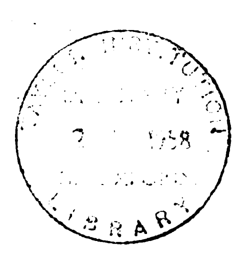
indépendance et son bonheur que par la simplicité de ses mœurs et par ses vertus domestiques.

En Danemark, que de troubles et de malheurs n'occasionnèrent pas le trop grand amour des plaisirs de la jeune et belle reine Caroline-Mathilde, et le trop grand amour du pouvoir de la reine douairière, belle-mère du roi! On sait comment cette femme ambitieuse et intrigante sut profiter des imprudences de Caroline-Mathilde pour la calomnier, la perdre, l'éloigner de son époux, et pour manier à son gré l'esprit du monarque et les affaires.

Bien qu'elle n'ait apparu qu'un instant sur le trône de Suède, l'épouse de Gustave-Adolphe IV était bien faite pour concilier les grandeurs avec la simplicité. A cette beauté séduisante qui lui fit donner le nom d'*Hélène du nord*, cette reine joignait une âme sensible, un esprit orné, des manières pleines de grâces et de dignité. Que d'avantages pour se passer de faste et de luxe, pour rendre la cour un séjour de plaisirs sans prodigalités ruineuses! et quelle heureuse émulation un semblable modèle n'offrait-il pas à son sexe! Mais pour obtenir une véritable et salutaire influence, il aurait fallu qu'elle eût fait fléchir le fougueux Gustave sous son doux empire, qu'elle eût pu fixer ses pensées d'héroïsme sur le bonheur de ses sujets, et diriger vers un but réel et glorieux son intrépidité, sa bravoure; malheureusement elle ne put obtenir aucun ascendant sur Gustave; et Gustave devint la première victime de son caractère âpre, inflexi-

ble et bizarre : bientôt déchu du trône, il ne lui resta que ses souvenirs, que ses vains projets... Et avec lui la Suède perdit l'aimable souveraine si digne de la gouverner.

Sous un prince français les Suédoises ne peuvent avoir aucun regret; et si aujourd'hui elles ne sont point encensées comme des idoles, si elles ne sont que rarement dispensatrices des grâces et des honneurs, du moins elles conservent une influence honorable, et constamment reçoivent les hommages de l'amour et du respect. Dans leurs familles elles règnent par leurs vertus, et dans société elles trouvent les égards, la considération que, de tout temps, les Suédois ont accordés au sexe.



CHAPITRE XIV.

Des Femmes en Allemagne.

Dans ces contrées les coutumes des Germains sont encore en honneur et non plus en usage. Les Allemands respectent encore les femmes, mais dans le commerce habituel de la vie on ne soupçonnerait pas que la galanterie a pris naissance dans leur pays. La distinction des classes anéantit l'ardeur guerrière qui n'est jamais récompensée dans la classe plébéienne, et la bravoure, les mœurs chevaleresques de leurs ancêtres ont disparu sans être remplacées par le goût de la société. Les Allemands, penseurs profonds, croiraient laisser inutilement évaporer leur génie s'ils échangeaient leurs pensées avec des femmes aimables! Des étrangers, plus justes que leurs compatriotes, ont apprécié tout le charme que les Allemandes apportent dans la société quand elles ont reçu une éducation soignée. Le témoignage de madame de Staël à cet égard est peut-être le plus équitable et le plus éclatant qu'elles aient pu recevoir; car, placée au-dessus de son sexe par son génie, personne mieux qu'elle ne pouvait le juger.

Si l'on ne croit plus en Allemagne à cette influence mystérieuse et presque divine que les Germains attribuaient aux femmes, si elles n'obtiennent en général que peu ou point de considération dans la société, ont elles le droit de s'en plaindre? peuvent-elles accuser la nature de les avoir privées des charmes et des qualités qui distinguaient les Germaines? Non : elles ne peuvent s'en prendre qu'aux lois, à elles-mêmes ou plutôt à l'éducation qu'elles ont reçue : aux lois, qui dans les provinces protestantes rendent le divorce si facile que le mariage n'est plus qu'une cérémonie pour sanctionner le vice. Cet abus sacrilége du lien qui fait la force de la société, la sûreté des familles, la base des bonnes mœurs, la source du bonheur véritable, cet abus seul ne peut-il pas enlever aux femmes toute considération, puisqu'il semble leur enlever toute pudeur? Et la manière dont elles sont élevées ne contribue-t-elle pas encore à les aveugler sur ce qu'elles auront à perdre en profitant de cette licence des lois? Cette éducation se borne en général à la danse où elles excellent; un peu de musique, quelques mots de français indispensables pour aller à la cour, la lecture de quelques romans ou de poésies sentimentales, voilà presque tout ce qu'on leur apprend, et rien pour élever leur âme, rien pour imprimer dans leur cœur des principes solides. La superstition, le fanatisme altèrent la douceur et la pureté de la religion dans les provinces catholiques;

et là où règne le protestantisme, le culte n'apporte aucun frein aux passions, et peu ou point de consolations dans les peines. Avec une semblable éducation, une mère peut-elle diriger convenablement sa fille par ses leçons et son exemple? L'amour, la galanterie, tenant la plus grande place dans sa vie et ses souvenirs, deviennent l'aliment habituel de sa conversation; gravement elle parle de ses amans en présence de sa fille, sans songer qu'elle va développer ou faire naître dans ce jeune cœur des passions qui la rendront un jour malheureuse ou méprisable; car, bien que l'amour soit nécessaire aux Allemandes, qu'il soit un sentiment profond sans lequel elles ne sauraient vivre, il n'est presque jamais consulté dans les mariages, qui ne sont le plus souvent qu'une affaire de spéculation; aussi rien n'est-il plus commun que ces liaisons coupables, honnêtement appelées *unions complexes de sentiment*. Que diraient ces fiers Germains s'ils reparaissaient sur le sol qu'ils habitaient jadis? Que diraient-ils en voyant cet horrible adultère qu'ils punissaient de mort, sanctionné en quelque sorte par l'usage ou l'indulgence de la société? Que diraient-ils, eux qui réprouvaient par le mépris un second hymen, que diraient-ils en voyant aujourd'hui la descendante de ces femmes si chastes et si fidèles, placée dans le monde sans honte comme sans embarras, au milieu de trois ou quatre hommes à qui elle a donné successivement le nom d'époux? On peut avec d'autant plus

de raison gémir sur ces usages et cette institution immorale, que les Allemandes sont faites pour inspirer et ressentir l'amour véritable, pour devenir d'excellentes mères de familles : douées de cette exquise sensibilité qui donne au son de leur voix, à leur physionomie, un charme touchant, une grâce ineffable, elles ont encore un caractère plus constant et plus solide que les femmes des autres nations ; elles ont enfin la beauté et presque toutes les autres qualités qui conviennent à la femme ; mais elles ne sentent point assez la dignité de leur sexe ; et c'est là sans doute une des causes principales qui les placent si défavorablement dans la société : toujours tendres, toujours empressées de plaire, toujours aimantes, souvent passionnées, n'ayant aucune espèce de coquetterie pour varier leurs moyens et voiler leurs sentimens, elles ont trop convaincu les hommes du pouvoir qu'ils ont sur leur cœur ; et les hommes ne font plus aucun frais ni pour le conquérir, ni pour le conserver ; ils se laissent tranquillement adorer de leurs belles compagnes, et ne se croient pas même obligés envers elles aux plus simples devoirs de la galanterie. L'éducation des hommes très soignée, et celle des femmes très négligée, séparent naturellement les deux sexes par les goûts, les pensées, les privent l'un et l'autre des jouissances les plus vraies, rompent les liens de la sympathie la plus douce, celle de l'âme. Les hommes, en bornant les femmes aux soins du ménage et aux plaisirs de la toilette,

ne peuvent recevoir d'elles cette émulation si nécessaire à leurs nobles travaux; leur opinion ne sert point d'encouragement ni de récompense. Cette inégalité morale entre les deux sexes, résultat de leur éducation différente, répand une triste influence dans la vie intérieure comme dans la société (1).

Cependant, bien qu'un grand nombre de causes en Allemagne aient concouru à étouffer les qualités des femmes et à restreindre leur empire, dans

(1) Madame la princesse Constance de Salm (dans un tableau comparatif des mœurs françaises et allemandes), après avoir démontré l'importance de mieux diriger l'éducation des femmes en Allemagne, et après avoir parlé de leur vie, consacrée uniquement aux soins domestiques, ajoute : « Quelque respectable que soit la manière de vivre que je viens de décrire, elle est la cause principale de cette espèce de mélancolie dont tout Français qui se trouve en Allemagne se sent comme accablé, s'il n'est pas répandu dans la grande société. Au premier moment il admire de bonne foi cette sévérité de devoirs, et elle devient pour lui le sujet de ces réflexions sur les femmes qu'une sorte de légèreté fait mêler en France même aux hommages qu'on leur rend; mais le besoin que le Français éprouve toujours de se trouver avec elles, au moins dans le monde, se fait bientôt sentir en lui. Il ne peut concevoir que la maîtresse de la maison, qui partout est l'âme de la société, en fasse si peu partie, qu'elle connaisse à peine celle de son mari; qu'occupée d'attentions qui l'importunent, elle paraisse indifférente à une foule de choses, d'idées, d'événemens dont l'intérêt est général en France; et tous les avantages qui l'avaient frappé d'abord s'évanouissent devant la

les classes supérieures où leur éducation est en rapport avec leurs qualités naturelles, un grand nombre ont prouvé qu'elles étaient susceptibles d'être à la fois très-belles et très-aimables, d'être à la fois sensibles, vertueuses, héroïques même quand les circonstances développent en elles une force d'âme qui semble incompatible avec cet extérieur formé de tout ce qu'il y a de plus frêle et de plus délicat dans la nature : plusieurs ont déployé le courage, l'amour conjugal, le dévouement à la

---

presque impossibilité d'occuper ou de reposer ses esprits par ces longues heures de conversation qu'il est accoutumé à avoir avec les femmes, accoutumées aussi à n'être étrangères à aucun sujet de conversation.... Les hommes eux-mêmes, en Allemagne, éprouvent sans le savoir le vide que laisse en eux cette manière d'exister. Elle est, il n'en faut pas douter, une des causes de la séparation volontaire et presque continuelle des deux sexes ; leurs intérêts sont communs, mais leurs idées sont différentes. S'ils sont exempts de la confusion des pouvoirs, ils n'ont pas non plus cette multitude de rapprochemens de pensées et d'actions qui anime la vie en France, et qui peut seule établir entre deux époux de véritables rapports moraux. Hors un petit nombre de circonstances où l'usage veut qu'ils se trouvent ensemble dans le monde, le mari consacre rarement à sa femme le temps dont il peut disposer ; il va toujours, dès qu'il est libre, chercher dans quelque société d'hommes de son rang ou de son état des délassemens qu'il ne trouve pas chez lui. Les femmes forment aussi des réunions dont les hommes ne font point partie, ou plutôt auxquelles ils n'ont ni l'usage ni le désir de prendre part. »

(*Revue encyclopedique*, *tom.* XXX, *pag.* 589.)

patrie qui distinguaient les Germaines, en y joignant encore les vertus plus parfaites du christianisme, les qualités plus aimables de la civilisation; c'est ainsi qu'elles ont exercé une grande et salutaire influence sur la religion, les mœurs, la prospérité et la gloire de leur pays.

Sainte Mathilde, mère d'Othon-le-Grand, et son épouse Adélaïde de Bourgogne, se distinguèrent l'une et l'autre par leur zèle religieux. Adélaïde fit régner en Allemagne la justice et la paix; elle obtint l'amour, la vénération de ses sujets, la tendresse et la confiance de son fils dont elle fut l'institutrice, l'amie et le conseil. Comme reine, épouse et mère, heureuse ou infortunée, toujours l'influence d'Adélaïde fut marquée par le bien qu'elle fit et le bon exemple qu'elle donna.

Sainte Élisabeth, appelée la *mère des pauvres*, était aussi belle que pieuse et charitable. Après la mort de son époux elle fut horriblement persécutée par sa belle-mère et les grands, qui voyaient dans ses vertus un reproche continuel et frappant de leurs vices. Le malheur ne servit qu'à faire briller davantage les qualités de cette âme si pure, si tendre et si résignée.

Digne épouse de Conrad, qui eut les qualités d'un roi, d'un héros et d'un sage, Giselle régnait en souveraine sur le cœur de ce grand prince. C'est en vain que, sous prétexte de parenté, on voulut rompre les liens qui les unissaient, l'amour de Conrad, la sagesse et les vertus de sa femme, triom-

phèrent des déplorables préjugés de ce temps. Giselle fut couronnée et continua d'exercer un ascendant toujours utile à ses sujets, toujours favorable au bonheur et à la gloire de son époux : ce fut elle qui le réconcilia avec ses ennemis, et qui, par le traité qu'elle lui fit conclure, mit fin à la guerre et aux divisions qui troublaient l'État.

Agnès, veuve de Henri III, gouvernait ses peuples avec une sagesse remarquable, et dirigeait l'éducation de son fils avec autant de prudence que d'amour. Mais, pour le malheur de l'Allemagne et de son roi, on ôta la puissance et le jeune prince d'entre les mains d'Agnès; et Henri IV, séparé de sa bonne et pieuse mère, élevé par des flatteurs corrompus, donna un essor si libre et si violent à ses passions, qu'elles ternirent ou étouffèrent ses qualités naturelles. La dépravation de ses mœurs alla même jusqu'à la cruauté. La séduction, la violence, le meurtre, aucun crime ne l'effrayait pour satisfaire ses folles amours; il se fit des ennemis irréconciliables des époux et des pères outragés, souleva l'indignation générale, particulièrement celle du clergé, lorsqu'il voulut répudier la vertueuse Berthe. De là cette longue chaîne de troubles et de maux qu'il attira sur lui et sur so royaume; de là l'ingratitude de ses fils, les an thèmes, les persécutions des papes, de longues sanglantes guerres, des humiliations inouïes. Te furent les suites funestes de l'éloignement d'

mère sage, de la mauvaise éducation et des vices d'un souverain.

Les Allemands de cette époque joignaient le fanatisme au brigandage, et l'entier oubli de la religion à celui de l'honneur. Ils n'avaient conservé des anciens habitans de la Germanie que le vice de l'ivrognerie. L'amour de la patrie, la bravoure, le respect pour les femmes, n'existaient plus que dans leurs annales de gloire. Heureusement que, pour réparer tant de maux, on vit enfin reparaître le goût de la chevalerie, qui devint alors une véritable institution ayant pour but de réprimer les passions, punir les crimes, protéger la faiblesse. Les tournois mêmes servirent à améliorer les mœurs, aucun chevalier n'étant admis à entrer dans la lice s'il ne joignait à la bravoure une vie et un cœur sans tache; il suffisait d'un vice ou d'une action honteuse pour en être exclu sans retour. La beauté parée de la vertu reprit alors tout son empire; et on voit encore aujourd'hui un grand nombre de vieilles ruines (1) qui rappellent ce

---

(1) Telles les ruines de l'ermitage de Rolandsech qui rappellent l'amour du brave Roland. Il vit et aima la belle Hildegarde qui vivait solitaire dans le manoir de son vieux père. Après lui avoir fait serment d'amour et de constance, il retourne au champ d'honneur, et ne revient qu'après une absence trop prolongée; alors il apprend que sa fidèle amie a pris le voile, croyant qu'il avait péri dans les combats, Roland désespéré bâtit

temps où l'amour durait autant que la vie. On sait combien Rodolphe de Hasbourg sut profiter de l'ascendant de la beauté et de l'amour pour établir et augmenter sa puissance : père de six belles princesses, il leur fit contracter des alliances qui toutes donnèrent de grands États à sa postérité. Dès lors la maison d'Autriche a constamment plus gagné par la beauté de ses filles que par la force de ses armes; et son illustration est en

---

un ermitage vis-à-vis le couvent qui renfermait l'objet de son amour. C'est là qu'il passe le reste de ses jours, et meurt de douleur au bruit des cloches funèbres qui accompagne Hildegarde à sa dernière demeure.

En présence des débris encore imposans d'un vieux château, on raconte au voyageur qu'il fut jadis habité par un noble baron, ses deux fils et une jeune et charmante pupille. Pour elle les deux frères brûlent d'amour; non moins passionné, mais plus généreux, l'aîné sacrifie son bonheur à son cadet. Celui-ci, avant son hymen, veut mériter celle qu'il aime, et va chercher la gloire en Palestine. Là il oublie sa fiancée et revient avec une belle Grecque qu'il a épousée. Son frère indigné lui déclare la guerre : un combat singulier s'engage; la jeune orpheline accourt, se jette entre eux, les réconcilie et va ensevelir ses charmes dans un monastère. Mais elle ne tarde pas à être vengée : la dame grecque, aussi inconstante que son époux, l'oublie pour d'autres chevaliers, et quitte son château afin d'échapper à sa vengeance. Son frère le console. *Vivons ensemble*, lui dit-il, *vivons libres de tout lien pour rendre hommage à l'objet de notre premier amour.*

grande partie due à l'influence, aux talens et aux vertus des femmes.

Éléonore fut aussi supérieure à son époux Frédéric par la grandeur d'âme que par l'énergie de son caractère. Formé à son école, Maximilien I[er] y puisa ces sentimens magnanimes, ce respect pour les mœurs qui le firent admirer et chérir. Si Maximilien dut à sa mère la gloire d'être un des plus grands hommes de son siècle, il dut à sa femme Marie, héritière de Bourgogne, les États qui l'en rendirent un des plus puissans souverains.

Cette puissance s'accrut encore par le mariage de Ferdinand, archiduc d'Autriche, avec Anne Jagellon, reine de Bohême et de Hongrie, qui lui apporta en dot ces deux royaumes. Parfaitement belle et vertueuse, Anne fit le bonheur de son époux, de sa famille, de ses sujets. Mère de quinze enfans qu'elle éleva elle-même avec beaucoup de soin et de tendresse, elle fut encore la mère des pauvres, des malheureux, et déploya dans des circonstances difficiles toute la prudence, toute l'énergie d'un grand homme.

Mais pour la gloire des femmes de ce pays ne suffit-il pas de nommer Marie-Thérèse? et ce grand nom ne suffit-il pas pour dire tout ce que peuvent la tendresse maternelle, le courage et l'habileté? A la mort de son père, Charles VI, une foule de princes vinrent lui disputer ses États. Vaincue par cette formidable ligue, elle fut chercher un asile

et des ressources chez ses fidèles Hongrois : elle les harangue en latin, enflamme leur zèle, leur arrache des larmes; et tous, le sabre à la main, s'écrient : *Mourons pour notre roi Marie-Thérèse !* Du fond de la Hongrie, de l'Esclavonie, des bords de la Drance, on voit accourir des essaims de guerriers pour la défendre. Au bruit de tant de courage et de danger, les dames de Londres voulurent venir à son secours, se cotisèrent et lui offrirent cent mille livres sterlings qu'elle refusa. Marie-Thérèse, grâce à cet enthousiasme général qu'elle inspira, parvint à triompher de tous ses ennemis. Elle mérita l'amour de ses peuples en plaçant aux jours de l'adversité toute sa confiance dans leur générosité, en remettant entre leurs mains ses intérêts les plus chers, son jeune fils et ses destinées. Elle mérita le beau titre de *mère de la patrie*, en défendant ses États contre l'Europe entière, en s'occupant de leur prospérité, en y faisant fleurir la justice, le commerce, l'agriculture; en instituant des académies, en établissant des maisons d'éducation pour toutes les classes, en abolissant l'inquisition, la torture; en portant dans les réglemens civils et militaires une perfection qu'on n'avait pas vue jusqu'alors; et, malgré les guerres si longues, si nombreuses qu'elle eut à soutenir, elle augmenta le trésor public. Enfin elle reçut le titre de mère de la patrie parce qu'elle sauva et illustra son pays.

Dans la Saxe, les femmes en général remar-

quables par une teint éblouissant, une taille superbe, une toilette recherchée, joignent encore à beaucoup d'amabilité et de grâces les qualités solides de bonnes ménagères. L'amour a un grand empire sur leur cœur sensible et romanesque. Passionnées pour la bravoure et la gloire, elles se servent de l'ascendant de leurs charmes pour exciter dans les hommes des sentimens généreux et patriotiques. Si de tout temps les Saxons ont été renommés par leur valeur et le culte qu'ils rendent à la beauté (1), de tout temps aussi les femmes se sont montrées leurs égales en courage et dignes des sentimens dont elles furent l'objet : lorsque Charles-Quint envahit les États de Jean-Frédéric, électeur de Saxe, et le fit prisonnier, la défaite de ce prince semblait devoir entraîner la soumission de la capitale. Mais il restait pour la défendre la belle et courageuse épouse de Frédéric. Sibylle de Clèves pourvoit à tout, et, inspirant aux assiégés sa fermeté, sa bravoure, leur fait partager ses es-

---

(1) Les anciens Saxons avaient un temple à Vénus, représentée sous la forme d'une belle femme appelée Magda. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans le culte qu'ils rendaient à cette divinité, c'étaient les jeux qu'ils célébraient en son honneur : ils consistaient en des tournois auxquels prenaient part tous les jeunes gens des bourgades voisines. Ils déposaient une somme d'argent entre les mains des juges; cette somme servait à doter une jeune fille qui était donnée en mariage, comme prix, à celui qui l'avait emporté à la joute. (*Annales de Magdebourg.*)

pérances d'une résistance invincible. Au bruit de tant de préparatifs et d'enthousiasme, Charles-Quint redoute la longueur d'un siége opiniâtre, et sa barbare politique lui suggère un autre moyen de vaincre l'énergie et le courage de Sibylle. Au mépris de toute justice, il fait condamner à mort l'électeur... Sa femme alors ne songe plus qu'à sauver ses jours; tout autre intérêt disparaît devant un intérêt si cher; elle court au camp impérial, par ses larmes, ses prières fléchit Charles-Quint, sauve la vie de son époux et obtient de son amour qu'il cède aux dures conditions de l'ambitieux despote.

Amélie-Élisabeth de Hanau, régente de la souveraineté de Hesse-Cassel après la mort de Guillaume V, son époux, s'est rendue célèbre par son courage et sa politique. On a dit de cette princesse qu'elle avait le cœur d'un héros et la tête d'un grand ministre. C'est alors qu'on vit trois femmes, la reine de France, la reine de Suède et Amélie de Hanau, faire la guerre et abattre la puissance des deux grands potentats de la chrétienté, le roi d'Espagne et l'empereur des Romains. Amélie était éloquente au conseil, intrépide dans les combats, prudente et énergique au milieu des troubles, et très-aimable dans sa cour; elle protégeait les sciences, était la mère des pauvres, la bienfaitrice de tous les malheureux. C'est ainsi qu'elle sut admirablement ménager les intérêts de son fils, agrandir ses États, qu'elle se fit respecter,

chérir de son peuple, et qu'elle étendit au loin sa glorieuse célébrité.

L'influence des femmes sur les petites souverainetés d'Allemagne a constamment adouci la tyrannie du système féodal : la femme la plus orgueilleuse de son rang, la plus entêtée de ses prérogatives, en présence de la misère et du malheur, devient un ange consolateur et bienfaisant; ses soins, sa charité, l'exemple de sa piété et de ses vertus, améliorent le sort et les mœurs de ses sujets, répandent dans sa cour cette politesse, cette émulation de talens qui presque toujours se développent au sein d'une société également composée des deux sexes, où l'un cherche à plaire par les grâces, l'autre à mériter l'amour par la gloire. C'est ainsi que la cour de Saxe-Weimar devint l'*Athènes germanique* sous le gouvernement de la duchesse Amélie, qui, veuve à dix-neuf ans, gouverna ses Etats avec toute la sagesse d'une longue expérience, toute la grâce et la bonté du premier âge. Économe pour être bienfaisante, elle put supporter les fléaux de la guerre sans charger son peuple d'impôts; elle put le préserver de la disette qui affligea une grande partie de l'Allemagne en 1772. N'ayant d'autre ambition que le bien de ses sujets, d'autre passion que l'amour maternel, de si nobles sentimens embellirent constamment son existence, et furent couronnés des plus heureux succès. L'industrie, les arts, la littérature, donnèrent à ce petit État une prospérité,

un mouvement, un éclat qui fixèrent sur lui les regards de l'Europe. Vrai modèle d'urbanité, la cour réunissait les femmes les plus aimables et les hommes les plus distingués de l'Allemagne, tels que les Schiller, les Wieland, les Horder, les Goëthe, les Boëtiger. Et Amélie, après avoir fait du pouvoir le plus noble usage, le remit entre les mains d'un fils qu'elle avait rendu digne de lui succéder. Ce prince fut encore admirablement secondé par sa compagne, *véritable modèle*, dit madame de Staël, *d'une femme destinée par la nature au rang le plus illustre.* Et jamais elle n'en parut plus digne qu'au milieu des revers : on la vit, par son admirable fermeté, triompher du vainqueur d'Iéna, sauver sa capitale et ses habitans des horreurs du pillage. La duchesse Louise de Saxe-Weimar rappelle les antiques vertus de Rome et l'énergie des Germaines; rien de plus simple que sa toilette, de plus noble que son maintien. Sa conversation, ses manières, tout en elle paraît en harmonie avec ce caractère généreux, cette âme forte, qui firent une impression si profonde sur Napoléon. Comme du temps de la duchesse Amélie, la cour de Weimar offre la réunion des savans les plus distingués; et c'est la seule, dans toute l'Allemagne, où les talens tiennent lieu de titres de noblesse.

Dans ces petites cours présidées par des femmes, ce ne sont pas des plaisirs brillans et variés que l'on rencontre, mais, ce qui vaut mieux, des

amusemens simples, une hospitalité toujours généreuse. On citera longtemps avec honneur et reconnaissance la grande-duchesse de Hesse, la reine de Wurtemberg, la grande-duchesse de Bade, nièce de l'impératrice Joséphine, dont elle retrace l'amabilité et les grâces.

Si les Allemandes sont loin d'avoir autant de titres que les Françaises, les Italiennes et les Anglaises à la gloire des arts et des lettres, ne peut-on pas encore l'attribuer à l'éducation en général trop superficielle qu'elles reçoivent? car il ne leur manque ni l'esprit, ni l'imagination, ni la sensibilité, qui font ordinairement le mérite et le succès des ouvrages des femmes; et le petit nombre de celles qui ont suivi cette carrière en Allemagne, l'ont fait avec assez d'honneur, ont cueilli d'assez beaux lauriers pour qu'elles puissent servir de modèle et d'émulation à leurs compatriotes. Déjà en 925, époque où l'ignorance couvrait encore toute la Germanie, Rosuithe, jeune vierge saxone, célébra en vers héroïques le martyre de Pélage.

Dans le même siècle une religieuse de Grandersheim, nommée Héroswith, offrit un phénomène en littérature : elle faisait un reproche aux chrétiens de son temps de préférer la lecture des écrits païens à celle de la Bible; inspirée par son zèle pour la religion et les mœurs, elle composa des comédies saintes en vers latins. La pureté de ses motifs lui fit prendre sans scrupule le libre

Térence pour modèle, ne craignant pas, dit un historien (1), de repaître son imagination de scènes licencieuses pour en dérober aux autres le dangereux tableau. « Ses ouvrages, ajoute-t-il, » dans un siècle d'ignorance, sont un monument » de génie, d'érudition, de vertu et peut être de » témérité dans un sexe fragile. »

Élisabeth de Bohême, illustre disciple de Descartes, ne s'est pas moins distinguée par son savoir que par ses vertus.

Les noms de mesdames de Bilderdik, de Caroline Pichler (*le Walter Scott de l'Allemagne*), de Artner, de Krudner, de la Recke, de Brunn, de Naubert, sont honorablement connus dans la littérature allemande. Et les hommes qui en font toute la gloire, n'ont trouvé d'encouragement et de récompense qu'auprès d'un sexe moins éclairé, mais plus enthousiaste, et j'ose dire plus généreux.

---

(1) Millot, *Histoire d'Allemagne*.

CHAPITRE XV.

Suissesses.

Si l'on veut retrouver des femmes belles, chastes et courageuses, c'est dans l'Helvétie qu'il faut les chercher, dans ces Alpes où la nature est si éloquente, comme dit Muller, où tout parle de liberté et de bonheur. Les ruines, les monumens, les souvenirs de l'histoire, tout parle aussi des vertus, des bienfaits et de l'influence des femmes. On trouve cette influence au milieu des combats, on la trouve à la naissance des lettres, à la naissance de la liberté, on la trouve partout dans les châlets, au fond des vallées, comme dans les cités riches et policées.

Lorsque les Romains portèrent leurs armes en Helvétie, les femmes, redoutant plus la servitude que la mort, jetaient leurs enfans sur le fer ennemi et s'y jetaient ensuite. Plus digne d'intérêt et d'admiration, Julia Alpinula, pour obtenir la vie de son père, va se jeter aux genoux du commandant des légions romaines; le barbare Cécina fut inexorable et Julia en mourut de douleur. Son tombeau, retrouvé après quinze siècles, a rap-

pelé à ses compatriotes attendris ce trait touchant de la piété filiale, gravé sur la pierre funéraire (1).

On ne peut parler des femmes de l'Helvétie sans qu'aussitôt se présente le gracieux souvenir de la reine Berthe. Cette reine, si bonne, si jolie, si active pour faire le bien, a laissé dans ces montagnes une mémoire révérée et chérie. On y conserve encore comme des reliques sa selle de velours cramoisi et sa quenouille; car c'est ainsi qu'elle allait par monts et par vaux, chevauchant et filant sur sa haquenée blanche, consolant l'affligé, secourant le pauvre, bâtissant des châteaux dont plusieurs existent encore et font ressortir, par leur forme gothique et imposante, les sites rians et frais sur lesquels ils sont élevés.

Edwige, belle, savante et adorée de ses sujets, contribua puissamment aux progrès de la civilisation et des lettres que le christianisme avait apportés. La pieuse Ida étendit encore les bienfaits de cette religion sainte, en établissant l'abbaye de Muri dans le but de réparer les injustices et les cruautés reprochées aux ancêtres de son époux. Les religieux remplirent avec zèle les généreuses

---

(1) Voici cette inscription :

Je repose ici malheureuse fille d'un malheureux père, Julia Alpinula, prêtresse de la déesse Aventia. Je priai pour mon père et ne pus l'arracher à la mort. La destinée m'avait condamnée à périr de douleur. J'ai vécu vingt-trois ans.

intentions de leur auguste fondatrice; ils s'occupèrent de la prospérité du pays, du sort des habitans, encouragèrent l'agriculture et propagèrent sur le sol helvétique les sciences et la littérature qui fleurissaient dans leur communauté.

Ce qui de tout temps a distingué les femmes de cette contrée, ce sont leurs vertus domestiques : ces vertus, en donnant à ses habitans un bonheur réel et constant, les ont rendus célèbres entre tous les autres peuples par leurs mœurs simples et pures, par leur attachement passionné pour leur pays qu'ils ont constamment défendu avec intrépidité. Mais, toujours animées par des sentimens patriotiques et généreux, les femmes, loin de ralentir par leur faiblesse et leurs larmes l'ardeur guerrière de leurs époux, de leurs fils, étaient pour eux des témoins redoutables devant lesquels ils n'auraient osé ni fuir, ni compromettre en rien les intérêts de la patrie.

A Zurich, on a vu les femmes et les filles courir aux armes, se placer aux côtés de leurs maris et de leurs frères pour repousser l'ennemi. A ce spectacle, l'empereur d'Autriche, étonné, s'éloigna d'une ville où l'on se disposait à une si héroïque défense.

Plus tard l'Helvétie tombe au pouvoir de cet empereur. D'infâmes ministres font peser sur elle tout le poids de leurs iniquités; chaque jour des hommes humiliés, des femmes outragées, des filles séduites, chaque jour, avec les crimes du

despotisme se multiplient les désirs de la vengeance, les élans de la liberté, quand la noble indignation d'une femme donne le signal de la révolte et avance l'époque à jamais mémorable de la délivrance de sa patrie. *Je ne veux plus*, dit-elle à son mari, *je ne veux plus nourrir des fils mendians et des filles que des étrangers déshonorent; si nos montagnes ne sont plus habitées par des hommes, mais par des lâches, Werner, donne-moi la mort.* Cette énergie, ces reproches décident Werner; il quitte sa chaumière et va communiquer à ses amis la flamme généreuse dont sa compagne vient de l'animer; ils prêtent ensemble le serment sacré de la liberté. Et bientôt ils l'ont conquise cette liberté chérie; des cris de joie retentissent dans les Alpes et portent au ciel la reconnaissance de l'heureuse Helvétie. Les pères répètent à leurs enfans l'engagement qu'ils ont pris, *chacun à défendre tous*, *tous à défendre chacun.*

Guillaume Tell et tous les héros les plus célèbres, les plus chers à ce pays, étaient époux et pères: des liens si doux, loin d'affaiblir leur courage et leur dévouement, servaient à les soutenir, à les enflammer. *Mes amis, prenez soin de ma femme et de mes enfans*, dit Arnold de Winkalried se dévouant à Sempach pour le salut de ses compatriotes. Toujours les nobles barons et chevaliers mêlaient aux chants de gloire des chants d'amour, et cet amour, inspiré par des femmes qui en étaient toujours dignes, toujours aussi servit d'a-

liment au courage, d'émulation à la vertu et aux sentimens les plus généreux; ces sentimens, joints à la force physique, ont rendu ce peuple aussi redoutable à ses ennemis que fidèle à ses alliés. Ils l'ont fait triompher de la nombreuse armée de Charles-le-Téméraire à Grandson et à Morat. « Là, » après avoir requis à genoux faveur du Dieu fort, » on les vit dépiéçant de çà de là tous ces beaux » galans, tous énervés par le luxe, et ces filles de » joyeux amour qu'ils traînaient après eux. »

Les femmes de la Suisse, si douces, si modestes dans la vie ordinaire, sont toutes capables de courage et d'énergie dans les grandes circonstances : à l'époque de la réforme elles montrèrent la plus courageuse résistance; on les vit dans les sanglans combats occasionnés par cette division du culte, se jeter entre leurs époux et leurs pères pour arrêter le carnage.

Et lorsque, dans le siècle dernier, la Suisse fut attaquée par les Français dans le défilé de Morgarten, les femmes passèrent la nuit à traîner des canons à travers les abîmes. Là une héroïque victoire servit du moins à la gloire de l'Helvétie, si elle ne la sauva pas. Et ces femmes si courageuses sur les champs de bataille, étaient sans faiblesse dans la vie privée : les Français, toujours si galans et si heureux auprès des femmes, en s'éloignant du canton de Schwitz, firent l'aveu de n'avoir pu y trouver ni un espion ni une maîtresse.

« Dans les républiques, dit Montesquieu, les

» femmes sont libres par les lois et captives par les » mœurs ; le luxe en est banni et avec lui la cor- » ruption et les vices (1). » C'est surtout à la Suisse qu'on peut appliquer cette vérité : les femmes y jouissent d'une bien plus grande liberté qu'en France, et n'en abusent presque jamais. Une jeune personne avant son mariage goûte de tous les plaisirs de la société ; devenue mère de famille, elle se renferme dans le cercle de ses devoirs ; les jouissances du monde ne sont plus qu'accessoires pour elle ; plaire à son époux, soigner ses enfans, voilà le bonheur et l'occupation de sa paisible existence : aussi dans ces contrées, coquetterie, infidélité, galanterie sont choses peu connues. L'instruction est généralement répandue parmi les Suissesses ; et dans les villes principales leur éducation est très soignée ; la musique, le dessin, l'étude des langues, en font constamment partie : aussi comme Genève, la Suisse fournit-elle un grand nombre d'institutrices aux nations étrangères. Dans les villages la plus pauvre paysanne est en état d'instruire sa fille, de lui apprendre à lire, écrire, travailler, coudre, etc. ; c'est surtout dans la classe des laboureurs que la prospérité de ce peuple se fait remarquer : rien de plus propre, de mieux soigné que leurs chaumières ; partout on voit régner l'ordre, l'aisance et la paix Rien de

---

(1) *Esprit des lois.*

plus agréable que leur costume, surtout dans quelques cantons où il est impossible de ne pas s'arrêter avec admiration devant ces jeunes et belles filles; leurs longs cheveux partagés sur le front tombent en tresses sur leurs épaules; un petit bonnet de velours noir garni de larges blondes, sied on ne peut mieux à leur physionomie virginale; un corset de soie ou de drap, d'une couleur tranchée, prend très-bien leur taille svelte; les larges manches de leur chemise, toujours très-blanches et gauffrées, s'attachent au poignet. Leurs manières sont aussi modestes que leur costume. Aussi l'aimable peintre de la vie pastorale, Gessner, a-t-il pris tous ses modèles dans la Suisse sa patrie, où les tableaux de la nature, où les usages, les costumes se succèdent et se montrent constamment sous les formes les plus belles, les plus variées, les plus gracieuses et les plus originales.

Dans la vallée d'Engelberg les femmes sont remarquables par leur beauté, et tous les habitans par l'esprit, la gaîté et leurs sentimens religieux. » Les Appenzellois catholiques, dit M. de Raoul-» Rochette, sont restés pasteurs, pauvres, mais » fiers, libres, beaux et robustes.... Les femmes » offrent aussi ce même aspect martial, cette même » trempe vigoureuse; et les robustes Appenzelloises » m'ont paru dignes en tout de leurs robustes » époux. Le vêtement de ces femmes joint aux » formes les plus simples le luxe des couleurs les » plus vives. » Le même voyageur parle d'un usage

singulier du canton de Lucerne : « Le dernier lundi » du carnaval, nommé Hirmonstag, le poète de » chaque village se rend dans la commune voisine » pour y chanter aux habitans rassemblés l'his- » toire secrète de toutes les folies et sottises qu'ils » ont faites depuis un an. Les personnes qui en sont » l'objet doivent s'y trouver. Cette espèce de ma- » gistrature morale, exercée par des chantres rus- » tiques, sans autre mission que leur talent poé- » tique, est une coutume peut-être unique dans » l'histoire de la civilisation (1). »

Madame de Staël, décrivant avec son enthousiasme ordinaire une fête du canton de Berne, s'écrie : « La vie coule dans ces vallées comme les » rivières qui les traversent. Ce sont des ondes nou- » velles mais qui suivent le même cours : puisse-t- » il n'être point interrompu ! Puisse la même fête » être souvent célébrée au pied de ces mêmes » montagnes ! l'étranger les admire comme une » merveille, l'Helvétie les chérit comme un asile » où les magistrats et les pères soignent ensemble » les citoyens et les enfans. »

Comme aux Allemandes, on fait aux Suissesses le reproche d'être exaltées jusqu'à l'affectation : un tel reproche ne provient-il pas de cette légèreté qui trouve facilement ridicule ce qui lui est opposé ? La Suisse est le théâtre des grandes passions,

---

(1) *Lettres sur la Suisse.*

mais de passions constantes et pures qui finissent presque toujours, comme dans les romans, par un mariage ou la mort. L'amitié, l'amour de la patrie se gravent aussi profondément dans le cœur des femmes que dans celui des hommes : de tels sentimens donnent à leur langage un enthousiasme qui paraît quelquefois peu naturel ; mais en général la pureté d'âme, la beauté, l'instruction, les talens rendent les Suissesses dignes de la liberté et du bonheur dont elles jouissent dans presque toutes les époques de leur vie et dans toutes les conditions.

CHAPITRE XVI.

Hongroises.

« Nulle contrée de la terre n'a été si féconde » en amazones que la Hongrie. On a vu dans ce » royaume l'amante, sans autre parure qu'un » casque, guider son amant dans le chemin de la » gloire, l'épouse marcher au péril d'un pas » égal avec son époux, la mère envoyer son fils » à la mort et mourir comme lui, après l'avoir » vengé (1). » Qu'est-ce qui élevait ainsi les Hongroises au-dessus de leur sexe? c'était la simplicité, la pureté de leurs mœurs que rien ne tendait à corrompre, à amollir. Pendant long-temps il n'y eut en Hongrie ni jeux, ni spectacles, ni les délices du luxe, ni les jouissances des arts et de la société, qui ne furent guère connus, dans ce pays, que dans le siècle dernier. Aussi n'y trouvons-nous l'influence des femmes que sur les champs de bataille, sur le trône, et dans les grands événemens de leur patrie : c'est ainsi que l'évènement

(1) De Sacy, *Histoire générale de Hongrie*.

le plus salutaire et le plus mémorable, l'établissement du christianisme, est attribué à Giselle, sœur de l'empereur Henri II. Devenue l'épouse d'Étienne Ier, de sainte et glorieuse mémoire, elle le convertit à sa foi ; et l'exemple de ce roi pieux, juste et sage, fut suivi par tous ses sujets : c'est dans cette religion divine que les Hongrois puisèrent ce courage indomptable qui fit de chacun d'eux un héros dans les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les infidèles.

La Bohême, dont les destinées ont presque toujours été unies à celles de la Hongrie, la Bohême dut également les bienfaits du christianisme au zèle et à la protection de Ladmilla, modèle sur le trône de modération, de bonté, de justice, et modèle de toutes les vertus domestiques dans la retraite où elle suivit son époux. Là elle resta encore entourée de la vénération du peuple et du respect de ses enfans. Vratislas lui confia l'éducation de son fils Venceslas, et lui laissa la régence qui lui fut disputée par sa veuve, l'ambitieuse Drahomira. Ladmilla lui abandonna sans regret la puissance, satisfaite de conserver sa plus précieuse tâche, celle d'orner l'esprit, de former le caractère de son petit-fils. Et, tandis que sa mère faisait fermer les églises, abattre les autels, persécuter les chrétiens, Ladmilla préparait dans le silence les moyens de réparer tous ces maux, en gravant profondément dans le cœur du jeune prince les sentimens religieux et la bienfaisance qui remplissaient le sien.

Aussi dès que Venceslas eut atteint sa majorité, toujours dirigé par sa respectable aïeule, il s'occupa de relever les autels et de cicatriser toutes les plaies que sa mère avait faites à l'État. Malheureusement la haine de Drahomira fit évanouir cette aurore de pures lumières, et mit un terme à ce règne de paix, de justice, en faisant assassiner Ladmilla par ses idolâtres, et armant son fils Boleslas contre son frère, pour le faire régner à sa place.

La beauté et les vertus de la femme d'Étienne II firent connaître à ce roi le véritable amour, et le retirèrent du gouffre où de honteuses passions l'avaient plongé, où il languissait en laissant languir son royaume.

Digne compagne de Mathias, un des plus grands rois dont la Hongrie s'honore, Béatrix unissait les grâces à la majesté : affable autant que belle, elle avait affranchi sa cour des barrières de l'étiquette dont elle n'avait pas besoin pour être respectée. Née sous le beau ciel d'Italie, cette reine contribua beaucoup à donner à son époux ce goût pour les arts, les sciences et la poésie, qui le distinguait et le portait à récompenser avec magnificence tous les hommes de mérite.

Le surnom de *Messaline d'Allemagne*, qu'on donne à la seconde épouse de Sigismond, nous dit assez quelles furent ses mœurs. Mais sa fille Élisabeth vint effacer ce honteux souvenir par ses vertus, par le courage qu'elle déploya dans

l'adversité : restée veuve alors qu'elle portait encore l'héritier du trône dans son sein, elle eut à défendre les intérêts de cet enfant contre Ladislas, qui régnait en Pologne et qui fut nommé roi de Hongrie. Élisabeth, soit à la tête de ses armées, soit en présence de ses ennemis, soit qu'elle fût triomphante ou vaincue, conserva constamment sa dignité de reine, et fut toujours soutenue par l'amour maternel. Ce sentiment peut seul l'excuser d'avoir armé l'Autriche pour défendre les droits de son fils...

C'est pendant cette déplorable guerre que les Hongroises commencent à se faire remarquer par leur valeur. Les Autrichiens surprennent Agria pendant la nuit. Un jeune homme qui était auprès de son amante en est averti par des gémissemens et le cliquetis des armes; préférant exposer sa vie plutôt que l'honneur de celle qu'il aime, et ne voulant pas attendre le jour auprès d'elle, il s'élance par la fenêtre une épée à la main. La jeune fille le suit et le voit mourir en se défendant contre un groupe d'ennemis; le désespoir lui donne des forces; elle s'empare de l'arme du mourant, perce un des Autrichiens, blesse les autres, les met en fuite, revient sur ses pas, tourne l'épée contre sa poitrine, tombe et meurt sur le corps de son amant... Les Autrichiens s'arrêtent, contemplent cette tragédie à la lueur des flammes, et n'osent piller la maison de l'héroïne qui vient de les frapper de terreur et d'admiration.

Pendant que l'archiduc d'Autriche et Jean de Zapoli se disputaient la Hongrie, les femmes jouèrent un rôle aussi étonnant que digne d'intérêt: les deux reines Isabelle et Anne, épouses des deux concurrens, étaient destinées l'une et l'autre au rang suprême par la naissance, la beauté, les nobles et généreux sentimens qui les distinguaient; mais l'une, constamment aux prises avec l'adversité, déploya un courage plus grand, des vertus plus héroïques; tandis que Anne de Hongrie, constamment heureuse épouse, heureuse mère, puisa à cette source féconde de félicité un dédommagement aux orages politiques. Fille de Sigismond I[er], un des plus grands et des meilleurs rois de Pologne, Isabelle, tant qu'elle vécut auprès de son père, fut la dispensatrice des grâces et des bienfaits; sa douce voix était l'interprète des pauvres et des malheureux; et sa raison, aussi parfaite que sa beauté, déjà s'éclairait dans la science du gouvernement. C'est ainsi qu'au sein de la prospérité elle semblait préparer son âme aux plus grands revers. La renommée de ses vertus l'avait précédée en Hongrie; elle y fut reçue avec les plus vifs transports de joie, et des fêtes brillantes firent oublier un instant au peuple sa misère et les désastres de la guerre. L'aimable princesse fit passer dans le cœur de son époux les sentimens qui toujours avaient animé le sien; le roi sembla puiser dans l'amour un nouvel être, et des actes de courage, de clémence firent bénir l'heureuse influence

d'Isabelle. Mais Zapoli cessa de vivre au moment où il commençait à régner. Pour le malheur de la Hongrie, il laissa son jeune fils sous la tutelle de Soliman; et cet empereur, sous prétexte de défendre les intérêts de son pupille et d'Isabelle, porta de nouveau dans ces contrées le fléau des armes ottomanes. Alors nous voyons se multiplier les traits d'héroïsme de notre sexe : les femmes, si chastes, de mœurs si sévères, redoutant mille fois plus la vie licencieuse du sérail que la mort, combattirent pour leur honneur, leur religion, leur patrie, avec un courage digne des sentimens qui les animaient.

Pendant que les Turcs assiégeaient Agria, Méhemet, avant de donner l'assaut à cette ville, fait proposer aux habitans de se rendre, et promet au nom de Soliman les conditions les plus avantageuses. Tandis que le parlementaire, qu'on ne voulut point recevoir dans la ville, transmettait l'objet de sa mission de dessous les remparts, les Hongrois, dans un morne silence, y font élever au-dessus un cercueil couvert d'un drap mortuaire, pour annoncer que leur patrie serait leur tombeau. Informé de cette éloquente réponse, Méhemet donne le signal de l'attaque. Les femmes accourent, se confondent parmi les assiégés, et ne se font distinguer que par leur bravoure : l'épouse anime son époux, la mère son fils, la jeune fille son amant. Les unes se précipitent sur l'ennemi; les autres roulent sur lui des pierres énormes.

Une femme voit tomber son mari à ses côtés; sa mère lui ordonne de l'emporter de la mêlée. *Est-il temps*, lui répond-elle, *de songer à des obsèques? Je rendrai les derniers devoirs à mon époux quand sa mort sera vengée.* Et à l'instant trois Turcs tombent sous ses coups. Alors elle prend entre ses bras les restes sanglans de son mari, va au temple les y déposer, et revient au combat. Au moment où l'une de ces amazones se saisit d'une pierre pour écraser les Turcs qui montent à la brèche, un boulet lui emporte la tête; sa fille, qui combattait à ses côtés, s'empare de cette pierre toute fumante du sang de sa mère, et, le désespoir dans le cœur, court chercher la mort qu'elle désire et qu'elle veut faire payer chèrement à l'ennemi; elle descend au milieu des infidèles, en écrase deux, en blesse plusieurs, appelle ses compatriotes, les anime; son exemple est suivi, et bientôt les assiégés deviennent eux-mêmes les agresseurs.

Méhemet, étonné d'une aussi vigoureuse défense, lève le siége d'Agria pour aller attaquer Sigeth; mais il y trouve la même résistance: les femmes se défirent à l'envi de leurs bijoux pour payer la garnison, et coururent sur la brèche offrir avec joie leur vie pour le service de la patrie. Au nombre de ces femmes intrépides qui moururent en défendant cette place, on cite Calaïma, aussi belle que vaillante. Tant d'efforts généreux délivrèrent également Sigeth de la présence des Musulmans, qui furent obligés de se retirer.

Lorsque Bude fut prise et pillée par les troupes du sultan, Michel Dobozi, capitaine connu par ses exploits, monte à cheval, prend en croupe sa jeune et belle compagne, se fait jour l'épée à la main à travers les vainqueurs. Mais ils le poursuivent, ils vont l'atteindre; sa femme le voit et en frémit. *Si je te fus chère*, dit-elle à son mari, *si ma vertu mérita ton amour, rends-moi un dernier service, donne-moi la mort pour me préserver du déshonneur qui m'attend chez ces infidèles.* Son époux hésite; elle le presse, le supplie; il se rend, prend son arc, y place le javelot mortel, et en tremblant le lance sur ce cœur palpitant de courage et d'amour... puis, dans le délire du désespoir, se précipite au milieu des Musulmans, où il reçoit la mort après avoir vengé celle de son épouse.

Le général Kéréputz, après sa défaite, croit trouver un asile auprès de sa femme; mais elle le reçoit à la porte de son château, et lui dit : *Tu es vaincu et tu parais devant moi! retourne, va laver ta honte, va venger l'honneur de ta maison, ou cesse de m'appeler ta femme. Menacée d'une captivité honteuse, je la préviendrai; si je ne sais pas combattre, je sais mourir.*

C'est ainsi que la religion, l'honneur, l'amour de la patrie, donnaient aux Hongroises toute la force d'âme des femmes de Lacédémone et les vertus héroïques des premières chrétiennes.

Tandis que Vienne est assiégée par les Turcs, la noble compagne de Ferdinand soutient son cou-

rage, en inspire aux habitans, et par son habileté, son zèle, sa prudence, force les ennemis à la retraite.

De son côté, Isabelle de Hongrie, jouet de la tyrannie de Soliman et des intrigues d'un moine factieux, abandonnée de ses sujets et tour à tour l'objet de leur dévouement, Isabelle, avec une âme sensible et généreuse, était en proie à toutes les douleurs : pour conserver un royaume à son fils, elle voyait ses États ravagés par ceux qui se disaient ses protecteurs; elle était obligée d'employer toute son éloquence, toute sa sollicitude pour adoucir les féroces Musulmans lorsqu'ils étaient vainqueurs. Enfin, voulant terminer cette longue et sanglante lutte, voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvait plus conserver la couronne à son fils par des voies légitimes et glorieuses, elle la céda à Ferdinand, et montra dans ce jour solennel combien elle était digne de la puissance, en l'abdiquant avec tant de calme et de magnanimité. Isabelle éleva son fils dans ses nobles sentimens; et lorsqu'il s'arma pour reprendre ses droits, il se montra à la fois un habile guerrier et l'ange tutélaire des provinces qu'il avait soumises.

Tant que la Hongrie continua d'être envahie par les armes ottomanes, les femmes se montrèrent constamment les plus zélés défenseurs de la patrie : au siége de Varadin elles combattirent à côté des hommes, donnant et recevant la mort avec un courage égal à celui des plus braves soldats.

Parmi les prisonniers d'Albe-Royal, emmenés à Constantinople, l'un d'eux se fit remarquer par la beauté et la délicatesse de ses traits; interrogé, il fut obligé d'avouer son sexe. C'était une jeune Hongroise qui avait pris les armes pour venger sa famille massacrée. Les Turcs, habitués à mépriser le sexe, prêtèrent un vil motif à cette action généreuse. L'héroïne répondit à ce soupçon : *Si j'avais été capable de nourrir dans mon cœur d'autres sentimens que ceux de la gloire et de la piété filiale, je n'eusse pas eu le courage d'exposer ma tête au péril des combats. Aucun de mes compagnons d'armes n'a jamais soupçonné qui j'étais; et je crois avoir montré, dans chaque rencontre avec l'ennemi, assez de valeur pour démentir la faiblesse de mon sexe.* Objet de l'enthousiasme général, l'héroïque jeune fille fut portée en triomphe dans Constantinople, et le sultan la combla d'honneurs et de présens.

Tel était l'ascendant de toutes ces actions sublimes, de tous ces sentimens généreux qui distinguaient alors le sexe, qu'il enflammait les ennemis mêmes d'une noble émulation, et qu'on vit en Hongrie des Musulmanes s'élever à la hauteur des âmes chrétiennes : Fatime, veuve de Karaſi-Bey, le plus brave des Ottomans, voit son fils Arſlan disposé à rendre à Maximilien la ville d'Hatwan qu'il commandait : *Lâche*, lui dit-elle, *si tu as oublié ce que tu dois à la mémoire de ton père, je n'ai pas oublié ce que je dois à la mémoire de mon époux ! va te jeter*

aux pieds de l'archiduc; laisse-moi seule ici, je me mettrai à la tête de mes braves janissaires; ils ne rougiront pas d'obéir à la veuve de Karali-Bey, et les Allemands n'entreront dans Hatwan que foulant sous leurs pieds mon corps ensanglanté.

Elle réveilla ainsi dans le cœur de son fils les sentimens que la volupté avait endormis, et d'un sybarite fit de lui un héros. Tant que le siége dura, on la vit à ses côtés partager ses fatigues et ses dangers; et lorsque les Impériaux se furent rendus maîtres de la ville, on trouva la malheureuse Fatime sur la place publique, serrant dans ses bras son fils expirant, et ne se plaignant que de la pitié de ses ennemis qui respectèrent ses jours.

Pendant que le prince Tékéli était à la tête d'un parti de Hongrois qui, pour se délivrer du joug de la maison d'Autriche, n'avaient pas craint de s'unir aux infidèles, son épouse, belle, courageuse, et bien digne de servir une meilleure cause, avait par son éloquence et ses éminentes qualités un grand ascendant sur le peuple, sur la noblesse, et défendit la forteresse de Mongaz avec une constance et une valeur héroïques.

Ces Hongrois, qui haïssaient mortellement la domination autrichienne, non seulement se soumirent avec joie à celle de l'illustre Marie-Thérèse, mais ils s'armèrent d'un commun accord pour la défendre: l'amour qu'elle leur avait inspiré anéantit toutes les préventions, réunit tous les cœurs;

la nation entière l'appela dans son sein pour recevoir son serment de fiidéltè et placer sur la tête de sa jeune souveraine la couronne vénérée de saint Étienne (1). Marie-Thérèse répondit au dévouement des Hongrois en s'occupant avec une sollicitude toute maternelle de leur bonheur. Et de son règne date le progrès des lumières, de l'agriculture, de la civilisation, de la prospérité générale chez une nation long-temps régie par des lois barbares, déchirée par des guerres intestines, et accablée par le fléau des armes ottomanes (2).

(1) Les Hongrois croyaient que cette couronne avait été envoyée du ciel à saint Étienne. Elle est d'une grande magnificence et d'un travail précieux. Marie-Thérèse, revêtue du manteau royal, bleu céleste, brodé par la reine Giselle, fut couronnée par l'archevêque : après cette cérémonie elle créa quarante-quatre chevaliers de l'ordre de St.-Étienne; puis elle fut conduite dans un superbe carrosse sur la place publique où l'on avait élevé un trône. Là elle jura de maintenir les priviléges de la nation; ensuite elle monta à cheval, traversa à pas lents le faubourg de la ville : arrivée au pied d'une colline qui domine le Danube, elle mit son cheval au galop jusqu'au sommet de ce monticule, et, suivant l'usage antique, tira l'épée de saint-Étienne qu'elle présenta aux quatre coins du monde.

(2) De Sacy, *Histoire générale de Hongrie*.

CHAPITRE XVII.

Polonaises.

A cette beauté frappante qui distingue généralement les femmes du nord, les Polonaises joignent une imagination brillante, des grâces infinies, des manières élégantes, le goût des arts, l'élévation des sentimens, un caractère héroïque dans les grands événemens, tendre et voluptueux dans le calme et les plaisirs de la vie. Ces qualités réunies les ont fait regarder comme les femmes les plus séduisantes de l'Europe, et, dans tous les temps, leur ont donné une grande influence sur les mœurs, les destinées de leur patrie.

Déjà dans les temps les plus reculés, nous voyons briller sur le trône de Pologne la célèbre Vanda, qui fit le bonheur de son peuple par sa bonté, sa justice, et se fit admirer par sa beauté, son éloquence et son courage. On la vit marcher en personne contre Ritiger, prince allemand, qui lui déclara la guerre parce qu'elle avait refusé sa main. Les deux armées étaient en présence; enflammées par les discours de Vanda, ses troupes ne demandent qu'à combattre pour lui prouver

leur amour et leur dévouement, tandis que les Allemands, frappés des charmes et de l'intrépidité de cette princesse, refusent de porter leurs armes contre elle; chefs et soldats, tous abandonnent l'injuste cause de Ritiger, qui, désespéré, se plonge son épée dans le sein. Vanda revint à Cracovie, où l'enthousiasme de ses sujets lui décerna les honneurs d'un triomphe. L'heureuse souveraine, dans l'excès de sa reconnaissance pour la protection que les Dieux lui avaient accordée, voulut leur offrir un éclatant sacrifice; et, se choisissant elle-même pour victime, elle se précipita dans la Vistule...

A cette époque où rien n'avait encore poli, ni épuré les mœurs grossières des belliqueux Sarmates, à côté des grandes vertus et des actions héroïques apparaissent des vices et des crimes qui en détruisent les heureux effets. Et, dans les alternatives de ces horribles et brillans tableaux, partout nous voyons les femmes y jeter les couleurs de leur caractère : c'est ainsi que la maîtresse de Popiel II fit disparaître la prospérité que l'administration des oncles de ce prince avait donnée à ses États. Cette femme ambitieuse et corrompue, pour régner seule, parvint à les faire éloigner de la cour; et Popiel, après avoir banni ceux qui pouvaient seuls mettre un frein à ses passions, mit le comble à son ingratitude en les empoisonnant. Son âme atroce porta l'effroi au milieu de son peuple; et sa mort, épouvantable châtiment de la Providence, livra la Pologne à l'anarchie.

Tous ces maux, suscités par les vices et les désordres d'une femme, furent guéris par le baume bienfaisant des vertus de Rzepiéza : fidèle compagne de Piast, elle avait embelli son humble chaumière ; sur le trône elle partagea sa gloire en partageant ses nobles travaux. Elle l'aida à fermer les plaies de la guerre, à dissiper les factions ; et l'exemple de ce couple vertueux réprima les vices de leurs sujets. Rzepiéza mérita leur amour et leur reconnaissance, non seulement comme souveraine, mais encore comme mère de Ziémovit qu'elle éleva dans ces principes de sagesse, dans cet enthousiasme de gloire qui le rendirent si cher et si utile à son peuple.

Les vertus patriotiques et les vertus privées des Polonais étaient encore limitées et obscurcies par l'ignorance et l'idolâtrie, lorsque Dambrowska convertit son époux Miécislas Ier, et avec lui une grande partie de ses sujets. Les lumières du christianisme vinrent alors dissiper les ténèbres du paganisme, renverser ses idoles, abolir la polygamie, épurer les mœurs et avancer la civilisation. Cette religion, transmise dans toute sa pureté par les grâces persuasives d'une femme, fut longtemps pratiquée, selon l'esprit évangélique, sans superstition ni intolérance.

Toutefois, malgré l'établissement du christianisme, qui partout retire les femmes de l'esclavage, et les place dans la position la plus propre à augmenter leurs vertus et à établir leur influence

sur des bases solides, cette influence fut loin d'être toujours honorable et salutaire : après un demi-siècle de gloire et de prospérité donné par Miécislas Ier et son fils qui unissait aux grandes qualités de son père toutes les vertus de sa pieuse mère, Richsa, princesse altière, en prenant un souverain pouvoir sur son époux Miécislas II, le rendit méprisable aux yeux de ses sujets par sa faiblesse et sa nullité. Nommée régente à la mort de ce roi, Richsa accabla le peuple d'impôts, et ne répondit à ses plaintes que par le plus insolent orgueil. La haine qu'elle inspira rejaillit sur son fils Casimir; les Polonais le rejetèrent du trône et bannirent sa mère du royaume; l'un et l'autre furent se mettre sous la protection de Conrad II. Cet empereur s'arma pour les venger; mais il fut battu et abandonna leur cause.

La coupable conduite de Richsa livra la Pologne aux horreurs de l'anarchie : des villages furent brûlés et rasés, des villes entières dépeuplées; et dans ces temps de calamité où des brigands se partageaient les dépouilles de la monarchie, où il n'y avait plus que des bourreaux et des victimes, où tous les liens étaient rompus, les églises profanées, les habitans de ce malheureux pays furent au moment d'abandonner le christianisme pour retomber dans l'idolâtrie. L'élection d'un roi sage et mûri dans l'adversité mit fin à tant de maux : Casimir fut rappelé; il quitta l'abbaye de Cluny pour régner avec gloire sur la Pologne régénérée.

Boleslas, qui d'abord suivit les traces du grand Boleslas, rendit ses peuples heureux, les conduisit à la victoire; mais Kiow, dont il fit la conquête, fut pour lui et ses guerriers une nouvelle Capoue: la beauté des femmes et leurs séductions amollirent leur courage; ils oublièrent la gloire, la patrie et leurs femmes. Une si longue absence dont elles n'ignoraient point la cause, fit aussi oublier leur devoir aux Polonaises: honneur, vertu, délicatesse, furent sacrifiés à la vengeance. Elles se déclarèrent veuves de leurs maris infidèles et les remplacèrent par leurs propres esclaves. A cette nouvelle, les conquérans de Kiow, qui s'étaient endormis au sein des voluptés, se réveillèrent pour venir laver cet affront dans le sang des coupables. Ils n'eurent pas seulement à combattre les amans de leurs femmes; leurs femmes elles-mêmes les défendirent avec une intrépidité digne d'une meilleure cause. Toutefois, après une bataille sanglante, les époux sortirent vainqueurs de cette honteuse lutte... Mais la Pologne ne retrouva qu'un tyran dans Boleslas, gâté par la mollesse et abruti par la débauche. L'horreur qu'inspiraient ses crimes, et les foudres du Vatican l'obligèrent à s'enfuir de son royaume et à finir ses jours dans un monastère.

Christine, femme vicieuse et sans vertus, fit usurper à son époux Ladislas les droits de ses frères. Ce règne, qui ne fut marqué que par des troubles, finit par la déposition de ce roi tout-à-

fait indigne du trône. Mais, toujours excité par l'ambitieuse et vindicative Christine, Ladislas engagea Frédéric Barberousse à tenter une invasion en Pologne, où l'armée impériale ne trouva que de honteux revers.

Pendant la minorité de Boleslas-le-Chaste, le duc de Moravie et Henri, duc de Silésie, allumèrent une guerre civile en se disputant la régence. Cette guerre fut terminée par les soins de la prudente et généreuse épouse de Henri, qu'elle décida à abandonner toutes ses prétentions à son rival pour rétablir la paix. L'épouse de Boleslas, Cunégonde, fut la plus belle femme de son siècle, et mérita le titre de sainte par la sagesse de sa conduite, par son éminente piété et ses vertus.

Esther, belle comme la reine dont elle portait le nom et comme elle attachée à son peuple proscrit, se servit aussi de son ascendant sur le grand Casimir pour lui faire accorder sa protection aux juifs, et faire rendre en leur faveur des lois qui, dictées par l'amour, servirent la politique de ce roi, et contribuèrent à la prospérité de la Pologne en y favorisant l'industrie et le commerce.

Les grandes qualités d'Hedwige et sa rare beauté la rendirent l'ornement et la gloire du trône. Recherchée à la fois par le duc d'Autriche et le grand-duc de Lithuanie, elle fut assez généreuse pour sacrifier le choix de son cœur à celui qui convenait le mieux aux intérêts de sa nation : elle épousa Jagellon, le convertit à sa foi et joignit à

la Pologne ses États de Lithuanie : là régnaient encore l'idolâtrie et les superstitions les plus barbares, quand l'auguste couple vint les remplacer par les bienfaits et les lumières du christianisme. Le temple de Wilna, souillé par des sacrifices humains, fut renversé et le feu perpétuel éteint; les sombres forêts où les prêtres faisaient entendre leurs oracles furent abattues; les vipères, regardées comme les divinités tutélaires des familles, furent tuées; et ce peuple superstitieux, voyant tant de sacriléges impunis, reconnut l'impuissance de ses divinités et adora le Dieu de paix et d'amour d'Hedwige et de Jagellon.

A cette époque les femmes, renfermées dans leurs châteaux, tout entières à la pratique des soins domestiques, connues seulement de leurs vassaux dont elles animaient les travaux par leur présence, adorées dans leurs familles dont elles faisaient le bonheur, formaient leurs filles à devenir des épouses fidèles, de tendres mères; et leurs époux, leurs fils, en trouvant dans leur intérieur les plus douces jouissances, conservaient ces mœurs simples et pures qui donnent tant d'élévation à la pensée, tant de générosité aux sentimens. « Alors la noblesse pratiquait les vertus do-» mestiques, et les mœurs prévenaient seules les » désastres et les calamités qu'aurait pu enfanter » un gouvernement si vicieux. Amie de la paix, » toujours prête à la guerre, elle était également » formée à tous les emplois des camps et à tous

» ceux de la vie civile, et au séjour habituel des cam-
» pagnes (1). » Rien n'était plus cher au cœur des Polonais que la patrie; rien de plus beau à leurs yeux que la liberté. Inflexibles sur tout ce qui avait rapport à ces puissans intérêts, ils placèrent leur pays au premier rang des États de l'Europe, et conservèrent long-temps leur indépendance. A cette époque les femmes en général vivaient éloignées de la cour; cependant leur influence, comme celle des anciennes Romaines, se répandait au loin; de leurs vertus privées semblait découler la prospérité de la patrie.

Et lorsqu'une aimable Française, en venant partager le trône de Ladislas et de Casimir, voulut introduire les mœurs de sa nation, pour arriver à son but, elle essaya d'employer la séduction des femmes; mais alors étrangères à toute espèce d'intrigues et d'ambition, « il est prouvé, dit Ru-
» lhières, que les plus habiles d'entre elles ne su-
» rent exercer ce pouvoir que sur le cœur de leurs
» maris. »

Toutefois l'empire qu'exerça Louise-Marie de Gonzague sur le frère de Ladislas, son second époux, lui fut fatale ainsi qu'à la Pologne dont la décadence date de ce règne. Cette reine entraîna Casimir dans des démarches qui éloignèrent de lui les sujets qui étaient ses plus fermes appuis : c'est ainsi qu'en faisant calomnier, dépouiller de ses

---

(1) Rulhières, *Anarchie de Pologne*.

titres et de ses biens, condamner à mort le grand maréchal Lubomirski, parce qu'il s'était opposé à son projet de faire désigner le duc d'Enghien pour successeur au trône, elle excita la rebellion de ce brave guerrier, qui, à la tête d'une armée de partisans, revint attaquer la Pologne et vainquit les troupes dirigées contre lui.

L'ascendant de l'archiduchesse Eléonore sur Michel Wiecnowieki, ne fut pas moins fatale à cette nation : son frère, l'empereur Léopold, profita de cet ascendant de sa sœur sur ce faible monarque, pour attirer sur la Pologne les armes ottomanes qui menaçaient ses Etats. Michel s'étant laissé persuader qu'il serait honteux de traiter avec des sujets rebelles, rejeta les propositions de paix des Cosaques qui se mirent sous la protection de la Porte; et la Porte saisit cette occasion pour faire entrer en Pologne une armée de cent cinquante mille hommes : cette armée, après dix combats, fut cependant détruite par Sobieski. Mais l'indigne Michel, toujours sous l'influence de la politique autrichienne, ne profita point de ces victoires et signa un traité honteux avec les Ottomans. Après la mort de ce souverain, sa veuve, toujours intrigante, désirant rester sur le trône de Pologne avec un époux de son choix, engagea les diamans de la couronne pour acheter des voix au prince Charles de Lorraine, qui était au nombre des candidats; mais la mort de ce prince anéantit les espérances d'Eléonore au moment où elle en avait assuré le succès.

Le grand Sobieski, le vainqueur des Turcs, le sauveur de sa nation, et l'on peut dire de l'Europe, fut couronné, et devint un bon roi sans cesser d'être un héros. Mais sa trop grande faiblesse pour son épouse lui aliéna l'affection d'une partie de ses sujets, qui lui reprochaient d'avilir la royauté en laissant tenir à une femme les rênes du gouvernement. Ces mécontens d'une part, de l'autre les intrigues des partisans de la reine, causèrent des troubles qui obscurcirent les dernières années de ce règne glorieux. Toutefois il nous semble juste d'observer que la compagne de Sobieski n'amollit point son courage, n'affaiblit point son dévouement patriotique, et que ces liens, pour lui si chers et si sacrés d'époux et de père, resserraient encore ceux qui l'attachaient à son pays.

Casimir et Sobieski, à qui l'on a si vivement reproché de s'être laissés gouverner par leurs femmes, outre qu'ils ont été placés au rang des meilleurs souverains, n'ont-ils pas encore été distingués par la douceur, la pureté de leurs mœurs, par l'urbanité, l'amour des lettres, par leurs manières nobles et affables, par l'enjouement et les grâces de leur esprit? et sans excuser les intrigues de cour de leurs femmes, ne pourrait-on pas leur faire honneur des qualités vraiment françaises de ces deux rois, puisque l'une et l'autre avaient apporté de la France, leur patrie, toutes les séductions, tous les talens les plus propres à former et adoucir le caractère alors si âpre des Polonais?

Quelle que soit d'ailleurs la somme des biens et des maux produits par l'influence de ces deux princesses étrangères, toujours est-il vrai que les belles actions des Polonaises en général, pendant toute cette période, prouvent qu'elles n'avaient point encore dégénéré.

Le terrible Kmielniski, pour venger le meurtre de son fils, les outrages et le meurtre de sa femme dont s'était rendu coupable un seigneur polonais, se mit à la tête des Cosaques et des Tartares, défit l'armée qu'on lui opposa, mit tout à feu et à sang, immolant aux mânes de sa famille tous les nobles qui tombaient en son pouvoir. C'en était fait de la Pologne, si le partage de ses riches dépouilles n'eût jeté la mésintelligence entre ses vainqueurs. Toutefois, rien ne put jamais éteindre dans Kmielniski la soif de la vengeance. Il revint à différentes reprises porter l'effroi et la désolation dans ce malheureux pays. Ce fut au milieu de ces maux et de ces dangers occasionés par la mort d'une femme, que les Polonaises sortirent de leur douce obscurité pour se placer dans les rangs des défenseurs de leur patrie, combattre pour cette sainte cause et mourir pour sauver leur honneur : « Dans une » de ces dernières guerres soutenues par les Polo» nais contre les Turcs et les Tartares, la ville de » Trembowla était assaillie par ces barbares; leur » nombre, leur fureur répandaient l'épouvante » dans la ville. Après plusieurs assauts sanglans, et » au moment d'en subir un dernier d'autant plus

» effrayant que la brèche était ouverte, la garnison, » faible et épuisée de fatigues, était près de mettre » bas les armes et de livrer ainsi les enfans à l'escla- » vage, les vieillards à la mort et les femmes aux » plus horribles outrages, lorsqu'une intrépide Po- » lonaise, nommé Kazanowska (1), paraît les armes » à la main, et, suivie de quelques compagnes cou- » rageuses, rappelle les guerriers à l'honneur, les » fait rougir de leur faiblesse, ranime l'espérance, » tantôt par des éloges tantôt par des reproches » éloquens, électrise les citoyens, donne de l'intré- » pidité aux plus timides, de la force aux plus fai- » bles, et fait passer dans leurs âmes le feu hé- » roïque que lancent ses regards. A sa voix ce cri » unanime, *victoire, liberté*, retentit dans les airs. » Tous s'arment, tous se précipitent en foule sur les » pas de l'héroïne et fondent sur les barbares qu'ils » étonnent, ébranlent, enfonçent, dispersent et » mettent en fuite après un affreux carnage (2). »

---

(1) Déjà dans plusieurs sorties elle s'était signalée contre ces barbares, avait versé leur sang, déjoué les projets de leurs complices, ou intimidé les lâches prêts à se rendre. Épouse du commandant courageux de cette ville, mais plus courageuse encore que lui, lorsqu'après quatre assauts soutenus avec vigueur elle le vit trembler pour le succès du cinquième, cette héroïne du nord, armée de deux poignards, dit à son mari : *En voilà un que je te destine si tu te rends; l'autre est pour moi.*

(*Fastes de la Pologne.*)

(2) *Mémoires et Souvenirs* de M. le comte de Ségur.

Emportée d'assaut par les Cosaques, la ville de Winnicza fut livrée au pillage et à la fureur des ennemis. Au milieu de l'incendie, des massacres, des violences et de la plus affreuse dévastation, une jeune religieuse tombe entre les mains de soldats forcenés; effrayée seulement du danger que court son honneur, elle se prosterne aux pieds du plus furieux et lui dit : « *Si tu veux respecter ma personne, qui est consacrée à la religion même que tu professes, je puis te rendre invulnérable, comme je le suis en cet instant : fais-en l'essai avec ton cimeterre, va, ne crains rien, tu peux me frapper.* Ce soldat, aussi crédule que barbare, lui tranche la tête.

Si jusqu'alors les femmes en général n'avaient exercé le pouvoir de leurs charmes que sur le cœur de leurs maris; moins heureuses sous le règne de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, elles connurent toute l'étendue du pouvoir que donnent l'artifice et la coquetterie; elles l'échangèrent contre la candeur, la simple et aimable dignité de la vertu ; elles furent mêlées à toutes les intrigues de cour et même à la politique : parente et maîtresse du primat qui était à la tête du parti du prince de Conti, ce fut madame Towianska qui l'entraîna à reconnaître l'élection d'Auguste; et ce roi, espérant par le même moyen entraîner aussi Charles XII dans son parti, chargea de cette mission la comtesse de Konigsmark, distinguée par sa naissance, son esprit et sa beauté; mais le monarque suédois ne voulut point s'exposer aux sé-

ductions de l'ambassadrice (1); il refusa de la voir et resta le redoutable ennemi de l'électeur de Saxe, le zélé et puissant protecteur de son antagoniste, Stanislas Leczinski. Mais le généreux Stanislas, qu'il avait placé sur le trône, ne pouvant s'y soutenir qu'en versant des flots de sang, abdiqua la couronne qu'Auguste reprit de nouveau.

Sous ce règne on vit les femmes jouer un grand rôle à la cour, devenir l'âme et l'ornement des fêtes somptueuses qu'on y célébrait. Bientôt elles furent les uniques dispensatrices des grâces, des honneurs; leur caprice plaçait au premier rang des êtres incapables de l'occuper; le luxe, la mollesse furent portés au comble. Alors le but d'Auguste fut rempli; la nation qu'il n'avait pu soumettre par la force, devint son esclave par la corruption...

Dans les provinces, les femmes ne restèrent point étrangères au changement survenu dans les mœurs: leur habitation, leur table en rappelaient encore l'antique simplicité, tandis qu'il n'y avait rien de plus brillant que leur costume et leurs équipages. La belle châtelaine allait visiter une amie

---

(1) Un jour Charles XII aperçoit madame de Konigsmark qui était descendue de voiture pour l'aborder; aussitôt il la salue, retourne son cheval et part au grand galop, laissant la belle comtesse interdite et peut-être orgueilleuse de la crainte qu'elle inspire au héros de la Suède!

dans un château voisin, dans le pompeux appareil d'une voiture à six chevaux harnachés d'or et d'argent, gardes à cheval, écuyer, dames d'atour, femmes de chambre, pages, nègre ou nain. Au milieu de ce luxe oriental, qui le plus souvent traîne à sa suite l'esclavage, ces femmes cherchaient encore à réveiller l'enthousiasme de la liberté et à former des partisans pour briser les fers de leur patrie.

Depuis cette époque les Polonaises prirent part à toutes les affaires, soit à la cour, soit dans les provinces; partout nous voyons régner leur influence : ici, c'est par les talens et les séductions d'Aspasie; ailleurs, par la force d'âme des femmes de Lacédémone; sur les champs de bataille, par la valeur de celles d'Argos. La princesse Czartorinski apporta à la cour de Varsovie le ton, les manières, les mœurs de la cour galante de Louis XIV; l'esprit le plus cultivé, joint aux grâces naturelles et au désir de plaire, la rendirent le charme de la société, le modèle des femmes, le conseil des plus graves ministres, l'amie des courtisans les plus spirituels. Au milieu des plaisirs elle sut relever l'éclat de sa famille, élever ses enfans pour qu'ils pussent atteindre à la haute fortune qu'elle leur préparait. Sa fille, la comtesse Poniatowski, de mœurs pures, d'une imagination romanesque, d'un caractère généreux, disait à Stanislas-Auguste, en apprenant son intrigue avec la grande-duchesse Catherine de Russie : *Mon fils, ce n'est*

point par un commerce de galanterie, mais par de grandes vertus et de grandes qualités que vous devez mériter l'élévation qu'on vous a prédite; vous vous exposez à sacrifier un jour votre couronne, votre patrie, à une maîtresse. En suivant ces conseils, peut-être Stanislas ne serait jamais parvenu au trône, mais il aurait occupé un rang plus glorieux dans sa patrie et dans la postérité.

La Pologne, en recevant un roi de la main de Catherine II, se trouva courbée sous sa tyrannie; et les baïonnettes russes dictaient des lois jusqu'au pied du trône. Au milieu de tous ces maux de l'oppression et de l'anarchie, on voyait un grand nombre de jeunes femmes attachées au parti de Poniatowski, déployer à sa cour le luxe le plus extravagant, animer les fêtes, les spectacles, et par toutes les séductions possibles étourdir sur leur humiliation les hommes qui étaient encore capables de la sentir: toujours placées entre le roi et le farouche Repnin, ministre de Catherine, elles les brouillaient par leurs intrigues et tour à tour les raccommodaient par leurs grâces persuasives.

Les femmes de mœurs sévères avaient conservé au contraire tous les sentimens élevés qui attachent à la patrie et toute l'énergie nécessaire pour la servir et la défendre : c'est ainsi que la femme du brave Pulawski lui consacra sa famille entière; elle arma son époux, ses trois fils, son neveu, et resta seule pour les pleurer et célébrer leur gloire.

La princesse Sapieha et la comtesse Potoski, profitant de cet irrésistible ascendant que donnent l'amour et la beauté, décidèrent leurs époux à consacrer leur fortune et leurs bras pour repousser la tyrannie étrangère.

La comtesse Braniski, sœur du roi et femme du plus zélé partisan de l'indépendance, sut concilier les devoirs de sœur, d'épouse, de citoyenne, parce qu'elle fut constamment dirigée par la sagesse, l'amour de la justice et de l'humanité. C'est cette femme charmante que le brave Mokranouski aurait voulu voir sur le trône de Pologne. Ami généreux, intrépide défenseur de son pays, en travaillant à le placer sous les lois de celle qu'il aimait, il croyait servir à la fois les deux intérêts tout puissans sur son cœur de l'amour et de la patrie.

A cheval, le sabre à la main, éblouissantes de beauté et de valeur, l'épouse et la sœur du prince Radziwil (1) combattaient à ses côtés avec une intrépidité qui animait leurs soldats et frappait l'ennemi de terreur et d'admiration.

Si tous les Polonais avaient été animés par les mêmes sentimens, sans doute qu'ils auraient triomphé de leurs ennemis; mais un trop grand

---

(1) La jeune princesse remarque au milieu des combats la bravoure d'un Polonais pauvre et obscur; l'amour, la générosité le rendent son égal à ses yeux; elle l'épouse et partage avec lui son immense fortune.

nombre avait été énervé par le goût des plaisirs et de la mollesse : ils se laissèrent trop facilement séduire par la politique de la Russie qui leur offrait à la fois du repos, de l'or, des dignités ; à ce vil prix ils vendirent leur patrie ; et trois puissances se la partagèrent.

Instruite par le malheur, forte et orgueilleuse des sages et des braves citoyens qu'elle renfermait encore dans son sein, la nation voulut reprendre ses droits et ses titres à la liberté, à la considération, au bonheur : dans cet élan généreux, donné et soutenu par l'intrépide et vertueux Kociusko, les femmes rivalisèrent de courage et de grandeur d'âme avec les héros de leur pays ; elles excitaient leur ardeur guerrière et se dépouillaient à l'envi de leur or, de leurs bijoux pour les consacrer aux besoins de la patrie. Quand Bonaparte fit briller à leurs yeux une trompeuse lueur de liberté, on sait avec quelle joie elle fut saisie par les Polonaises, avec quel enthousiasme elles proclamaient roi le brave et infortuné Poniatowski ! Et, lorsqu'après la longue et vigoureuse défense de Cracovie, ce prince fut obligé à la retraite, les femmes de tous les rangs, couvertes d'habits de deuil, vinrent en pleurant faire leurs adieux à ce héros et à son armée...

Aujourd'hui, sous un joug étranger, les Polonaises en allègent le poids par leur amabilité, et font oublier les maux de la patrie par les agrémens de leur caractère, par les charmes de la vie privée.

Pour achever de les peindre nous emprunterons encore quelques traits à M. de Ségur : » Là, dit-il » en parlant de la Pologne, là le voyageur, reçu » avec une antique et généreuse hospitalité, trouve » dans de vastes salles des preux courtois, des dames » remplies de grâces, dont l'âme élevée et le carac- » tère romanesque mêlent à leurs doux attraits je » ne sais quoi d'héroïque : on dirait à les voir et à » les entendre qu'elles vont tout à l'heure présider » un tournoi, soutenir un siége, animer leurs » époux, leurs amans, les guider aux combats, les » parer d'écharpes brillantes, et les couronner » après la victoire au chant des bardes, au son des » harpes, ou bien aux doux accens des trouba- » dours... Il n'est pas de contrée en Europe où » l'on puisse trouver plus de femmes de noms his- » toriques, joignant les plus nobles qualités de » l'âme aux charmes de la figure et aux agrémens » de l'esprit (1). »

(1) *Mémoires et souvenirs de* M. le comte de Ségur.

CHAPITRE XVIII.

Prussiennes.

Les femmes en Prusse, moins belles, moins séduisantes que les Polonaises, sont en général plus sages et plus instruites. A l'époque même où ce pays ait encore plongé dans la plus profonde ignorance, l'épouse du duc Albert, Anne-Marie de Brunswick, se distinguait par son savoir et son éminente piété.

Ce fut Sophie-Charlotte qui apporta à la cour de Berlin l'esprit de société, la politesse, le goût des arts, des sciences et de la littérature. Cette princesse joignait à un esprit supérieur, à des connaissances très-étendues, une vertu sévère, un caractère indulgent et aimable, qui lui donnaient tous les moyens d'obtenir par l'amour un empire absolu. Elle s'en servit pour améliorer les mœurs de ses sujets, les polir et les éclairer. Elle fonda l'académie des sciences de Berlin, fut l'amie de Leibnitz, la protectrice de tous les savans qu'elle attirait à sa cour. Pour elle fut bâti Charlottembourg, le Versailles de la Prusse. Cette reine vit la mort avec une fermeté d'âme qui couronne admi-

rablement sa belle vie. Ses dernières paroles peignent bien le caractère fastueux et vain de son époux : on voulait lui persuader combien grande serait la douleur de Frédéric s'il venait à la perdre. *Oh! pour lui*, dit-elle, *je suis fort tranquille; le soin de me faire de magnifiques obsèques le distraira, et pourvu qu'il ne manque rien à cette cérémonie, il sera consolé de tout.*

La politesse, le bon ton, la galanterie, qui, par l'aimable ascendant de Sophie-Charlotte, commençaient à se répandre assez généralement dans ce pays, furent singulièrement limités ou affaiblis sous Frédéric-Guillaume, dont le gouvernement tout militaire, en privant les femmes de leur influence, leur ôta les moyens de s'opposer à ces usages grossiers, à cette rudesse de manières et du langage qu'on vit reparaître. Bientôt elles furent obligées de fuir la société des hommes qui fumaient et juraient dans un cercle de femmes élégantes avec autant d'aisance et de facilité qu'un soldat dans sa caserne.

Sa fille, Sophie-Wilhelmine, dans ses mémoires, nous peint avec beaucoup de naturel et d'énergie la tristesse, la mesquinerie et l'anti-galanterie de cette cour. Frédéric-Guillaume, qui sacrifiait tout autre goût au goût du vin et de la guerre, forçait ses courtisans, ses fils, ses gendres à l'imiter. Quoiqu'il aimât uniquement et avec passion sa femme, Marie-Dorothée de Hanovre, il la tint constamment par sa tyrannie dans la plus

complète nullité (1). La taille haute de cette reine, son air majestueux, ses yeux superbes, trahissaient seuls la fierté de son âme, son caractère ambitieux et son esprit élevé. L'avarice, la jalousie, la rudesse de son époux, paralysèrent constamment et ses projets de grandeur pour sa famille, et son goût pour les plaisirs, et l'élégance qu'elle aurait voulu déployer à sa cour.

Mais plein de respect pour sa mère, le grand Frédéric fit tout pour la dédommager de cet état de gêne et de contrainte où elle avait vécu pendant le règne de son époux. Retirée à Monbijou, elle s'entoura de jeunes et aimables beautés qu'elle s'était choisies pour dames d'honneur dans les premières familles du royaume. Aussi sa cour devint-

(1) Frédéric-Guillaume se faisait un point d'honneur de ne jamais rien accorder aux conseils de son épouse, disant que céder quelque chose à une femme, c'était lui donner les moyens de sauter sur la tête de son mari... Pour peindre la tyrannie domestique de ce prince, nous rappellerons encore ce trait consigné dans les mémoires de Sophie-Wilhelmine: S'apercevant un soir que la reine et ses filles étaient coiffées à la mode française, aussitôt il leur fait quitter le cercle qui les environne, et dans un cabinet voisin fait raser les cheveux des jeunes princesses. Après cette opération il se retourne gravement vers la reine et lui dit : *Si je ne vous en fais pas faire autant, madame, c'est parce qu'il ne serait pas convenable à ma dignité de coucher avec une tondue.* Et le pauvre perruquier français fut envoyé tambour dans un régiment.

elle bien plus animée, plus vivante qu'elle n'avait jamais été. Les hommes les plus distingués venaient y apporter leurs hommages, et le roi se faisait encore remarquer au milieu de ses courtisans par son attitude respectueuse et ses attentions soutenues auprès de sa mère.

Quoique plus passionné de la gloire que des femmes, Frédéric était cependant trop français d'esprit et de goût, pour ne pas les replacer au rang qui leur convient et qui est si nécessaire dans la société pour y maintenir le bon ton, l'harmonie et la variété des plaisirs. Environné dans son enfance de ce qui restait encore des arts agréables qui embellissaient la cour de Sophie-Charlotte son aïeule, il y avait puisé le contre-poison de la grossièreté, dirai-je de la barbarie que son père avait mise en honneur. Aussi, bien que l'ambition occupât presque exclusivement son esprit, les beaux-arts, les sciences et les lettres trouvèrent en lui un protecteur éclairé. Ce goût et la passion des armes que le grand Frédéric avait communiqués à ses sujets, loin d'anéantir l'ascendant des femmes, le rendirent plus fort, soit que l'éclat qui en rejaillissait sur elles les eût échauffées d'une noble émulation, soit que les muses et les combats disposent mieux à reconnaître l'empire des grâces et de l'amour. Quoi qu'il en soit, le règne de Frédéric, si fécond en grandes choses et en grands hommes, le fut aussi en femmes de mérite et les plaça sous le jour le plus beau, le plus avantageux. On re-

prochait à ce grand roi d'aimer la société des courtisanes ; cependant il réserva toujours son amitié et ses égards pour les femmes d'une réputation intacte : la comtesse de Kanneberg, à qui il témoignait une considération toute particulière, se permettait même de lui faire des observations que ses ministres, ses généraux, ses amis les plus intimes n'auraient jamais osé lui faire : une fois entre autres, elle lui représenta que la seule chose qui manquait au bonheur de ses sujets, était de voir leur souverain se réunir à eux dans les temples pour adorer Dieu. Il répondit qu'il était possible qu'il eût tort d'agir autrement, que s'il avait à recommencer il se tracerait peut-être un plan différent, mais qu'il était trop tard pour changer de route...

Et la douce, la vertueuse compagne de Frédéric n'était-elle pas faite pour rappeler la décence à sa cour et faire rendre à son sexe la considération, les égards qu'il avait perdus? Élisabeth-Christine, privée des talens qui séduisent et de l'esprit qui subjugue, attachait à elle tous ceux qui l'approchaient, par les qualités de l'âme et les charmes du caractère. Aucune pensée d'orgueil ou de vanité ne put jamais altérer sa douceur, sa modestie, ni ralentir son active charité. Toutes ses jouissances consistaient à faire le bien (1) et à cultiver son es-

---

(1) *Eh! qui donc aura pitié de lui si je l'abandonne?* disait cette bonne reine en parlant de son chambellan le

prit. Elle traduisit en français les poésies sacrées et le cours de morale de Gellert, savant aussi distingué par ses vertus que par ses connaissances.

Frédéric, qui l'avait épousée pour obéir aux ordres absolus d'un père et le cœur déjà plein d'amour pour une autre, n'en eut jamais pour elle; mais pour elle il eut un attachement profond, une confiance sans bornes. *Songez*, écrivait-il à son médecin pendant une maladie de cette excellente reine, *songez qu'il s'agit de la personne la plus chère, la plus nécessaire à l'État, aux pauvres et à moi.* Il se plaisait à l'entourer de considération et d'hommages. C'était elle qui recevait les ministres, les généraux, les courtisans, les ambassadeurs, et à qui se faisaient toutes les présentations d'étrangers. Toutefois rien n'excita jamais son orgueil ni son ambition. Toujours étrangère aux affaires et aux intrigues, jamais rien ne troubla le calme de son âme; et la cour qu'elle

---

baron de Muller, joueur incorrigible, qui avait tout perdu, fortune, crédit, amis. Et, pour le mettre à l'abri du besoin auquel cette funeste passion l'exposait sans cesse, elle retint ses appointemens, lui choisit elle-même un appartement, des domestiques, pourvoyait également à sa table, garderobe, bois, blanchissage, se faisait remettre chaque mois les mémoires de dépenses faites, les soldait après les avoir vérifiées avec soin, et s'arrangeait pour qu'il se trouvât encore quelques écus de reste pour ses fantaisies. Cet acte d'une si rare bonté a duré jusqu'à la mort du baron.

présidait resta simple, uniforme et paisible. Économe pour soulager les pauvres, elle répandait sur eux avec prodigalité tout ce qu'elle épargnait avec parcimonie sur ses dépenses personnelles (1). Et Frédéric, malgré son irréligieuse philosophie, respecta constamment dans sa compagne ces principes sévères, cette piété angélique, source des vertus dont il s'honorait, et qui faisaient son bonheur et celui de ses sujets.

Rien n'était plus gai et plus brillant que la cour de Rheinsberg, présidée par la jeune et charmante épouse du prince Henri. Là se succédaient constamment des fêtes, des plaisirs toujours embellis par les arts, l'esprit et le goût, toujours animés par la beauté, la décence, l'amabilité des femmes, et par l'amour, la galanterie des hommes. Brave et galant comme son frère Henri, le prince Ferdinand avait une épouse digne de son amour et de l'admiration générale; belle et spirituelle, elle joignait à une bonté parfaite la vivacité la plus aimable et la franchise à l'aménité.

Les sœurs du grand Frédéric ne contribuèrent pas moins à l'éclat de son règne : la princesse Wilhelmine, célèbre par son esprit et ses connais-

---

(1) Un jour qu'on lui proposait d'acheter un collier de perles d'une si grande beauté qu'elle-même en parut frappée, elle dit à ses femmes après un moment de réflexion : *Emportez-le, je pourrais secourir plus d'un pauvre avec l'argent qu'il coûterait.*

sances, se distingua surtout par son attachement à son frère, attachement si vif et si généreux, que, pour obtenir sa grâce et sa liberté alors qu'il était retenu dans une étroite captivité, elle se soumit aux ordres de son père, et accepta l'époux qu'il avait choisi pour elle, sacrifiant ainsi l'espoir de monter sur un des premiers trônes de l'Europe...; Voltaire a vanté l'esprit et les charmes de Louise Ulrique; Amélie, si belle, si pieuse, si charitable, était encore habile musicienne : les morceaux sublimes de sa composition peignent l'élévation de son âme vers un monde meilleur; et quand les plus cruelles infirmités vinrent détruire sa beauté, miner son existence, elle supporta cette perte et ses longues souffrances avec une admirable fermeté.

Alors un grand nombre de femmes se distinguaient encore dans les beaux-arts et la littérature : on cite avec honneur deux aimables poètes, M[mes] Karsckin et Recklan. Julia-Frédérica-Henriette, épouse de Clodius, littérateur allemand, s'est également distinguée par ses talens littéraires. La baronne de Riedsel, dans ses lettres publiées par son gendre le comte de Reuss, a retracé avec beaucoup de vérité et de force cette lutte sanglante entre l'Angleterre et l'Amérique, où elle joua un rôle actif, suivant son mari dans les combats, partageant ses périls, ses dangers et sa captivité. Elle fonda à Brunswick une distribution d'alimens pour les pauvres; et à Berlin elle était comptée au nombre des personnes généreuses qui

soutenaient l'institution des orphelins militaires.

Si Frédéric reconnaissait l'ascendant d'une mère, d'une épouse, d'une sœur; s'il aimait à voir régner les femmes dans la société, il redoutait leur influence dans la politique; et là-dessus elles n'eurent jamais aucun crédit, aucune part dans ses déterminations. Ce n'est pas sans raison qu'il redoutait cette influence des femmes; car son plus redoutable adversaire fut Marie-Thérèse de Hongrie; et ses épigrammes sur les galanteries de l'impératrice Élisabeth et de la marquise de Pompadour armèrent contre lui la Russie et la France.

Beaucoup plus galant que son oncle, Frédéric-Guillaume II, loin d'augmenter l'éclat et la considération dont notre sexe avait joui sous le grand Frédéric, le ternit et l'abaissa par l'élévation de sa maîtresse la comtesse de Lichtenau. Cette femme, d'une origine obscure, sans esprit, avec peu de beauté et de mérite, osa faire courber sous les lois de la plus absurde vanité et du plus insolent orgueil jusqu'à la famille royale! Pendant tout le règne de son amant, elle gouverna la Prusse et tint le rang d'une souveraine. Alors le vrai mérite des femmes resta dans l'ombre; le ton, les manières de la bonne société semblèrent un instant disparaître, tandis que l'intrigue et la coquetterie furent mises en honneur.

Sous le régne suivant, une reine accomplie, adorée de son époux, de ses sujets, fit revivre l'honneur des vertus domestiques: on vit repa-

raître à la cour l'urbanité, la décence, les plaisirs vrais de la société; et dans ces jours si remplis de conquêtes et de revers, de gloire et d'infortune, au milieu du bruit des armes et des secousses politiques, cette femme charmante fixa les regards de l'Europe par l'admirable assemblage des qualités les plus propres à réveiller les sentimens les plus doux, à rendre à l'amour l'enthousiasme de ses adorateurs. La belle reine de Prusse, en présence du vainqueur de son époux, sut le vaincre à son tour par l'ascendant des grâces, de l'esprit et des vertus (1). Cet ascendant sur ses sujets était irrésistible; et l'amour de la patrie, l'ardeur guerrière qu'elle leur avait inspirés, leur firent opposer à l'invasion étrangère une résistance si héroïque qu'elle aurait pu vaincre la fortune, si la fortune

---

(1) En parlant du traité de Tilsitt, Napoléon racontait que si la reine de Prusse fût venue au commencement des négociations, elle eût pu influer beaucoup sur leurs résultats. Heureusement elle arriva, les choses assez avancées pour que l'empereur pût se décider à conclure vingt-quatre heures après *. C'est ainsi qu'il avança de plusieurs jours la conclusion de ce traité important, dans la crainte de céder à l'influence de la reine, qui, par les grâces et l'esprit qu'elle déploya dans son entrevue avec Napoléon, aurait pu obtenir des conditions plus favorables pour ses sujets et quelques réparations aux désastres que la Prusse venait d'éprouver dans cette guerre qu'elle se reprochait amèrement d'avoir provoquée.

* *Mémorial de Ste-Hélène.*

alors n'eût été invariablement attachée aux drapeaux français. Et lorsque cette digne souveraine vit la Prusse dévastée par la guerre et le pillage, lorsqu'elle vit l'infortune et la misère de son peuple dont elle avait armé le bras, elle se condamna aux mêmes privations que lui, ne voulut plus que des vêtemens obscurs, des alimens grossiers; et sa charmante physionomie ne porta plus que l'empreinte de la tristesse. Enfin les plaies de sa patrie, en déchirant son noble et sensible cœur, la conduisirent rapidement au tombeau...

On accuse en général les Prussiennes d'une pruderie qui, dit-on, est loin d'être d'accord avec leur conduite! Ce reproche ne peut être applicable qu'individuellement; car de tout temps, dans ce pays, les mœurs du sexe ont été sévères, et les hommes se sont montrés constamment jaloux et très-délicats sur l'honneur des femmes (1). Il en

---

(1) « Les chroniques de 1364 en rapportent un exemple » remarquable : sous la régence de l'empereur Othon de » Bavière, un secrétaire de l'archevêque de Magdebourg, » voulant aller à Berlin aux bains publics, rencontra dans » la rue une jeune femme de bourgeois, et lui proposa en » badinant de se baigner avec lui. La femme se trouva offensée de cette proposition; le peuple s'attroupa; et les » bourgeois de Berlin, qui n'entendaient pas raillerie, traînèrent le pauvre secrétaire dans une place publique où » ils le décapitèrent sans autre forme de procès.

» S'ils sont toujours jaloux, du moins exercent-ils à présent des vengeances plus douces. »

(*OEuvres du philosophe de Sans-Souci*, tome 2.)

est encore de même aujourd'hui; et si les Prussiennes elles-mêmes n'eussent pas toujours respecté leur honneur, n'est-il pas probable que leurs époux auraient fini par le traiter un peu plus cavalièrement? Quant au reproche d'être scientifiques, raisonneuses et pédantes, il nous semble que leur influence dans la société serait moins grande si toutes y apportaient ces ridicules; et on sait qu'à Berlin les femmes sont les arbitres du goût, qu'elles font les réputations littéraires, le succès du roman et de la pièce nouvelle.

CHAPITRE XIX.

Les Femmes en Russie.

On a dit que les femmes étaient destinées à changer la religion des royaumes (1). Cette opinion, que l'on ne peut révoquer en doute, se confirme particulièrement chez les peuples du nord, où leur zèle religieux a beaucoup servi la cause du christianisme. Déjà nous avons vu qu'elles l'avaient établi dans la Hongrie, la Pologne, la Lithuanie, une partie de l'Allemagne; et c'est encore par l'ascendant des femmes que cette religion sainte pénétra en Russie : Olga, veuve d'Igor, après avoir vengé son époux sur les bords du Volga, fit un voyage à Constantinople, où elle fut baptisée sous le nom d'Hélène. Son exemple fut suivi par un grand nombre de ses sujets. Pour fortifier leur foi et la propager, elle fit venir d'Occident des missionnaires, parmi lesquels se trouvait le pieux et savant Adalbert.

Mais ce ne fut qu'au mariage d'un grand-duc de Moscovie avec une princesse grecque, que les lu-

(1) Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

mières de l'Évangile furent généralement répandues en Russie; l'épouse chrétienne convertit son époux, lui fit abandonner son culte pour adopter le sien. Ce changement apporta une heureuse et puissante révolution dans les mœurs. Uladimir donna à ses sujets l'exemple de la soumission à la morale sévère de l'Évangile; il renversa les idoles, renvoya toutes ses femmes, et son épouse légitime eut seule des droits sur son cœur.

Comme partout où il pénétre, le christianisme répandit ses bienfaits en Russie. Mais ces bienfaits ne sont très-efficaces et bien sentis que chez les peuples déjà éclairés, ou dont l'intelligence n'est pas trop bornée et les mœurs trop brutes; chez les Moscovites, encore ignorans et grossiers, renfermés dans leurs déserts et sans communication avec les nations civilisées, l'esprit évangélique ne put être compris; et, en adoptant un culte qui éclaire, prêche l'amour, l'indulgence et l'égalité, ils restèrent superstitieux, intolérans et esclaves. Toutefois ils puisèrent à cette source divine des notions de morale et d'humanité. Les lettres, la peinture, la sculpture, tous les arts utiles et libéraux, durent leur naissance dans ces plaines glacées au génie du christianisme. Et dire que la Providence a souvent voulu se servir des femmes pour répandre sur les peuples cet inestimable bienfait, n'est-ce pas prouver l'immense service qu'elles ont rendu aux mœurs? N'est-ce pas pour elles un puissant motif d'encouragement pour user

dignement de ce don de persuasion qu'elles ont reçu du ciel?

Après avoir vu les femmes présider à l'événement le plus important pour la Russie, nous les voyons encore prendre part à ses intérêts politiques, concourir à son accroissement, à sa civilisation; et, comme pour l'Angleterre, on peut en appeler au témoignage de Montesquieu pour prouver leur talent à gouverner.

Ce fut Sophie, femme du grand Bazilowitz, fondateur de l'empire russe, qui sentit la première tout ce que le joug des Tartares avait de dur et d'humiliant; l'indignation et l'amertume qui remplissaient son âme se communiquèrent à celle de son époux, qui non seulement parvint à s'affranchir de la servitude de ce peuple, mais encore à lui donner des lois.

Arsénie, mère de Michel Théodorowitz, après avoir vécu à la cour éleva son fils dans la retraite, développa en lui toutes les qualités qui l'ont fait admirer et chérir. Loin de se réjouir de son élévation sur le trône des czars, elle représenta aux députés qui venaient lui offrir la couronne, que sans expérience des hommes et des choses, son fils ne pouvait convenir dans les circonstances difficiles d'une dynastie nouvelle. Mais si peu d'ambition et tant de sagesse ne firent qu'accroître leur désir d'avoir pour les gouverner celui qui avait été formé à l'école d'une si bonne mère. Théodorowitz ne trompa point leurs espérances. Les Russes comp-

tèrent parmi leurs plus beaux jours le temps où il les gouverna. Et si ce règne brilla d'un si vif éclat, en raison des ténèbres où ces peuples étaient encore plongés, Eudoxie, son épouse, ne peut-elle pas aussi revendiquer une bonne part de cette gloire?

Alexis Michalowitsch, digne fils de ce couple vertueux, fut un bon souverain, un bon père, un bon mari. Il éleva sur son trône la modeste Natalie Naritzkin, qui n'avait pour dot que ses vertus et sa beauté. Elle fit son bonheur, celui de ses sujets; et son père, devenu premier ministre, illustra ce règne par la sagesse de son administration.

L'ambitieuse Sophie tint les rênes du gouvernement pendant le règne de son frère Fédor. Si l'on ne vante point les qualités de son âme, on n'a point oublié son habileté à manier les affaires, ni plusieurs actes utiles et glorieux pour la Russie.

Pierre Ier, qui ne sut employer ni des lois fortes, ni de sages institutions pour civiliser son peuple, reconnaissant par lui-même les heureux effets de l'amour et de la beauté, ne négligea point ces moyens pour atteindre à son but. Les femmes, jusqu'alors solitaires ou enfermées, selon les coutumes asiatiques, furent appelées à sa cour pour l'embellir, pour façonner de rudes et sauvages courtisans. Ce czar si célèbre fut aussi passionné des femmes que de la gloire: après avoir élevé sur son trône la belle Eudoxie Fœderowna, que des soupçons jaloux lui firent répudier, après

avoir aimé lady Cross, la comtesse Hamilton, la belle Cramer, Anne Iwanova-Mons, après avoir été sur le point de faire couronner la princesse de Cantimir, il vit Catherine; sa beauté enflamma son cœur, et ses qualités le fixèrent jusqu'au dernier jour de sa vie. L'ascendant qu'elle prit sur Pierre Ier était regardé par les âmes crédules comme un effet de quelque enchantement; mais toute sa magie consistait dans l'égalité de son caractère, dans sa complaisance, sa gaîté, la délicatesse et la vivacité de son esprit, qui la rendaient toujours aimable, toujours nouvelle aux yeux de son époux : toujours elle devinait ses inquiétudes, ses peines, et toujours elle avait à lui offrir un baume fortifiant ou plein de douceur. Dans les accès de tristesse de l'empereur, qui tenaient parfois de la démence, nul n'osait l'approcher que Catherine; au son de cette voix chérie il tressaillait, reprenait ses esprits; ses transports se dissipaient, le calme renaissait dans son âme. Aussi croyait-il Catherine nécessaire à son existence comme à son bonheur. Elle le suivait en tous lieux, partageait ses fatigues, ses dangers, l'aidait de ses conseils, veillait aux besoins de ses troupes et les animait par sa présence. Dans son expédition contre l'empereur ottoman pour délivrer ou envahir la Grèce, Pierre, repoussé sur les bords du Pruth, ne pouvait plus résister à l'ennemi; la destruction de son armée était inévitable. Resté seul dans sa tente, il s'abandonnait au déses-

poir, tandis que son bon génie, tandis que Catherine agissait pour lui. Elle se hâte de rassembler ses bijoux et assez d'or pour éblouir Baltagi-Méhemet. Son adroite négociation eut un plein succès : le grand-visir transigea à des conditions beaucoup plus avantageuses qu'on ne pouvait l'espérer. Et au lever de l'aurore, au moment où Pierre croyait compter le dernier jour de son empire et de sa liberté, Catherine accourt, force l'entrée de sa tente, se jette à ses pieds et lui offre le traité qui vient de sauver son armée et sa gloire. Pour perpétuer le souvenir de sa reconnaissance, le czar institua l'ordre de Sainte-Catherine, et pour payer un si grand bienfait, aucune considération ne le retint plus ; il fit couronner sa femme et l'associa entièrement à sa puissance.

Catherine, née dans l'obscurité, avait toutes les qualités, toutes les grâces, toute la majesté qui conviennent au rang suprême. Elle en fit le plus bel usage : noble médiatrice entre son époux et ses sujets, toujours elle plaidait la cause de la justice et de l'humanité ; toujours elle tâchait d'arrêter sa main prête à frapper. Les courtisans qui savaient combien elle tenait à la gloire de l'empereur, n'essayèrent jamais d'employer son influence pour obtenir des choses dont il aurait eu à rougir dans la suite. Et si Pierre-le-Grand eût cédé à ses sollicitations, à ses larmes, il n'aurait point souillé sa mémoire par le supplice de son malheureux fils.

L'épouse de ce prince, Sophie de Brunswick, était aussi belle que vertueuse; mais incapable d'en apprécier le mérite, il lui préférait une femme méchante et sans pudeur, qui le trahit et causa sa mort en indiquant le lieu de sa retraite.

Après la mort de l'empereur, Catherine soutint encore avec autant de force que de sagesse l'immense fardeau qu'il laissa entre ses mains. Elle exécuta le plan qu'il avait formé pour l'institution de l'académie, assigna un fonds pour son entretien, et pensionna quinze de ses membres sous le titre de professeurs.

Le célèbre Menzickoff, tout puissant sous le règne de Pierre-le-Grand et de Catherine, cet habile ministre qui fut au moment de placer sur le trône de Russie sa fille, qui déjà était fiancée avec le czar Pierre II, Menzickoff, qui du faîte de tant de grandeurs fut précipité dans les déserts de la Sibérie, fut entraîné dans cette chute terrible par l'arrogance et le luxe immodéré de sa belle-sœur. C'est en vain que son épouse, la belle et modeste Natalie, cherchait par son aménité, sa bienfaisance à adoucir la haine et la jalousie que l'orgueil de sa famille faisait naître; ces passions, plus fortes, plus actives que la reconnaissance, parvinrent à en consommer la ruine...

L'impératrice Anne occupa le trône après le règne si court de Pierre II. Quoiqu'elle eût violé toutes les conditions qu'elle avait acceptées en

recevant le pouvoir, elle se fit adorer de son peuple. Belle, affable, sachant discerner le mérite et le récompenser, elle avait une manière d'accorder des grâces qui en doublait le prix. Elle aimait le faste dans sa cour, mais était simple dans sa toilette. Elle prit sous sa protection l'académie, entièrement négligée sous le règne précédent. Elle y ajouta un séminaire pour l'éducation de la jeunesse. Mais plus les qualités aimables de cette souveraine la rendaient puissante sur ses sujets, plus elle leur fit de mal par ses défauts qui furent ceux d'une femme galante, défauts qui la mirent sous la dépendance de Biren. Et ce ministre féroce, abusant de la confiance, abusant du pouvoir absolu que l'amour avait mis entre ses mains, gouvernait le peuple à coups de knout, abreuvait la Russie du sang de ses premières familles, remplissait les déserts de la Sibérie d'une foule d'infortunés, et tenait sous son joug de fer jusqu'à sa souveraine! Il restait sourd à ses prières, à ses larmes, quand elle essayait d'adoucir sa barbare tyrannie. Et, malgré que cette impératrice, à la fois bonne et sensible, déplorât les maux qu'elle avait attirés sur ses sujets, sa coupable faiblesse présida encore aux derniers momens de son existence pour prolonger après elle le règne de son favori; elle le nomma régent pendant la minorité d'Iwan, jeune enfant qu'elle avait désigné pour son successeur. Mais, après la mort d'Anne, Biren perdit bientôt un pouvoir

qu'il ne tenait que d'elle; et il fut rejoindre en Sibérie les nombreuses victimes qu'il y avait envoyées...

On nomma régente la mère d'Iwan, qui, avec de la beauté, de l'instruction et une foule de talens agréables, n'en avait aucun pour gouverner. Son insouciance favorisa les projets d'Élisabeth, ou plutôt de ses partisans; et le jeune monarque au berceau perdit son trône sans peine comme sans regret.

Élisabeth, qui avait la beauté, la taille, le port majestueux d'une Romaine, en avait aussi le caractère indolent et le cœur inflammable. Le vêtement le plus simple servait à la parer, et ses grâces mettaient du prix à ses moindres paroles. Elle était franche, généreuse, reconnaissante, capable de concevoir et d'exécuter de nobles desseins, s'ils n'eussent été paralysés, ainsi que ses qualités, par la licence de ses mœurs et une faiblesse de caractère qui la mirent sous la dépendance de ses amans, de ses ministres, de ses confesseurs à la fois fanatiques et ignorans. Comme pendant le règne d'Anne, les mêmes défauts d'une souveraine causèrent les mêmes maux à ses peuples : on vit encore l'ambition, le caprice, l'intérêt, la cruauté exercer la plus effroyable tyrannie sous une reine douée d'une âme sensible et dont on a vanté la douceur, la clémence. Élisabeth avait fait vœu de n'infliger aucune peine capitale; mais ses indignes ministres, pour satisfaire leur férocité sans violer

ce vœu philanthropique, faisaient périr leurs malheureuses victimes dans des prisons infectes et sous des coups de knout. C'est à cette époque que les mères, épouvantées en voyant depuis un siècle une haute faveur payée par le sang, les fers ou l'exil, recommandaient à leurs fils de s'arrêter toujours aux premiers degrés de la fortune.

Cependant les sages et bienfaisantes intentions d'Élisabeth ne furent point méconnues de son peuple dont elle était adorée; elles ne furent pas sans fruit pour la Russie, ni sans gloire pour elle : la force de ses armes et son habile politique donnèrent au cabinet de Pétersbourg un grand ascendant sur ceux d'Europe et d'Asie. Elle contribua aux progrès des lumières, de la civilisation, et conçut le projet d'une législation qui aurait pu étendre rapidement ces deux grands bienfaits. Déjà elle en avait confié l'exécution à deux magistrats consommés dans cette étude, lorsque les cris du fanatisme et des préjugés lui firent abandonner ce noble dessein. Cependant elle adoucit les lois pénales qui n'étaient alors qu'un tissu d'atrocités. Elle protégea les savans, les hommes de lettres, augmenta les revenus de l'académie des sciences et fonda l'académie des arts où la jeunesse est instruite aux frais de l'État.

Pierre III fit aussitôt disparaître la teinte de politesse et d'urbanité qu'Élisabeth avait introduite à sa cour. « *Il lui donna*, dit Rulhières, *l'air et le* » *ton d'un corps-de-garde en joie.* » Des femmes

charmantes s'échauffaient de bière anglaise, de fumée de tabac, et en se conformant aux goûts du czar, dirigeaient son esprit et les affaires; tandis que sa belle compagne, vivant solitaire, sans crédit sur son époux, délaissée des courtisans, admirée du peuple et de l'armée, profitait de cette disposition pour mûrir son esprit, l'éclairer par l'étude, et jeter dans le silence les fondemens de sa grandeur future. Les circonstances offrirent bientôt à Catherine les moyens de réaliser ses rêves ambitieux. Elle n'en dédaigna aucun, et sut légitimer les uns, faire oublier les autres, quand assise sur le trône (1) elle montra le rare assemblage des talens d'un grand souverain, avec toutes les grâces de son sexe. Rien ne semblait résister à sa politique et à ses armes : le sultan put craindre un instant de voir l'aigle de Russie planer sur Constantinople; la Grèce attendait d'elle son indépendance; la Pologne recevait un roi de sa main; le

(1) La révolution qui éleva Catherine au rang suprême malgré tous les obstacles qu'elle eut à surmonter, fut en grande partie l'ouvrage d'une femme : la princesse d'Aschc-Ckof, amie dévouée de l'impératrice et enthousiaste de la liberté, ne doutait pas que parvenue sur le trône elle n'assurât cette liberté à sa patrie. Dans cette espérance elle lui sacrifia sa réputation, son repos, les intérêts de sa famille, et non contente de lui avoir obtenu le suffrage des grands, elle fit encore tous ses efforts pour entraîner l'armée dans son parti : elle s'habillait en homme, allait dans les casernes, haranguait les troupes, et marchait à leur tête.

grand Frédéric l'encensait, Joseph II se plaçait au rang de ses courtisans; la France et l'Angleterre recherchaient son alliance. Et pendant qu'elle étendait les vastes limites de son empire, qu'elle abolissait la torture, donnait des lois à ses peuples, faisait bâtir des villes, creuser des canaux, élever des monumens, qu'elle favorisait le commerce, l'agriculture, fondait des établissemens d'instruction publique, les plus beaux génies célébraient sa gloire, et sa cour était devenue le rendez-vous des personnages les plus illustres de son temps. « C'est ainsi que Catherine, selon l'heu- » reuse expression de M. de Ségur, parvint à cou- » vrir de palmes et de lauriers la première page de » son histoire. » Toutefois, à travers ces palmes et ces lauriers, n'aperçoit-on pas toujours ces taches ineffaçables d'une ambition sans mesure et du despotisme le plus absolu? N'aperçoit-on pas toujours l'absence de ces vertus qui constituent la véritable dignité de la femme, que l'éclat du diadême ne saurait remplacer, qui est au contraire plus indispensable à la majesté du trône qu'à l'obscurité d'une vie privée? La souveraine qui n'a pas de mœurs pures, qui ne respecte pas les droits et l'indépendance des peuples, peut acquérir une grande renommée, jamais de vrais titres à la gloire. Pour mériter ces titres et la reconnaissance de ses sujets, Catherine n'aurait-elle pas dû les tirer de l'esclavage, seul moyen d'améliorer véritablement leur sort et de leur ouvrir des voies larges et fa-

ciles vers la civilisation, au lieu de les accabler d'impôts, de verser leur sang dans des guerres injustes, d'employer leurs bras à des entreprises échouées, à des établissemens gigantesques dont un grand nombre est resté sans utilité parce qu'ils n'ont pas été achevés? Et voulant immortaliser son règne par trop de soins à la fois, elle n'a jeté que des semences légères qui n'ont donné que peu ou point de fruits après elle, si ce n'est ceux de la corruption. Son exemple rendit les femmes plus libres dans leur langage, leur conduite, et fut généralement nuisible aux mœurs.

La cour de Paul n'offrit pas de meilleures leçons; et si elles furent moins frappantes, moins pernicieuses, c'est parce que la femme qui avait subjugué ce souverain était trop avilie par sa conduite et ses sentimens, pour qu'on se laissât séduire par ses vices et son exemple, malgré son or, son luxe et son pouvoir. Mais n'est-ce pas à l'influence de cette créature méprisable qu'on peut attribuer cette tyrannie de Paul, qui allait jusqu'à punir les femmes dont la coiffure n'était pas exactement selon *les décrets rendus sur cet important objet?* Cette tyrannie mesquine et ridicule doit être avec raison attribuée à cette femme, puisque dans l'ensemble de son administration Paul donna des preuves de sagesse, de justice, d'amour pour son peuple, et qu'il manifesta de nobles sentimens dans la manière dont il vengea la mort de son père. Si des femmes intrigantes et vicieuses n'eussent éloigné

Paul de sa compagne, tout porte à croire que sa vie eût été plus glorieuse et sa fin moins tragique. L'impératrice Marie Féodorowna était si digne d'amour et de confiance. « Majestueuse, affable, naturelle, belle sans coquetterie, aimable sans apprêts, elle donnait l'idée de la vertu parée (1). » Elle a toujours eu sur ses enfans ce grand ascendant que lui ont mérité ses soins, sa tendresse maternelle et la sagesse de sa conduite. Et si elle est restée sans influence sous le règne de son époux, le respect et la tendresse de ses fils l'ont rendue toute puissante à la cour.

« La philanthropie exaltée de l'impératrice mère » ne lui permit même pas de se borner à la distribution de sommes considérables pour le maintien des hospices des enfans trouvés et des établissemens pour les veuves et les malades ; elle en » fonda plusieurs nouveaux, et prit une part directe » à leur surveillance et à leur direction... Toutes » ces améliorations donnaient une grande considération au gouvernement d'Alexandre (2). »

L'épouse de ce grand prince, Élisabeth, fut sur le trône un ange de paix, un modèle de sagesse, de bienfaisance, et l'objet de la vénération, de l'amour de tous ses sujets ; son exemple et celui de l'impératrice mère ont produit une heureuse

---

(1) *Mémoires et Souvenirs* de M. le comte de Ségur.
(2) *Histoire d'Alexandre*, par M. Aph. Rabbe.

révolution dans les mœurs (1) et dans le caractère russe ; car, pour la première fois, on vit chez cette nation des vertus patriotiques ; pour la première fois le souverain y fut secondé par la force morale de ses sujets, par leur amour, leur dévouement, lorsqu'il fallut repousser l'invasion étrangère. Et les femmes ne pouvant donner leur sang, donnèrent leur fortune avec joie pour le service de la patrie.

Dans ces événemens amenés par la mort inattendue d'Alexandre, n'a-t-on pas dit que les femmes avaient joué un grand rôle? N'y a-t-on pas mêlé les noms de l'impératrice mère et de la grande-

---

(1) Protégé et dirigé par les deux impératrices, l'institut de Sainte-Catherine concourait puissamment à obtenir un résultat aussi avantageux : « Là cinq cents jeunes filles no-
» bles ou bourgeoises sont élevées avec des soins qui sur-
» passent ceux même qu'une famille riche pourrait don-
» ner à ses enfans. L'ordre et l'élégance se font remarquer
» dans les moindres détails de cet institut; et le sentiment
» de religion et de morale le plus pur y préside à tout ce
» que les beaux-arts peuvent développer. Les femmes
» russes ont si naturellement de la grâce, qu'en entrant
» dans cette salle où toutes les jeunes filles nous saluèrent,
» je n'en vis pas une seule qui ne mît dans cette révérence
» toute la politesse et la modestie que cette simple action
» pouvait exprimer... La beauté de leurs traits n'avait rien
» de frappant, mais leur grâce était extraordinaire; ce sont
» des filles d'Orient avec toute la décence que les mœurs
» chrétiennes ont introduite parmi les femmes. »

Madame de Staël, *Dix ans d'exil.*

duchesse Jeanne Gruzynska? Est-ce effectivement la désunion de ces deux princesses et l'attachement passionné de Constantin pour sa belle épouse qui ont fait enfreindre l'ordre naturel de l'hérédité, et qui ont donné au monde l'étonnant spectacle d'un prince jeune et brave, renonçant à ses droits à la couronne avec autant de facilité qu'à une partie de plaisir?

Un voyageur anglais qui a peut-être jugé trop sévèrement les Russes (1), n'a parlé des femmes qu'avec admiration. Il dit que dans la classe des nobles elles sont très-supérieures à leurs maris; qu'elles sont douces, belles, sensibles, instruites et accomplies. S'il arrive qu'elles manquent à la foi conjugale, on peut l'attribuer au grand nombre de mariages mal assortis; car elles ne sont presque jamais consultées sur ce point. Souvent une jeune et belle femme se trouve unie pour la vie à un homme vieux avant trente ans, toujours tyran, souvent couvert de maladies et de dettes, et qui, au bout de quelques mois de mariage, échangerait volontiers sa femme contre de l'argent! Pour les compagnes de tels hommes, amour et

---

« (1) En Russie, dit Clarke, avant que le soleil se lève, » commence la flagellation; dans tout l'empire le bâton » roule du matin jusqu'au soir dans toutes les classes de » la population : le souverain bâtonne les courtisans, les » courtisans leurs esclaves, les esclaves leurs femmes et » leurs enfans. »

fidélité doivent être des vertus bien difficiles ! Si l'antipathie ou une grande passion font quelquefois oublier aux femmes leurs devoirs, leur conduite en général, et surtout dans la classe moyenne, est honnête et réservée. L'éducation des enfans et l'administration entière de la maison leur sont confiées. Ont-elles mérité cette confiance par la gravité de leurs mœurs, ou la gravité de leurs mœurs vient-elle de l'importance de ces occupations? Quoi qu'il en soit, elles s'en acquittent dignement, sans pour cela négliger les soins de leur parure, qui est très-bien adaptée à leur genre de beauté régulier et sévère. Leurs vêtemens sont riches et bien drapés. Elles n'adoptent des modes françaises et anglaises que ce qui leur sied bien. Beaucoup moins aimables que les Polonaises, les femmes russes sont aussi beaucoup moins légères; et si le despotisme du gouvernement ne leur a point offert comme aux Polonaises les occasions de prouver leur dévouement patriotique, ce despotisme ne les a placées que trop souvent dans le cas de montrer leur dévouement conjugal; et la Sibérie a vu rarement un époux venir seul vivre et mourir dans ses déserts.

Au témoignage si avantageux de M. Clarke relativement aux femmes de la Russie, nous joindrons celui d'un écrivain distingué (1) de nos jours,

(1) M. Ancelot, *Six mois en Russie.*

qui atteste également leur supériorité morale sur les hommes : « Elles ont, dit-il, une instruction » variée, jointe à une extrême finesse d'esprit, une » connaissance approfondie de la littérature, une » grâce d'élocution que pourraient envier beau- » coup de Françaises; ces qualités sont surtout » remarquables chez les jeunes personnes... Cette » étendue de connaissances, cette supériorité mo- » rale, expliquent peut-être l'abandon où les laissent » les jeunes gens, qui n'usent qu'avec un extrême » scrupule, on pourrait dire avec une certaine ré- » pugnance, de la liberté qui leur est accordée de » causer avec les demoiselles dans la société. » N'est-ce pas cette antipathie des hommes pour les femmes aimables et modestes, qui les livre à l'empire méprisable et dangereux d'une classe de courtisanes nommées Tsiganes ou Bohémiennes? Leurs yeux noirs et brillans, leur teint olivâtre, leurs danses et leurs chants licencieux tournent la tête aux seigneurs russes; il n'est point alors de sacrifices ni d'extravagances qu'ils ne fassent pour ces femmes!

En pénétrant dans les climats les plus reculés de la Russie, comme ceux habités par les Cosaques, les Calmoucks, les Malo-Russes, chez qui la civilisation n'a point encore pénétré, on trouve souvent dans leurs cabanes hospitalières des mères tendres, de bonnes épouses, des femmes laborieuses qui savent parer leurs rustiques demeures avec autant d'ordre et de propreté qu'une Hollan-

daise ou une Suissesse. Sous ce dernier rapport, on doit excepter les femmes calmouques, qui manquent à la fois de propreté et de beauté. Mais elles sont vives, enjouées; elles égaient les repas de leurs époux par des chants d'amour et de guerre. Elles montent très-bien à cheval, devancent même les hommes à la course, talent qui leur donne le privilége de se choisir un mari, ou tout au moins d'échapper à celui qui ne leur convient pas. Chez les Calmoucks, une course de cheval décide et conclut un mariage : sans autres préliminaires, sans contrat, sans cérémonies, la jeune fille s'élance la première et court à toute bride; son amant la suit : s'il l'atteint, elle devient sa femme, mais ce n'est jamais que quand il a déjà su lui plaire, parce qu'il est sans exemple qu'une fille calmouque se soit laissée atteindre malgré elle. C'est un agréable spectacle de voir combien l'intelligence naturelle des femmes se développe quand on la laisse libre, et comment elles savent utilement s'en servir !

Si le voyageur surpris s'arrête pour admirer l'adresse et la dextérité des jeunes filles calmouques à manier leurs chevaux, avec plus de plaisir encore il contemple ces gracieuses filles turganaises qui embellissent, et pour ainsi dire échauffent les déserts glacés de la Sibérie. Nous citerons à ce sujet le charmant spectacle qui s'offrit aux yeux du célèbre Kotzebue sur les bords du Tobol : « Il y a » le long de cette rivière des places où se rassem-

» blent les jeunes filles de la ville pour laver le linge » et se baigner. Ces bains sont pour elles des exer- » cices vraiment gymnastiques et admirables. Elles » passent et repassent le Tobol en nageant, sans le » moindre effort; elles s'abandonnent long-temps » au fil de l'eau, couchées sur le dos; folâtrent sou- » vent ensemble, se jettent du sable, se poursui- » vent, plongent, se saisissent et se renversent les » unes sur les autres; ce sont les Naïades de la fa- » ble. En un mot elles poussent le jeu si loin, » qu'un spectateur sans expérience devrait crain- » dre à tout moment de les voir couler à fond et » périr. Tout se fait au reste avec la plus grande » décence. Les têtes seules paraissent hors de l'eau; » et sans le balancement qui fait paraître leur sein » (ce qui ne semble pas les inquiéter beaucoup), » l'on douterait de leur sexe. Veulent-elles finir le » jeu et sortir de l'eau, elles s'y prennent avec beau- » coup de modestie, en priant les spectateurs de » se retirer; ou si quelqu'un de ceux-ci, plus cu- » rieux ou plus malin que les autres, s'y refuse, les » femmes qui sont hors de l'eau forment un cercle » serré autour de celles qui veulent sortir, et leur » jettent à chacune son habillement; de sorte que » dans un instant elles paraissent modestement vê- » tues. »

Là où les femmes ne servent qu'à la corruption, où l'amour n'est pas un sentiment, mais un vice, les mœurs en se dépravant deviennent presque toujours féroces et les esprits grossiers. Il en est de

même là où les hommes, pour se soustraire à l'influence de l'amour, ont voulu vivre sans femmes; ils sont toujours restés enclins à la cruauté et à l'injustice : voulons-nous nous en convaincre, portons nos regards sur les bords du Borysthène, vis-à-vis le lieu habité jadis par les Amazones; là on trouve une classe d'hommes à part, composée de la lie de tous les autres peuples. De temps immémorial la première loi de cette espèce de république fut de ne recevoir aucune femme, et de temps immémorial les Zapores, privés de cette douce influence, ont été plus féroces que des tigres. Leur religion n'est qu'un fanatisme barbare; ils chérissent leur ignorance, redoutent les lumières, ne vivent que de rapines, n'aiment de la nature que ses horreurs. Les cataractes du Borysthène sont les lieux choisis pour leurs rassemblemens; ils se perpétuent par l'affluence de nouveaux brigands qui veulent se soustraire à la justice, et par les enfans qu'ils dérobent aux nations voisines. Quel contraste avec les habitans du Monténégro qui honorent et chérissent les femmes! Aussi ont-elles su leur rendre chers et sacrés les liens de fils, d'amant, d'époux, de père, en y apportant elles-mêmes les vertus et les grâces qui en font la solidité et le charme. Un voyageur moderne nous a tracé un portrait charmant des Monténégrines : douces, ingénues, sensibles, constantes, un parler agréable, insinuant, de beaux yeux, de belles dents, une physionomie intéressante, fraîches,

blanches et couleur de rose. Faites pour l'amour, l'amour est tout puissant sur leur cœur sans presque jamais les écarter de leur devoir. Cela arrive-t-il, elles paient chèrement leur faiblesse : la fille coupable est chassée honteusement de la maison paternelle ; et, ne trouvant d'asile que dans un antre sauvage, elle meurt de faim ou devient la proie des bêtes féroces. L'adultère presque inconnu jette l'effroi parmi les indifférens ; et le sang peut seul apaiser la vengeance de l'époux outragé. Mais ces exemples effrayans sont rares et le bonheur domestique presque inaltérable. Les mariages sont célébrés avec solennité et de grandes réjouissances ; les parens de la jeune fille présentent à ceux de l'époux des épis, du lait, un gâteau de maïs sur lequel on a figuré une quenouille et des aiguilles. Ces présens sont l'emblême de l'abondance que l'épouse apporte dans la maison, et de la candeur, de l'industrie, de la douceur, qui doivent la distinguer. Cette nation où les mœurs sont si pures, nous offre encore l'exemple des nombreux avantages qui en sont l'heureuse conséquence : l'union et la bravoure lui ont conservé son indépendance. Les habitans, en général beaux, jouissent d'une bonne santé, d'une longue vie embellie par le travail et les plaisirs ; leur vieillesse est respectée, leur mort douce et leur tombe honorée.

CHAPITRE XX.

De l'influence des Femmes en Asie.

Pour que les femmes puissent avoir de l'influence il faut que la civilisation, les lois, la religion, leur en donnent les moyens. Leur influence s'accroît avec le progrès des lumières; elle augmente, diminue et s'éteint avec elles. Là où les nations sont restées sauvages, la condition des femmes est plus ou moins servile, plus ou moins dure, selon que l'intelligence de l'homme est plus naturellement élevée ou abrutie.

Dans tous les lieux où le christianisme n'a point encore répandu ses bienfaits, les lois, le culte, toutes les institutions sont contraires aux femmes, parce que dans l'humanité tout tend à réduire le faible sous la dépendance du fort, tandis que la justice divine tend toujours à rétablir l'harmonie et la compensation dans les destinées. Et là où législation, préjugés, usages immuables, tout enfin concourt à tenir le sexe dans un esclavage éternel, comme dans les Indes et la Chine, si on le voit se relever de l'abjection par des efforts extraordinaires, s'il parvient à vaincre les préjugés, à

briser les entraves qui de toutes parts s'opposent à son influence, ne le doit-il pas au secours du ciel et de la nature?

Là où règne l'Alcoran, les femmes n'étant destinées qu'aux plaisirs et aux caprices de leurs maîtres, sont frappées de nullité pour le bien; elles n'ont ni sentimens, ni désirs, ne sont, comme dit Montesquieu, qu'*un objet de luxe;* et l'on peut comparer leur sort à celui d'une plante dont on n'apprécie que la beauté, qui brille un instant, languit et meurt sans laisser ni parfum ni souvenirs.

Pour observer la femme dans ces diverses conditions, parcourons l'Asie, et pour la voir d'abord dans toute sa gloire, remontons à ces temps merveilleux, parce qu'ils sont loin de nous; arrêtons-nous sur les ruines de cette superbe Babylone. A peine quelques pierres disent où furent ses remparts, mais l'imagination les élève autour de nous; on voit cette tour, ce temple, ces jardins suspendus; et dans cette illusion de souvenirs, si une colombe vient gazouiller dans ces lieux où la voix d'une femme fit élever tant de merveilles, on croit retrouver cette femme sous la forme gracieuse que les Assyriens lui prêtèrent pour l'adorer, ou plutôt on se représente Sémiramis elle-même, belle comme au jour où elle apparut à son peuple révolté, sans diadème, sans voile, sans atours, sa chevelure éparse, sa taille dégagée de ses draperies, son bras étendu avec majesté

vers les séditieux; on croit la voir et l'on n'est plus surpris que le calme renaisse avec sa présence. La beauté, le génie, la valeur devaient nécessairement donner à Sémiramis un grand ascendant sur ses sujets. Elle s'en servit pour les conduire à la victoire (1), pour leur inspirer le goût des sciences, des arts, de la philosophie; et, en faisant construire cette tour qui s'élevait si haut vers les astres, elle leur facilita l'étude de l'astronomie, science dans laquelle ils se distinguèrent particulièrement. Cette reine sans doute fit beaucoup pour la gloire de ses peuples et pour la sienne, mais il lui manqua les vertus qui servent à améliorer les mœurs; son exemple à cet égard ne fut que trop contagieux : le luxe, la mollesse et les germes de corruption qu'elle jeta dans Babylone se développèrent ensuite avec un excès qui a rendu cette cité tristement célèbre, et qui n'a laissé que des ruines là où fut tant de grandeur et de puissance.

Au temps de Sémiramis se rattache l'époque trop fameuse de l'influence d'une femme infidèle, qui ne causa pas seulement la ruine d'Ilion, mais fut encore funeste à ses mœurs : à l'aspect d'Hé-

(1) Elle agrandit son empire d'une partie de l'Éthiopie et poussa ses conquêtes jusque dans les Indes. Lorsqu'en suivant ses illustres traces, Alexandre se retrouva sur le théâtre des exploits de Sémiramis, il s'écria : *Ce pays me reproche qu'une femme a fait de plus grandes choses que moi. Quelle honte de n'avoir pu encore égaler sa gloire !*

lène, sa ravissante beauté rendait les vieillards mêmes indulgens pour le vice; et tandis qu'elle donnait dans Troie l'exemple de la volupté et de ses criminelles amours, pour elle les héros de la Grèce abandonnèrent leurs femmes, leurs enfans; et quand ils revinrent dans leur patrie, un seul y retrouva de l'amour et des vertus.

Au milieu de ces illustres débris qu'offre l'Asie, en témoignage de ses grandeurs passées, ceux de Palmyre et d'Halicarnasse rappellent plusieurs femmes dont la mémoire est impérissable : telles sont Zénobie et les deux Artémise. La renommée de Zénobie, moins colossale que celle de Sémiramis, est aussi plus pure: cette reine unissait la beauté à la science, les vertus modestes de son sexe au courage d'un héros. On la voyait combattre aux côtés de son époux et l'égaler en valeur; elle savait enflammer ses troupes par son éloquence, et les rendre invincibles; l'ascendant de ses grandes qualités s'étendait sur tout l'Orient; son nom suffisait pour contenir le fléau dévastateur des Arméniens, des Arabes, des Sarrazins. Toujours digne d'un sort élevé, Zénobie sut encore puiser dans l'adversité d'autres moyens de gloire : réduite après la perte de son époux et de ses États à vivre solitaire sur une terre ennemie, elle nous montre les ressources infinies qu'une belle âme peut trouver en elle-même et dans les jouissances de l'étude, supérieures à celles des grandeurs.

La première Artémise accompagna Xercès dans

son expédition contre la Grèce et lui donna les plus sages avis. S'il les eût suivis, il n'aurait point livré le combat de Salamine, aussi fatal à son armée que glorieux pour ses adversaires. Artémise y déploya tant de courage et de prudence, qu'après la bataille Xercès s'écria : *Les femmes se sont comportées comme des hommes et les hommes comme des femmes.* Ce roi avait en elle beaucoup de confiance et l'appelait constamment dans son conseil, où seule elle avait le privilége de lui dire la vérité sans lui déplaire. Aussi les Grecs, ayant reconnu l'importance de son secours et l'utilité de son influence dans l'armée ennemie, promirent-ils une somme considérable à celui qui la livrerait entre leurs mains. C'est à cette reine que Xercès confia la conduite des jeunes princes ses enfans, lorsque par son avis il quitta la Grèce pour repasser en Asie.

Sur le même trône une autre Artémise se rendit célèbre par sa fidélité à la mémoire de son époux et le superbe mausolée qu'elle lui fit élever. On a dit que, consumée de douleur, elle n'avait pas tardé à l'y rejoindre. Mais le bon Rollin pense qu'Artémise, « par une force et une grandeur d'âme » dont son sexe fournit plusieurs exemples, sut » joindre à la douleur amère d'une veuve le cou- » rage agissant d'une reine, et que les affaires lui » tinrent lieu de consolation (1) » Il en apporte

(1) *Histoire ancienne.*

pour preuve l'adresse et le courage qu'elle déploya encore pendant son veuvage pour s'emparer de Rhodes.

Un grand nombre de villes, de monumens, attestent aussi l'existence de cette société de femmes si connues sous le nom d'Amazones. Les villes de Thémiscire, d'Éphèse, de Smyrne, de Téatire, de Mirine, de Cumes, d'Amestris, d'Hiéropolis, de Mytilène, furent créées ou embellies et agrandies par elles. Ce furent les Amazones qui jetèrent les fondemens du fameux temple d'Éphèse qui, rebâti sept fois, n'eut jamais d'autre statue que celle élevée par elles. L'origine de cette république de femmes est digne de la célébrité et de la force qu'elle acquit dans la suite : deux princes scythes, chassés de leur pays, furent s'établir avec une nombreuse jeunesse dans la Sarmatie-Asiatique. Là ils se firent un établissement les armes à la main. Mais tous les hommes de cette colonie nouvelle ayant été massacrés par les peuples voisins, fatigués de leurs incursions et de leurs ravages, les femmes jurèrent non seulement d'être fidèles à la mémoire de leurs époux, elles jurèrent encore, pour elles et leur postérité, de se séparer à jamais de la société des hommes; et, animées par le désespoir, la vengeance, elles ne craignirent point de se mesurer contre les belliqueux habitans renfermés entre le Tanaïs, le Pont-Euxin et le Caucase. Ces premiers exploits leur apprirent à connaître leurs forces, et les rendirent redoutables à

leurs ennemis. Alors, non contentes de rester en possession du pays qu'elles occupaient, elles en reculèrent encore les limites, et subjuguèrent des nations jusqu'alors indomptables.

Au bruit de leurs exploits, Hercule et Thésée voulurent mesurer leur valeur contre elles. Leur reine Antiope et ses deux sœurs Hyppolite et Ménalippe tombèrent au pouvoir de ces héros; mais une seule resta captive, et encore soumit-elle son vainqueur par l'amour! Toutefois, pour venger cet affront, les Amazones portèrent leurs armes en Attique. Des tombeaux retrouvés, des sacrifices offerts à leurs mânes, prouvent cette expédition hardie et malheureuse; défaites par les Grecs, les Amazones en conservèrent le souvenir et furent signaler contre eux leur bravoure au siége de Troie. Penthésilée ne succomba que sous les coups d'Achille, et ses compagnes sous ceux d'Ajax.

La république ou plutôt la monarchie des Amazones était régie par des lois simples, mais absolues. Elles devaient renoncer au mariage, n'élever que des filles qu'elles préparaient à la guerre dès leur enfance, ne vivre que du fruit de leur arc, et craindre par-dessus tout la domination des hommes. Deux reines se partageaient entre elles le souverain pouvoir qui leur était accordé par le choix ou la naissance. L'une restait constamment à la cour pour veiller aux intérêts du dedans; l'autre, à la tête d'une armée, était toujours prête à repousser l'agression des peuples voisins et à

marcher à de nouvelles conquêtes. Les Amazones portaient habituellement une peau de bête sauvage attachée sur l'épaule gauche, et qui tombait jusqu'aux genoux. Pour aller à la guerre, elles avaient une légère cuirasse terminée par une ceinture au-dessous de laquelle pendait leur cotte-d'armes. Elles portaient un casque garni de panaches et un bouclier en forme de croissant. Elles se servaient avec une égale habileté de l'arc, de la lance; et la grâce inimitable qu'elles avaient à manier ces armes, semblait un moyen de coquetterie; c'est du moins ce que dut penser le grand Alexandre lorsqu'il reçut la visite de Thalestris, de cette belle reine des Amazones, qui se présenta à lui, armée de pied en cap et deux lances à la main (1)!

Ces goûts guerriers, cette force, cette adresse étaient naturels aux femmes de la Scythie, d'où étaient venues les Amazones. Chez cette nation, appelée *la nation très-juste*, les femmes avaient les mêmes droits, les mêmes prérogatives que les hommes : sur le trône elles gouvernaient avec autant d'habileté, et dans les armées combattaient avec la même valeur. Le souvenir de la célèbre Tomyris, de cette reine qui vainquit Cyrus, jusqu'alors invincible, nous en rend encore témoignage. Et toutes partageaient les goûts, les dan-

(1) *Histoire des Amazones anciennes et modernes*, par l'abbé Guillon.

gers, les travaux de leurs pères, de leurs époux, de leurs frères. De dessus leurs chevaux elles se servaient de l'arc, lançaient le javelot avec autant de force que d'adresse. Les mères brûlaient le sein droit de leurs filles, pour que le bras destiné à porter les armes eût plus de vigueur. Cet usage cruel provenait sans doute de ce qu'on ne leur permettait de devenir épouses qu'après avoir fait preuve de service à la patrie, en tuant au moins trois ennemis. Elles pouvaient alors se reposer sur ces glorieux trophées et se consacrer au bonheur domestique. Elles apportaient dans le mariage autant de vertu qu'elles avaient montré de courage dans les combats. Invariablement attachées à leurs époux, elles étaient en garde contre toute séduction. Elles soignaient leurs enfans avec une sagesse, une bonté, une justice qui maintenaient la concorde et la paix dans les ménages, imprimaient dans leurs cœurs l'amour fraternel et la piété filiale. Cette harmonie de chaque famille s'étendait sur la nation entière, y faisait régner l'innocence des mœurs, et la rendait forte contre toutes les autres nations.

CHAPITRE XXI.

Persanes.

C'est à l'influence d'une femme, c'est au nom de Mandamne que se rattache la gloire de l'empire persan : mère de son illustre fondateur, Mandamne éleva son fils avec une si rare sagesse, qu'on lui doit non seulement l'existence de Cyrus, mais encore les qualités qui ont rendu cette existence si belle et si utile. Roi, conquérant, législateur, toujours grand, humain et juste, il mérita l'amour de ses sujets, l'admiration du monde. Et si ses fils ne marchèrent point sur ses traces, n'est-ce pas parce qu'il en confia uniquement l'éducation à sa femme, qui n'avait, pour remplir cette importante tâche, ni la tendresse éclairée de Mandamne, ni ses mœurs sévères, ni la simplicité de ses goûts? Ayant conservé les mœurs molles et efféminées de la Médie, elle crut rendre ses fils heureux en les entourant dès leur berçeau de luxe et de flatteurs, en ordonnant que tout pliât sous leur volonté et que chacun s'empressât de satisfaire leurs désirs. Cette dangereuse faiblesse d'une mère développa dans Cambyse tous les vices d'un tyran. Une fois

sur le trône, rien ne fut sacré pour lui : au mépris des lois il épouse sa sœur, puis la tue dans un accès de fureur, parce qu'elle donne des larmes au souvenir de son frère Smerdis, qu'il a fait égorger sur la foi d'un songe... C'est ainsi que Cambyse ouvrit à ses successeurs la carrière de la tyrannie et de tous les crimes; c'est ainsi qu'il se rendit odieux, méprisable à ses sujets, et qu'il affaiblit le formidable empire que Cyrus lui avait laissé.

Alors les mœurs des Mèdes prévalurent sur celles des Perses et les corrompirent. Bientôt on ne respecta plus les lois même les plus sacrées de la nature : le père était le séducteur de sa fille; la mère corrompait son fils; et les criminelles amours du frère et de la sœur étaient légitimées par le mariage; la sainteté de ce lien était méconnue; le roi et les grands prenaient selon leur caprice une multitude d'épouses et de maîtresses qu'ils plaçaient sous la garde de leurs eunuques. Quoique au sein de l'esclavage et de la corruption, elles n'en prenaient pas moins de l'influence sur des hommes amollis par le luxe et la mollesse. Eh! comment n'y aurait-il pas eu des crimes là où les rois s'enfermaient au fond de leurs palais et laissaient gouverner des femmes qui n'écoutaient que leurs passions, qui ne sortaient elles-mêmes de leur habituelle oisiveté que lorsqu'elles étaient inspirées par le génie du mal? De là tant de dissensions, de guerres, d'intrigues perfides et de vengeances

épouvantables. La Perse et les nations voisines furent tour à tour inondées de sang, et le plus souvent pour servir des intérêts particuliers, ou par des motifs frivoles.

C'est ainsi qu'un vain prétexte d'Atossa décide Darius, son époux, à porter ses armes en Grèce, et devient le premier signal des longues guerres qu'eurent entre elles ces deux nations, et qui causèrent tant de révolutions dans leurs idées, leurs mœurs, leur gouvernement.

Xercès donne à sa maîtresse la magnifique robe qu'il vient de recevoir des mains de son épouse. Amestris, indignée de voir cette femme s'en parer avec orgueil en sa présence, fait tomber tout le poids de sa vengeance sur la mère de sa rivale. Elle la fait cruellement mutiler et la renvoie à son époux Masistès, frère du roi. A l'aspect de son infortunée compagne, Masistès ne peut modérer son désespoir, sa fureur; il se révolte contre Xercès, dont la faiblesse a permis cet horrible crime; et Xercès, craignant les suites de sa trop juste vengeance, le fait mourir avec toute sa famille.

La faiblesse d'Ataxerce Ier pour sa mère ne fut pas moins funeste : après la défaite d'Inarus, roi d'Égypte, elle se fait livrer cet illustre prisonnier ainsi que les Athéniens qui avaient combattu pour lui, et les fait tous crucifier. Cet horrible sacrifice offert aux mânes de son fils Archiménide tué dans cette guerre, indigne Mégabyse, qui avait promis la vie à ceux qu'il avait vaincus; et ce puissant

satrape soulève contre son roi la province qu'il commande. C'est en vain qu'Ataxerce emploie la force des armes pour le soumettre; il ne rentre dans le devoir qu'à la sollicitation de sa femme Amytis, envoyée par le roi pour apaiser ce rebelle indomptable et lui porter son pardon. Cet exemple impuni servit d'encouragement aux séditieux; et dès lors, sur tous les points du royaume, on vit le feu de la discorde s'allumer et se communiquer au loin avec la plus grande rapidité.

N'est-ce pas encore une femme qui est accusée des troubles, des guerres civiles, qui désolèrent le règne suivant? Parysatis, aussi cruelle et dépravée qu'ambitieuse, ne fut-elle pas l'auteur de tous les crimes de Darius-Nottus son époux? C'est alors que la famille royale offrit l'épouvantable spectacle de l'inceste, de l'adultère, des meurtres et des vengeances les plus terribles.

Cette triste influence de femmes passionnées et corrompues ne fut pas moins fatale au règne d'Ataxerce Mnemon : Statira son épouse, et Parysatis sa mère, se disputaient à qui l'emporterait par leur funeste ascendant; et chacune de son côté lui arrachait les victimes de sa haine, de sa vengeance. Mais les plus grands maux dont Parysatis ait été la cause, vinrent de sa prédilection pour son fils Cyrus. Elle avait terni toutes les qualités de ce jeune prince en exaltant son ambition et en lui donnant les moyens de la satisfaire, ayant obtenu pour lui le commandement de toute

l'Asie-Mineure. Aussi à la mort de son père le désir de régner le porta-t-il à attenter aux jours de son frère Ataxerce. Il allait être puni de son crime, quand sa mère vint l'arracher des mains des bourreaux, et le lia contre son sein avec sa longue chevelure pour qu'on ne pût atteindre son fils sans déchirer ses entrailles maternelles. Une si grande douleur désarme Ataxerce. Il pardonne au coupable qui ne lui en sait aucun gré et revient le combattre à la tête d'une armée. Encore une fois sa coupable mère fut témoin des terribles effets de l'ardente passion qu'elle avait développée dans son âme : elle vit les deux frères, animés d'une haine effroyable, altérés de leur sang, se chercher au milieu du carnage, et son fils bien-aimé succomber dans cette lutte horrible où sa tête fut portée en triomphe. Cette épouvantable tragédie avait été préparée par la faiblesse et l'ambition d'une mère pour son fils; et Parysatis la termina en faisant périr dans les plus affreux supplices tous ceux qui avaient pris part à la mort du jeune Cyrus.

Dans ces temps d'anarchie, de crimes et de vices de tout genre, où le sexe paraît sous un jour si odieux et si méprisable, on est presqu'étonné de trouver des exemples qui en rappellent les vertus : Mania, après la mort de son époux, ne dut qu'à ses belles qualités le gouvernement d'Éolie. Dans ce poste éminent elle se conduisit avec toute la sagesse et l'habileté d'un grand homme, avec

toute la modestie, la générosité, les grâces et les vertus d'une femme.

On attribue à Sigygambis, mère de Darius-Codoman, et à Statira son épouse, la douceur de ce règne. Mais leur utile et bienfaisante influence ne pouvait réparer les maux que des femmes vicieuses avaient faits sous les règnes précédens. Darius, en obtenant l'amour de ses sujets, n'eut pas assez d'énergie pour retremper leurs mœurs par ces lois sages et sévères, auxquelles la Perse avait dû sa puissance, et cette puissance s'écroula sous les armes d'Alexandre.

La sagesse et les vertus d'une mère contribuèrent à la fondation de l'empire persan : des mères faibles et ambitieuses, des maîtresses orgueilleuses, des épouses criminelles minèrent peu à peu sa force ; et une courtisane présida à sa destruction... Une courtisane égare un instant la main du magnanime Alexandre, et l'antique demeure des rois est réduite en cendres pour satisfaire un désir capricieux de Thaïs...

Cet illustre conquérant se laissait parfois entraîner dans le vice, mais ce n'était qu'un moment d'effervescence suivi de remords, tandis qu'il sut rendre un hommage constant à la vertu des femmes. Il eut pour la mère, l'épouse et les filles de Darius, devenues ses prisonnières, tous les soins, tout le respect d'un fils et d'un frère : craignant de s'en écarter, craignant que les charmes

de Statira ne lui fissent oublier ce qu'il devait à l'honneur de cette belle princesse, il évitait sa présence; il ne permettait pas même qu'on lui parlât de ses attraits. Et ce jeune, ce bouillant vainqueur, qui savait ainsi se préserver des séductions de la beauté, cédait à l'ascendant d'une femme âgée et respectable : la vieillesse, le malheur et les qualités de Sigygambis lui avaient inspiré une profonde vénération; elle avait pris sur ce cœur généreux tout le pouvoir d'une mère. Mais sage et modérée, Sigygambis n'en abusa jamais. Elle ne s'en servit que quand l'intérêt de son pays et la gloire d'Alexandre l'exigeaient; c'est ainsi qu'à sa prière il sauva le canton des Uxiens et changea en bienfaits l'arrêt barbare qu'il avait prononcé contre ses braves habitans. Au milieu de cette multiplicité d'actions et de vastes projets d'un conquérant, Alexandre ne négligeait rien pour faire oublier à ses illustres captives le changement de leur fortune; il se plaisait à prévenir leurs désirs, même par les attentions les plus minutieuses : il fit un jour porter de magnifiques étoffes dans leur tente, croyant offrir un moyen de distraction aux jeunes princesses qui s'amuseraient à les travailler. Quel fut son étonnement lorsqu'il apprit par leurs larmes qu'elles se croyaient humiliées de la supposition seule qu'elles pouvaient manier une aiguille! *Pardon, ma mère*, dit Alexandre à Sigygambis, *n'attribuez ma faute qu'à l'ignorance de vos*

usages si différens des nôtres ! ces habits dont je suis revêtu ne sont pas seulement un présent de mes sœurs, mais encore leur ouvrage.

Tel était le contraste des mœurs du peuple vaincu et du peuple vainqueur : en Perse, l'oisiveté était en honneur, le travail méprisé et laissé aux femmes de la dernière condition ; en Macédoine, dans le palais des rois, les soins domestiques étaient confiés à l'œil vigilant des princesses et à leurs laborieuses mains. Sans rien ôter à leur dignité, ces soins, ces occupations leur méritaient l'estime, l'affection de leurs époux et de leurs fils. Malgré les défauts d'Olympias, on sait quels honneurs lui rendait Alexandre, et quel empire elle avait sur lui ! *Il ignore*, disait-il en lisant les plaintes d'Antipater contre elle, *il ignore qu'une seule larme de ma mère efface dix mille lettres comme celle-là.*

On ne laisse pas de retrouver quelques traces de l'influence des femmes dans la Perse démembrée et passant sous la domination de différens peuples barbares dont elle adopte les usages et les mœurs. Ainsi, lorsqu'après avoir secoué le joug des Parthes, la Perse, sous la dynastie des Sassanides, remonta au rang qu'elle avait jadis occupé, on vit une femme agir puissamment sur ses destinées : Zénobie, si puissante en Orient par sa valeur, sa sagesse, unit ses armes à celles des Romains et vient ébranler la monarchie des Perses ; c'en était fait de Sapor et de son empire s'il ne se

fùt réconcilié avec Zénobie, qui devint pour lui un allié fidèle, un intrépide défenseur.

En 489, Cabadès, par sa tyrannie, ses crimes, son mépris pour les mœurs, se rend odieux à ses sujets. Ils se révoltent contre lui, le renferment dans une sombre prison. Et ce roi, qui avait mis en honneur la prostitution, qui avait aboli le mariage, ordonné la communauté des femmes, Cabadès, abandonné et malheureux, ne trouva de consolations que dans sa vertueuse compagne qu'il avait si souvent outragée. Elle fait plus. Ses charmes ont touché le cœur de celui à qui l'on a confié la garde de son époux; et, pour le sauver, elle immole son honneur... Cabadès, rendu à la liberté par ce sacrifice héroïque, dut encore à l'amour d'une femme les moyens de remonter sur le trône: réfugié chez le roi des Huns, il gagne le cœur de sa fille, l'épouse, et avec elle obtient une armée pour reconquérir son royaume. Instruit par l'adversité, il régna avec plus de sagesse. Des femmes généreuses et sensibles, lui ayant fait connaître tout le prix du mariage, lui apprirent aussi à respecter les mœurs et à gagner l'affection de ses sujets.

Mais le despotisme, la barbarie de ses successeurs et la corruption générale, ayant offert aux Arabes une conquête aussi facile qu'avantageuse, ils en profitèrent pour donner à la Perse leur religion et leurs lois. Le mahométisme ne pouvait améliorer le sort des femmes, ni élever leur âme

jusqu'à la perfection des vertus chrétiennes. Cependant on trouve encore des femmes dignes d'admiration au milieu même de cet esclavage où elles sont réduites, de l'ignorance, de la mollesse dans lesquelles on les élève, et des vices de ceux qui les entourent.

En 997, la Perse fut gouvernée par la sultane Seyda, qui s'acquitta de cette tâche difficile à la satisfaction générale. Mais son fils Rostan, parvenu à l'âge de régner, ôte à sa mère le pouvoir pour le donner à son visir Avicenne. Seyda se retire chez le roi de Laar, et, à la tête d'une armée, revient combattre, vaincre son fils qu'elle fait prisonnier. Remontée sur le trône par son courage, elle continua à gouverner avec autant de sagesse que de bonté; et, satisfaite d'avoir donné à son fils une sévère leçon, elle replaça elle-même la couronne sur sa tête et rendit son règne heureux par ses conseils et sa prudence. Ce ne fut qu'après la mort de sa mère que, livré à lui-même et à de perfides courtisans, ce malheureux prince perdit ses États et sa liberté.

Reine du Karisme et souveraine absolue dans les États du sultan Mohamed son fils, Turkan-Khagtun, par son caractère jaloux et cruel, ternit les grandes qualités qui la rendaient digne de gouverner, causa son malheur, celui de sa famille et de tout l'empire : sa haine pour Agésiah, la plus belle des épouses de Mohamed, rejaillit sur son petit-fils Dgelaleddin. Ne pouvant le faire déshé-

riter, et craignant que son ennemie mortelle ne règne un jour au nom de son fils, elle désire voir tomber l'empire en des mains étrangères. Ses sacriléges vœux ne tardent point à s'accomplir... Genghis-Kan vient attaquer la Perse; et, loin de lui résister, loin de déployer contre lui les forces qui sont en son pouvoir, le courage et l'habileté qui la distinguent, elle lui abandonne le royaume du Karisme qu'elle gouverne, et par là lui ouvre une route facile à la conquête des États de son fils. Mais elle fut la première victime des sentimens dénaturés qui la firent agir et causèrent la ruine de sa patrie, de ses enfans. Cette sultane ambitieuse et puissante, qui prenait le titre de *reine des femmes*, de *protectrice du monde*, devenue la prisonnière de Genghis-Kan, fut traitée avec le plus grand mépris et la dernière barbarie.

Jamais la Perse, depuis le grand Cyrus, n'avait été si bien gouvernée qu'en 1323, époque où Abusaïd confia le souverain pouvoir aux mains de sa femme, qui justifia ce choix par les talens d'un grand roi unis à toutes les vertus de son sexe.

N'attribue-t-on pas la tolérance religieuse des Perses, surtout pour le christianisme, à l'influence des femmes géorgiennes qui, depuis le grand Schah-Abas, conquérant de leur patrie, ont toujours régné dans le sérail comme épouses et comme mères? Au sein même du mahométisme, elles ont conservé du respect et de l'inclination pour la religion chrétienne; le nom de *Marie* est pour elles

un nom vénéré qu'elles portent même dans le sérail et qui est devenu en honneur dans toute la Perse. C'est sans doute parce qu'elles communiquent ces sentimens à leurs fils élevés près d'elles jusqu'à l'âge de sept ans, que la religion et les prêtres catholiques, si persécutés dans toute l'Asie, ont toujours obtenu la protection des rois de Perse.

L'aïeule de Schah-Hussein fut la mère des pauvres à qui elle distribuait la plus grande partie de ses immenses revenus; elle était économe dans son intérieur, afin d'être toujours généreuse pour faire le bien. Loin de suivre un si bel exemple, son petit-fils surpassa tous ses prédécesseurs par ses folles prodigalités, le luxe de son sérail et le grand nombre de ses femmes. Cette réunion des plus rares beautés, la magnificence de leur toilette, la richesse de leurs appartemens, la somptuosité de leur table, absorbaient tout l'or du royaume et toutes les pensées de ce monarque efféminé, qui laissait gouverner des eunuques plus méprisables encore que lui. Aussi les Aghvans, peuple brave, de mœurs simples et austères, profitèrent-ils de l'état de dégradation où étaient tombés et la Perse et son roi, non seulement pour en secouer le joug, mais encore pour les asservir à leur propre domination. Magmud, vaillant chef de ce peuple, animé par le double désir de conquérir un royaume et la main d'une princesse que lui avait refusée Schah-Hussein, marche avec rapidité con-

tre lui, ne s'arrête que pour combattre et vaincre ce faible sultan, le renverser de son trône, y monter à sa place et épouser sa fille... Au milieu de leurs triomphes les Aghvans montrèrent une générosité rare chez un peuple barbare : en occupant le bourg de Zuffa, aux portes d'Ispahan, ils avaient exigé qu'on leur livrât cinquante jeunes filles; en se voyant arrachées des bras maternels, plusieurs de ces belles et innocentes créatures moururent de douleur. Ce spectacle attendrit les vainqueurs, qui renvoyèrent toutes les autres à leurs parens.

Dans la guerre que fit Thamas à l'usurpateur qui avait détrôné son père, Alimerdan, le plus brave de ses généraux, appelé *l'Achille de l'armée perse*, avait pour émules de gloire et de courage ses deux jeunes filles qui combattaient à côté de leur père, affrontant les mêmes fatigues et les mêmes dangers.

Si le génie, l'ambition, le courage ou la violence de leurs passions, ont élargi parfois le sort des femmes persanes et leur ont acquis une influence plus ou moins grande sur les mœurs et les destinées de leur patrie, toutes en général, depuis les premiers siècles de cette antique monarchie jusqu'à nos jours, toutes ont langui dans l'ignorance, la servitude, l'oisiveté du sérail; jamais aucune des nombreuses révolutions de cet empire et aucun de ses conquérans, n'eurent pour but de les retirer de cet état de dégradation qui ne

leur laisse d'autre puissance, d'autre mérite que celui de la beauté. En effet, que demande-t-on aujourd'hui à une femme persane? Une taille moyenne, souple, dégagée; un cou un peu alongé qui porte avec grâce une belle tête remarquable surtout par sa longue chevelure et un teint pur légèrement coloré: une parure élégante doit faire ressortir ou voiler gracieusement ces avantages de la nature. Que demander de plus à une femme qui doit passer sa vie dans un harem, où ses occupations et ses pensées se bornent aux soins de la toilette, aux altercations de la jalousie, à attendre un regard de son maître ou l'occasion de le tromper? Eh! quelle est la vie de ces hommes privés de l'influence d'un sexe qu'ils avilissent? une vie plus molle, plus efféminée que celle de leurs femmes; une vie qu'ils livrent sans résistance aux caprices de leur tyran, ou qu'ils traînent sous les chaînes du despotisme: s'ils cherchent parfois à s'en dégager, ce n'est que pour se jeter dans l'anarchie; alors la douceur habituelle de leur caractère se change en férocité. Et, parce qu'ils sont gais et polis, on a osé dire que les Persans étaient les Français de l'Asie! Mais est-il juste de comparer ce peuple fourbe, égoïste et vénal, à celui qu'on renomme comme le plus loyal, le plus galant, le plus généreux? Est-ce donc par loyauté que les Persans renferment leurs femmes sous la garde de vils esclaves, et ne confient leur vertu qu'à la force des verroux! Est-ce par générosité qu'ils en aug-

mentent le nombre à proportion de leurs richesses? Est-ce par politesse qu'ils sont à l'égard de leurs femmes des tyrans capricieux et inconstans dès qu'ils ne sont plus retenus par l'attrait du plaisir et de la beauté ? Si c'est là de la politesse, elle ressemble peu à celle des Français, qui entourent les femmes d'hommages et d'amour pendant leur jeunesse, de considération dans l'âge mûr, et de respect dans la vieillesse ; aussi doivent-ils à cette influence des femmes dans la société cette urbanité parfaite et si différente de la politesse cérémonieuse et servile des Persans.

CHAPITRE XXII.

Mahométanes.

Est-ce parce qu'il avait trop ressenti le pouvoir des femmes que l'ambitieux prophète voulut le restreindre et s'en venger en donnant des lois qui les enchaînent et les avilissent? Quoi qu'il en soit, les Arabes, qui ont soumis tout l'Orient à ces lois, ne s'y soumirent point eux-mêmes; et, en établissant l'esclavage du sexe dans tous les lieux où ils portèrent leurs armes et leurs conquêtes, ils restèrent généreusement sous son empire. En effet, passionné pour le merveilleux et la poésie, brave et voluptueux, l'Arabe donne à l'amour et à la jalousie une teinte romanesque qui ennoblit sa défiance et l'objet de sa passion; s'il enferme ses femmes dans un harem, un rival affronte tous les dangers pour jouir un instant du bonheur de voir celle qu'il aime.

L'Arabe Bédouin, qui dit que Mahomet n'a pas songé à lui quand il a donné ses lois, et qui se croit en droit de les oublier, laisse aux femmes plus de liberté; et les femmes retrouvent leur empire dans ces vastes déserts, où la sobriété, l'ab-

sence du luxe et de tout ce qui amollit, garantissent les mœurs de toute atteinte funeste; et ces mœurs simples et chastes y font régner le véritable amour. Comme au temps de Rachel, la fille du puissant chef d'une tribu, couverte d'un voile, la cruche sur la tête, va puiser de l'eau à la fontaine; plus puissante qu'une princesse dans la splendeur de sa parure et de ses alentours, elle inspire dans sa simplicité une passion toujours brûlante et souvent fidèle, qui l'élève aux yeux de son amant au-dessus de tout ce qu'il y a de plus séduisant et de plus parfait. Devenue sa compagne, elle règne encore sur lui par ses soins, son dévouement et ses utiles travaux. C'est elle qui prépare son repas, file la laine pour ses vêtemens, fait des tissus pour les tentes; et lorsque son époux, après avoir erré au loin pendant la journée, rentre au coucher du soleil, elle accourt à sa rencontre : l'amour est dans ses yeux brillans, la joie et l'empressement dans sa démarche vive et légère; elle lui présente un vase de lait, et ses paroles sont plus douces encore. Va-t-il à la guerre, elle le suit pour le servir pendant la route (1),

(1) Lorsqu'une tribu arabe est poursuivie par ses ennemis ou lorsqu'elle marche sur ses traces, afin de n'éprouver aucun retard dans sa route, elle porte avec elle toutes ses provisions; les femmes, montées sur des chameaux, broient le blé, pétrissent la farine, font cuire le pain, préparent les repas, sans que ces animaux s'arrêtent un

combattre à ses côtés, chanter sa victoire ou mourir avec lui.

C'est ainsi que les femmes, dont les désirs et les efforts tendent toujours à mériter et à soutenir les sentimens dont elles sont l'objet, ont constamment exercé sur ce peuple un grand ascendant par les qualités les plus aimables, par un courage et des talens peu ordinaires. Plusieurs ont suivi les traces de cette belle et courageuse Ayessa, épouse chérie de Mahomet, qui, par ses vertus, son esprit et ses charmes, prit sur lui un si grand empire. Après sa mort on la vit encore, montée sur un chameau et les armes à la main, combattre et vaincre l'armée d'Ali. Toujours vénérée des sectateurs de son époux, ils la consultaient sur l'Alcoran, et souvent ses décisions formèrent des lois.

Sous le règne du calife Moktader, la jeune Yamek, dès l'âge de dix-huit ans, fut l'oracle de la justice; elle connaissait si bien tout ce qu'il y avait de plus important dans le droit mahométan, que dans les causes civiles et criminelles les juges avaient recours à ses lumières.

Dans les guerres que les Arabes eurent à soutenir contre les Romains, les femmes, par leur valeur

---

seul instant. Et lorsqu'on en vient aux mains, ce sont elles qui, par leurs zagharyths ou roulemens de voix, enflamment le courage des combattans en même temps qu'elles affrontent avec eux tous les dangers.

et la puissance de leur exemple, eurent une grande part à leurs victoires. Elles affrontaient de sang-froid tous les dangers, et paraissaient douées d'une force surnaturelle pour vaincre ou mourir; elles ne redoutaient que l'esclavage, et encore savaient-elles s'en affranchir au péril de leur vie. Plusieurs, tombées au pouvoir des Romains, étaient conduites prisonnières à Damas; Caula, la plus belle et la plus intrépide, propose à ses compagnes de profiter du sommeil de leurs ennemis pour s'armer et périr en se défendant, plutôt que de continuer à les suivre. Ce combat inégal et si héroïque était engagé lorsque le brave Caled accourut, extermina les vainqueurs et rendit la liberté aux vaillantes prisonnières. Depuis cette époque leur ardeur belliqueuse semblait encore s'être accrue; elles se distinguaient dans toutes les batailles. Dans une de ces rencontres avec l'ennemi, Caula fut blessée et renversée de son cheval; à l'instant l'amazone qui était à ses côtés la vengea, et d'un coup de sabre fit sauter la tête de celui qui avait fait couler le sang de son amie; puis s'approchant d'elle pour la soigner, elle lui demanda comment elle se trouvait; *fort bien*, dit Caula avec calme, *car je vais mourir*. Le courage de ces femmes, l'outrage que l'une d'elles avait reçu des Romains, augmentèrent tellement les forces et la bravoure des Arabes, qu'ils expulsèrent leurs ennemis de la Syrie.

Les femmes, chez ce peuple, ont contribué

non seulement à la gloire de ses armes, mais encore à ses progrès dans les lettres, les arts et les sciences : déjà dans les temps les plus reculés c'étaient elles qui entretenaient la flamme poétique des Arabes; dans des festins solennels on célébrait les premiers succès du jeune poète, et les femmes, parées de leurs plus beaux ajustemens, chantaient en chœur son bonheur et sa gloire. Une imagination féconde, un cœur brûlant, une langue riche, abondante, rendent naturelles aux Arabes la poésie et l'éloquence dont les charmes animent les déserts qu'ils aiment à parcourir : à la clarté de la lune et des étoiles, le narrateur inspiré ravit son auditoire par des histoires merveilleuses où les sorciers, les enchanteurs et les femmes jouent toujours le plus grand rôle. Le poète chante sa bien-aimée, et, pour vanter ses attraits, cherche des couleurs dans tout ce qu'il y a de plus brillant et de plus gracieux dans la nature : il compare les boucles de ses cheveux à l'hyacinthe, ses joues à la rose, la couleur de ses yeux à la violette, et leur aimable langueur au narcisse; il compare ses dents aux perles, ses lèvres au rubis, ses baisers au miel, son sein aux pommes, sa taille au cyprès, sa démarche aux mouvemens du cyprès agité par le vent; il compare encore son visage au soleil, son front à l'aurore, ses cheveux noirs à la nuit, toute sa personne au petit du chevreuil (1).

---

(1) William Jones, *Poés. asiat. comment.*

Lorsque le puissant Haroun-al-Raschild (1) donna une si grande impulsion aux sciences et à la littérature, sa sœur, la belle et infortunée Abassa, par son goût pour la poésie et sa généreuse protection envers les savans et les poètes, contribua puissamment aux progrès des lumières. Le vif éclat que ces lumières répandirent sous le règne suivant est encore dû, en grande partie, à la fille du fameux calife Almamon, qui, par sa rare beauté, les charmes de son esprit et de son caractère, avait acquis un grand ascendant sur son père et sur ses sujets. Ainsi qu'Almamon, elle regardait les savans comme des créatures choisies de Dieu pour perfectionner la raison; et afin de favoriser leurs études, elle fit bâtir, sur la rive orientale du Tigre, une tour magnifique qui servit d'observatoire : jamais Bagdad ne fut plus brillant que sous cet illustre calife et son illustre fille.

Cet ascendant des femmes chez un peuple qui n'a jamais été soumis, s'est conservé malgré le prophète et ses lois; cet ascendant, restreint dans le harem, mais tout puissant sur l'Arabe libre du

---

(1) Le poète Sadi rapporte que le fils de Haroun vint un jour se plaindre à son père d'un homme qui avait calomnié sa mère, et en demander vengeance : *O mon fils*, lui répondit le calife, *tu vas faire plus de tort à ta mère que ce calomniateur, puisque tu vas faire croire qu'elle ne t'a pas appris à pardonner.*

désert, prouve que l'influence de notre sexe est d'autant plus grande chez un peuple qu'il est plus brave, plus généreux, plus indépendant; tandis qu'elle est nulle ou peu marquée lorsqu'il est grossier, dépendant et pusillanime.

C'est surtout chez les conquérans de l'Asie, chez les belliqueux Mongols et Tartares, que nous trouvons l'influence de notre sexe, et c'est à l'époque de leur gloire, à l'époque des Genghis-Kan, des Tamerlan, que nous la trouvons grande et honorable, que nous voyons revivre dans les femmes tartares les vertus et le courage des femmes scythes leurs illustres ancêtres. C'est ainsi qu'Ulun, tendre mère de Genghis-Kan, fut à la fois pour son fils un brave général et un sage ministre : vaillante à la tête des armées, habile au maniement des affaires, elle était aussi capable de conquérir des États que de les gouverner.

Le vaste empire de Genghis-Kan, après la mort de son fils Octaï-Kan, fut encore gouverné par une femme. Turakina-Khatun, douée d'un rare génie, ne s'effraya point de cet immense fardeau ; elle se fit reconnaître régente à la mort d'Octaï-Kan son époux, et justifia cette ambition par ses talens et sa sagesse : parvenu à l'âge de régner, son fils reconnaissant lui laissa une grande part de l'autorité dont elle avait fait un si noble usage.

Tandis que Tamerlan effrayait le monde du bruit de ses exploits, la renommée célébrait les charmes et les vertus de sa fille Akia-Beghi : cette

charmante princesse contrastait en tout avec ce hideux dévastateur des nations; sa beauté sans pareille faisait le charme de tous les yeux, son active bienfaisance le bonheur de tous ceux qui l'entouraient. Bagdhad-Khatun ne fut pas moins célèbre par sa beauté, mais son influence fut moins douce et moins heureuse : son père ayant réfusé la main de cette princesse à Abusaïd, roi de Perse, eut à soutenir une longue et sanglante guerre contre ce monarque animé par la vengeance et l'amour.

Aujourd'hui encore, si l'on veut retrouver chez ces peuples l'influence et les vertus des femmes, c'est chez le Tartare nomade et pasteur qu'il faut les chercher : n'étant point corrompu par le luxe et les richesses, ni avili par la misère et l'esclavage, ce peuple, dans ses mœurs franches et grossières, conserve beaucoup d'égards envers les femmes; il les laisse jouir de leur liberté sans les condamner à de rudes travaux; elles ne s'occupent que d'ouvrages et de soins convenables à leur sexe : ceux de la toilette ne leur sont point étrangers; elles se placent des fleurs sur les côtés de la tête; et quel que soit leur âge ou leur pauvreté, elles ne négligent point cette parure. La jeune fille parcourt les rives des lacs, les montagnes et les bois pour y chercher les coquilles et les petits cailloux dont elle relève l'éclat de ses charmes.

Combien il est plus digne d'envie le sort de la femme au milieu de cette vie active et laborieuse, au milieu de ces innocens plaisirs et de ces sim-

ples ornemens, que celui de ces tristes beautés si rigoureusement enfermées dans le harem du Kan, où elles n'ont pas même la jouissance d'étendre leurs regards sur la nature! Elles passent leur temps à se parer, à broder, et le plus souvent à ne rien faire si ce n'est à jouer, à prendre des sorbets, du café, de la limonade.

Les Tartares de la Crimée en général sont si jaloux, qu'ils ne permettraient pas même à leurs amis de pénétrer dans les lieux destinés aux femmes de leur famille (1). Elles s'enveloppent de voiles blancs et cachent soigneusement leur figure à l'approche d'un homme. Il y en a sans doute de moins modestes et qui sont gardées moins sévèrement, puisqu'elles ont acquis la réputation d'avoir de beaux traits et des yeux noirs pleins de charmes!

Chez les Manchoux, qui sont la tribu la plus considérée parmi les nations tartares, les femmes se distinguent par leur humanité et leur bienfaisance : souvent, auprès de leurs redoutables époux, elles servent de médiateurs et de soutiens aux prisonniers, dont elles favorisent l'évasion au péril même de leur vie. Elles sont en général traitées avec beaucoup de tendresse et d'égards; aussi s'attachent-elles passionnément à leurs maris, et a-t-on souvent beaucoup de peine à les empêcher

---

(1) Clark, *Voyage en Crimée.*

de se tuer s'ils viennent à mourir avant elles. La jeune fille fait présent à son futur époux d'un habit cousu de sa main pour lui faire connaître ses talens. Ce sont en général les frères qui sont les gardiens de la réputation de leurs sœurs. Si une jeune personne de distinction commet une imprudence, l'amant doit l'épouser s'il est d'un rang égal au sien; s'il est d'une condition inférieure le frère le tue sans autre cérémonie (1).

Les Tukumans, les plus braves et les plus généreux des peuples tartares, dotent leurs filles pour les marier; les Kourdes, les plus brigands et les plus superstitieux, ne donnent les leurs qu'à prix d'argent. Cette pratique seule ne nous apprend-elle pas lequel de ces deux peuples honore le plus notre sexe et apprécie le mieux sa valeur? Il semblerait au premier abord que la femme qui ne porte pas d'autre richesse qu'elle-même dans son ménage est plus estimée; mais dès l'instant qu'une coutume générale donne au père le droit de faire payer les qualités de sa fille, la plus belle et la plus sage peut devenir la propriété du plus laid et du plus vicieux des hommes; celle qui manque de beauté est condamnée à rester sans époux; aucune ne peut consulter son cœur, et toutes sont naturellement esclaves de ceux qui les achètent : tandis que chez les Tukumans, le père faisant part à

---

(1) Swinton, *Voyage en Danemark et en Russie*, etc.

sa fille de son héritage, lui donne les moyens de vivre plus indépendante et plus heureuse; cette dot n'est pas un marché qui avilit, c'est le prix de la piété filiale, le don de l'amour paternel. Ce peuple reconnaît donc mieux nos droits au bonheur et à la liberté que les Kourdes, qui en font un trafic digne du Chaïdan ou Satan qu'ils adorent.

En Géorgie, les droits des femmes sont encore moins respectés. Ces femmes, si célèbres par leur beauté, s'offrent à nous dans la plus avilissante des conditions : elles ne sont qu'un objet de commerce; pour de l'or on vend leur jeunesse et leurs charmes! Destinées à servir à la corruption des mœurs, on ne peut leur en faire un crime, puisque dans aucun instant de leur vie elles ne sont maîtresses d'elles-mêmes, et qu'elles ont le malheur d'appartenir à des hommes qui n'estiment que l'or et n'aiment que le vin.

Cet odieux commerce que font les parens sur la beauté de leurs filles est en général moins fréquent en Circassie, où les mœurs sont plus austères. Les enfans y sont élevés durement pour développer leurs forces physiques et les disposer à la guerre. Le Circassien ne doit visiter sa jeune épouse qu'avec mystère, pour conserver long-temps l'amour avec l'hymen. Et là, où l'on retrouve ces antiques coutumes de Lacédémone, on retrouve aussi des femmes belliqueuses comme les hommes, qui excitent, soutiennent, enflamment leur cou-

rage. On les a vues après une bataille insulter les guerriers vaincus, leur reprochant d'avoir perdu leur vaillance et tout droit à leur estime, à leur affection. Distinguées par l'énergie de leurs sentimens, distinguées par des charmes renommés dans tout l'univers, les Circassiennes le sont encore par des talens utiles et agréables dans les classes où l'on s'occupe de leur éducation. On conçoit l'ascendant que leur donnent ces qualités sur le noble Circassien, véritable chevalier du dixième siècle, et principalement sur les Kubaches, peuple le plus honnête, le plus industrieux, le plus loyal du Caucase, celui que les nations voisines choisissent pour arbitre dans leurs discordes. Quoi qu'ils suivent les lois de Mahomet, les Kubaches ont rejeté la polygamie; une seule femme suffit au bonheur d'un époux; et toutes, belles, spirituelles, adroites et même instruites, contribuent au bonheur de la nation entière.

La seule nation qui, en Turquie, représente avec quelque dignité la nature humaine, c'est la nation des Druses; aussi est-ce la seule où l'ascendant des femmes soit général et toujours honorable. Belles comme les Spartiates, elles savent inspirer comme elles les nobles sentimens qui les animent; objets d'amour et d'émulation, elles peuvent se glorifier de ces belles actions de courage, d'humanité et de dévouement à la patrie, qui distinguent les Druses entre tous ces peuples stupides et féroces dont ils font partie.

Partout ailleurs la jalousie entoure les femmes de précautions avilissantes : privées de confiance, n'inspirant qu'un sentiment passager, vivant dans le sein de la mollesse et de l'oisiveté, rien ne peut développer en elles de bonnes qualités, et tout contribue à y faire naître le vice. Les femmes ne peuvent avoir aucune influence salutaire dans ces contrées ; et ceux qui les habitent, en restant dans l'esclavage, l'ignorance et la barbarie, nous prouvent que là où le sexe n'est compté pour rien, les facultés morales de l'homme sont presque nulles, et ses plaisirs réduits à bien peu de valeur. Aussi les arts, la littérature, les agrémens de la société, de tout temps ont été bannis de la Turquie. Et si du fond de leur harem les femmes ont fait mouvoir les ressorts de ce vaste empire, le plus souvent elles n'ont servi qu'à l'ébranler.

Toutefois nous ne devons pas oublier qu'elles ont contribué à son élévation ; mais alors la corruption, la mollesse et la tyrannie n'avaient point encore énervé les âmes et avili les femmes; l'amour servait à la gloire et au bonheur. Cest à cette époque que nous devons remonter pour retrouver de nobles et grandes influences. Telle fut celle qu'exerça l'épouse du fondateur de l'empire ottoman : disciple du vénérable solitaire Sheik-Édébaly, il vit sa belle et modeste fille qui toucha son cœur, le remplit d'un amour vertueux et le disposa à ces sentimens doux et généreux qui distinguèrent le célèbre Othman. Devenue sa femme, Mahounn-

Khatounn lui donna des fils dignes de lui succéder et d'achever le grand ouvrage dont il avait jeté les fondemens.

Une autre femme fut encore la cause du prodigieux accroissement que prit aussitôt cet empire naissant : Cantacuzène, dans la guerre qu'il eut à soutenir contre l'impératrice Anne, à qui il disputait l'empire grec, appela à son secours la protection des Musulmans. Orchan, pour prix de son alliance, demanda la main de la belle Théodora, fille de Cantacuzène (1). A cet hymen se rattachent et l'élévation de l'empire ottoman et la destruction de l'empire grec. Une fois que les Turcs eurent mis le pied sur le territoire européen sous le prétexte de protéger leur allié, ils y revinrent encore, puis leur envahissement et leurs conquêtes n'eurent plus de bornes.

Mais quand les Turcs se furent affermis en Europe, la politique ne permit plus à leurs empereurs ces sortes d'alliances. Le divan, craignant

---

(1) La cérémonie des noces se fit, dit l'historien Mignot, dans une grande plaine, hors de la ville de Silivrée, où la princesse fut montrée au peuple, voilée, assise sur un trône élevé, seule de son sexe au milieu d'une foule d'eunuques à genoux, portant des flambeaux allumés, selon les lois du pays. La mère, les sœurs de Théodora ne parurent pas à cette pompe. Elle fut conduite au sérail où il lui fut permis de conserver sa religion ; elle obtint même plus de liberté que n'en ont en Turquie les épouses.

qu'elles n'amenassent une influence européenne sur les destinées de la Turquie, résolut d'en ôter la possibilité en faisant adopter comme loi d'État, formelle et inviolable, que les sultans ne contracteraient plus de mariages solennels et légitimes, et que, pour avoir des héritiers, ils se choisiraient des favorites exclusivement parmi les jeunes filles esclaves, élevées au sérail dans la religion et les mœurs mahométanes.

Si le mariage d'une princesse grecque avec Orchan amena en Europe le fléau dévastateur des armes ottomanes, l'influence d'une mère arrêta les ravages du plus terrible de ces conquérans, et l'influence d'une épouse causa sa ruine. Bajazet, à la tête d'une armée nombreuse, vient attaquer Étienne, prince de Moldavie, et le défait. Étienne se sauve vers la ville de Nemz, où il avait placé sa mère avec une forte garnison. Il commande qu'on lui ouvre les portes; mais sa mère accourt, lui en refuse l'entrée, en lui disant du haut des remparts : *Je te revois, ô mon fils, et tu n'es pas vainqueur! As-tu donc oublié qu'on te donna le nom de brave? Veux-tu devoir à une femme la conservation de ta vie? Retourne mourir ou reparais vainqueur.* Enflammé par ces reproches d'une mère toute puissante sur son cœur, Étienne obéit, s'éloigne de la ville, fait sonner la charge, et avec le petit nombre de troupes qu'il parvient à rassembler, tombe sur l'ennemi occupé du butin, le met en déroute, et poursuivant sa victoire, chasse

Bajazet devant lui avec une telle vigueur qu'il ne trouve de sûreté et ne s'arrête qu'à Andrinople. Au bruit de la défaite de celui qui faisait trembler l'univers, les germes de révolte qu'il avait laissés en Asie éclatent; et, pour les apaiser, il est obligé de laisser respirer l'Europe.

Alors que la gloire de Bajazet commençait à pâlir, la licence effrénée de ses mœurs l'entraîna dans cette lutte terrible où il devait succomber. Rien n'étant sacré pour lui, il ne craignit pas d'enlever la femme du prince Tharemberg : l'époux offensé se rend auprès de Tamerlan son protecteur, l'excite à venger son injure, à défendre l'humanité oppressée par ce tyran, et le décide à marcher contre Bajazet, qui, transporté de fureur, s'écrie : *Si Tamerlan me voit fuir devant lui, je consens à répéter trois fois que je rejette toutes mes femmes hors de ma couche impériale; mais si c'est lui qui n'a pas le courage de m'attendre, je jure de le forcer à reprendre toutes ses épouses, après qu'elles auront passé trois fois dans les bras d'un étranger.* Imprécation terrible pour un Musulman, à qui une loi sacrée défend de ne jamais parler de ses femmes! Bajazet fut vaincu, tomba entre les mains de Tamerlan et mourut son prisonnier (1)...

(1) Bajazet, vaincu par Tamerlan, eut la douleur de voir sa femme Despine, qu'il aimait éperdument, tomber entre les mains du vainqueur, qui la fit exposer presque nue à la vue de ses soldats. Un historien attribue en partie à cet af-

La chute de Bajazet sembla d'abord entraîner celle de l'empire; mais Mahomet Ier et le grand Amurath II en relevèrent la puissance et la gloire. La politique d'Amurath, pour contenir dans le devoir Caraman-Ogli, implacable ennemi des Ottomans, lui donna pour épouse la plus belle, la plus chérie de ses sœurs. Cette alliance n'empêcha pas ce prince vindicatif de venir encore ravager l'Asie. Le sultan rassemble une armée nombreuse pour marcher contre lui. Une guerre cruelle allait faire couler des flots de sang, et entraîner la perte inévitable du rebelle. Mais sa prudente et courageuse épouse se hâte d'aller seule à la rencontre de l'armée impériale, lui ordonne de faire halte, court se jeter aux pieds de son frère, les arrose de larmes, avoue les torts de son époux, et non seulement en obtient le pardon, mais Amurath lui laisse encore dicter les conditions de la paix.

Mahomet II, qui acheva la destruction de l'empire grec, au milieu des horreurs du sac de Constantinople, vit la belle Irène. L'amour sembla adoucir son humeur farouche; et, pendant quelques jours, ce barbare vainqueur laissa respirer les malheureux vaincus. Mais ce changement alarme les

---

front fait à un sultan, la défense expresse qui fut enjointe à ses successeurs de ne plus contracter à l'avenir de mariage légal.

janissaires, ils crient hautement contre celle qui a désarmé leur belliqueux sultan. A ces cris, Mahomet indigné paraît devant son armée, fait amener Irène, lui ôte son voile, laisse contempler sa ravissante beauté; puis d'un coup de cimeterre abat cette charmante tête à ses pieds, et dit à ses soldats étonnés : *Voyez si jamais l'amour peut avoir quelque empire sur le cœur de Mahomet!*

Si quelque chose peut justifier ce mépris pour l'amour, c'est qu'en effet l'amour pour tout Musulman n'est qu'un sentiment sans délicatesse, sans enthousiasme, un sentiment qui, loin d'exciter à la gloire, ne sert qu'à amollir l'âme, et trop souvent à la corrompre (1). Le grand Soliman en offre la preuve : toutes les taches de sa vie, tous ses revers furent causés par son aveugle passion pour Roxelane. Cette femme adroite et ambitieuse le gouverna ainsi que ses États pendant quarante ans. Animée par le désir de placer sur le trône un de ses fils, Roxelane parvient à faire périr le fils aîné de Soliman et l'unique enfant de ce malheureux prince. Mais, comme pour expier le forfait de sa mère, Zéangir se poignarda sur le corps

---

(1) « Si les Turcs ne parvinrent pas à la conquête de l'Europe, dit l'auteur de la *Charte turque*, c'est qu'ils s'endormirent à l'ombre de leurs lauriers sur le sein de la beauté, et que, captivés dans le sérail par les charmes qui les entouraient, les sultans finirent par préférer l'amour et la paix à la gloire. »

inanimé de son frère (1). Deux autres fils, Sélim et Bajazet, restent encore à Roxelane : le premier, beau, ambitieux et cruel comme sa mère, est l'unique objet de son amour; et c'est encore pour l'élever à l'empire au préjudice de son frère aîné qu'elle marche de crime en crime, et soulève ses deux fils l'un contre l'autre. Bajazet vaincu se retire en Perse; et bientôt jeté dans une prison, il est étranglé ainsi que ses enfans par ordre de son père. C'est par la destruction de toute la famille de Soliman que Roxelane arrive à son but; ce fut en remplissant cette âme naturellement forte et magnanime, de craintes et de soupçons sur ses propres enfans qu'elle l'en rendit le bourreau ; et ce fut pour prévenir de semblables tragédies et l'ambition des princes héréditaires, qu'il porta cette loi si fatale à la grandeur ottomane, loi qui excluait à l'avenir tous les fils du sultan du commandement des armées et du gouvernement des provinces. Par cette loi il énerva et avilit ses succes-

---

(1) Il répondit à Soliman qui lui offrait les dignités, les richesses, la puissance du prince dont le cadavre était à ses pieds : *Monstre, garde tes trésors, je vais rejoindre mon frère! O le plus vertueux des Ottomans, si Zéangir n'a pu t'égaler, il est au moins digne de te suivre!* En achevant ces mots il tire son poignard, se frappe et tombe sur le corps de Mustapha. Ainsi périrent deux princes qui, au milieu d'une cour corrompue, avaient conservé une vertu inébranlable.

seurs, en les condamnant à la mollesse et à l'obscurité jusqu'au jour où ils sont appelés à régner.

Depuis cette époque nous voyons la plupart des souverains ottomans, pour premier acte de leur autorité et pour assurer la tranquillité de leur trône, faire étrangler tous leurs frères, et retenir leurs fils dans un étroit esclavage; précautions qui souvent même ne suffisent pas pour les rassurer! La mère de Mahomet III, voyant que son caractère hardi et violent inquiétait son père, conseille à ce prince de feindre l'amour des plaisirs. Il succombe dans cette dangereuse épreuve, devient débauché; et sa férocité en est encore augmentée (1). On attribue à sa mère, qui forma son es-

---

(1) Mahomet devient amoureux d'une belle esclave de sa mère; et pour pénétrer dans son appartement il poignarde l'eunuque qui lui en défend l'entrée : bientôt le fruit de cet amour mystérieux trahit la coupable qui le porte dans son sein, et la sultane validé, sans pitié pour son état, la fait jeter dans la mer. A cette nouvelle Mahomet furieux court dans l'appartement de sa mère et l'aurait étranglée si on ne l'eût retenu... Plus tard, lorsque honteux de son inaction il voulut en sortir, régner par lui-même et conduire ses armées, la sultane validé, qui n'avait plus de pouvoir sur lui, pour le détourner de ces projets qui nuisaient à son ambition, employa les charmes de la plus belle des femmes du sérail. Mahomet donna d'abord dans le piége et se rendormit au sein des voluptés; mais quand la jeune odalisque ouvrit la bouche pour le conjurer de ne point quitter Constantinople, à l'instant même il la poignarda...

prit et dirigea ses goûts, tous les vices de Mahomet III ; on attribue à son influence sur ce règne malheureux, et les maux du peuple et la honte de l'empire. Mais son petit-fils Achmet Ier vengea le peuple, l'empire et les mœurs, en dépouillant son aïeule de toute autorité, et la faisant sortir de ce sérail où elle avait si long-temps régné en maîtresse absolue.

La célèbre Kiosem, sultane favorite d'Achmet Ier et mère d'Othman, d'Amurat, d'Ibrahim, aïeule de Mahomet IV, eut un crédit illimité pendant tous ces règnes. Une grande force de caractère soutenait son insatiable ambition ; mais, sans vertu, sans humanité, toujours dirigée par des motifs cupides et personnels, on ne voit naître sous son influence que des troubles et des malheurs. Ses fils ne font que des fautes ; ils outragent des femmes respectables et se font des ennemis implacables. Leur déposition et une mort violente en sont la conséquence. Habituée à un pouvoir absolu, et mécontente que son crédit soit balancé par celui de la sultane Tachan, mère de Mahomet IV, Kiosem projeta la perte de son petit-fils. Mais la sollicitude maternelle pénétra ce noir complot et le déjoua. Convaincue de ses criminelles machinations, objet de la haine générale, la mort de Kiosem est demandée à grands cris ; des meurtriers s'élancent dans son appartement ; et, malgré son grand âge, elle leur dispute sa vie avec une vigueur aussi étonnante que son courage : au

milieu de ce combat inégal, elle se vit dépouillée de ses superbes fourrures et des bijoux qu'elle devait à l'amour d'Achmet Ier, comme si la Providence eût voulu la punir jusque dans les plus futiles objets de son ambition! Mais la vie orageuse et la mort cruelle de cette fameuse sultane, ne pouvaient servir d'exemple chez un peuple fataliste, dont la religion et les principes n'expliquent point ces effrayantes leçons.

La sultane validé Curdisca eut toujours un grand ascendant sur son fils Achmet III. Mais, sage, prudente, enthousiaste seulement de la belle gloire, elle ne se servit de son ascendant sur lui que pour faire le bien. C'est elle qui soutenait sa généreuse conduite envers Charles XII. Pleine d'admiration pour ce héros, elle disait au sultan: *Quand voulez-vous donc aider mon lion à dévorer le czar?* Puis elle écrivait à l'illustre réfugié de Bender, pour contenir sa fougueuse impatience: *Mon très-puissant et très-magnifique fils, vous que j'aime plus que mon âme, mon très-heureux empereur m'a dit, en parlant de vous : s'il plaît à Dieu je le servirai au-delà de ses désirs; avant peu je le mettrai en état de terrasser tous ses ennemis. Mon âme, les yeux de ma tête, n'ayez donc aucun chagrin* (1).

Curdisca, avant l'avénement d'Achmet au trône,

---

(1) De Salabéry, *Histoire de l'empire ottoman.*

voyant ce prince éperdument amoureux d'une belle Circassienne renfermée dans le sérail du sultan, et craignant qu'une telle passion ne lui devînt fatale, mit autant de prudence que de douceur pour en éloigner l'objet; et, sans employer aucun des moyens perfides ou violens trop souvent en usage dans le sérail, elle fit marier Soraï au fils de son médecin. Aussitôt qu'il fut placé sur le trône, Achmet fit chercher Soraï et voulut mettre au nombre de ses épouses celle qu'il n'avait pas cessé d'aimer. Mais quelle que soit la passion qui l'égare, il écoute les conseils de sa mère qui lui rappelle les lois sacrées du sérail qui en défendent à jamais l'entrée à une femme qui en est sortie. Achmet se soumet à ces lois; et ne pouvant élever Soraï au rang de sultane favorite, il dédaigne ses épouses et toutes les beautés renfermées dans son palais; et chaque jour il se rend chez sa maîtresse déguisé sous d'obscurs vêtemens. La maison de Soraï est transformée en divan. C'est là désormais que se décident les destinées de l'empire. Bientôt elle fait nommer son époux grand-visir, et sous ce nom, sous celui d'Achmet, Soraï gouverne l'État.

Après avoir fait connaître l'influence des femmes sur l'empire ottoman, il nous reste à donner quelques détails sur leur costume, leurs usages; et nous ne saurions mieux faire que d'emprunter à lady Montague la brillante description de l'intérieur d'un harem qu'elle a eu le privilége de visiter : « Je fus reçue à la porte par deux ennuques

» noirs qui me firent traverser une longue galerie, »entre deux rangs de jeunes filles d'une grande » beauté, coiffées avec leurs cheveux habilement » tressés et descendant presque jusqu'aux talons; » toutes étaient vêtues de beau damas blanc bro-» ché en argent. Je regrettai que les convenan-» ces ne me permissent pas de m'arrêter pour les » regarder à mon aise. Mais tout cela fut bientôt » oublié à mon entrée dans un grand salon, ou plu-» tôt dans un pavillon de forme ronde, avec des » jalousies dorées dont la plupart étaient ouvertes. » Les arbres plantés autour donnaient une ombre » délicieuse et que le soleil ne pouvait pénétrer. » Des jasmins, des chèvre-feuilles s'entrelaçaient » autour de ces arbres et parfumaient l'air. Leur » odeur s'y répandait facilement parce que la fraî-» cheur était entretenue par le jet d'eau parfumée » d'une fontaine de marbre, placée au fond de la » chambre, et qui retombait dans trois ou quatre » bassins avec un agréable murmure. Les pein-» tures du plafond représentaient toutes sortes de » fleurs sortant de corbeilles dorées et retombant » sur la terre. Un sopha, élevé de trois marches, » et couvert de fins tapis de Perse, servait de siége » à l'épouse du Kiyaya, qui était appuyée sur des » coussins de satin blanc brodé. A ses pieds étaient » deux jeunes filles, âgées de douze ans, belles » comme des anges, mises avec la plus grande ri-» chesse et couvertes de diamans. Mais elles étaient » encore effacées par la belle Fatima (c'était le

» nom de cette dame). Sa beauté surpassait tout » ce que j'ai vu, même toutes celles qu'on nom» mait belles par excellence, soit en Angleterre, » soit en Allemagne. Aucune n'avait une beauté » si parfaite, et je ne me rappelle point de figure » qui puisse vous en donner une idée... C'est une » harmonie si surprenante dans ses traits, l'ensem» ble en est si charmant, les proportions de son » corps sont si parfaites, son teint est si beau et si » frais, son sourire a un charme si inexprimable; » ses yeux grands et noirs avec cet air de candeur » qui n'appartient qu'aux yeux bleus, enfin cha» que mouvement de son visage découvrait une » nouvelle grâce... Elle avait un cafetan de brocard » d'or à fleurs d'argent parfaitement fait pour sa » taille et laissant admirer la beauté de sa gorge, » qui n'était couverte que d'une chemise de gaze » très-claire. Ses caleçons étaient couleur d'œillet » pâle; sa veste était vert et argent, ses mules » de satin blanc richement brodé. Ses beaux bras » étaient ornés de bracelets, de diamans, et sa large » ceinture en était également couverte. Sur sa » tête était un riche mouchoir turc à mouches » d'argent; ses beaux cheveux noirs tombaient en » tresses, et sur le côté étaient placées quelques » épingles de pierreries. De belles esclaves étaient » rangées autour du sopha, au nombre de vingt, » et cela me représentait les tableaux des chœurs » de nymphes. Quatre d'entre elles exécutèrent » différens airs sur des instrumens qui ressemblent

» au luth et à la guitare, et dont elles s'accompa-
» gnèrent en chantant, tandis que d'autres dansè-
» rent. Quand la danse fut finie, quatre belles
» esclaves entrèrent dans la chambre avec des en-
» censoirs d'argent dans leurs mains, et parfumè-
» rent l'air d'ambre, d'aloès et d'autres odeurs.
» Ensuite elles me servirent le café à genoux dans
» de belles porcelaines du Japon et sur des soucou-
» pes de vermeil... Quand je pris congé d'elle, deux
» de ses femmes apportèrent une belle corbeille
» d'argent remplie de mouchoirs brodés. Elle choi-
» sit elle-même le plus riche qu'elle me pria de
» porter pour l'amour d'elle; elle en donna deux
» autres à l'interprète et à celle de mes femmes
» qui m'accompagnait (1)... »

Qui ne croirait, d'après ce tableau, que rien n'est plus beau, plus aimable qu'une musulmane, et qu'il n'est pas de sort plus brillant, plus heureux que le sien ? C'est du moins ce que lady Montague, dans son enthousiasme pour Mahomet et ses sectateurs, parviendrait à nous persuader, si, plus d'une fois, la vérité ne lui échappait, comme malgré elle. Pour la réfuter, il suffit de l'opposer à elle-même :

« Un air roide et formaliste, dit-elle, perce à
» travers ce luxe immodéré, et le plaisir s'envole
» bien vite après le moment d'éclat qui d'abord a

---

(1) *OEuvres de lady Montague*, tome 2.

frappé les yeux... La politesse des femmes tur-
» ques est froide et cérémonieuse. »

Aussi la femme grecque qui l'accompagne, étonnée des grâces de la belle Fatima, s'écrie : « On » croirait que c'est une chrétienne! Fatima sourit » et dit qu'en effet sa mère était polonaise... Les » femmes ne sont point renfermées aussi durement » que quelques écrivains l'ont fait croire; elles » jouissent au contraire de leur liberté dans un » très-haut degré au sein de l'esclavage; elles ont » une manière de sortir déguisée très-propre à fa- » voriser les aventures galantes; mais, en récom- » pense, elles sont dans une appréhension conti- » nuelle d'être découvertes: quand elles le sont, » elles se trouvent exposées aux effets d'une jalou- » sie furieuse, impitoyable, qui est ici un monstre » altéré de sang et qui s'y baigne impunément (1). »

Si c'est là ce que lady Montague appelle *jouir d'un très-haut degré de liberté*, elle n'est pas très-exigeante... *Quelle agréable manière de sortir*, si pour cela il faut avoir recours à un travestissement, être dans des alarmes continuelles, voir sa vie à la disposition d'un tyran qui peut en disposer à son gré, sans que les lois s'en inquiètent nullement!

Après avoir loué les mœurs turques, vanté *leur douceur*, *leur urbanité*, ne nous dit-elle pas ail-

---

(1) *Ibid.*

leurs : « Les amusemens de l'esprit, les conversa-
» tions intéressantes d'une société choisie, sont des
» délassemens absolument inconnus aux Turcs.
» Les fades passions d'un sérail sont les seules aux-
» quelles on se livre; encore sont-elles troublées
» par la contrainte que le sombre despotisme étend
» sur tant d'objets, et par l'anxiété humiliante
» qu'il répand sur tous. »

Voulons-nous connaître la douceur de leurs manières? Elle nous en donne une idée par cette procession solennelle qui précède le départ des armées : « La marche est fermée par les volontaires
» qui briguent l'honneur de mourir pour le sultan,
» nus jusqu'à la ceinture, les bras, la tête per-
» cés de flèches; d'autres se tailladaient avec des
» canifs, et faisaient jaillir le sang sur les specta-
» teurs, expression de l'amour de la gloire et de
» leur galanterie : c'est ainsi qu'ils en usent pour
» gagner le cœur de leurs maîtresses qui assistent
» voilées à ce spectacle; elles leur donnent des
» signes d'approbation et d'encouragement pour
» cette galanterie.... »

Lady Montague nous dit encore que les Musulmans nous font l'honneur de croire que les femmes ont une âme! mais elle avoue qu'ils la croient moins noble que celle des hommes, et qu'il y aura un paradis inférieur pour l'âme des bonnes femmes!!

L'auteur de la *Charte turque* s'appuie souvent du témoignage de lady Montague sur les mœurs

musulmanes, rejetant toutefois comme des rêveries et des fictions tout ce qui n'est pas entièrement conforme à son admiration pour les Turcs et leurs usages. Cet auteur, en rappelant sans cesse au lecteur l'impartialité qui dicte ses jugemens, montre à chaque page une prévention qui doit le rendre peu digne de foi. Faire ressortir la supériorité des mahométans sur les chrétiens en toute chose, en morale, religion, gouvernement, puissance, gloire militaire, faire ressortir les grands avantages qui selon lui résultent d'être tous égaux sous un seul maître; enfin placer au-dessus de tout Mahomet et l'Alcoran, voilà son unique but. La défense de boire du vin et la polygamie, par exemple, sont aux yeux de M. Grassis deux lois *qui ont un but politique profond, qui prouvent seules l'étendue du génie de ce législateur*, et *leur exécution son immense talent.* Cependant il avoue ailleurs que la première de ces lois est souvent violée ou éludée en buvant du vin à la place du vinaigre dont l'usage est permis pour cause de santé, en prenant des liqueurs fortes d'un autre genre, et force opium dont l'ivresse est si dangereuse. Quant à la polygamie, loin d'atteindre son but principal de favoriser la population, l'auteur avoue que, comparativement aux autres États, la Turquie est beaucoup moins peuplée. Cette remarque a été faite depuis long-temps chez toutes les nations où règne la polygamie.

« En Turquie, comme ailleurs et plus qu'ail-

» leurs, dit encore M. Grassis, les hommes se sont » réservé le privilége d'être inconstans à leur gré; » le mari peut répudier sa femme, la reprendre, » la répudier et la reprendre jusqu'à quatre fois, » si cela leur convient à tous deux, sans que la loi » s'en mêle; mais dans le cas où le mari voudrait » reprendre sa femme pour la cinquième fois, alors » elle doit passer la première nuit de ce cinquième » mariage avec un autre Musulman. C'est une pu- » nition imposée au mari pour son inconstance et » sa versatilité. La loi suppose que l'épouse que son » mari a voulu reprendre tant de fois était bonne, » vertueuse et injustement répudiée. » Alors, pourquoi punir aussi l'épouse si elle est vertueuse? Ce seul fait, que veut bien nous révéler un partisan des Turcs, nous prouve du moins que leur amour n'est pas fort délicat...

« Le mari doit donner à sa femme autant de » douaires qu'il la répudie de fois, en sorte que, » s'il la répudie plusieurs fois, elle gagne autant de » douaires, et en perdant un mari *elle y gagne souvent plus qu'elle n'y perd.* » Cette réflexion de l'auteur est fort à notre gré; elle nous prouve encore que le bonheur infini dont jouissent les Musulmanes n'est pas toujours apprécié par elles à sa juste valeur! Et cette *Charte turque, qui leur donne des avantages dont ne jouissent pas les Européennes,* d'après M. Grassis, s'il dépendait des femmes de l'abroger, cesserait bientôt d'être en vigueur et de leur donner ce bonheur tant vanté *d'être esclaves,*

d'être recluses, de partager avec plusieurs autres femmes le cœur d'un mari ou plutôt d'un tyran, ce bonheur infini d'être *répudiées*, *reprises*, *répudiées de nouveau* et consolées avec de l'argent... En vérité, il faut que les historiens qui nous vantent le bonheur des Musulmanes, connaissent bien peu tout ce qu'il y a d'amour, d'honneur, de délicatesse dans le cœur de la femme.

CHAPITRE XXIII.

Indiennes.

Il serait difficile de déterminer l'influence des femmes dans un pays où des lois injustes et immuables les ont frappées de nullité et courbées sous l'esclavage, dans un pays dont on ne connaît pas l'histoire, et où les mœurs, les usages offrent partout les contrastes les plus remarquables, en toute chose les oppositions les plus frappantes : dégradation et misère au milieu de la plus belle et de la plus riche nature; caractères doux, usages cruels ; cérémonies religieuses ridicules ou infâmes, cérémonies et fêtes de familles toujours accompagnées de décence et de modestie. Tous les maux physiques, l'ignorance et les vices les plus grossiers sont le partage du pariah, tandis que les dignités, les richesses, une haute philosophie, l'élégance des manières et du langage, distinguent le brahme. Aujourd'hui placé au milieu de l'opulence et de la mollesse, l'Indien par son imprévoyance tombe demain dans le dernier degré de la misère; sans sagesse pour éviter les maux de la vie, il en retrouve pour les supporter avec résignation

Dans leur système de la transmigration des âmes, ils croient que le premier échelon de dégradation pour l'âme de l'homme est de passer dans le corps d'une femme; et cependant la plus chère de leurs divinités, celle dont ils attendent leur bonheur et leurs vertus, est représentée à leur imagination sous les traits d'une femme : au lever de l'aurore c'est une jeune fille ravissante de beauté; à midi ils la voient à la fleur de l'âge, vêtue d'une robe d'or, faisant son séjour dans le disque du soleil.

La femme aux yeux de l'Indien est un être passif qui, à tout âge, dans tous les états, doit vivre dans la dépendance; et, misérable esclave dans sa maison, en public elle reçoit des égards que l'on n'a pas dans les contrées les plus civilisées. Partout elle peut aller seule sans avoir à craindre ni propos, ni regards insultans; l'asile où il n'y a que des femmes est inviolable.

La surveillance la plus sévère entoure sans cesse les filles et les femmes; les punitions les plus rigoureuses sont infligées aux fautes les plus légères; des peines infamantes, une réprobation générale, accablent l'imprudente victime d'une faiblesse évidente; la femme adultère et son séducteur sont punis de mort, tandis que les courtisanes, prêtresses des dieux, les honorent par leur dépravation, les célèbrent par leurs chants et leurs danses licencieuses. Elles assistent aux cérémonies nuptiales; leurs talens embellissent

toutes les grandes fêtes. Elles accompagnent le noble et riche Indien lorsqu'il veut mettre de la solennité dans ses visites d'apparat. Elles seules ont le privilége d'apprendre à lire, écrire, chanter, danser, tandis que les femmes honnêtes ne doivent savoir que piler le grain, faire bouillir du riz, carder du coton et le filer.

Rien n'égale la coquetterie et les ressources des bayadères pour plaire et pour séduire : doux langage, parure élégante, démarche et maintien voluptueux; tout en elles parle d'amour et l'inspire, tandis qu'en général les Indiennes sont sages, modestes et tres-réservées dans la conversation et leurs manières; elles rougissent même de celles de leurs maris lorsqu'elles sont trop tendres : *Une pareille façon d'agir me couvre de honte*, disait une dame en se plaignant des airs passionnés de son mari, *je n'ose me montrer nulle part; a-t-on jamais vu parmi nous des manières si basses? Est-il devenu un frangui* (européen), *et me prend-il pour une femme de cette vile condition?*

Ces bayadères, qui font une étude de la séduction, empruntent quelque chose de l'aimable modestie : pour enflammer les désirs elles voilent leurs attraits, tandis que de chastes Indiennes, dans leur simplicité, vont à demi nues sans croire manquer à la pudeur. Un seul morceau de toile sans couture suffit à toute Indienne pour se draper; et rien de plus brillant, de plus multiplié que les bijoux qui servent à leur parure : l'or et les

bout d'un mois, la ramènent dans la maison paternelle où elle habite alternativement pendant les premières années de son mariage; souvent elle est obligée d'aller elle-même y chercher un refuge contre les barbares traitemens de sa belle-mère et de son mari; mais devenue mère, toujours elle se résigne à son sort quel qu'il soit, et n'essaie plus de s'y soustraire.

Rien n'égale la soumission d'une Indienne et sa fidélité au lien conjugal; elle doit aimer et respecter son époux, quels que soient ses vices et ses difformités (1); elle ne doit se parer que pour lui plaire, se négliger entièrement en son absence, vivre uniquement pour lui et mourir avec lui; ou si elle reste veuve, quelles que soient sa jeunesse

(1) « Dès que le mari a fini son repas, sa femme prend le » sien sur la même feuille; et, celui-ci, comme une mar- » que d'amitié pour elle, a dû y laisser quelques rogatons. » Elle, de son côté, ne doit témoigner aucune répugnance » à manger les restes de son mari. A ce propos je rap- » porterai un fait que j'ai lu dans quelque livre indien : »

« Un vieux brahme était si rongé de lèpre, qu'un jour » une partie d'un de ses doigts se détacha pendant qu'il » mangeait et tomba sur son plat de feuilles. Sa femme » s'étant assise après lui pour prendre son repas à son » tour, se contenta de mettre de côté ce morceau de doigt, » et mangea les restes de son mari sans témoigner la » moindre répugnance; le brahme qui l'observait fut si » touché d'une pareille marque de dévouement, qu'après » l'avoir comblée de louanges il lui demanda quelle ré- » compense elle désirait recevoir. »

et ses inclinations, elle doit être plus fidèle à sa cendre qu'une vestale à ses vœux (1).

Toutefois nous pouvons observer dans ces mœurs immuables depuis des siècles et si pleines d'originalité, de contraste et de variété, nous pouvons observer, comme partout ailleurs, que les

---

(1) Quelques règles de conduite pour les femmes mariées qui se trouvent dans le Padma-Pourana : « Il n'y a » pas d'autre dieu sur la terre pour une femme que son » mari; la plus excellente de toutes les bonnes œuvres » qu'elle puisse faire, c'est de chercher à lui plaire en lui » montrant la plus parfaite obéissance : ce doit être là son » unique dévotion... Si elle voit rire son mari, elle rira; » s'il est triste, elle sera triste; s'il pleure, elle pleurera; » s'il l'interroge, elle répondra.

» Moins attachée à ses fils, ou à ses petits-fils et à ses » joyaux qu'à son mari, elle doit à la mort de celui-ci se » laisser brûler vivante sur le même bûcher que lui; et » tout le monde fera l'éloge de sa vertu. Elle ne doit prononcer devant son mari que des paroles douces, agréables, et mettre sa principale attention à lui plaire toujours de plus en plus.

» Il n'y a pour une femme aucun vrai bonheur qui ne » lui vienne de son mari... C'est aussi par le moyen de sa » femme qu'un mari jouit des plaisirs qu'on peut trouver » dans ce monde; c'est là une maxime enseignée dans tous » nos livres de sciences. C'est par le moyen de sa femme » qu'il pratique de bonnes œuvres, qu'il acquiert des richesses et des honneurs et qu'il réussit dans ses entreprises : un homme sans femme est dans un état imparfait. »

(L'abbé Dubois, *Mœurs et usages des peuples de l'Inde*, ouvrage dans lequel nous avons puisé la plus grande partie de ce que nous disons sur les Indiennes.)

fleurs se mêlent avec grâce à leur noire chevelure; les perles, les rubis, les émeraudes, le corail, ornent leur cou, leurs bras, leurs jambes; il n'est pas jusqu'au nez qu'elles ne croient susceptible de recevoir des embellissemens artificiels; la narine droite ou la cloison nasale est chargée d'une pendeloque brillante qui tombe sur la lèvre, et qu'elles sont obligées de relever d'une main pendant qu'elles mangent de l'autre. Ainsi parée, l'élégante brahmadis va puiser de l'eau, fait sa cuisine, vaque aux travaux domestiques les plus pénibles, dont elle n'est pas plus dispensée que la femme d'une condition inférieure.

Dans l'Inde « les femmes sont tenues communément dans l'ignorance, ce qu'on attribue à la jalousie des hommes. *Toute femme*, disent-ils, *qui sait lire ou écrire ne manque pas de devenir bientôt veuve ou d'éprouver de grands malheurs.* Et ils racontent là-dessus mille histoires funestes (1). » On croit en général les Indiennes incapables d'acquérir aucune qualité morale; elles-mêmes partagent cette triste opinion : *Après tout je ne suis qu'une femme*, disent-elles pour se disculper d'une faute, et cette excuse ne laisse rien à répliquer. Et pourtant ces pauvres créatures, dont l'éducation et les usages tendent sans cesse à restreindre le sort et abrutir l'intelligence, montrent parfois les sentimens les plus élevés, les plus

(1) De Marlès, *Histoire de l'Inde ancienne et moderne.*

généreux : persuadées que les hommes qui n'ont pas d'enfans mâles *sont privés du bonheur éternel*, les femmes stériles engagent elles-mêmes leurs maris à se choisir une seconde épouse (1), malgré qu'elles connaissent toute l'étendue du sacrifice qu'elles s'imposent, qu'elles sachent tout ce qu'elles vont perdre, tout ce qu'elles auront à souffrir en se donnant une rivale plus jeune, plus belle et surtout féconde, première qualité d'une femme aux yeux de l'Indien. Pour lui, les enfans sont une véritable bénédiction du ciel; ils sont le gage des récompenses futures et sont nécessaires à sa considération sur la terre.

Un célibataire, à moins qu'il n'adopte cet état pour une vie toute contemplative, est regardé comme un membre inutile; aucun emploi important ne lui est confié; aussi le mariage est-il la principale affaire de leur vie; on y prépare les enfans presqu'au sortir du berçeau. Leur inclination n'est jamais consultée; ce sont toujours les parens qui choisissent pour eux. Les pauvres font de leurs filles un véritable trafic, exigeant de l'époux une somme plus ou moins considérable, selon le plus ou moins de charmes dont elles sont parées. Les riches, au contraire, ont pour elles les plus tendres égards : pour habituer par degrés la jeune épouse à la vie conjugale, ils vont la chercher au

(1) La polygamie n'est tolérée que parmi les personnes d'un rang élevé, et encore est-elle regardée comme un abus.

de ses amis et des brahmes; tous applaudissent à son sacrifice; et le peuple, qui en est témoin, l'enivre de son admiration et de ses louanges. On cherche à l'approcher, à toucher ses vêtemens; on croit déjà son esprit dans le ciel, et chacun l'interroge sur sa destinée future. Elle-même semble partager cette erreur, et se croyant inspirée par la divinité, prophétise à tous avec grâce et vivacité le bonheur et une longue vie au moment de quitter la sienne dans les plus cruelles douleurs...; Sans hésiter elle monte sur le bûcher, se jette sur le cadavre de son époux et le tient embrassé jusqu'à ce que les flammes viennent confondre leurs cendres. C'est dans un sentiment d'honneur exalté par le fanatisme, que ces femmes puisent une énergie aussi extraordinaire.

« Pourquoi quitter la vie, disait un de ces voya» geurs à une femme qui se préparait à célébrer » ainsi les funérailles de son vieil époux? Jeune et » belle, vos jours peuvent être long-temps encore » utiles et agréables; le ciel, la nature, la raison » prononcent anathême contre une coutume aussi » barbare. »

« Vous ignorez, répondit la jeune Indienne, que » je ne puis survivre à mon époux sans être mé» prisée; retranchée de la société, objet d'horreur » et de réprobation générale, ma présence seule » souillerait les cérémonies, porterait malheur au» tour de moi; un second hymen mettrait le com» ble à mon déshonneur, une faiblesse serait punie » d'une mort infâme. Le bûcher de mon époux est

» donc la seule ressource à tant de maux et de pé» rils; c'est la route qui doit me conduire à des » plaisirs éternels, à une gloire éclatante; ma mé» moire sur la terre sera bénie et honorée, le pau» vre, le malheureux, l'infirme, m'invoqueront » comme une divinité, et je rehausserai l'éclat de » ma famille par celui de mon sacrifice. »

Il en est aussi qui, dans un tel sacrifice, ne songent ni à la gloire, ni à la crainte du déshonneur; elles ont vécu pour l'amour, et meurent pour l'amour : telle la célèbre Padmana, qui surpassait en beauté toutes les femmes de l'Inde; tendre et fidèle épouse de Zimeth, prince de Tchittore, elle dédaigne le puissant souverain de Délhi. La perfidie fait tomber son époux entre les mains de ce rival, et, par le plus adroit stratagême, elle parvient à lui rendre la liberté. Le voit-elle périr en défendant ses droits contre les forces du passionné Akbar; aussi empressée de s'unir à lui dans la mort qu'elle l'avait été de s'unir à lui dans la vie, elle s'immole sur le bûcher de Zimeth. Et lorsque le vainqueur vient offrir une seconde fois à Padmana son trône et sa main, déjà il ne reste que les cendres de cette beauté merveilleuse, si funeste au sort de deux époux et à la gloire d'Akbar.

Les veuves du roi de Tanjaour, mort en 1801, se disputèrent l'honneur de mourir après lui.

M. Pallu, pendant son séjour à Surate, fut témoin du courage et du dévouement de deux belles femmes voulant mourir sur le bûcher de leurs époux : le gouverneur, amoureux de l'une d'elles,

femmes sont plus ou moins malheureuses, selon l'abjection ou la dignité des castes dont elles font partie : ainsi dans la caste des pariahs, en horreur à toutes les autres, où toutes les misères et tous les vices semblent s'être réfugiés, on frémit de pitié, on recule de dégoût, en jetant un regard dans leurs pauvres cabanes; là des femmes couvertes de haillons, hideuses de malpropreté, accablées de fatigue et de coups, ne trouvent contre la faim, la barbarie de leurs maris et de leurs fils, ne trouvent parfois de ressource que dans la mort qu'elles se donnent volontairement... Et s'il était possible de voir la femme plus malheureuse et plus méprisée, on descendrait dans les castes plus abruties encore des palers et des pouliahs.

Mais à mesure qu'on l'observe dans des conditions plus élevées, on voit son sort s'améliorer; parce que là où l'homme est susceptible de ressentir un amour vrai et délicat, il est forcé de rendre à la femme, du moins momentanément, l'empire que l'orgueil ou la barbarie lui refuse. Ainsi l'on voit, même dans les Indes, les femmes jouir de l'empire qu'elles doivent à ce sentiment : le brahmane revêtu des dignités du sacerdoce et du pouvoir que lui donnent sa science et la superstition du peuple, se soumet à l'amour; et souvent il retrouve vers les hautes régions de la philosophie et de la morale, l'image d'une femme qui le ramène sur la terre.

Le vaillant kchactrias est plus faible encore contre cette passion; elle s'allie dans son cœur avec

celle de la guerre; il aime à conquérir celle qu'il aime les armes à la main; et c'est au milieu du sang et du carnage (1) qu'il l'enlève à son père et à ses rivaux. Son hymen, ainsi célébré, c'est une épouse adorée qu'il conduit dans son palais où il se plaît à l'entourer de tout le luxe oriental : là, parée de pierreries et de fleurs, elle passe ses jours sans rien faire dans des appartemens magnifiques, au milieu des tapis moelleux, des glaces, des parfums, des bassins de marbre pour recevoir des eaux claires et jaillissantes, où tout enfin respire la volupté et le repos. Tant de bien-être, de mollesse et d'oisiveté, devrait rendre ces femmes craintives et pusillanimes; elles sont pourtant pleines de courage, lorsqu'il s'agit de suivre le plus cruel usage que la superstition et la jalousie aient pu inventer.

Comment croire sans d'irrécusables témoignages que l'Indien, naturellement doux et humain, puisse se donner la barbare satisfaction d'entraîner avec lui dans la tombe sa compagne la plus chère! De nos jours, des voyageurs qui ont assisté à ces tragédies, nous ont dépeint la joie ou plutôt l'enthousiasme avec lequel une veuve se prépare au plus affreux supplice : elle y marche vêtue comme au jour de son hymen, entourée de ses enfans,

---

(1) Dans les huit modes de mariage du code *Menou*, le mode rakchasique consiste à enlever le fer à la main la femme dont on veut faire son épouse. Il est en usage ou plutôt il est un privilége de la caste des militaires ou des kchactrias.

correspondaient avec les ministres, les gouverneurs, les vice-rois, et portaient le titre de leurs emplois, de leurs provinces. Crédit, places, dignités, tout dépendait des femmes; de sorte qu'on pouvait les regarder comme les pilotes et gouvernail de l'empire. Ce qui prouve aussi la vaillance et la loyauté des femmes, c'est le choix qu'en faisait l'empereur pour leur confier la garde de sa personne, et les décorer des grades les plus élevés; véritables amazones, elles portaient les armes avec la même force que les hommes, et les maniaient avec plus de grâce et d'habileté.

En 1235, la princesse Rizia fut nommée régente de l'empire en l'absence de son père et de préférence à ses frères. Comme on demandait au roi la raison de cette préférence, *c'est*, répondit-il, *parce que de tous mes enfans Rizia seule a la tête et le cœur d'un homme*. Après la mort de son père, Férose Ier, elle fut portée au souverain pouvoir par une faction et s'y soutint plusieurs années avec gloire malgré de puissantes révoltes.

L'Europe a retenti du nom de la belle et ambitieuse Nourmahal que l'on vit s'élever d'un rang obscur jusque sur le trône du Grand-Mogol; souveraine absolue sur le cœur de Jéhanguire, elle régna en souveraine absolue sur son empire. Elle accumula sur sa nombreuse famille les places, les richesses, les honneurs; et, en abusant ainsi de son ascendant sur un monarque esclave de ses charmes et de ses volontés, elle attisa contre lui le feu de la révolte. Les grands se soulevèrent; son

fils lui-même se mit à la tête des mécontens pour arracher un sceptre que son père laissait entre les mains d'une femme. Quoique victorieux, Jéhanguire en mourut de chagrin; et le dernier acte de sa vie fut encore un acte de faiblesse arraché par l'amour. Il nomma le gendre de Nourmahal pour son successeur; mais ce malheureux ne fut que la victime de l'ambition criminelle de sa belle-mère. L'héritier légitime, en montant sur le trône, lui fit crever les yeux afin qu'il ne pût disputer ni à lui ni à ses enfans les droits que lui avait acquis la dernière volonté de son père. L'influence de Nourmahal ne produisit que des crimes, des troubles et des maux, parce que cette femme, avec une beauté éclatante et un génie supérieur, fut toujours sans vertu.

Moins puissante et moins célèbre, mais plus heureuse et plus digne d'admiration, Begum-Somron, régna dans la principauté de Sherdana avec autant de sagesse que de gloire. Habile dans les combats elle défendit Shah-Aulum avec beaucoup de zèle, de courage; et ce monarque, touché de ses grandes qualités, lui donna le nom de Zib-Al-Nissa (ornement du sexe). Au milieu des convulsions d'un grand empire, elle sut en préserver son petit Etat, lui conserver son intégrité, et faire jouir ses sujets des avantages précieux qu'elle avait puisés dans le christianisme, après avoir renoncé à l'islamisme dans lequel on l'avait élevée.

chercha à s'opposer à son sacrifice sous prétexte de son jeune âge; indignée de ce qu'on pouvait la soupçonner de faiblesse, elle prit dans ses mains des charbons ardens, pour montrer combien elle était supérieure à la douleur. L'autre, plus héroïque encore puisqu'on ne pouvait pas l'attribuer à l'exaltation du moment, se consacra pendant neuf ans à un travail pénible, afin de gagner la somme nécessaire pour obtenir le privilége de se brûler vive! Sa constance ne se démentit point sur le bûcher auquel elle mit elle-même le feu.

Toutefois, ce sacrifice n'est pas toujours volontaire : on a recours à la superstition, aux prières, à l'artifice, aux menaces même pour y décider la veuve qui hésite, qui aime encore la vie. Plus le défunt est d'un rang élevé, plus sa famille tient à ce qu'il soit honoré par cet atroce usage. Alors la victime, qui n'est soutenue que par la crainte des persécutions qui l'attendent si elle survit à son époux, ou par un breuvage qui trouble momentanément sa raison, perd ordinairement ses forces en présence du bûcher. Trois fois elle doit en faire le tour avant de s'y précipiter; et pendant cette marche triomphale et funèbre, déjà la pâleur de la mort couvre ses traits; elle ne peut se soutenir; on l'entraîne; on la jette de force et presqu'inanimée dans les flammes; ses cris aigus répondent aux cris de joie et de triomphe des spectateurs! Dans une occasion semblable, des Anglais, témoins de la violence que les prêtres faisaient à une jeune veuve pour la jeter malgré elle sur le

bûcher de son mari, mirent les armes à la main et arrachèrent cette malheureuse victime à ses bourreaux.

Dans quelques contrées ce supplice est plus effrayant encore. On les enterre toutes vives. La victime descend dans la fosse où l'on a déposé le corps de son mari; elle s'assied, prend le cadavre entre ses bras; et aussitôt on la couvre de terre jusqu'au cou. On tient un tapis élevé devant elle pour ne pas épouvanter les autres femmes par les angoisses de ses derniers momens. On lui présente quelque chose dans une coquille, sans doute un breuvage empoisonné; et si la mort se fait trop attendre, par commisération on finit par lui tordre le cou.

Malgré tous les efforts qu'on a tentés pour défendre cette antique et barbare coutume, elle n'est encore que trop en vigueur dans le nord de l'Inde et sur les bords du Gange. Un calcul approximatif fait en 1804 des veuves brûlées sur le corps de leurs époux élevait à dix mille le nombre annuel des femmes qui périssaient de cette manière dans les Grandes-Indes. Dans la présidence seule du Bengale, où les Anglais s'élèvent, dit-on, autant qu'ils le peuvent contre ce genre de fanatisme, ce nombre a été en 1823 de cinq cent soixante et quinze.....

Après avoir vu les femmes chercher la gloire sur un bûcher, nous les verrons également la chercher sur le trône, dans les combats et jusque dans la politique. Dans l'empire du Grand-Mogol, il y avait un conseil de femmes expérimentées qui

monde a le droit de la couvrir d'injures, de boue, etc., etc. Enfin on la jette hors des remparts sur du fumier ou des épines, avec défense de ne jamais rentrer dans la ville. Cette cérémonie est fondée sur la persuasion que cette femme, flétrie par ses débauches, fait tomber sur elle toutes les malignes influences de l'air et des esprits malfaisans !

Mais ce qui conserve les mœurs des femmes de ce pays bien mieux que ces exemples, c'est leur vie laborieuse et sobre, c'est le soin des mères à élever leurs filles, leur vigilance pour les garantir de toute séduction. Aussi, malgré les défauts des Siamoises, malgré leur ignorance, leur superstition et l'avilissement où le despotisme les réduit, on trouve au milieu d'elles, comme en Chine, des vertus domestiques. L'autorité paternelle est partout respectée, l'adultère rare et la polygamie nullement en usage chez la plupart des habitans.

La doctrine des talapoins, plus pure que celle des brahmes, est généralement répandue dans le royaume de Siam. Les femmes y font partie du sacerdoce; mais les talapoines ne font leur profession religieuse qu'à cinquante ans. Leur vie dès lors est entièrement consacrée aux exercices de la bienfaisance et de la religion. Les prophétesses jouissent également d'un grand crédit chez ce peuple superstitieux. Les prêtres et prêtresses, pour conserver sur lui leur autorité, leur ascendant,

ont toujours combattu, avec autant de persévérance que de haine, les missionnaires chrétiens dont ils redoutaient l'influence et le crédit.

En 1650, Constantin-Faucon, devenu ministre du roi de Siam, par son grand ascendant, par ses richesses et sa générosité, aurait sans doute réussi à établir le christianisme, secondé comme il l'était par son épouse, par l'aïeule de son épouse, illustres descendantes des illustres martyrs du Japon dont elles avaient hérité le zèle; l'une, jeune et belle, l'autre, vénérable par ses longues années, offraient un exemple bien persuasif et bien touchant de la force que les vertus chrétiennes donnent à la femme dans tous les âges de la vie, et qui s'augmente encore aux jours de l'adversité. Mais la jalousie des grands et la crainte qu'avaient les prêtres de voir s'établir au milieu d'eux le christianisme, causèrent une révolution qui renversa le roi de son trône et livra son ministre entre les mains de ses ennemis qui le firent périr. Fidèle à sa mémoire, sa veuve résista à la passion du fils de l'usurpateur, préférant les tourmens, l'esclavage et la misère à la main d'un prince qui pouvait la placer sur le trône. Aussi, lorsqu'elle parvint à s'échapper des mains de ses ennemis, et qu'elle se réfugia à Bancot, au milieu des Français, tous, dans leur enthousiasme pour tant de courage, de vertus et de malheurs, voulaient aller combattre et mourir pour elle. Mais, plus politique que généreux, le général la renvoya au roi de Siam.

CHAPITRE XXIV.

Siamoises et Japonaises.

Dans le royaume de Siam les femmes ont un sort à peu près semblable à celui que nous avons observé dans le reste de l'Inde. Le peuple, malheureux esclave d'un souverain dont le despotisme va jusqu'à la barbarie (1), à son exemple maltraite les femmes qui sont en son pouvoir, comme pour se venger sur la faiblesse des maux qu'une puissante tyrannie fait peser sur lui. Les hommes s'abandonnent à la paresse, laissant à leurs compagnes les plus durs travaux. La Siamoise laboure la terre, s'éveille à l'aube du jour pour préparer à son maître indolent un déjeûner

---

(1) On rapporte qu'en 1621 le roi de Siam coupa lui-même les jambes à sept dames de sa cour pour les punir de ce qu'elles marchaient trop vite, et fit la même opération à trois autres qui avaient été trop lentes à exécuter ses ordres. On fendait la bouche jusqu'aux oreilles à celles qui ne parlaient pas assez; on la cousait à celles qui parlaient trop.....

(*Turpin.*)

de riz et de poisson salé. Tout, dans l'intérieur de la maison, doit lui faire sentir son infériorité, jusque sur la couche nuptiale où elle doit avoir un oreiller plus bas.... Les riches usent du privilége qu'ils ont de prendre plusieurs femmes, moins par goût que par luxe. Ils peuvent les vendre ainsi que leurs enfans, excepté l'épouse principale qui jouit seule de quelque considération; seule, elle partage avec ses enfans l'héritage de son mari; les autres, appelées *petites femmes*, ne sont que ses esclaves, et restent même sous sa dépendance, ainsi que leurs enfans, après la mort du maître commun.

Ces tristes ménages peuvent encore être troublés par les caprices du monarque : si, dégoûté d'une de ses femmes, il fait la grâce de la donner à l'un de ses favoris, celui-ci, pour lui plaire, doit la rendre maîtresse absolue de sa maison et de toutes ses épouses! Les Siamois, malgré leur indolence, sont d'une jalousie extrême. Les femmes adultères sont dévorées par des tigres. La justice veille sans cesse sur les mœurs, et ses châtimens sont toujours exemplaires et terribles. Une femme convaincue de prostitution est promenée nue dans la ville; on porte devant elle une cloche pour avertir des désordres de sa vie et en exciter l'horreur.

Chaque année, à certains jours, une de ces misérables créatures est portée sur un brancard au son des tambours et des hautbois ; tout le

Employée dans son palais, la conduite toujours pure et désintéressée de la noble veuve de Constantin, força enfin ce roi à la traiter non seulement avec considération, mais encore à lui accorder toute sa confiance (1).

L'esclavage des femmes et la polygamie sont bannis de l'empire du Japon, renommé par la sagesse de ses lois. Cependant les femmes n'y mésusent point de leur liberté et ne se vengent que rarement des infidélités de leurs maris, qui, pour se dédommager de ne pouvoir prendre plusieurs épouses, prennent souvent plusieurs maîtresses.

Comme dans les Indes, on remarque chez ce peuple les contrastes les plus frappans dans les mœurs, d'où vient sans doute la contradiction des jugemens portés sur lui. Esclave de son souverain, le Japonais retrouve toute son énergie quand il s'agit de défendre ses foyers contre l'invasion des étrangers. Porté naturellement à la douceur et à la justice, la vengeance ou le désespoir le porte à des actes d'atrocité qui font horreur. Rien n'est plus sensible à un époux que l'honneur de sa femme; la trouve-t-il en tête-à-tête avec un homme, il la poignarde ainsi que son rival, et souvent il se poignarde lui-même sur leurs cadavres. En son absence, son père, ses frères ou ses enfans ont

---

(1) *Histoire du royaume de Siam*, par Turpin.

droit de le venger. Il peut encore à son gré répudier son épouse, la flétrir d'un châtiment honteux. Et ces hommes, si délicats sur ce point d'honneur, ne rougissent pas d'entretenir chez eux des maîtresses! Les maisons des plus viles courtisanes sont protégées par les lois, par le souverain, servent même de rendez-vous aux gens de distinction; et, pour comble d'immoralité, ces femmes peuvent rentrer dans la société sans le moindre déshonneur, et trouvent souvent à se marier d'une manière avantageuse!

Les Japonais changent de nom plusieurs fois dans le cours de leur vie; les femmes surtout prennent des noms de fleurs plus ou moins brillantes selon leur âge; et depuis deux mille ans les hommes et les femmes n'ont pas changé de costume (1)! Ce costume vraiment national est le même pour

---

(1) Les Japonaises mettent quelquefois vingt, trente, quarante et cinquante robes dont l'étoffe surpasse en finesse et en légèreté toutes celles de l'Inde et de l'Europe, de sorte que toutes ensemble pèsent à peine quatre livres. Ces robes sont attachées avec une ceinture d'une demi-aune de largeur, faisant deux fois le tour de la taille et qui se noue en rosette avec les deux bouts flottans. Les manches des jeunes filles sont si larges qu'elles traînent presque à terre. Leurs souliers ou plutôt leurs sandales sont composées d'une semelle tressée en paille de riz et attachée avec un ruban de paille. Elles relèvent ordinairement leurs cheveux autour de la tête, les oignent avec de l'huile et y entremêlent quelques fleurs. En voyage elles mettent un bon-

toutes les classes, depuis l'empereur jusqu'au dernier des sujets. Toutefois, bien loin qu'il y ait chez ce peuple quelques notions d'égalité, il n'en existe peut-être aucun qui tienne autant aux priviléges de la naissance, des dignités; et nulle part on ne voit portée à un si haut degré la subordination de l'inférieur à l'égard de son supérieur.

Les enfans sont élevés avec beaucoup de douceur et de soins. On les berce en chantant les actions héroïques des grands hommes. L'émulation est le seul ressort qu'on fasse agir pour les instruire; point de châtimens inhumains et honteux; on n'a recours qu'à de sages remontrances, qu'à l'exemple des vertus. Et cependant on voit des pères, lorsqu'ils ont plus de filles qu'ils n'en peuvent nourrir, les vendre à l'âge de quatre ans, pour servir dans les maisons de prostitution...

---

net semblable à une soupière renversée; l'étoffe en est d'or ou brochée en or. Comme les femmes riches ne sortent que voilées, elles sont aussi blanches que les Européennes, mais d'une pâleur mortelle, ce que l'on attribue à l'usage immodéré du thé, usage qui produit le même effet sur les Chinoises; aussi les unes et les autres mettent-elles beaucoup de fard, et leur teint est-il entièrement gâté dès l'âge de trente ans. Au Japon, les femmes mariées se distinguent des autres en s'arrachant les sourcils, en se noircissant les dents et se colorant les lèvres d'un rouge violet. Dès qu'une jeune fille est fiancée, elle peut employer ces moyens de coquetterie pour plaire davantage à son amant!

La loi ne permet de prendre qu'une épouse. Le courage, la sobriété sont en honneur; et cependant leur diari ou empereur ecclésiastique, qu'ils regardent comme un dieu sur la terre, prend douze femmes appelées *iorousi*, sans compter sa légitime épouse, qui porte le nom d'impératrice. Presque inaccessible à tout autre mortel, le diari passe sa vie entière dans son palais au milieu de la plus complète oisiveté, de la plus stupide mollesse et du luxe le plus éblouissant.

Les filles des prêtres des montagnes nommées *jammabos*, avec le costume le plus décent, la tournure la plus modeste, vont mendier et trafiquer de leurs charmes au bénéfice des temples...

Malgré que notre sexe au Japon soit affranchi des deux grands abus qui pèsent sur lui dans presque toute l'Asie, nous voyons donc que les femmes n'en sont pas moins sous l'entière dépendance des hommes et victimes de leurs préjugés, de leurs passions qui souvent les corrompent, les dégradent et les rendent malheureuses. Toutefois ne peut-on pas attribuer au lien plus intime du mariage cette sûreté des liens de famille, cette douceur, cette sagesse qui président à l'éducation des enfans? N'est-il pas digne de remarque qu'au Japon où les femmes sont libres, l'adultère soit plus rare que là où elles sont sous la garde des verroux et des eunuques? N'est-ce pas au Japon que les femmes ont déployé tant de vertu et de courage, lorsque s'élevèrent contre les chrétiens ces terribles

et sanglantes persécutions qui anéantirent l'ouvrage auquel depuis plus d'un siècle les missionnaires se livraient avec tant d'ardeur et de succès? Vingt mille martyrs périrent dans une seule année! Le sang des plus illustres Japonais coula pour cette sainte cause. Et les femmes méritèrent d'être placées à côté des saintes héroïnes des premiers siècles du christianisme. Nous ne citerons en particulier que l'exemple de cette épouse qui vint se présenter pour subir le supplice destiné à son époux : la pitié des bourreaux s'éveille à l'aspect de tant de beauté et d'un si héroïque dévouement; ils veulent lui épargner le long et cruel supplice de la croix; mais elle dédaigne leur compassion et demande avec ardeur d'être crucifiée comme Notre Seigneur. Ah! combien il est à regretter que l'idolâtrie ait rejeté de telles femmes dans l'abjection, anéanti le germe de tant de piété et de vertus (1)!

---

(1) Thunberg, *Voyage au Japon.*

CHAPITRE XXV.

Chinoises.

Quelles que soient les contradictions reconnues dans les diverses relations sur la Chine, généralement on s'accorde à regarder ses habitans comme un peuple vertueux; on s'accorde à regarder la morale de Confucius, qu'ils pratiquent encore, comme la plus pure qui ait été enseignée par un homme : remplir scrupuleusement les devoirs de la piété filiale, rendre un culte religieux à la cendre des morts, ne donner des titres de noblesse qu'au mérite, placer l'agriculture à la tête de tous les arts, ne pas compter un seul mendiant dans leurs vastes États; voilà sans doute les meilleures preuves de la sagesse de leurs lois et de la bonté de leurs cœurs. Félicitons-nous donc de l'influence qu'un grand nombre de femmes ont exercée en Chine par leurs vertus et leurs talens; félicitons-nous surtout de ce que cette influence fut très-marquée dans l'âge d'or de ces contrées, alors que la régularité des mœurs, le travail, le bonheur et l'aisance, étaient le partage de toutes les classes. Ce sont l'énergie et les vertus d'une

femme qui prolongèrent la durée de cette prospérité générale : digne sœur du fondateur de cet empire, Nia-oua-Ché, après la mort de son frère, voyant un ministre ambitieux s'emparer du gouvernement et accabler les Chinois par son orgueil, sa dureté et ses injustices, entreprit de rompre leurs chaînes et y réussit. Elle arracha la puissance aux mains iniques du tyran, s'empara de sa personne, le fit mourir pour éteindre avec lui le feu de la discorde, et monta sur le trône pour continuer le règne si sage et si glorieux de l'illustre Fou-Hi.

Siling-Chi contribua pour une bonne part à la félicité que goûtèrent les Chinois sous le règne de Hoang-Ti, félicité si parfaite, que par reconnaissance ils donnèrent à ce souverain le nom de *Fils du ciel*, et honorent encore son épouse sous le titre d'*Esprit des mûriers*, parce que ce fut elle qui trouva la manière de nourrir les vers à soie, d'employer leur duvet pour en composer des étoffes qu'elle savait embellir par la broderie. C'est un service que les femmes ne doivent point oublier, car la soie n'est pas un des objets les moins précieux de leur toilette; et bien qu'elle favorise le luxe, on ne peut regarder cette découverte comme funeste aux mœurs, puisqu'elle exerce l'industrie, l'activité, qu'elle est une ressource pour plusieurs contrées et pour un grand nombre de femmes qui passent dans cette utile occupation un temps qui pourrait être plus mal employé. En

voilà assez pour justifier une découverte due à notre sexe, et dont les Chinoises profitent beaucoup pour leur parure, qui est riche, brillante surtout par la grande variété de couleurs, mais disposées sans grâce et sans art. Nous avons une idée de leur coiffure que la mode avait adoptée en France, malgré qu'elle soit ce qu'il y a de plus laid et de plus bizarre dans leur costume. Qui sait si les charmes chinois ne deviendront pas aussi de mode, et si l'on ne préférera pas un jour à des yeux grands, coupés en amande, des yeux petits et ronds comme une noisette, si l'on ne préférera pas des cheveux plats à des cheveux bouclés, des lèvres larges et épaisses à une bouche mignonne, des pieds mutilés et immobiles à des pieds légers et taillés dans de justes proportions?

On est tenté de plaindre le sort des Chinoises, parce qu'on a imaginé, pour les rendre sédentaires, d'emprisonner leurs pieds, moyen immanquable sans doute, mais peu généreux de les empêcher de courir! Toutefois ce désagrément n'est pas sans compensation; et où notre coquetterie n'en trouverait-elle pas? Le pied, privé de mouvement, conserve sa petitesse; et les Chinois, dans l'intérêt de leur jalousie, en font l'objet de leur adoration; ils savent que leurs femmes, comme toutes les femmes, ont placé le désir de plaire dans la première ligne de leurs jouissances; ils profitent de cette faiblesse pour exercer leur tyrannique défiance; et les Chinoises s'en consolent en cherchant

des succès ailleurs qu'à la promenade et au bal.

Aussi n'est-ce pas là que l'impératrice Min s'est rendue célèbre? c'est dans la Chine entière où elle a régné, c'est dans l'adversité qu'elle a surmontée, c'est dans l'éducation de son fils où elle a trouvé la récompense de sa tendresse et de son courage. Forcée de céder le trône à un usurpateur qui déjà avait fait périr le reste de sa famille, Min dérobe son enfant à la mort et va cacher ce précieux trésor dans un asile obscur; c'est là qu'elle élève le jeune prince à toutes les vertus pour qu'il soit préparé à toutes les misères comme à toutes les grandeurs. Elle recueillit plus tard le fruit de ses soins et de sa prudence; son fils parvint à reconquérir le trône de ses ancêtres, où il prouva que la meilleure des mères avait su former le meilleur des rois.

La belle et spirituelle épouse de l'empereur Han-Ming-Ti, en éloignant d'elle le luxe et le faste, donna tant de charmes à la simplicité, que toutes les femmes cherchèrent à l'imiter. Après avoir exercé sur son sexe l'influence la plus salutaire, elle obtint encore un ascendant bien plus glorieux sur le fils de son époux, qui devint un bon souverain, grâce à l'éducation et aux conseils qu'il reçut de sa mère adoptive.

Sun-Ché, qui fixa le cœur et mérita toute la confiance du vaillant et sage Tay-Tsoung, lui inspira le désir de faire revivre les vertus des anciennes dynasties, dégénérées par le luxe et la

mollesse. Il renvoya toutes ses femmes, dont le nombre s'élevait à dix mille et pouvait varier encore selon les caprices de l'empereur. Sun-Ché devint l'unique épouse du monarque, qui la fit reconnaître impératrice et la consultait sur les affaires de l'État. Sa modestie égalait ses autres qualités : *Je ne veux*, disait-elle, *m'occuper que de l'intérieur de ma maison et du bonheur de mon époux, pour qu'à son tour il s'occupe de celui de ses sujets.* Mais cette influence qu'elle semblait vouloir limiter, s'étendait sans qu'elle s'en doutât sur les plus grands intérêts de l'empire, soit par son ascendant sur le cœur du monarque, soit par ses vertus, dont l'exemple fut très-salutaire aux mœurs et à la prospérité générale.

Les règnes suivans furent encore sous l'influence des femmes, non plus de femmes modestes et vertueuses, mais intrigantes et vicieuses, qui mirent l'empire sous le joug de leurs passions : rien ne coûtait à la barbare Ou-Héou pour satisfaire son ambition; son audace égalait son esprit; et, pour elle, la perfidie, les crimes n'étaient qu'un jeu. Elle mania tellement à son gré le cœur de l'empereur Kao-Tsoung, qu'au mépris des coutumes les plus sacrées, il épousa cette femme qui avait appartenu à son père, et, pour lui donner le rang d'impératrice, dégrada son épouse légitime. Puis il l'associa aux plus augustes fonctions impériales, et même à celles du sacerdoce, chose unique dans les annales de la Chine.

Le fils de ce faible monarque fut, comme son père, l'instrument des capricees de son épouse Ouei-Ché. Et sous cette dynastie des Tang, où l'autorité fut partagée entre des femmes méprisables et des eunuques plus méprisables encore, le luxe, la mollesse, la secte de Fô, firent des progrès rapides, et la corruption des mœurs en fut la conséquence.

Il est bien étonnant que des sectes idolâtres, tendant à dégrader l'homme, aient constamment exercé une grande influence dans ces contrées, tandis que la morale, si douce, si pure de l'Évangile, n'y trouva qu'un petit nombre d'adorateurs, même parmi les disciples de Confucius, et ne put jamais être établie parmi les Chinois d'une manière continue et durable! Aussi, malgré la sagesse de leurs lois, malgré la prospérité que donnent l'industrie, les sciences et les arts, ils ont conservé des coutumes barbares; ils sont restés dans un avilissant esclavage et très en arrière de la civilisation, après avoir à cet égard devancé la plupart des autres peuples de l'univers. Sans doute que les lumières du christianisme, en les éclairant sur leurs droits et la dignité de l'homme, auraient pu seules adoucir ou restreindre le despotisme si absolu de leur gouvernement, et, en les rappelant à tous les sentimens de la nature, bannir pour jamais cet horrible usage d'exposer tranquillement à la mort les enfans qu'ils ne peuvent nourrir sans

s'imposer des privations! Sans doute aussi que le christianisme, en abolissant la polygamie et plaçant la femme à côté de l'homme comme sa compagne et son égale, lui aurait acquis cet ascendant moral qui lui convient, ascendant qui aurait valu aux Chinois tous les avantages dont ils se privent en renfermant les plus jolies dans les harems de l'empereur, de quelques riches mandarins, et, en les excluant toutes de la société, des réunions et des fêtes. C'est ainsi qu'ils se condamnent à n'éprouver jamais ces passions vives, exaltées, ces jouissances délicieuses, variées et sans cesse renaissantes, que la société des femmes fait naître et qui seules constituent le vrai bonheur de la vie. N'est-ce pas encore la cause du peu de goût qu'ils apportent dans les arts, du manque de délicatesse et de sentimens qu'on observe dans leurs habitudes, leurs conversations, leurs manières? Pour eux le sel attique est une plaisanterie grossière; la politesse et le bon ton se réduisent à une étiquette puérile, à des mouvemens guindés, à des attentions cérémonieuses. Et aux Chinoises, privées de toute influence sur la société, privées de celle que donne l'hymen à une épouse quand il unit deux cœurs par les chaînes égales de l'amour et du devoir, que reste-t-il, si ce n'est l'influence maternelle? Aussi cette influence l'ont-elles de tout temps exercée d'une manière si remarquable, que de tout temps l'amour filial a été

le sentiment le mieux compris, le plus honoré et le plus puissant dans ce pays (1). Les souverains eux-mêmes en ont donné les preuves les plus éclatantes : Soung-Tay-Tson disait que c'était pour récompenser les vertus de sa mère que le Ciel l'avait placé si haut. Toujours il eut pour elle la plus tendre vénération. Dans le jour solennel où il la fit reconnaître impératrice, loin de paraître

---

(1) Un des empereurs de la Chine s'était fait haïr par une tyrannie extrême; la nation indignée s'était soulevée et avait pris les armes; le prince poursuivi courait risque d'être atteint; dans ce péril extrême il imagine d'employer le respect aveugle que les Chinois ont pour les ordres de leurs mères, afin de faire désarmer celui qu'il redoutait le plus; il envoie à sa mère un de ses officiers qui, le poignard à la main, ne lui laisse que le choix de mourir ou d'obliger son fils à mettre bas les armes. « *Ton maître*, lui répondit-elle, *se serait-il flatté que j'ignorasse les conventions tacites, mais sacrées, qui unissent les peuples aux souverains, par lesquelles les peuples s'engagent à obéir, et les rois à les rendre heureux? Il a, le premier, violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran, apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à sa patrie.* » A ces mots, elle arrache le poignard des mains de l'officier, se frappe et lui dit : « *Esclave, s'il te reste encore quelque vertu, porte à mon fils ce poignard sanglant. Dis-lui qu'il venge sa nation, qu'il punisse le tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi, plus rien à ménager; il est maintenant libre d'être vertueux.* »

(*Dict. encycl.*, art. Chine.)

enivrée des grandeurs, sa physionomie portait l'empreinte de la mélancolie. *Rassurez-vous*, dit-elle à ceux qui s'inquiétaient de sa santé, *je ne souffre pas, mais je ne puis songer sans frayeur aux devoirs imposés à ceux qui commandent aux autres. Si l'on n'est pas au-dessus d'eux par ses vertus, on n'est qu'une personne ordinaire, indigne d'occuper un rang si élevé.* L'empereur, entendant ces mots, se prosterna devant elle, et jura en présence des spectateurs attendris de ne jamais oublier la leçon qu'il venait de recevoir; et durant chaque jour de sa vie il mit en pratique les sentimens et les sages avis qu'il avait reçus de sa respectable mère.

Hang-Hi, l'un des souverains qui s'occupèrent avec le plus de zèle et de succès de la gloire et du bonheur de cet empire, obtint l'amour et l'admiration de ses sujets, principalement par sa piété filiale : ce grand guerrier, cet habile politique, en présence de sa grand'mère, n'était qu'un enfant tendre et soumis. Il se mettait à ses genoux pour l'écouter; il n'était occupé qu'à l'entourer de ses soins et à satisfaire toutes ses volontés. Très-loin de sa capitale, il apprend que sa mère est indisposée; à l'instant il part, voyage nuit et jour, ne prend de repos et ne respire qu'en arrivant auprès d'elle. Pendant sa dernière maladie, on le vit rester trente-cinq jours sans se déshabiller, et sans cesse auprès d'elle pour la servir, pour essayer de lui faire prendre tout ce qu'il croyait lui être utile et agréable. Un jour, pour le satisfaire, elle lui

demanda une chose très-rare; il la lui présenta aussitôt, car il avait fait chercher tout ce qu'il avait pu imaginer pour prévenir ses désirs. *O mon fils*, lui dit-elle, *je n'avais point cette envie, je n'ai voulu que distraire ta sensibilité; mais les prévoyances de ton amour vont plus loin que celles de ma tendresse. Puissent tes enfans imiter ta piété filiale, et te rendre tous les soins que tu donnes à ta mère!* A sa mort il versa des torrens de larmes, passa un mois sur sa tombe et porta son deuil pendant trois ans. Ce sentiment, si parfait dans son cœur, se retrouve dans ses ouvrages, où il a traité du respect filial, des vertus et des devoirs des femmes.

Nous nous sommes arrêtée sur ces exemples, parce qu'ils nous montrent les Chinoises dédommagées des jouissances de la société par les doux liens de famille. Leur éducation se borne en général à apprendre quelques ouvrages d'aiguille, à recevoir pour tous principes de morale et de vertu, ceux du respect filial, de la fidélité et de la soumission au lien conjugal. Aussi une fille a-t-elle le malheur d'appartenir à un père qui apprécie plus la fortune que l'honneur, elle doit céder à cette volonté coupable qui la destine à être le misérable ornement d'un harem! Dans ce but il l'envoie à ces écoles de volupté ouvertes dans deux des principales villes de l'empire. Là se trouvent réunies les jeunes personnes à qui la nature a prodigué ses dons les plus précieux. L'art n'épargne rien pour les rendre plus séduisantes en-

core : outre les ouvrages de leur sexe, elles apprennent à chanter, à jouer du cistre, à faire des vers. Elles réussissent en général beaucoup mieux que les hommes dans la poésie; car toutes les chansons les plus jolies et les plus en vogue sont de leur composition (1). Quand on rencontre ces jeunes filles, qui toutes se distinguent par la grâce et la légèreté des manières, par l'élégance de la parure, par une physionomie qui annonce la joie et l'intelligence, n'est-on pas porté à déplorer l'aveuglement de ces hommes qui, usant de leur pouvoir pour diriger à leur gré l'éducation des femmes, séparent les talens de la vertu et n'exigent que cette dernière de leur compagne, de la mère de leurs enfans? Quelle inconséquence! Ils sentent que les talens et l'instruction ajoutent beaucoup aux jouissances de l'amour, à l'attrait des plaisirs, aux grâces du sexe, et ils s'en privent volontairement! Et toute femme honnête doit vivre solitaire, occupée seulement des soins du ménage! Elle ne peut étendre ses connaissances, ni par l'étude que les préjugés lui interdisent, ni par l'observation, étant condamnée à vivre séparée du monde! Mais nous l'avons vu traitée ainsi dans l'élégante Athènes, devons-nous en être étonnés chez un peuple marchand? Ce qui doit bien plus nous étonner, c'est qu'au milieu des entraves sans

---

(1) Macartney, *Ambassade et voyage dans l'intérieur de la Chine*.

nombre dont les femmes ont été constamment entourées dans ce pays, plusieurs aient su les vaincre et conquérir la gloire en conservant les plus précieuses qualités de leur sexe. Telle fut la célèbre Pan-Hoei-Pan, qui, par une aptitude extraordinaire, vola pour ainsi dire la science qu'on donnait à ses frères. Le goût de l'étude et les travaux littéraires ne nuisirent en rien à ses devoirs; elle remplit ceux d'épouse et de mère avec autant de zèle que d'amour. Restée veuve fort jeune, belle encore et douée d'une amabilité rare dans ce pays, elle fut insensible à tous les hommages dont elle était l'objet, voulut vivre avec son frère le savant Pan-Kou, l'aida dans ses ouvrages d'astronomie, d'histoire, et, après sa mort, termina seule ce dernier et important ouvrage. Dans ses écrits elle a laissé à son sexe des leçons aussi sages qu'aimables; et sa vie lui offrit l'admirable modèle de toutes les vertus unies aux plus beaux talens.

N'est-il pas bien remarquable le spectacle d'un sexe se relevant ainsi victorieux de l'abjection où les lois, les coutumes, la jalousie, tendent sans cesse à le plonger? Il ne doit vivre que pour obéir, et nous le voyons régner sur les souverains les plus absolus du monde. On le condamne à la solitude, il l'embellit par le travail. On restreint pour lui les droits d'épouse, il s'en dédommage par ceux de mère; et ce sentiment, le seul, pour ainsi dire, qu'il lui soit permis de connaître, remplit son âme, charme son existence, et lui rend la considération

à l'âge où elle est si douce, si nécessaire à la femme quand tout semble lui échapper à la fois. On lui ôte les moyens de s'instruire, et quand l'occasion s'en présente, il saisit avec avidité les trésors de la science et en fait le plus noble usage. A Sou-Chou-Fou, on laisse aux femmes les moyens de plaire, elles y deviennent habiles comme des Françaises; on exerce leurs talens, et toutes y excellent. On exige de la villageoise qu'elle soit robuste, laborieuse, et on les voit résister aux plus pénibles, aux plus durs travaux de la terre (1). Là surtout où elles sont affranchies du préjugé de se mutiler les pieds, comme dans la province de Kiang-Sée, les paysans vont chercher des compagnes plus robustes et plus laborieuses encore qu'ailleurs. Enfin, chez les *Miao-Tsée*, peuple belliqueux qui conserva long-temps son indépendance, on vit les femmes, aussi intrépides que les hommes, combattre à leurs côtés et résister à la formidable puissance du grand empire.

Nous voyons donc qu'aucun genre de mérite n'a été étranger aux Chinoises, et que dans toutes les classes elles ont conquis leurs droits, ou par leurs vertus, ou par leurs talens, ou par adresse.

---

(1) On y voit des femmes attelées à la charrue, tandis que leurs maris la dirigent d'une main et sèment le blé de l'autre.

Ce sont elles qui maintiennent la propreté et l'ordre dans leur habitation, qui élèvent leurs enfans, dirigent le ménage, et trouvent encore le temps de s'occuper des vers à soie, de filer du coton et de tisser, car elles sont les seuls tisserands de l'empire.

CHAPITRE XXVI.

Femmes dans le Thibet, le Boutan et quelques îles de l'Asie.

De toutes les parties du monde, l'Asie est celle qui nous offre les contrastes les plus frappans relativement à la condition des femmes. Nous avons vu la polygamie répandue sur la plus grande partie de sa surface; n'omettons pas de parler des lieux ou la polyandrie est presque générale: tel est le Thibet. Là, ce n'est plus le mari qui a plusieurs femmes à sa disposition, c'est au contraire la femme qui commande à plusieurs maris, tous plus empressés les uns que les autres pour gagner et obtenir ses faveurs. Là une seule femme associe sa fortune et sa destinée à tous les frères d'une même famille, quels que soient leur nombre et leur âge. Mais c'est à l'aîné qu'appartient le droit de choisir celle qui lui convient et qui doit convenir aussi à tous les autres. Bien que le nombre des maris soit illimité, il arrive pourtant quelquefois qu'une femme n'en a qu'un seul, parce qu'il n'y a qu'un homme dans la maison où elle entre, et qu'elle ne peut jamais tenir à deux familles à la fois. L'influence de cette coutume ne nuit point

aux mœurs, sans doute parce que les Thibétains sont presque généralement doués d'une grande douceur, d'une moralité et d'une bienveillance remarquables : très-modérés dans toutes leurs passions, ils n'éprouvent presque jamais des sentimens violens de haine, de jalousie et de colère. Tous ont des attentions soutenues envers les femmes, qui non seulement jouissent d'une entière liberté, mais sont encore de véritables maîtresses de maison. Les exemples d'adultère sont très-rares au Thibet : l'épouse coupable de ce crime reçoit une punition corporelle, et son mari ou ses maris sont en droit d'exiger du séducteur une somme d'argent plus ou moins considérable. Quoique sévère sur les mœurs de la femme mariée, on est plus indulgent sur celles des filles, qui peuvent se livrer à leur goût pour le plaisir sans faire beaucoup de tort à leur réputation, et sans que les amans qu'elles ont eus les empêchent de trouver des maris (1).

Dans le Boutan, presque seules chargées des travaux les plus pénibles, les plus multipliés, les femmes sont en quelque sorte abruties par le plus dur esclavage, et leur vie, toute physique, semble les rendre étrangères à des sentimens que la nature ne refuse pas aux plus vils animaux : dans le dis-

---

(1) Samuel Turner, *Ambassade au Thibet et au Boutan.*

trict de Couch-Behar on en voit qui vendent leurs enfans pour de l'argent! elles n'emploient pas un tiers dans un aussi barbare commerce; une mère va elle-même porter son enfant au marché, après l'avoir paré le mieux qu'elle a pu, dans l'espoir d'en tirer un plus haut prix....

Il y a d'autres contrées où, plus dégradées et plus malheureuses encore, les femmes n'ont absolument rien en dédommagement du plus déplorable sort: tel est celui qui leur est réservé dans la Nouvelle-Hollande, au milieu de cette race d'hommes qui se rapproche des orangs-outangs par l'intelligence comme par le physique. Ils n'ont aucune idée de pudeur, de morale, et ne semblent animés que par un instinct grossier et féroce. Aussi faudrait-il des détails repoussans et horribles pour peindre leur conduite envers les femmes.

Dans l'île Taïti, au contraire, nous les voyons heureuses et dignes de l'être: bonnes épouses, bonnes mères, très-charitables envers les pauvres; ces précieuses qualités ne leur font point oublier l'art de plaire: elles sont en général bien faites, ont de beaux yeux, de belles dents; elles parfument leurs cheveux et les ornent de fleurs. Tout est heureux autour d'elles; aussi ce peuple croit-il à des génies protecteurs qui président au bonheur de chaque famille et à tout ce qu'il y a de beau et de bon dans la nature. Ce n'est pas sans étonnement et sans regret que l'on trouve au milieu de ce peuple estimable une société où la dé-

pravation des mœurs est portée au point qu'on étouffe les enfans à leur naissance, pour éviter aux femmes les soins de la maternité et ne pas interrompre le cours de leurs plaisirs...

Chez les Alforèses, habitans de l'île de Céram, les femmes sont sages, réservées; aussi y mettent-ils un si grand prix, que, pour mériter celle qu'il aime, le jeune homme se croit obligé de venir déposer à ses pieds le sanglant trophée de cinq ou six têtes d'ennemis!

Dans les îles Mariannes vivait un peuple, le plus heureux du monde, sans luxe, sans passions, sans guerres. Le gouvernement si simple et si parfait qui le dirigeait, était pourtant tout entier sous l'influence des femmes. Toute la puissance était entre leurs mains. Elles avaient la libre disposition de tout, et rien ne se faisait sans leur avis. Les égards dont elles étaient l'objet ressemblaient à un véritable culte. Belles, gracieuses, aimant le plaisir, le chant, la danse, leur empire était doux; il était plutôt fondé sur l'amour que sur les lois, car on attribue la puissance et les priviléges dont elles jouissaient dans ces îles, à leur supériorité physique et morale sur l'autre sexe.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

